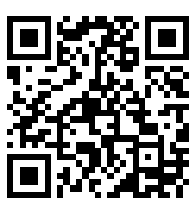
This is a reproduction of a library book that was digitized by Google as part of an ongoing effort to preserve the information in books and make it universally accessible.

Google™ books

https://books.google.com



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

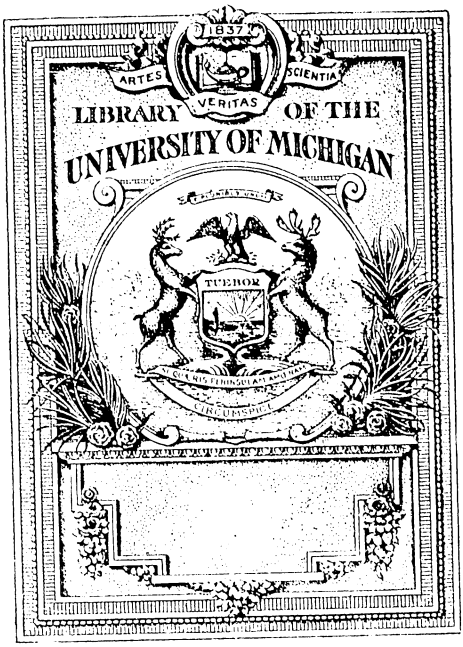
+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

B 381180


1837
ARTES
VERITAS
SCIENTIA
LIBRARY OF THE
UNIVERSITY OF MICHIGAN
TUEBOR

Hosted by Google

Hosted by Google

REVUE

DE

BELGIQUE

Hosted by Google

Hosted by Google

REVUE

DE

BELGIQUE

— VINGT-HUITIÈME ANNÉE —

DEUXIÈME SÉRIE. T. XVII

BRUXELLES
P. WEISSENBRUCH, IMPRIMEUR DU ROI
ÉDITEUR
45, RUE DU POINÇON, 45
—
1896

Hosted by Google

Hosted by Google

LA NATURE ET LA MORALE

Dans l'évolution des formes organiques de la matière, tous les êtres ont la même importance. Leur développement numérique est proportionnel aux facilités offertes par le milieu. La lente et continue transformation des milieux justifie une lente et continue transformation des êtres vivants qui fait de chacun d'eux une forme transitoire, jamais fixée, pas plus que les groupements minéraux, à l'apparente stabilité, ne se maintiennent en permanence (1).

Chaque forme organique, ou inorganique, a sa raison d'être; elle trouve son origine dans l'évolution des phénomènes cosmiques ou terrestres, partant elle en acquiert identité d'importance individuelle : le chétif cousin n'est ni plus ni moins dans l'ensemble des êtres que l'énorme éléphant, que l'homme malgré sa puissance morale. Toutes les plantes, tous les animaux doivent la création de leurs formes à une sollicitation de nature, à une nécessité ; ils remplissent une fonction propre ; ils ressentent les mêmes impressions du dehors ; ils ne diffèrent que par le degré de susceptibilité et l'intensité de la réaction subséquente.

La nature livrée à elle-même peuple tous les milieux de populations spécifiques peu denses, mais très variées en genres et classes, lesquelles coexistent dans une certaine harmonie en raison de la dissemblance des mœurs. Là, la loi naturelle qui veut que la vie animale vive de la vie, semble moins brutale, la lutte pour l'existence y devient moins apparente, moins générale, par suite de la divergence des régimes et, conséquemment, des mœurs qu'ils déterminent.

(1) Voir « *L'universalité du mouvement* ». (*Revue de Belgique*, août-septembre 1894.)

383951

Hosted by Google

La prédominance d'une espèce rompt cette harmonie et entraîne des conséquences désastreuses pour les autres espèces, mais également pour l'espèce en vue. Les populeuses tribus des fourmis, sauterelles, hamsters, etc., ne peuvent s'entretenir que par la complète destruction des ressources fournies par leur habitat; une fatale émigration étend leurs ravages aux milieux envahis, entraînant la disparition des autres espèces au régime analogue, créant d'immenses zones où sévissent la stérilité, la famine et la mort. L'importance numérique de ces tribus assure la conservation de l'espèce, et même sa prépondérance, mais la proie facile offerte à leurs ennemis vaut à chacun des individus qui les composent une sécurité moindre, une perpétuelle menace de mort d'inanition ou de mort violente, et pour tous, ensuite des privations et d'une hygiène moins favorable, une moindre longévité.

De toutes les espèces animales de grande taille, l'homme est le seul qui ait réussi à acquérir une prépondérance comparable à celle des insectes et du rongeur (ce dernier décimé) que nous venons de nommer. Donnons à la fourmi la taille de l'homme et l'on comprendra les ravages occasionnés par notre espèce sur notre planète.

Contemporain des mammifères tertiaires, dont sont issues nos races domestiques, la prépondérance de l'homme ne peut s'expliquer que par une résistance vitale supérieure à celle des anthropomorphes, une grande variété d'aptitudes donnant lieu à une grande puissance d'assimilation, et à la meilleure conservation des qualités acquises dans la lutte pour la vie par une longévité supérieure à celle de la majorité des animaux à sang chaud, quoique probablement inférieure à celle des temps actuels.

Les débuts ont dû être pénibles, et longtemps l'homme n'a pu occuper, au point de vue numérique, que la situation inférieure qui est faite aux anthropomorphes encore vivants. L'endurance, l'hérédité, ont permis une lente expansion, surtout favorable aux races les plus résistantes, celles formées sous des climats non amollissants, où la lutte pour la vie imposait l'activité salutaire du travail. L'émigration prévue a

Hosted by Google

étendu les races les plus vitales en les diversifiant : la blanche, la jaune, la noire, refoulant les autres, les condamnant à l'extinction. La lutte se restreint de nos jours entre ces trois races, mais la blanche, étant seule animée de l'esprit progressif, amènera, sans violence, l'extinction de la race noire d'abord, plus péniblement celle de la race jaune, faible mais pullulante ; de même que les fourmis les mieux organisées et les plus féroces ont déterminé la disparition d'autres espèces, de même que le rat roux ou surmulot a supplanté le rat noir.

L'homme doit surtout sa prépondérance à une organisation sociale rendue plus puissante par les qualités acquises. Quoique vivant au sein de la nature, il s'est créé un milieu nouveau, de plus en plus exclusif, milieu nouveau qui entraînait des conséquences nouvelles. Il ne pouvait évidemment se soustraire aux lois universelles ni aux phénomènes qui permettent de les saisir, mais il a pu amoindrir leur puissance, il a réussi à les contrarier.

Contre la transgression de ses lois, la nature ne recourt qu'à un avertissement, la souffrance ; qu'à une pénalité unique, la mort prématurée.

C'est là une affirmation qui semblera bien paradoxale en présence des *progrès* considérables qui jalonnent les longues étapes de la civilisation et de la durée croissante de la vie moyenne. Mais ces progrès ne sont que relatifs, ils visent le bien-être de la vie sociale, c'est-à-dire d'un milieu créé par l'homme, et bien peu, parmi eux, intéressent réellement la vie de nature, celle de l'homme en tant qu'animal libre.

La mort prématurée que nous valent les conditions sociales autoriserait à croire, en style animique, que la nature est une marâtre, puisqu'elle empoisonne la vie par la préoccupation de la mort de soi ou des siens, qu'elle nous la rappelle journellement par le trépas de nos concitoyens et des individualités marquantes du dehors. La nature n'est pas en faute, l'artificialité de la vie humaine seule est coupable. Les lois naturelles qui répondent à la conservation de l'individu, sont donc des lois morales, et les lois humaines qui les rompent sont néfastes ou criminelles, selon leur degré de conscience.

Hosted by Google

La santé *parfaite*, ou l'harmonie des fonctions, laisse l'homme sans préoccupations sombres, l'esprit ouvert, fraternel, confiant dans le présent et l'avenir, sans crainte devant une fin qu'il sait inévitable. L'évolution naturelle le fait passer par la naissance, l'adolescence, la maturité, la décadence, sans trouble, sans cette précocité et cette hâtiveté de vie que nous devons à la fièvre des sociétés humaines, il jouit sans arrière-pensée du présent, dans chaque phase, et en jouit *longuement*. Pendant la phase de décadence, ses sens s'affaissent et la mort le surprend sans qu'il ait eu à en redouter l'approche : il meurt comme il est né, sans conscience.

Cette évolution suppose une durée de la vie humaine plus longue que celle que nous lui connaissons, elle dépasse le siècle et, à en juger par les exemples connus, peut empiéter de un quart à un tiers sur le siècle qui suit, sous les climats les plus propices. Le vieillard qui meurt conscient n'a pas achevé le terme possible de sa vie, sa conscience prouve une puissance nerveuse qui n'est pas près de l'extinction, et, lui aussi, il doit sa fin à une secousse, à une cause secondaire, sa mort est prématurée.

Mais elle l'est bien davantage dans nos sociétés, où l'abus devient la règle, et la mort, surprenant l'individu en pleine vitalité, devient cruelle ; elle justifie les sentiments d'horreur qu'elle inspire et qu'elle doit inspirer pour le maintien de l'instinct de conservation, instinct qui s'affaiblit avec l'âge, l'annihilation de la défense, et suit l'anéantissement de toutes les facultés dans l'extrême sénilité naturelle.

La vie de nature.

L'animal. — L'animal, en raison de sa mobilité, doit nécessairement posséder des notions d'étendue et de durée, donc d'espace et de temps. Ces notions supposent une unité d'appréciation, toujours inférieure à sa propre taille pour l'espace, et à la durée de son existence pour le temps. Quel que soit donc le volume de l'animal et sa résistance vitale, pour chaque individu la longévité *relative* est de même durée, puisqu'elle

Hosted by Google

dérive d'unités proportionnelles, quoique la longévité effective offre de notables écarts. Pour l'éphémère adulte, sa vie de quelques heures n'est pas plus courte que les cent à cent vingt-cinq ans que peut atteindre l'éléphant ; la vie de la larve, de la chrysalide et de l'insecte parfait représente deux existences animées (larve et forme parfaite) paraissant aussi longue, l'une que l'autre, séparées par une phase léthargique, inconsciente sans doute, et caractérisant deux vies distinctes se rapportant à deux êtres distincts (au moral comme au physique) qu , selon toute conjecture, restent dans l'ignorance de leurs métamorphoses futures ou passées.

En dehors de cette question d'unité, il y a lieu de considérer que l'être, quel qu'il soit, ne jouit en réalité que du présent ; c'est le présent, *sans durée*, qui est la vie. Le passé comme le futur exigent, pour leur conception, l'abstraction de la vie réelle ; l'un ne compte que par l'accumulation des souvenirs, l'autre par les chances plus ou moins éloignées de réalisation des espérances. Or, souvenirs et espérances sont adéquats au développement intellectuel.

L'association, comme chez les races humaines, crée un milieu plus complexe, où l'influence suggestive de la famille, et l'imitation qui en résulte, est outrée ; les races domestiquées en arrivent même à substituer à des instincts sauvages en décroissance, les suggestions humaines compatibles avec leur conformation.

L'intelligence n'est qu'une question de degrés du dernier animal à l'homme, mais ce dernier doit à la vie sociale et aux difficultés plus grandes de la lutte pour la vie, un développement intellectuel, c'est-à-dire un ensemble de souvenirs et d'espérances, qui l'éloigne considérablement du plus intelligent des animaux.

Les animaux constitués en sociétés sont constamment sollicités par l'imitation ; isolés, aucun acte ne s'offre à l'imitation, aussi doivent-ils se former par leur expérience individuelle. L'animal aux mœurs solitaires pense donc, comme pensent les êtres primitifs, sans grande envergure de conception, mais son attitude semble accuser des interrogations concernant les

Hosted by Google

inconnues de la nature: les grands animaux au repos réfléchissent et montrent des distractions, des surprises, qui en sont la preuve; le chien semble attentif à un beau paysage. La santé et le soleil égaient l'animal comme l'homme, et l'on voit l'oiseau chanter joyeusement au soleil levant, alors qu'il chante voluptueusement pour charmer sa compagne. Mais ce sont là sentiments très fugaces, peut-être même individuels.

En résumé, pour tout animal, du plus infime au plus majestueux, la vie doit paraître également longue. Les animaux vivent dans le présent, sans souvenirs ni espérances chez les plus inférieurs; avec peu de souvenirs et d'espérances chez ceux d'une mentalité supérieure. Sans les points de repère du passé ou du futur, la perception de la durée de la vie devient uniforme, quelle que soit l'âge auquel elle est interrompue.

L'herbivore, dont l'alimentation est mieux assurée, est plus sobre que le carnivore, lequel supporte alternativement de longs jeûnes et de copieuses bombances; son régime lui vaut un caractère placide, alors que le carnivore a une vie plus émotionnante; aussi, en général, la longévité de l'herbivore est-elle plus grande que celle du carnivore. Leur vie active dans l'air salubre des bois ou des plaines, le choix judicieux de leur retraite, les migrations, leur valent à tous deux un bon état de santé. L'association intervient défavorablement sous ce rapport en généralisant l'action d'une cause nuisible (soif et faim) et la contagion (parasites animaux, microbes pathogènes). Toutefois, les affections organiques spéciales leur semblent inconnues.

L'animal vit sans la crainte empoisonnante de la mort, bien que la présence de la mort lui soit désagréable; il peut s'éteindre sans conscience dans l'extrême sénilité, cas bien rare dans la nature où l'être sans défense devient la proie des autres. Frappé mortellement, il se sait condamné, s'isole et, avec une triste philosophie, attend l'heure dernière.

Peuples sauvages. — Les familles sauvages solitaires participent des mœurs des grands animaux. Vivant en tribus, ils ont, plus que les sociétés animales, la crainte de la mort et lui doivent toutes leurs superstitions. Ces superstitions prouvent

Hosted by Google

au surplus une mentalité supérieure puisqu'elles dérivent de préoccupations visant l'au delà de la mort. Mais, tout au présent, ces craintes ne les assaillent qu'aux jours des funérailles d'un des leurs. Leur égoïsme et leur orgueil d'enfant les font se classer bien au-dessus du gibier qu'ils massacrent ou des ennemis qu'ils poursuivent et dont la mort cause leur joie. Eux seuls meurent et revivent au delà de la mort; l'ennemi, le gibier n'ont pas d'ombre, pas d'esprit, pas d'âme, et s'anéantissent.

Vivant surtout dans le présent, doué de peu de mémoire, prévoyant peu, leurs mœurs accusent le plus grand mépris de la mort : ils chassent le grand gibier avec des armes insuffisantes, poursuivent les fauves, engagent des combats contre les tribus voisines, sont d'une cruauté féroce — parce que moins sensibles à la douleur — et posent partout, dans les recoins dangereux de leur territoire, des actes d'audace et de virilité. Ils offrent ce dualisme, commun aux simples, d'être très vaillants dans l'action spontanée et extrêmement lâches dans la pensée réfléchie, cette dernière issue des superstitions qui composent toute leur mentalité.

Enfants de la nature, ils devraient présenter une résistance vitale et une longévité qui ne s'observent pas. Le voisinage des eaux miasmatiques, un sol jamais remué, souillé par eux et saturé de microbes pathogènes; une nourriture insuffisante, irrégulière et mal préparée; le défaut de soins corporels, des demeures peu hygiéniques, l'oisiveté, la dépravation des sens, valent aux primitifs une certaine faiblesse de constitution et une grande réceptivité vis-à-vis des germes de contagion propres à leur habitat (fièvres, typhus) ou qu'ils doivent à un contact étranger (variole).

Trop dissemblables, au physique et au moral, pour pouvoir fusionner avec les civilisations qui envahissent leur territoire, ils émigrent vers les fonds sauvages, impuissants à lutter contre les éventualités d'un autre milieu, décimés chaque jour davantage et mourant lentement, comme meurt la bête, dans un mutisme farouche.

Peuples policés. — Ce sont les campagnards. Depuis longtemps ils ont perdu les caractères de première sauvagerie sans

Hosted by Google

avoir atteint néanmoins le degré de civilisation de la bourgeoisie urbaine, ce dernier bien inférieur encore à la civilisation des intellectuels. Mais de même que les races sauvages offrent tous les degrés de transition qui séparent l'animal du policé, les policés passent graduellement du sauvage au policé supérieur. Leur assimilation est néanmoins très grande et ils fusionnent promptement avec la civilisation urbaine pour en prendre tous les caractères.

Ils doivent leur supériorité au travail, à l'épuration de l'atmosphère, résultat de l'assainissement du sol par la culture, le drainage, et des eaux par le curage ; à une meilleure hygiène générale. Mais si l'atmosphère des campagnes s'est purifiée par les labours, la culture, les bois et l'enfouissement, comme engrais, de toutes les matières organiques fermentescibles, la ferme elle-même reste toujours négligée, malsaine. Les bâtiments mal orientés, mal éclairés, sans sous-sol, aux dépendances d'un cubage étroit, restent humides, froids, avec courants d'air permanents, dans le voisinage trop immédiat des émanations carbonées, sulfurées, ammoniacales, provenant des étables et du fumier. Ils enclosent une cour où s'amoncelle le fumier et où séjourne, délayé par les pluies, un purin très altérable qui pénètre dans le sol et le sous-sol, les sature, souille les eaux potables et entretient l'humidité des maçonneries. Une alimentation mal combinée, trop souvent mal préparée, et les abus de boissons plus ou moins alcooliques, complètent ces mauvaises dispositions hygiéniques, lesquelles sont singulièrement aggravées par l'hérédité quand la conception s'est produite sous l'influence de l'ivresse.

Le travail au grand air combat dans une large mesure ces influences nuisibles, surtout que l'abus des boissons n'est qu'intermittent, et l'homme des champs jouit d'une vitalité généralement robuste, d'une longévité supérieure à celle des sauvages, presque double de celle des urbains, mais inférieure de un tiers à celle de la vie naturelle parfaite.

Au point de vue moral, le travail physique est presque exclusif du travail cérébral, souvenirs et espérances n'éveillent qu'une attention placide, l'homme vit sourtout dans le présent,

Hosted by Google

acceptant avec philosophie la bonne et la mauvaise fortune, âpre au gain pourtant, parce que le gain est laborieusement conquis et toujours menacé, sans souci de la mort, bien que sa religiosité, plus apparente que réelle, soit uniquement due au sentiment qu'elle lui inspire.

Les intellectuels. — Il ne s'agit plus ici de sociétés sédentaires, mais d'individus qui représentent en quelque sorte les aventuriers de la science. Ils vivent au sein de la nature avec des attaches morales; au point de vue matériel, les fatigues des pérégrinations, les insuffisances de l'alimentation, les eaux impotables, les variations de température, les milieux miasmatiques, les dangers de toutes natures et les angoisses qu'ils déterminent, bien qu'encourus pendant un laps de temps limité, exercent sur leur organisme une action déprimante qui, trop souvent, laisse des traces indélébiles; leur longévité est forcément bornée.

Intellectuellement, ils ont des jouissances sans égales qu'ils doivent uniquement à la nature. Toutefois, il y a lieu de distinguer les missionnaires des philosophes : le missionnaire effectuera ses tracés géographiques, ses levés topographiques, ses calculs géodésiques, ses observations astronomiques, collectera les plantes ou les animaux, ou remplira un but politique, avec le terre à terre de l'homme du métier; il fera un voyage à sensation. Le philosophe, à côté de sa mission pratique, se mettra en communauté avec la nature et en retirera des impressions grandioses. Tous deux pourtant conserveront comme points communs, le dédain pour la mort de ceux qui vivent librement en pleine nature, et, au retour dans le pays natal, la nostalgie de l'espace, du soleil et de la liberté.

C'est surtout l'astronomie qui se prête aux grands élans philosophiques, parce qu'elle envisage la nature dans son universalité. Le missionnaire accomplit sa tâche imbu de l'idée que l'homme est un être supérieur et que lui-même représente cette supériorité dans les contrées qu'il *soumet* à ses investigations. Le physicien astronome assez observateur pour devenir naturaliste, — titre usurpé par maints collecteurs — c'est-à-dire philosophe, met l'individualité humaine au point.

Hosted by Google

Comment le philosophe voit-il l'évolution morphologique de la matière, qui n'est elle-même que de la force? Toujours la même : la forme naît, se développe, se complète, déchoit, meurt, avec la constante répétition du même cycle, la mort ramenant d'autres vies.

La roche se désagrège lentement en terre, d'abord grossière, puis de moins en moins palpable, aux éléments les plus assimilables passant à la forme organique, à la vie, devenant terre minérale et organique, reprenant peu à peu la cohésion de la roche jusqu'à nouvelle dissociation en éléments terreux; les phases sont permanentes dans leur cycle évolutif, mais les combinaisons de texture ou de composition sont sans cesse variables, créant de nouveaux organismes, des minéraux nouveaux.

Les sels solubles émigrent, obéissant aux lois physiques, pour se stabiliser à nouveau dans l'insolubilité temporaire des cristallisations. La cellule naît informe, se perfectionne, se complète et meurt en abandonnant sa partie vitale à sa descendance. L'organe, ou l'association de cellules homogènes, naît, vit et meurt après une période de décadence plus ou moins rapide. L'appareil, ou l'association d'organes aux fonctions homologues, s'ébauche, se forme, se complète, vieillit et meurt. L'individu, ou l'association d'appareils préposés à la vie de nutrition et aux relations avec le dehors; la famille, ou l'association d'individus issus l'un de l'autre; la société animale ou humaine, ou l'association de familles issues les unes des autres; la nation et la civilisation mondiale, qui procèdent des mêmes développements concentriques, subissent les mêmes évolutions.

Les planètes naissent de la condensation d'une nébuleuse, deviennent comètes (?), soleils, puis planètes, subissent de longues évolutions qui affaiblissent leurs énergies jusqu'à rendre les mondes accessibles à la vie — propre aux combinaisons délicates et sensibles, — se planétisent de plus en plus, jusqu'à ce que la latence de leurs énergies préjudicie la vie et la fasse peu à peu disparaître, passent à l'état de lune ou d'astre mort, puis se disjoignent en astéroïdes errants,

Hosted by Google

s'émiettent en bolides, en poussière cosmique qui emplissent l'espace jusqu'à ce que, réduite à l'extrême, leur substance éthérée se rencontre et se condense en voile nébuleux d'où jaillira un monde nouveau.

Les univers eux-mêmes, ou association de mondes astraux à toutes les périodes d'évolution, dans l'infini de l'espace et la pérennité du temps, doivent subir les mêmes lois et substituer les univers naissants aux univers mourants.

Le philosophe resserre davantage encore la mise au point de l'homme dans l'immensité des mondes. L'atome de phosphore qui contribue aujourd'hui au développement de sa pensée, n'existait pas dans son organisme peu d'heures avant; il lui vient de la vie animale ou végétale, qui l'ont prise au sol, où dans l'infini du passé elle a passé de vie en vie, subissant une continuité de cycles semblables qui l'ont pu faire partie intégrante d'une célébrité humaine que nous honorons, des peuplades disparues, de la faune antique, des terrains primitifs, des poussières cosmiques, d'autres mondes, d'autres univers. Le travail de la pensée enlève cet atome à l'organisme. pour le rendre peu d'heures après à la terre, et, dans l'infini de l'avenir, il passera du sol à la plante, à l'animal, aux civilisations, aux planètes, aux univers à venir. Les acquisitions mentales n'échappent pas à ce constant renouveau, elles se transmettent à travers les générations dans leur progrès, épargnant l'expérience et les plus grossières erreurs du passé, et là aussi, un jour, l'évolution descendante suivra l'évolution ascendante, en concordance avec la phase de décadence du monde planétaire.

Est-ce à dire que le philosophe pourra se complaire en de pareilles méditations? Non pas. A vouloir pousser aux limites extrêmes les recherches visant les inconnues du présent, du passé et de l'avenir, l'homme surmènerait outrageusement un cerveau organisé pour les perceptions du présent, pour les conceptions positives, et la folie suivrait de près de pareilles tentatives. La nature, au surplus, lui refuserait son concours : elle sollicite au concret, non à l'abstrait; elle ne porte pas aux extravagances ; elle séduit le penseur, l'isole du monde, mais

Hosted by Google

pour mieux le charmer, le bercer, le conduire à un délicieux engourdissement qui arrête net les écarts de l'intelligence.

Quel est l'esprit éclairé qui n'a connu la béatitude de l'isolement en pleine nature, la joie de fuir les petitesses humaines, mais faisant appel à la vie, éprouvant une bonté suprême, un peu protectrice, pour la plante qui fait le paysage et l'animal qui le vivifie, sentant éclore une sensibilité nouvelle qui met toutes les vies à l'unisson et amène la fraternité des êtres, tous de même essence? Ces pensers seront plus intenses chez le philosophe et se développeront dans l'amour des grands espaces : le ciel, la mer, les plaines aux fonds montagneux ou boisés, espaces qui l'hypnotisent et lui mettent au cœur un vague désir de se fondre dans cette immensité pour reprendre ce que, en réalité, il n'a jamais abandonné, ce qu'il ne pourra jamais abandonner, l'éternel voyage des atomes.

Mais il faut pour cette communion le soleil et la santé. Le penseur malade, à l'organisme ébranlé, offre des perceptions moins nettes, ses souffrances lui enlèvent de sa spontanéité; la nature le calmera, le consolera pleinement; elle aura plus de peine à l'enthousiasmer.

La vie sociale.

L'habitation. — La vie animale soustrait à l'air son élément d'épuration, l'oxygène, et lui rend en abondance les éléments de pollution (vapeur d'eau; gaz carbonés, azotés, sulfurés; matières organiques putrescibles) provenant de l'usure organique. Ces composés polluants constituent des poisons de toxicité diverse pour l'organisme. L'empoisonnement de l'air ambiant est sans conséquence en pleine nature, les vents dissipent les foyers d'infection, les pluies et l'électricité épurent l'atmosphère.

Ces causes d'épuration cessent d'agir dans les logements de l'homme et doivent être remplacés par des expédients : l'aérage, qui substitue à l'air vicié l'air du dehors moins impur, mais impur; le lavage, d'un effet restreint; les désinfectants, qui donnent l'illusion d'une épuration en masquant, sans

Hosted by Google

détruire, les effluves des déchets organiques sous les senteurs malodorantes des produits chimiques ; les antiseptiques, qui tranquillisent surtout le moral. Le chauffage, l'éclairage, les substances poussiéreuses, etc., aggravent plus ou moins, selon les circonstances, la toxicité de cet air *respirable*, auquel l'homme peut se faire par l'émoussement des sens, mais qui ne trompe *jamais* les fonctions respiratoires, circulatoires et perspiratoires.

Le soleil, source de toute vie, exerce une triple action lumineuse, calorifique et chimique, réclamée sans mesure par les végétaux, avec plus de ménagement par les animaux (lesquels sont protégés par un revêtement dermique épais, velu, plumeux ou squammeux), et avec une intensité moindre encore par l'homme. Ce dernier doit à ses abris, et surtout à ses vêtements, la disparition assez rapide de sa protection pileuse et la minceur de son épiderme.

Mais amoindrir n'est pas supprimer. Or, nos logements mal éclairés, rendus plus ténébreux par l'amoncellement des tentures et l'accumulation des bâtisses avoisinantes, annulent les bienfaisants effets hygiéniques du soleil, décolorent la matière pigmentaire, les globules sanguins, enlèvent à l'être de son énergie et déprime le moral (1).

Les espaces restreints mesurent à l'œil ses perceptions tant en nombre qu'en intensité, d'où une faiblesse visuelle qui prête à l'indécision des actes et à l'illusion des sens ; le son limité dans sa marche, réfléchi contre les obstacles, sans cesse absorbé, procure les mêmes faiblesses à l'ouïe ; l'olfaction, violentée par l'intensité et la permanence des sensations, s'affaiblit par surmenage ; seul, le toucher, par la minceur de l'épiderme et une plus grande irritabilité nerveuse, gagne en finesse.

Pareil milieu empêche l'épuration naturelle de l'organisme et entretient une auto-toxication qui se réfléchit sur le fonctionnement du cœur, des poumons, la vitalité de tous les tissus, la puissance musculaire ; la faiblesse des sens désoriente la vie de relation ; le soleil n'exerce plus sa juvénile et cordiale influence.

(1) Une étrange aberration, surtout répandue parmi la jeunesse féminine, fait considérer cette anémie comme un caractère de distinction.

Hosted by Google

Cœur, poumons, cerveau sont atteints, donnent lieu à une existence morose, chagrine à l'intérieur, et malveillante, sous des dehors trompeurs, pour le prochain. Le sédentarisme aggrave ces inévitables conséquences et proportionne le mal, sans jamais le supprimer, aux mesures hygiéniques employées pour l'atténuer, à l'énergie vitale (affaiblie) des descendants issus de procréateurs aussi menacés. La longévité est nécessairement limitée, avec des écarts dépendant des mêmes conditions, parfois de l'accoutumance de certains tempéraments bien doués, et, après une résistance relative pendant la période de croissance, elle s'arrête à la maturité, à mi-terme d'une existence normale. La vie s'accompagne de douleurs, dues aux résistances de l'organisme, et la crainte de la mort doit nécessairement se manifester chez les êtres souffrants, vieillis avant l'âge, aigris, et dont l'alimentation intellectuelle ordinaire est fournie par les événements fâcheux du dehors, imaginés dans le roman, réels dans les faits divers. La maladie et la mort sont du reste bien plus redoutables dans l'horizon étroit des habitations qu'en pleine nature; là, on la repousse dans les larmes et l'épouvante, avec la quasi-conviction d'une condamnation isolée et injuste; ici, on s'y soumet philosophiquement, car elle apparaît plus manifestement comme une loi universelle.

Les cités. — Agglomérations d'habitations plus ou moins malsaines, les cités étendent sur un territoire déterminé les inconvénients de chacun des logements, avec les correctifs de leurs voies de circulation ensoleillées et balayées par les vents. Mais le sous-sol pollué par les déchets organiques qu'entraînent les eaux pluviales, les fuites d'égouts, les cours d'eau ou canaux, les immondices de la rue, l'atmosphère empuantie par les mêmes causes et l'extension des usines, établissent de nouvelles causes d'insalubrité et contribuent à l'apparition de germes infectieux. Les variations barométriques brusques et leur action déprimante sur des organismes déjà peu résistants favorisent ces derniers dans leur extension. Les rapports journaliers d'une population très mêlée et l'usage commun des véhicules, la fréquentation des établissements publics, etc., aggravent encore la dissémination des affections contagieuses.

Hosted by Google

Ces dangers grandissent avec l'importance des villes et se compliquent de troubles moraux.

L'extension commerciale des villes, les améliorations obligatoires de l'hygiène publique, conduisent à des dépenses exorbitantes, à des aggravations de budget, à des responsabilités énormes, qui indisposent les populations, déjà hargneuses par le fait même de leur état idiosyncrasique. Or, quels que soient les sacrifices imposés, ils seront de moins en moins aptes à parfaire une hygiène que l'étendue territoriale condamne de plus en plus à l'insuffisance, à satisfaire aux besoins de plus en plus divers de l'activité commerciale, aux nécessités de plus en plus urgentes de la bienfaisance collective.

La nature condamne les grandes cités en les vouant à la mort par la maladie, la faim et la guerre, comme elle condamne toutes les grandes sociétés animales, les mêmes causes entraînant partout les mêmes conséquences (1).

Les populations. — Si le milieu urbain compromet gravement l'équilibre physiologique, il trouble tout autant les fonctions mentales. Le philosophe, d'une bienveillance si sincère, a la sociabilité très limitée. L'urbain, au contraire, sceptique et

(1) La cité idéale, fusionnant la nature et la ville, devrait comprendre des habitations spacieuses, aux étages pourvus de larges baies s'ouvrant de plain-pied sur des balcons qui prendraient toute la largeur des deux faces de la maison, et dont l'enjolivement par les fleurs ferait la vie riante sous nos climats du nord. Un jardin, à l'étendue proportionnée à la hauteur des maisons (limitée à deux étages), contribuerait à l'épuration de l'air et du sous-sol tout en réjouissant la vue. Les rues, orientées si possible selon les vents dominants, auraient une largeur minimum double de la hauteur des maisons, et comporteraient un chemin de terre médian planté en boulevard d'une seule rangée d'arbres de moyenne hauteur. Les monuments publics seraient isolés dans des squares en jardins paysagers. Les hôpitaux, les hospices et les crèches pourraient y posséder des jardins d'hiver à température tempérée. Les salles d'hôpital pourraient y être égayées par la verdure ornementale, si bienfaisante pour le moral des malades.

Pareil gaspillage du terrain restera utopique tant que la spéculation enfièvrera la propriété privée, aussi l'hygiène parfaite ne sera-t-elle possible que lorsque les communes seront possesseurs de l'entièreté du sol urbain, comme elles le sont déjà des voies de circulation. Mais entre le collectivisme très lointain du terrain communal — à usage déjà collectif — et l'anarchie actuelle de la bâtisse citadine — pourtant comprimée par des règlements plus vexatoires qu'utiles — il y a place pour une intelligente coopération des propriétaires en vue de l'unité dans l'application des principes d'hygiène et d'esthétique, à obtenir au moindre prix de revient. Et la science architecturale ne serait plus condamnée, comme de nos jours, à la monotonie dans le médiocre.

Hosted by Google

critique, recherche la société ; il lui doit nombre de défauts résultant de ce que la pensée cède devant l'imitation, l'intersuggestion de toute association animale.

Les convenances conventionnelles lui infligent le port de vêtements qui entravent la respiration et la circulation du sang par la compression de la tête, du cou, de la taille ou du buste, des poignets, des jambes et des pieds. L'esthétique vraie, celle de la nature, veut l'appropriation de la coupe des habits aux formes réelles, et elle entend corriger les difformités en prenant modèle sur les conformations typiques. La mode multiplie artificiellement ces difformités par ses extravagances et paraît d'autant plus grotesque qu'elle s'adresse à des êtres quelque peu déformés par un régime antinaturel.

Cette servile imitation, toujours sous le nom de bienséance, s'étend à tout et naturellement à tous les écarts, qui frappent bien davantage l'attention et suscitent l'envie, écarts qui se traduisent en une dépense considérable de temps, d'efforts, d'argent, pour atteindre les niveaux convoités, dépenses physiques et morales également épuisantes, également mortelles, pour lesquelles on sacrifie la paix du présent, le bonheur vrai. N'appréciant pas le présent, jamais les esprits ne jouissent de la possession, ils poursuivent toujours de nouvelles conquêtes, gaspillant le gain acquis, dépouillant sans scrupule, sans morale, ceux dont ils convoitent le bonheur apparent, vivant d'une vie fiévreuse, empoisonnée par un constant antagonisme contre autrui ; leur sociabilité est mensongère, elle n'est faite que d'égoïsmes rassemblés.

Avec l'accroissement des populations, la lutte s'exacerbe et des scissions se produisent, groupant en classes distinctes, formant un monde à part où les mêmes défauts réapparaissent sous d'autres aspects : les impuissants, la masse d'où jaillira le progrès ; les aspirants, bien moins nombreux, à l'indécision caractéristique ; les satisfaits, en fort petit nombre, mais énergiquement opposés à toute innovation.

Les populations, si propices aux contagions d'ordre pathologique, sont donc tout aussi accessibles aux contagions morales, et toutes deux sont également meurtrières.

LÉON DUMAS.

Hosted by Google

LES BOURGMESTRES DE BRUXELLES (1)

CH. DE BROUCKERE

Charles de Brouckere fut installé, en qualité de bourgmestre de Bruxelles, dans la séance du conseil du 5 octobre 1848. Il prononça, à cette occasion, la remarquable allocution suivante :

« Avant de commencer nos travaux, j'éprouve le besoin, messieurs, de réclamer votre appui et votre indulgence.

« Lorsqu'il y a vingt-cinq ans, la carrière s'ouvrait déjà brillante devant moi, je n'ambitionnais pour l'avenir qu'une seule position, celle de bourgmestre de la commune que j'habitais. J'étais loin de me douter qu'un jour viendrait où je serais placé à la tête de l'administration de la capitale de mon pays, et cet honneur je ne le désirais pas aujourd'hui.

« Malgré tout ce que l'honorable chevalier Wyns de Raucourt a fait de bien et de bon, les circonstances du moment et des préventions que je ne me dissimule pas m'imposent une lourde charge.

« Les préventions, j'espère les vaincre par un dévouement absolu à la commune, par une volonté ferme de con-

(1) Suite, voir le numéro de la *Revue de Belgique* du 15 avril 1896.

Hosted by Google

cilier les intérêts individuels avec ceux du public. Vivant au milieu de nos administrés, je m'éclairerai des lumières des uns, j'entendrai les griefs des autres. Je n'accepte l'autorité que pour être utile à tous.

« Je puis compter sur votre concours éclairé pour partager le poids des affaires. Ailleurs comme ici, messieurs, je m'inspirerai de vos conseils ; partout et toujours. Je serai l'homme de la commune, et quand vous croirez qu'il est plus utile ou plus convenable que je me renferme dans l'hôtel de ville, il suffira d'un mot, d'un signe de votre part pour que je renonce avec empressement à représenter la capitale dans une autre enceinte. Je me flatte que vous aurez bientôt la conviction que je consacre à l'administration de Bruxelles tout ce qui me reste de force et d'intelligence, et qu'en retour vous m'honorerez de votre bienveillante estime.

« Oui, messieurs, justifier le choix du gouvernement, conquérir l'approbation de nos concitoyens et mériter plus particulièrement celle de mes collègues, tel est le but que je me propose. Je n'épargnerai rien pour l'atteindre. »

A peine entré en fonctions, en décembre 1848, nous avons l'occasion d'apprécier l'esprit pratique en même temps que humoristique du bourgmestre de Bruxelles. La commune était appelée à donner son avis sur la suppression éventuelle de l'octroi.

A l'effet d'appuyer cette réforme, Ch. de Brouckere prononça un discours qui contenait les curieuses observations suivantes : « Mais, dit-il, l'on prétend que l'abolition de l'octroi ne diminuera pas le prix des objets que l'octroi atteint aujourd'hui. Pour le prouver, on s'est étayé de faits, on a cité des exemples. J'aborde cette objection et je commence par l'exemple le plus innocent, je veux parler de la tasse de café. On a dit que la tasse de café n'était pas toujours restée invariablement au même prix; que de 30 centimes qu'elle se payait autrefois, le prix s'en

Hosted by Google

est élevé à 32 centimes, lors de l'introduction de la monnaie des Pays-Bas, et que ce prix avait été maintenu même après l'introduction de la monnaie belge. C'est encore là une erreur que je m'explique parfaitement, du reste, de la part de l'honorable collègue qui l'a soutenu, parce qu'il a l'habitude de ne hanter que le café le plus fashionable de Bruxelles (1); mais c'est là une exception, car, dans tous les autres cafés de premier ordre, la tasse de café se vend 30 centimes et 25 centimes dans les cafés qui ne sont pas situés sur la place de la Monnaie. Le café auquel a fait allusion mon honorable collègue étant le plus fashionable de Bruxelles, je comprends qu'il fasse payer cet avantage.

« On a également parlé des tables d'hôte et, ici encore, on est tombé dans la même erreur. Je me souviens parfaitement du temps où je dînais à table d'hôte dans un des meilleurs établissements de la ville. J'étais alors membre des États-Généraux. Eh bien, je ne payais qu'un franc cinquante centimes par repas, tandis qu'aujourd'hui il faut payer au minimum deux francs.

« A cette époque aussi, on logeait dans les meilleurs hôtels pour un franc et demi; maintenant on demande deux francs; de plus, on vous donnait une chandelle entière pour vous éclairer; aujourd'hui, on vous donne un morceau de bougie qui vaut à peine cinq centimes, et pour lequel on vous compte septante-cinq centimes. Pourquoi? Parce qu'il y a renchérissement de tout, à cause des droits d'octroi, parce que ces droits n'ont fait que croître et embellir depuis vingt-cinq ans.

« Ces observations suffisent pour nous donner une idée de la vie bourgeoise d'autrefois. »

Lors de l'éclosion du choléra en 1849, De Brouckere fit preuve d'un dévouement à toute épreuve.

A la fin de juin, 254 cas avaient été renseignés à l'admi-

(1) Il faisait allusion au *Café des Mille Colonnes*.

Hosted by Google

nistration. Une partie de la population était terrifiée par le nombre des victimes et surtout par la rapidité du mal. Elle en venait à attribuer au séjour de l'hôpital les tristes résultats de l'épidémie et bientôt les malades refusèrent les seuls secours efficaces qu'on pouvait leur donner. Le bourgmestre intervint énergiquement pour ordonner le transport des victimes, dès qu'il était encore possible de l'effectuer sans danger pour celles-ci. Il paya souvent de sa personne, dans des cas semblables, alors que les agents désespéraient. Jamais il ne se retira sans avoir mis le malade en voiture et personne ne se permit de le molester. Il prescrivit l'enlèvement immédiat des cadavres, afin de permettre la désinfection de la chambre, de l'habitation des cholériques. Pour éviter toutefois d'irréparables erreurs, les corps étaient transportés en litière, puis déposés dans une salle isolée, mais saine, dans l'un des hôpitaux. Malgré des réclamations générales, De Brouckere prit l'initiative de supprimer la kermesse de Bruxelles. Il fit distribuer en cette occasion des pains à tous les pauvres de la ville. Tous les lieux publics durent être fermés à minuit.

En juillet et août, le fléau s'accentua, mais chacun était au poste du devoir : médecins des pauvres, agents de police, comités de charité, membres de la commission médicale. En septembre, le mal s'éteignit rapidement pour disparaître complètement en octobre. Le bilan du choléra accuse sur une population de 131,000 habitants 1,244 cas, dont 931 furent suivis de décès.

Dans le rapport que le bourgmestre adressa au conseil au sujet de cette épidémie, il avait songé à remercier tous ceux qui s'étaient dévoués pour combattre le fléau. Le conseiller Kaieman fit remarquer qu'il existait une lacune dans ce document. « Je crois remplir un devoir, dit-il, en proposant au conseil : 1° de voter solennellement des remerciements à notre honorable bourgmestre pour le

Hosted by Google

dévouement admirable qu'il a prodigué à la population pendant la durée de l'épidémie; 2° de voter solennellement des remerciements à MM. les échevins pour le zèle qu'ils ont déployé à le seconder.

« Je sais bien que le magistrat courageux trouve la récompense de ce qu'il a fait dans la satisfaction de sa conscience et que la vertu ne recherche pas les applaudissements, mais il n'en est pas moins de notre devoir à nous, conseillers communaux, organes de nos concitoyens, d'exprimer à notre digne bourgmestre et à MM. les échevins notre parfaite reconnaissance et de signaler aux temps à venir leur noble conduite comme un exemple à imiter. »

Ces vœux furent couverts d'applaudissements et votés à l'unanimité des membres du conseil.

Dans les premiers mois de 1850 se produisit une proposition d'embellissement de la ville qu'il nous paraît intéressant de rappeler. L'architecte Cluysenaer émettait l'idée d'exécuter, sans aucune dépense pour la ville ni garantie de sa part, deux galeries vitrées formant le prolongement des galeries Saint-Hubert, l'une en face de la galerie du Roi partant de la grande rue de l'Écuyer et aboutissant au Fossé-aux-Loups dans la direction de la place des Martyrs, l'autre en face du passage des Princes dans la direction de la rue de la Fourche avec embranchement vers la grande rue de l'Écuyer dans la direction de la rue Léopold. Cette proposition ne fut point accueillie.

Au mois d'août 1850, un nouveau fléau s'abattit sur la capitale. Ce désastre fut provoqué par les inondations de la Senne. Nous allons voir encore De Brouckere se multiplier.

La fête du 15 août s'était terminée par des orages épouvantables accompagnés d'une pluie diluvienne qui transforma une partie de la ville en rivière. L'eau se précipitait en torrent du quartier du Parc vers la Montagne-aux-

Hosted by Google

Herbes-Potagères et la Senne, provoquant une crue subite considérable de la rivière. La situation se maintint le 16, mais s'aggrava le 17. Les eaux de la Senne se jetant au-dessus des rives avec une force énorme dans le canal, celui-ci amena le flot désastreux qu'aucune digue n'aurait pu retenir. Les rues de Flandre, du Houblon et de Notre-Dame-du-Sommeil recevaient directement les eaux qui arrivaient du canal, tandis que la rivière sur tout son parcours en ville débordait et que les regards d'égouts étaient transformés en fontaines jaillissantes. Anderlecht était également submergé. De Brouckere prend aussitôt les mesures les plus efficaces pour parer au danger et venir en aide aux victimes. Des salles de l'hôpital Saint-Jean sont appropriées pour héberger 500 personnes. Des chaloupes sont lancées aux endroits les plus éprouvés et des charrettes envoyées sur des points moins menacés. Des parents qui avaient laissé leurs enfants au logis se lamentaient de ne pouvoir les rejoindre. Le spectacle était navrant. Le soir, l'aspect du centre inondé était lugubre. Toutes les maisons aux abords de l'inondation étaient garnies de lumières. Des escouades de pompiers et d'ouvriers du chemin de fer éclairaient les boulevards à l'aide de torches. Il fallut songer à donner du pain aux inondés. De Brouckere fit faire les distributions nécessaires. Le 18, l'espoir renaissait, lorsque survint un accident des plus graves. Une partie du revêtement des quais du canal de Charleroi, entre la porte de Flandre et la rue de Locquenghien, s'écroula. Les eaux s'échappant de l'avant-dernier bief du canal de Charleroi se répandirent partie par la rue de Flandre, partie par les quais. Celles qui suivaient cette dernière direction se divisaient en deux torrents dont l'un inondant la rue de Locquenghien allait tomber en cascade dans le bassin du canal de Willebroeck, à côté du pont des Barques, tandis que l'autre s'engouffrait dans le canal de Charleroi.

Hosted by Google

Le bourgmestre donna ordre de former un barrage destiné à détourner les eaux, résultat qui fut obtenu.

Le soir venu, les quartiers inondés furent encore éclairés par les habitants.

Enfin, grâce à l'énergie de tous, l'on triompha des dangers et l'on put se rendre compte des ravages causés par cette terrible inondation à une grande partie des habitants de Bruxelles. Il fallut parer à bien des misères. C'est ce que le bourgmestre fit aussitôt par des distributions de pain, de paille, de couvertures, de paillasses et de charbon. Une commission fut nommée dans le sein du conseil pour venir en aide à toutes les infortunes qu'elle croyait devoir secourir grâce aux dons qu'elle recevrait de toutes parts.

Au mois d'octobre, le pays entier fut frappé par une catastrophe qui atteignit la famille royale. La reine des Belges succomba à Ostende. Le bourgmestre proposa d'ouvrir à l'hôtel de ville une souscription pour perpétuer par un monument la mémoire de la souveraine et, afin que tout le monde pût y prendre part, il manifesta le désir de voir recueillir toutes les sommes jusqu'à concurrence de 10 centimes.

Une importante discussion fut provoquée à la fin de l'année 1850 au conseil communal à propos de la suppression du tour destiné à recevoir les hospices d'enfants trouvés conformément au décret du 19 janvier 1811 (1).

De Brouckere prit une large part au débat qui aboutit à une adresse au pouvoir législatif pour qu'il soumette à la discussion la question de l'opportunité de la suppression des tours et qu'il établisse pour toutes les provinces une règle uniforme à cet égard, le Conseil estimant avec raison que c'était le moyen le plus efficace à l'effet de diminuer le nombre des expositions d'enfants.

(1) L'article 3 de ce décret porte : « Dans chaque hospice destiné à recevoir les enfants trouvés, il y aura un tour où ils devront être déposés. »

Hosted by Google

C'est sous l'administration de De Brouckere que l'on s'occupa de la réalisation de la question capitale d'amener à Bruxelles la quantité d'eau potable qui lui manquait.

A ce propos, il est curieux de rappeler qu'au XVII^e siècle la ville ne possédait que sept puits publics à poulie et vingt et une fontaines, dont sept à l'hôtel de ville. Une machine hydraulique avait été érigée au début de ce siècle à Saint-Josse-ten-Noode pour le service du palais et de ses jardins.

Cédée au gouvernement autrichien par le prince Charles, lors de la construction du quartier du Parc, où une prise d'eau était garantie aux propriétaires moyennant une redevance annuelle, la machine fut vendue à la ville en 1810 en même temps que l'étang de Saint-Josse-ten-Noode lui fut livré en vertu d'un décret impérial. Les eaux qui faisaient mouvoir la machine provenaient de l'étang, celles que la machine élevait venaient directement des sources. Une vingtaine d'années plus tard, le conseil de régence, décidé à employer un moteur plus énergique, acheta une machine à vapeur. Mais, au moment où on la mit en action, une chaudière fit explosion. Quelques jours plus tard, la révolution éclata et la question des eaux en resta là.

L'enquête qui fut faite avant de remettre cet important problème sur le tapis établit que des 14,761 maisons de Bruxelles, 6,734 n'avaient pas d'eau ou n'en n'avaient pas assez, ou n'en possédaient que de la médiocre, voire même de la mauvaise. Il était donc urgent de s'occuper de ce travail. Pour amener à Bruxelles la quantité d'eau potable qui y manquait, trois projets avaient été présentés successivement depuis 1844, le premier par M. Le Hardy de Beaulieu, le second par M. Delsaux, le troisième par M. de Laveleye. Sur la demande de la ville, M. l'ingénieur des ponts et chaussées Carez fut chargé d'examiner les

Hosted by Google

projets mis en avant et il conclut à l'adoption du projet Delsaux, qui devait satisfaire toutes les nécessités.

Un incident curieux qui se produisit en décembre 1851, nous prouve combien le bourgmestre avait à cœur le bon renom de la capitale.

M. Picard, avocat à la cour d'appel de Bruxelles, vint le trouver en compagnie de deux émigrés français, de Buchy et Bianchi, réfugiés chez lui, et demander quelles formalités il avait à remplir vis-à-vis de la police. Le bourgmestre lui dit qu'il devait faire interroger les étrangers par un commissaire de police, lequel lui adresserait son rapport. Ceci fut fait. De Brouckere écrivit alors à l'administrateur de la sûreté publique, M. Hody, la lettre suivante : « J'ai l'honneur de vous transmettre, avec les papiers dont cet étranger est porteur, l'interrogatoire du sieur de Buchy, Pierre-François-Désiré, réfugié politique (1), logé en cette ville Courte rue Neuve, 4. Veuillez, je vous prie, me faire connaître s'il y a lieu d'autoriser cet étranger à résider provisoirement à Bruxelles. » Quelle ne fut pas la surprise du bourgmestre en voyant entrer le lendemain, — un dimanche, — l'avocat Picard à l'hôtel de ville pour lui dire que les gendarmes étaient chez lui et qu'on allait conduire Bianchi et de Buchy aux Petits-Carmes pour les transporter le lendemain à Ostende en voiture cellulaire. De Brouckère, qui avait toujours considéré le droit d'asile comme sacré, se rend sur le champ à la sûreté publique, où il ne trouve personne.

Il va de là voir le ministre de la justice et plaide la cause de l'humanité et de la justice en demandant que, puisque ces étrangers ne pouvaient pas demeurer en Belgique, il fût possible d'exécuter l'ordre d'expulsion avec plus de formes. « Enfin, monsieur le ministre, s'écria-t-il, si je prends sur moi de faire surveiller ces étrangers et si je

(1) BIANCHI étant lié d'amitié avec l'avocat Picard, était descendu chez ce dernier.

Hosted by Google

réponds que demain je les ferai conduire à Ostende, n'aurez-vous pas tous vos apaisements? » Le ministre remit au bourgmestre un billet invitant l'administrateur de la sûreté publique à s'en rapporter à De Brouckere. Celui-ci se mit à la recherche de l'administrateur Hody, qu'il ne parvint pas à trouver. Il prit alors le parti de se rendre chez M. Picard, où il trouva le brigadier de gendarmerie, à qui il tint ce langage : « Je vous déclare sur l'honneur que, comme bourgmestre, je viens de porter à M. Hody une invitation de me remettre Bianchi et son compagnon. Je m'en charge. Je m'installerai ici à votre place.» Le gendarme se retira et le bourgmestre, ayant reçu la parole de M. Picard et des réfugiés, en fit autant, laissant aux étrangers le choix de l'heure du départ pour le lendemain, ajoutant qu'il les ferait accompagner par quelqu'un qui aurait pour eux tous les égards.

Le lendemain, nouvelle aventure. A cinq heures du matin, on fait requérir un officier de la police de Bruxelles et sept gendarmes pour enlever de chez M. Picard les réfugiés Bianchi et de Buchy. L'officier de police eut la prudence de ne pas violer nuitamment le domicile.

Justement froissé d'un pareil procédé, le bourgmestre s'en fut de nouveau trouver le ministre de la justice à qui il exprima ses doléances. Celui-ci se borna à lui demander l'exécution de la promesse faite la veille. Les étrangers, grâce à l'énergie déployée par le premier magistrat de la capitale, purent partir pour Ostende dans la journée, accompagnés par un officier de police. Comme il n'y avait pas de paquebot ce soir-là, les étrangers ne quittèrent le port que le lendemain.

Cette conduite du bourgmestre fait le plus bel éloge de la noblesse de son caractère.

C'est le 11 décembre 1852 que le système de distribution d'eau, dont nous avons parlé plus haut, fut agréé définitivement.

Hosted by Google

Il consistait à prendre les eaux des sources des environs de Braine-l'Alleud, à partir de Lillois-Witterzée, de manière à fournir à la ville 18,644 mètres d'eau arrivant à la cote de 90 mètres au-dessus du niveau de la mer, soit à 15 mètres au-dessus du niveau du pavage de la porte de Namur; 11,000 mètres, indépendamment de 1,000 mètres recueillis aux sources du Broubelaer, arriveraient par écoulement naturel et 7,633 mètres, pris à des sources plus basses, seraient élevés à l'aide de deux machines placées au hameau de Mont-Saint-Pont, travaillant alternativement.

Le 9 avril, date du dix-huitième anniversaire de la naissance du duc de Brabant, après les réceptions officielles du prince au Sénat, où il fut installé en qualité de membre de la haute assemblée, après les visites du Sénat et de la Chambre des représentants au palais, la famille royale assista à la pose de la première pierre du grand aqueduc d'Ixelles. De Brouckère fit placer le coffret contenant la médaille commémorative de cette cérémonie et les monnaies au millésime de 1853, sous la première pierre de l'aqueduc, posée à l'endroit où celui-ci devait aboutir au réservoir.

Le clou de cette journée mémorable fut le bal offert à la famille royale dans le palais communal. L'aspect de notre superbe hôtel de ville était féerique. La cour avait été métamorphosée en vaste salle. Dans la grande salle, trente lustres gothiques, des flammes de gaz qui jaillissaient par centaines des corbeilles de fleurs attachées le long des colonnes, projetaient une lumière éblouissante. Tous les salons, du reste, avaient été merveilleusement décorés.

Au bout de la grande salle se trouvait le trône sous un dais gothique. De lourdes tentures en velours cramoisi retombaient sur les côtés. De droite et de gauche, le trône était flanqué de statues des ducs de Brabant dorées de

Hosted by Google

pied en cap. Vis-à-vis se développait, sur une immense étendue, une glace monumentale qui doublait ce coup d'œil inoubliable. Au pied de la glace, un parterre de fleurs. Des deux côtés, des fontaines jaillissantes complétaient ce merveilleux ensemble.

De Brouckere, les échevins, les membres de la commission du bal et le conseil communal allèrent, à dix heures et quart, recevoir la famille royale à l'escalier des lions. Le Roi entra, donnant le bras à la princesse Charlotte. Venaient ensuite les princes et toute la maison royale. Leur entrée se fit au milieu des acclamations de la foule. Tous les membres du corps diplomatique, les ministres, les présidents et les notabilités des deux Chambres se groupèrent autour de la famille royale. Les danses commencèrent. Le premier quadrille était composé du duc de Brabant et de l'infante d'Espagne Isabelle de Bourbon, faisant vis-à-vis au comte de Flandre et à la princesse de Ligne. Cette fête splendide fit époque dans les annales de notre cité.

Tous les travaux exécutés à l'hôtel de ville en vue de la solennité avaient été dirigés par le conseiller De Doncker. Les commissaires du bal, au nombre de trente, étaient: MM. Ed. Anspach, Eugène Anspach, Bourdin, Bousman, Bredael, J.-B. L. Capellemans, Franz Coghen, A. De Brouckere, de Beck, De Doncker fils, De Reine, Idstein, A. Rouillé, E. Delabarre, H. Dolez fils, Jules et Édouard de Kerchove de Ter Elst, A. de Knyff, Foulon, Vandevin, le capitaine Goethals, Ketelaers, le capitaine et le lieutenant Joly, Outekiet, Quairier, J.-B.Van Volxem, Limnander, Paul Nypels, Victor Stoefs, t'Kint de Roodenbeeck et A. Vleminckx fils.

C'est au cours de ce même mois d'avril que fut opérée l'annexion du Quartier-Léopold à la ville et que De Brouckere lut au conseil communal son rapport sur le projet de réunion des faubourgs à la ville de Bruxelles.

Hosted by Google

Au mois d'août fut célébré le mariage du duc de Brabant avec l'archiduchesse Marie-Henriette d'Autriche. Pour fêter cet heureux événement, l'on organisa une opulente cavalcade à la coopération de laquelle le bourgmestre avait convié toutes les professions et les industries. Cette cavalcade, qui parcourut la capitale le 23 août, se divisait en deux parties : la première représentait la commune de Bruxelles à la fin du XVI^e siècle ; la seconde était consacrée aux industries et aux institutions modernes. Ce cortège obtint un succès complet. La commission organisatrice se composait de MM. De Brouckere, Fontainas, De Doncker et Vander Meeren pour le conseil, et de MM. le colonel Renard, Wauters, archiviste de la ville, et Huart, auteur de la plupart des dessins des chars et des costumes, membres étrangers à l'administration communale.

En septembre 1854, De Brouckere eut à tenir tête à l'émeute soulevée sous prétexte que le pain vendu par des boulangers n'avait pas le poids légal. La foule se livrant à des excès et ayant commencé à piller des boulangeries, le bourgmestre dut recourir à la force publique pour rétablir l'ordre. Comme il eût fallu trop de temps pour réclamer le concours de la garde civique dans le premier moment d'échauffourée, il manda l'armée, mais il fit appel à la garde civique les jours suivants. Combien le bourgmestre n'a-t-il pas raison lorsqu'en relatant ces événements il dit : « Ce qu'il y a de plus regrettable, c'est la grande agglomération de citoyens paisibles qui assistent à ces scènes de désordre avec toute la curiosité avide que comporterait au plus un spectacle attrayant et qui produit le double mal de paralyser l'action répressive et d'enhardir les perturbateurs du repos public. Il a fallu apporter la plus grande circonspection dans l'emploi des moyens de répression pour prévenir les accidents, pour ne pas

Hosted by Google

atteindre les innocents. Les curieux seuls ont provoqué les mesures extraordinaires de police que j'ai dû prendre le 7 septembre, sur les rassemblements. Sans leur affluence, le désordre ne se fût pas prolongé. »

Cette observation sera éternellement vraie. Le bilan de ces désordres ne fut heureusement pas grave. Tout se borna à des carreaux cassés et à deux portes enfoncées.

Bien remarquable est le rapport dressé par De Brouckere à propos de l'augmentation du salaire des ouvriers. Le bourgmestre, reconnaissant que les salaires ne sont plus proportionnés aux prix des objets nécessaires à l'existence, prend l'initiative d'agir sur les patrons par la persuasion. « Cet état de choses ne peut durer, dit-il au Conseil, et cependant ni vous ni aucun pouvoir public ne peut intervenir pour le faire cesser d'autorité. Les salaires doivent se débattre librement entre patrons et ouvriers. »

Il convoqua les patrons de l'agglomération bruxelloise, mais officieusement, et leur exposa les faits lors de chaque réunion, tout en ayant soin de se retirer lorsqu'ils délibéraient, pour bien prouver qu'il se gardera de les influencer par sa présence. Les patrons reconnurent le bien fondé des observations du bourgmestre et s'entendirent pour augmenter les salaires des ouvriers.

De semblables exemples méritent d'être rapportés.

Le 21 janvier 1855, un terrible incendie ayant détruit le théâtre de la Monnaie, le bourgmestre proposa sur-le-champ de mettre au concours le projet de reconstruction de l'édifice. Dès le 24 mars suivant, le projet de réédification présenté par M. Poelaert était adopté.

Nous arrivons à un incident caractéristique qui prouve combien De Brouckere éprouvait de respect pour le mariage civil et pour la liberté de conscience.

Ce fait est très lucidement exposé dans le procès-

Hosted by Google

verbal que le commissaire de police adressa au bourgmestre au sujet des funérailles d'un agent de police qui n'avait jamais encouru de réprimande, encore moins de punition. Ce document est ainsi conçu :

« Mercredi 30 avril dernier, vers 2 1/2 heures, j'assistais avec deux de mes officiers de police, Scribe et Servais, un grand nombre de mes agents ainsi que ceux de différentes divisions, aux derniers devoirs que l'on rendait à l'église des Minimes à l'un de mes agents, le nommé Carette, lorsqu'à la suite de l'absoute et contre tout usage, le prêtre qui officiait, M. Vervloet, a fait signe aux assistants d'approcher du cercueil et s'est permis de faire la prédication suivante que je vais tâcher de rapporter textuellement : « Cet homme qui vient de mourir « a terminé sa vie en montrant un vrai repentir, en faisant « une bonne confession. Cependant, Dieu ne lui a pas « donné la grâce de réparer le scandale qu'il a fait durant « sa vie en vivant en concubinage, c'est-à-dire en ne se « mariant pas à l'église ; la conduite qu'a tenue cet homme « est d'autant plus scandaleuse qu'elle est le fait d'un « agent de la police, lequel en tout est appelé à donner « l'exemple. C'est un double scandale aussi pour les « chefs qui tolèrent une pareille conduite. »

Le parti du bourgmestre fut vite pris. Comme le prêtre avait outrepassé son droit d'une façon inqualifiable en stigmatisant le mariage civil, De Brouckere lui retira le concours bénévole de la police auquel il n'avait pas droit et que par courtoisie on lui avait accordé jusqu'alors. Il écrivit au curé la lettre suivante : « Monsieur, nous croyons devoir vous informer que d'après les rapports du commissaire de police relatifs aux faits qui ont suivi les prières dites sur le corps de l'agent de police Carette, nous donnons l'ordre tant au corps des sapeurs-pompiers qu'à la police de ne plus prêter leur concours à aucune solennité à laquelle vous présiderez. »

Hosted by Google

Le collège, sur l'initiative du bourgmestre, notifia au corps des sapeurs-pompiers et à la police l'ordre suivant :

« Entendu le rapport sur les faits qui ont suivi les prières dites sur le corps de l'agent de police Carette,

« Interdit au corps des sapeurs-pompiers et aux officiers et agents de police de prêter, à l'avenir, leur concours aux solennités de la paroisse des Minimes. Ils se borneront aux mesures que commande la sécurité publique. »

Cette conduite du bourgmestre fut unanimement approuvée par le conseil communal.

Les 21, 22 et 23 juillet 1856, furent célébrées de grandes fêtes à l'occasion du vingt-cinquième anniversaire de l'inauguration du Roi. Ces fêtes consistèrent dans l'entrée du Roi à Bruxelles par la porte de Laeken, suivie d'une cérémonie solennelle célébrée à la place de la Société civile; un grand concours de chant sur la terrasse du palais Ducal; un banquet offert au Roi par les Chambres législatives; une revue de la garde civique et de l'armée; la sortie d'une grande cavalcade historique, des illuminations et un feu d'artifice.

Notons, en passant, que c'est en 1856 que l'antique cloche de retraite cessa de retentir à Bruxelles. Le bourgmestre fit spirituellement observer qu'en effet l'usage de cette cloche était anormal dans une ville capitale. En général, ceux auxquels elle doit servir d'avertissement ne l'entendent pas et elle est parfois une cause de trouble pour ceux qui désirent le repos.

Cette mesure amena une économie de 700 francs annuellement, montant du traitement des sonneurs.

Nous arrivons à l'époque troublée que traversa la Belgique entière en mai 1857 par suite de la présentation de la loi des couvents. Des désordres surgirent à Bruxelles et le bourgmestre prit d'énergiques mesures pour rétablir

Hosted by Google

le calme parmi la population. Il provoqua en même temps la présentation au Roi de l'adresse suivante :

« Sire,

« Votre Majesté connaît les déplorables événements qui viennent d'avoir lieu ; elle en connaît aussi la cause : un projet de loi que le gouvernement a pu croire populaire au moment de sa présentation, a provoqué dans le pays des inquiétudes, des craintes et des manifestations dont il a fallu réprimer les excès. Les premiers soins de l'administration communale ont été pour le rétablissement de l'ordre. L'ordre rétabli, la haute prudence de Votre Majesté l'a puissamment consolidé en ajournant les Chambres. Aujourd'hui, toute la ville regrette l'explosion d'un mécontentement qui n'a pu se contenir et elle comprend que c'est à la sagesse du Roi, à son amour pour la nation, à sa sollicitude pour les intérêts du pays qu'il faut demander respectivement la satisfaction du vœu public.

« Le conseil communal de Bruxelles a pensé, Sire, qu'il était opportun et utile de se rendre l'organe de ces sentiments auprès de Votre Majesté. Il la supplie avec le plus entier dévouement d'user en cette circonstance des pouvoirs que la Constitution lui donne pour mettre fin à l'agitation des esprits. Ce sera, Sire, un bienfait de plus que la Belgique devra à Votre Majesté. »

Les troubles survenus à l'occasion de la présentation de la loi sur la charité avaient fait surgir un conflit entre le procureur du roi et le bourgmestre. Ce conflit fut apaisé par le ministre de la justice, M. Nothomb, à l'entière satisfaction du premier magistrat de la capitale.

Signalons la curieuse proposition faite en 1858 par M. Watteeu de modifier le gothique règlement du 2 juin 1846 qui défendait de fumer dans le Parc, en ce sens qu'il serait permis de fumer au Parc jusqu'à 11 heures

Hosted by Google

du matin et qu'après cette heure cette faculté ne pourrait être exercée que dans l'allée couverte d'asphalte et dans les allées latérales aux rues qui encadrent le Parc.

Une amusante discussion s'éleva sur cette question. Le bourgmestre, à qui l'on objectait que l'on devrait interdire l'usage du tabac au Parc par égard pour les dames, faisait observer qu'il n'y avait plus de manque de courtoisie. Les dames, ajoutait-il, sont si éloignées de nous, grâce à leurs crinolines, que l'odeur du tabac ne peut plus les gêner. Anspach, appuyant le bourgmestre, fit observer que si l'on consultait les dames, elles seraient en majorité pour la modification autorisant de fumer. « La raison en est simple, disait-il, elles aiment bien à nous conserver autour d'elles, et elles savent que le meilleur moyen pour cela est de nous permettre de fumer. »

Un farouche opposant s'écria alors : « Je vois bien que vous êtes tous fumeurs, faites le règlement comme il vous plaira, vous êtes les maîtres! »

Finalement, il fut décidé qu'il ne serait permis de fumer que sur l'allée asphaltée.

Au cours de l'année 1859 se produisit un fait qui amena le bourgmestre à provoquer un règlement relativement aux inhumations.

Un sieur Crépin, appartenant à une association qui avait adopté l'inhumation purement civile, était venu à mourir. Le lendemain, à 5 heures de relevée, l'enlèvement du corps eut lieu sans que la famille ou les assistants se fussent enquis du permis d'inhumation. Le fossoyeur, qui avait vu enlever le corps, au lieu de prévenir la famille de la formalité qu'elle devait remplir, ne trouva rien de mieux que d'envoyer un messager au cimetière, afin d'intimer l'ordre au concierge de tenir les barrières closes et d'interdire l'entrée du champ de repos. Un conflit eut naturellement lieu à l'arrivée du cortège au cimetière. Plus tard, quand on s'adressa au fossoyeur pour réclamer

Hosted by Google

le permis d'inhumation, cet agent conduisit les demandeurs chez un prêtre de la paroisse de Saint-Nicolas, qui exigea 21 fr. 5 c.

Tel fut l'incident qui donna naissance au règlement sur les inhumations, qui armait l'autorité communale d'un pouvoir suffisant vis-à-vis des fabriques d'églises.

C'est sous l'administration de De Brouckere, en 1860, que la ville fit l'acquisition de la Maison du Roi, ainsi que d'une petite maison voisine, pour 265,000 francs. La ville devenait ainsi propriétaire de tous les bâtiments compris entre la place et la rue du Poivre.

Le 20 avril 1860, les Bruxellois voyaient avec douleur afficher sur les murs de la capitale la proclamation suivante :

« Concitoyens,

« La capitale vient de faire une perte irréparable, son premier magistrat, dont nous admirions tous la rare intelligence et l'infatigable activité, M. Charles De Brouckere n'est plus.

« Jusqu'à sa dernière heure, il s'est dévoué aux intérêts de la ville de Bruxelles. Il est mort entouré de l'affection de ses collègues et des regrets de la population tout entière. »

Bruxelles fit à son bourgmestre d'imposantes funérailles.

Diverses propositions furent faites pour honorer la mémoire du défunt. Les obsèques furent célébrées aux frais de la ville. Il fut décidé, en outre, qu'une des artères principales de la ville porterait son nom et qu'un monument, destiné à perpétuer son souvenir, serait érigé sur une des places publiques de Bruxelles. La population devait être admise à concourir, par voie de souscription, à l'érection de ce monument.

Le développement de la circulation dans la capitale allant sans cesse croissant, le 23 juin 1860 MM. Cluysenaer,

Hosted by Google

Léon Fontaine et Cie sollicitent de la ville la concession d'un service d'omnibus destiné au transport en commun des voyageurs dans Bruxelles, les faubourgs et les communes limithrophes. Ce service serait formé, au début, de six lignes, les voitures devant stationner sur la place de l'hôtel de ville. Ce projet fut adopté par l'autorité communale.

Le nouveau bourgmestre de Bruxelles, M. Fontainas, fut installé à l'hôtel de ville le 29 décembre 1860. Il n'occupa que peu de temps le poste important qui lui était confié. C'est sous son administration, en 1863, que fut soulevée une question qui aujourd'hui encore attend sa solution : la reconstruction de la maison dite « l'Étoile », sise jadis à l'angle de la Grand'Place et de la rue de l'Hôtel-de-Ville, immeuble qu'on avait démoli pour élargir cette artère. L'harmonie de l'ensemble de la place fut, en effet, détruite par la disparition de cet édifice. Il est peu de places publiques, faisait-on fort justement observer alors déjà, qui puissent soutenir la comparaison avec notre Grand'Place. C'est là un fait que les artistes, les voyageurs, les archéologues sont unanimes à constater. La conservation de ce bel ensemble, où plusieurs styles différents se marient sans se nuire, devait faire l'objet de tous les soins de l'administration. Voilà pourquoi l'on proposait de reconstruire l'immeuble démoli auquel s'attachaient, de plus, divers souvenirs historiques. Ce bâtiment avait, en effet, parfois servi d'hôtel de ville au XIVe siècle. C'est là aussi qu'Everaert T'Serclaes, un des plus célèbres échevins, avait été ramené mutilé.

Voilà plus de trente ans que ce projet attend son exécution.

Fontainas vint à mourir le 19 juillet 1863. Anspach, premier échevin, proposa au nom du collège de décider que ses funérailles seraient faites par la ville, qu'une des rues nouvelles à ouvrir dans la capitale porterait son

Hosted by Google

nom et qu'un monument serait élevé à sa mémoire avec le concours de la population. Ce monument consiste dans la cité Fontainas, exclusivement destiné, aux instituteurs pensionnés.

Ce ne devait être ni un refuge ni un hospice. Aucune démarche, aucune sollicitation, aucune protection ne devaient être nécessaires pour y avoir accès. Le titre seul d'instituteur communal pensionné créait le droit d'y prendre place par ordre d'ancienneté et sans distinction entre les grades. Chaque instituteur y devait conserver son indépendance et sa manière de vivre. Une partie de l'établissement distincte serait réservée aux veuves d'instituteurs et aux institutrices célibataires.

(A suivre.) ALBERT DU BOIS.

Hosted by Google

GERTIE [1]

CHAPITRE VIII.

Madame Fleuriot à Mademoiselle Spilett.

La lecture de ta lettre, ma bonne Gertie, m'a rendue quelque peu perplexe, je te l'avoue. Non pas que je m'effrayais du dessein auquel tu t'étais résolue de tout dire à M. Heurtel. Ne te l'avais-je pas conseillé moi-même? Si j'avais encore éprouvé des scrupules au sujet de ce que la loyauté particulière de vos deux cœurs, le tien et celui de ton futur époux, vous imposait à l'un et à l'autre comme un devoir supérieur, ils se seraient bien vite évanouis en constatant que toi-même, esprit droit et ferme s'il en fut en notre sexe, tu t'y ralliais, après quels tourments de réflexion, je n'en ignore pas, mais enfin, tu t'y ralliais.

Peut-être n'y sommes-nous pas arrivées par le même chemin de raisonnement, et c'était déjà là un des motifs de ma perplexité. Tandis que je n'avais en vue que d'écarter de vos deux vies qui vont se confondre toute cause secrète de désaffection, de doute, ou de malentendu qui pourraient — sait-on jamais? — y infiltrer leur venin mortel, il semble résulter de l'exaltation de ta lettre, que tu ne te soumets à ce douloureux aveu que parce que tu y vois je ne sais quel chimérique espoir d'empêcher encore ce mariage, d'escompter une impossible réprobation qui te rendrait ta liberté et ta triste vie.

Sois tranquille. Je te dis d'avance que c'est au résultat con-

(1) Suite, voir la *Revue de Belgique* du 15 avril 1896.

Hosted by Google

traire que tu aboutiras. Ma petite cervelle d'oiseau a jugé, durant les quelques jours que j'ai pu le voir à Frasnault, l'homme qui a fait de toi sa dernière et unique religion. Certes, l'épreuve sera dure. Ce pauvre vieux cœur, percé de la pointe acérée d'un secret terrible, criera sous la blessure, mais je suis sans alarmes sur les suites de l'opération. Et te le dirais-je, cette chirurgie psychologique n'est pas faite pour me déplaire — le mot et la chose sont tant à la mode aujourd'hui — et je ne m'épouvante nullement de la responsabilité dont tu m'as chargée, en m'en confiant l'exécution.

L'âme humaine est ainsi faite, ma tendre Gertie, que lorsqu'elle souffre, ce n'est pas toujours uniquement celle qui est atteinte qu'il faut soumettre directement à la médication psychique, mais souvent une âme voisine, une âme sœur, qui agit ensuite par réaction sympathique sur l'autre, celle à sauver. Ces expressions sous ma plume t'étonnent sans doute. Mais, dans les salons de Paris, ils sont actuellement d'un usage courant

L'amour n'y est plus envisagé comme une passion, un enivrement du cœur et des sens, une de ces aspirations d'infini qui attestent la spiritualité originelle de l'âme humaine. Ces définitions ont fait leur temps. L'amour pour nous est un cas morbide et, vraiment, il faut être de Frasnault pour ne pas être rompue au langage auquel nous ont habitués les habiles analystes de nos ressorts cervicaux et médullaires.

C'est ainsi que c'est à toi surtout, ma chère Gertie, que, par retentissement, cette cure est destinée. Quel moyen, dis-moi, de ne pas vouer une reconnaissance profonde à un homme qui, non seulement t'aura distinguée entre toutes, t'aura élevée jusqu'à lui dans la situation prestigieuse qu'il occupe, mais encore aura ouvert, à ta peine ancienne et si cruelle toujours, la largeur presque divine de son pardon. Et que cette reconnaissance-là, deviendra, sans tarder, sinon de l'amour passionné, du moins une affection qui en tiendra lieu très honorablement, c'est ce dont je réponds.

Justement, voilà ce qui t'effraie, toi. Épouser un homme

Hosted by Google

qu'on n'aime pas, qu'on n'aimera jamais, quel enfer! C'est ce que je lis dans tes phrases heurtées et balbutiantes. C'est ce qui ressort de l'exaspération de ton écriture, des plis inégaux et brusques de ton papier... Mais au moins cet homme, après la preuve si cruelle d'amour qu'il t'aura donnée, et qui est à son âge, la preuve unique et décisive qu'il puisse te donner, tu ne pourras le mésestimer. Tu le souffriras, tu le respecteras, tu l'admireras peut-être, et, en tout cas, tu seras sauvée de lui et de toi.

Ce n'est pas que je craigne que l'autre — puisque l'autre il y a — revienne jamais troubler ta pauvre vie. Mais, quelque soin qu'on ait pris à s'assurer d'un secret, il en est comme de ces armes qu'on perd dans la nuit et qui font tout à coup explosion sous vos pieds. Il y a là un péril — sur lequel je ne te ferai pas l'injure d'insister plus avant, — mais contre lequel une petite femme décidée et de tête comme je suis, trouve qu'il est bon de se prémunir. La France est grande, mais les hasards des garnisons produisent parfois de ces rencontres que les montagnes sont seules, dit-on, à ignorer... M. Heurtel, certainement, ne va pas te faire une vie de récluse... Il aura à cœur de te fournir tous les éléments de distraction mondaine et élégante que comporte l'existence d'une femme jeune et belle, aux côtés d'un mari très mûr, cas dont on trouve — je dis cela pour ton repos au sujet des interprétations charitables — des exemples fréquents dans le monde qui m'entoure ici, et que nul n'a jamais songé à incriminer ou seulement à interpréter en termes irrespectueux.

Je mets une partie de l'agitation d'esprit que révèle ta lettre sur le compte de ce que tu me dis de l'inconcevable conduite de Félicien. Tu attribues à des sentiments que tu as devinés depuis longtemps chez cet enfant, l'égarement de sens moral qui t'a tant accablée, et tu cherches à l'excuser, tout en considérant cette comédie du mépris, qu'il a jouée sous tes yeux, comme un avant-goût de celle que le vulgaire te réserve. Quelle folie! Il faudrait donc que le vulgaire agisse sous l'empire du dépit amoureux qui dénature l'âme naïve de M. Félicien

Hosted by Google

Préviaire? Et celui-ci lui-même — que je voudrais curieusement soumettre, si j'étais à Frasnault, à une de ces médications psychiques dont je suis devenue friande — te donnera certainement demain, en te revenant soumis et repentant de son injure inconsciente, l'exemple du respect dont le monde entoure n'importe quelle situation, pourvu qu'elle soit élevée et définitivement acquise.

Au fait, maintenant, car je m'aperçois que mon bavardage développe inconsidérément les pages, et tu dois être anxieuse de connaître l'issue de la démarche redoutable que tu m'as imposée.

L'après-midi même où je reçus ta lettre, j'envoyai un mot à M. Heurtel, rue de Tournon, — où tu me disais qu'il retenait un appartement et des bureaux pour la liquidation de ses dernières affaires — lui demandant une entrevue en ton nom pour le lendemain.

Je ne pus m'empêcher de communiquer l'héroïsme terrible de tes phrases à mon mari que je rejoignis dans son atelier. Will, après avoir parcouru ta lettre, n'eut qu'un cri :

« C'est grand ce qu'elle fait là. Voilà des natures comme je les aime. Au moins elle n'est pas banale, cette chère Gertie. »

J'étais heureuse de l'approbation de mon Will, parce qu'en toute justice, une portion m'en revenait — et cette portion tu n'essayeras pas de me la disputer, n'est-ce pas?

Le soir même je recevais la réponse de M. Heurtel. Il s'excusait d'être souffrant et me priait de venir rue de Tournon l'après-midi du lendemain.

Je dormis peu cette nuit-là. Car, après tout, je ne t'en fais pas mystère, la mission ne laissa pas de m'apparaître épineuse et embarrassante, et, t'ayant conseillé de tout dire à ton futur mari, le coup que tu me retournais en me chargeant de la commission, me parut d'une diplomatie raffinée et passablement féline. Ce que j'en dis n'est pas pour en décliner l'honneur et la charge. Je comprends qu'il était impossible que l'aveu passât par ta bouche, et, vaille que vaille, j'ai préféré m'en acquitter, craignant que le courage ne te manquât au moment décisif.

Hosted by Google

Le lendemain, dès l'aube, j'étais debout. Je fus mécontente de la disposition d'esprit que je me sentais. L'énergie nécessaire ne me faisait pas défaut, — oh! non, — mais l'acte que j'allais commettre me parut voisin d'un crime. Sous mes yeux, j'allais voir souffrir un homme que rien n'avait préparé à l'affreuse brisure, et qui sait quel cri d'animal blessé retentirait à mes oreilles? Toute la matinée, la possession de moi-même m'échappa. Dans mon énervement, je brisai une potiche de Satzuma par le seul effort que je fis pour la déplacer. Je cherchais, sans la trouver, la formule à double détente, la phrase compliquée et savamment dosée, qui devait à la fois porter et parer le coup. Will respecta mes laborieuse méditations. Il me regardait aller et venir dans son atelier sans m'adresser une parole. Après le déjeuner pourtant, tandis que je nouais les brides de mon chapeau, prête à partir, il vint à moi, me prit les mains :

« Du courage, Émilienne, me dit-il, je serai avec toi, là-bas, en pensée. »

A la grille du Luxembourg, je descendis de voiture. J'éprouvais le besoin de marcher, de me dépenser en efforts physiques pour rentrer en possession de ma pensée qui s'affolait. Je traversai quelques allées, ruminant les mots de mon exorde. A travers le feuillage, des accords de musique militaire m'arrivaient. J'écoutai avec intérêt, m'appliquant à suivre les passages qui m'étaient familiers, une fantaisie sur *Lohengrin*. Cette forte musique changea la nature de mon émotion en me donnant un peu de cette fierté qui allume le cœur des héros. Je fis le tour du bassin où une gaieté d'enfants s'éparpillait en plein soleil. Et tout à coup, sans que je susse comment, dégagée de l'étreinte qui m'avait oppressée jusqu'alors, me voici rue de Tournon, si lointaine du but qui m'amenait que ce n'est que dans l'escalier que le battement de cœur m'en revint.

Un garçon de bureau, évidemment prévenu de mon arrivée, m'introduisit dans un cabinet où, derrière un gros bureau surchargé de plans et de brochures, M. Heurtel se leva à mon entrée.

Hosted by Google

Nous expédiâmes lestement les banalités d'usage, dans un désir commun de précipiter les choses, lui pour connaître le but d'une visite qui l'inquiétait visiblement, moi pour être délivrée d'un tête à tête qui m'impressionnait plus que je ne l'avais pensé.

« Madame, me dit-il avec un sourire exquis, veuillez m'excuser de vous avoir imposé cette démarche; vous avez désiré me faire une communication au nom de Mlle Spilett, et vous savez que ce nom seul me ferait accourir, fussé-je au bout du monde. Mais mon âge a des exigences risibles dans ma situation. Depuis quelques jours, mes accès d'asthme m'ont repris et moi, qui voudrais tant faire preuve de jeunesse, je n'ose pas descendre mon escalier dans la crainte de ne pouvoir le remonter. »

C'était d'une raillerie si douce et si triste envers lui-même, que je me sentis tout à coup murée dans mon intrépidité : une immense pitié m'envahissait pour cet homme si bon qui montrait si ingénument les défauts de son personnage, alors que tant d'autres à sa place auraient essayé de les dissimuler sous une grotesque vanité. Je ne pus que balbutier quelques fades compliments, tout en m'asseyant.

« Madame, reprit-il sans quitter son sourire, la communication de Mlle Spilett a sans doute trait à la demande que je me suis permis de lui faire? Depuis l'instant où j'ai reçu votre lettre, je me sens une inquiétude enfantine que vous comprendrez certainement. Je ne puis m'ôter de l'esprit que c'est un refus que vous m'apportez. Je vous en prie, soyez bonne, n'y mettez pas de circonlocutions destinées à adoucir ma peine. Je me sens assez de force en ce moment pour sacrifier un beau rêve que j'ai formé un peu inconsidérément, je le reconnais aujourd'hui. »

Assez de force!... Ah! ma bonne Gertie, si tu l'avais vu; sa main tremblait, sa voix se brisait dans sa poitrine, il fixait obstinément les fleurs du tapis de peur de lire dans mes yeux l'arrêt redouté dont il me croyait la fatale messagère. J'aperçus

Hosted by Google

sur-le-champ l'avantage que ces paroles me donnaient sur lui, et, comme on dit en termes d'escrime, je vis l'ouverture où je devais engager le fer. Je répondis donc avec un bel aplomb :

« Vous vous trompez, monsieur Heurtel, ce n'est pas d'un refus que je suis chargée... mais, au contraire, d'un consentement.

— Madame!... »

Il s'était levé, plus pâle encore qu'avant, au point que je crus que c'était de joie maintenant qu'il allait se trouver mal. Il m'avait pris les mains, il les lâchait, faisait des pas autour de son bureau.

« Oh! madame... que je vous remercie. — Gertie! — c'est bien... c'est bien ce qu'elle fait-là. Figurez-vous, madame, que depuis quelques jours, l'air de Paris ayant élargi un peu mes idées, trop concentrées là-bas à Frasnault,... je voyais,... je jugeais toute la folie de mon acte... Je me disais que jamais une femme de la beauté, de la distinction de M^lle^ Spilett, ne consentirait à attacher sa vie à celle d'un vieux barbon comme moi... quand il y a tant de jeunes gens forts et beaux!... Ici, à Paris, on se rend compte de tout cela... On en rencontre qui sont d'une élégance charmante... Alors je me disais : « Voilà ceux que Gertie attend... que veux-tu qu'elle fasse de toi ?... »

Ce diable d'homme ne me laissait pas respirer. Je ne trouvais pas l'occasion de placer une parole. Et pourtant j'avais hâte de profiter du bruyant effet qu'avait produit la nouvelle de ton consentement pour, en l'atténuant un peu, préparer l'excellent cœur à la confidence que j'avais à lui faire. Enfin, je pus risquer :

« M^lle^ Spilett donne son consentement,... mais elle y met une condition.

— Une condition?... Laquelle? Dites vite, madame, quelle qu'elle soit, j'y souscris d'avance... Je suis trop heureux.

— Vous vous engagez peut-être beaucoup, monsieur, en disant cela...

— Mais pas du tout... M^lle^ Spilett peut exiger tout ce qu'elle veut... Qu'attend-elle de moi?...

Hosted by Google

— Elle n'exige pas précisément quelque chose de vous, monsieur Heurtel, il ne s'agit pas d'une condition... matérielle... Mlle Spilett est vivement impressionnée de toutes vos bontés pour elle... La franchise de votre conduite, l'honneur que vous lui faites en aspirant à sa main, lui imposent une loyauté au moins égale à la vôtre... Mlle Spilett vous donne son consentement, en ce moment même, par mon intermédiaire, mais elle vous laisse votre liberté de retirer vos propositions lorsque vous connaîtrez l'aveu que je suis chargée de vous faire.

Il avait repris sa promenade pour modérer sans doute sa joie trop exubérante. A mes derniers mots, il s'arrêta, dirigea vers moi ses yeux étonnés :

« L'aveu ?... fit-il. »

Il passa la main sur son front. Il revint s'asseoir près du bureau.

Un silence douloureux régna que je ne me sentis pas la force d'interrompre.

« Mlle Spilett n'a pas d'aveu à me faire... Je la tiens pour une femme irréprochable... une sainte...

— La femme la plus sainte peut avoir un moment d'égarement qu'elle expie ensuite par un atroce et continuel supplice... »

De nouveau il passa la main sur son front. Je vis qu'il avait les yeux fermés. Il resta quelques minutes plongé dans ses pensées, puis il me dit :

« Je rêve... Vous parlez d'aveu... d'égarement... Il ne s'agit pas de Gertie, n'est-ce pas ?...

— Il s'agit de Gertie, répondis-je résolument. »

Il rapprocha son fauteuil du mien et le sourire reparut sur ses lèvres.

« Voyons, madame..., ceci est une épreuve... Mlle Spilett veut s'accuser d'une faute imaginaire pour éprouver mon affection... Vous vous êtes prêtée à une comédie que vous jouez ensemble à mes dépens... »

Alors, rapidement comme une leçon apprise par cœur, je

Hosted by Google

laissai aller ma confidence sans trop m'occuper de l'effet de mes paroles qui tombaient sur cet homme, assis en face de moi, la main sur les yeux, comme une eau glacée sur un foyer d'incendie.

« Écoutez-moi, monsieur,... Mlle Spilett vous laisse libre de retirer votre demande ou de la maintenir, mais elle considérerait comme un vol de se donner à vous sans que vous la connaissiez parfaitement... En exigeant que le passé vous soit connu, elle agit avec une droiture que j'approuve hautement. Avant de devenir votre femme, elle désire que vous la jugiez, et la résolution courageuse qu'elle a prise de vous faire cette confidence est aussi digne d'elle que de vous.

— Parlez, madame, fit-il faiblement sans faire un mouvement.

— Vous n'ignorez pas que la situation de fortune de Mlle Spilett n'a pas toujours été aussi cruelle qu'elle l'est aujourd'hui. Il fut un temps où elle fréquentait notre monde. Jeunes filles, nous reçûmes la même éducation. Nous étions amies, nous nous voyions beaucoup. Nos vacances se passaient régulièrement dans les familles l'une de l'autre. J'allais tantôt chez elle, elle venait tantôt chez moi. Nous passions aussi parfois quelques semaines dans la famille d'une amie commune, dont il m'est impossible de vous dire le nom, car je ne puis évidemment confier de ce secret que ce qui appartient réellement à Gertie et à moi. Dans cette famille venait souvent un jeune homme, cousin de notre amie, plus âgé qu'elle, d'esprit aimable et sémillant, d'une réputation qui aurait peut-être dû mettre Gertie en garde ; mais à l'âge qu'elle avait, savoir qu'on plaît est un triomphe dont on ignore la vulgaire facilité, et auquel, en tout cas, on ne renonce pas aisément. Le jeune homme fit la cour à la jeune fille. Gertie, sans expérience, sans conseils, ne crut pas qu'il y avait danger à écouter les paroles qu'on lui adressait. Elle se défendit mal contre un sentiment, regrettable sans doute, mais auquel à ce moment-là, la situation incontestée de deux familles pouvait faire espérer

Hosted by Google

une suite régulière. Que se passa-t-il ? Vous n'ignorez pas, monsieur Heurtel, la liberté que laisse aux jeunes gens de différents sexes, la vie de vacances dans un château. L'homme auquel Gertie avait à faire n'était ni un novice, ni un timide. L'éclatante beauté de la jeune fille l'impressionnait profondément. Elle éprouva une de ces hallucinations du cœur et des sens dont les plus fortes ne sont pas toujours maîtresses. Elle eut confiance dans les serments de ce séducteur de profession. Enfin, quand elle comprit l'abîme dans lequel son aveuglement la précipitait, il n'était plus temps, la malheureuse était enceinte... »

Je dus m'arrêter. Les larmes me suffoquaient malgré moi. Je me mis à sangloter comme une petite fille. Du fauteuil en face de moi ne venait pas un mouvement, pas un geste. Seulement, quand le vieillard jugea que ma crise de larmes s'apaisait quelque peu, il reprit de sa voix faible et murmurante :

« Continuez, madame. »

Je poursuivis.

« La ruine de M. Gédéon Spilett coïncida avec la découverte de ce terrible événement. Le séducteur, lâche comme ils sont tous, était parti dès qu'il avait connu les conséquences de la faute. Il répondit aux supplications de la jeune fille par le silence le plus outrageant. Fière, comme elle l'a toujours été, il répugna à Gertie d'implorer la pitié de cet homme, et, certainement, elle se fut portée à quelque extrémité funeste si je n'avais été là pour la soutenir et l'affermir dans le devoir. Will et moi nous étions mariés de quelques mois. Si M. Spilett eût appris le malheur de sa fille, au milieu du désespoir de sa fortune dissipée, il n'y eut certainement pas survécu. Je pris le parti de tout dire à mon mari. Will se montra à la hauteur de la confiance que j'avais mise en lui. Nous convînmes de prendre Gertie chez-nous pour une année, sous prétexte de laisser à M. Gédéon la liberté et l'indépendance nécessaires pour recueillir les débris de sa fortune. Nul, hors Will et moi, ne fut instruit du déshonneur de Gertie. Nous l'entourâmes de notre affection dévouée, nous évertuant à lui adoucir les

Hosted by Google

angoisses de sa pénible situation. Enfin, l'enfant vint au monde entre Will et moi. Hélas! il ne vécut qu'un jour. Et personne sur la terre n'eut jamais connu cette fatale et douloureuse aventure, si la grandeur d'âme de Gertie n'eut exigé qu'elle fut entièrement contée à l'honnête homme qui a formulé le désir d'associer sa vie à la sienne. »

J'avais fini de parler et j'éprouvais un grand soulagement, en même temps qu'une soudaine inquiétude. Mon interlocuteur ne donnait aucun signe de vie. Le soir était peu à peu descendu dans le cabinet, noyant les meubles, ne laissant qu'une transparence bleuâtre aux deux fenêtres, qui découpait un pâle losange au milieu des épais rideaux. L'ombre du fauteuil, posé entre ce reste de jour et moi, ne me permettait plus de distinguer si quelqu'un y était assis. Je dus faire un effort de pensée pour me confirmer que j'avais eu un auditeur, que ma voix n'était pas tombée dans le vide ténébreux de ce petit cabinet où rien ne remuait. Je toussai, je m'agitai sur mon siège, enfin, j'interrogeai timidement :

« Monsieur Heurtel?... »

Aucune réponse. S'était-il évanoui sous l'effroyable secousse? Était-il mort succombant à la rupture d'un de ces vaisseaux qui éclatent sous la contraction affolée du cœur? La sueur découlait de mes tempes. Je compris tout à coup l'horreur de cette minute où j'allais crier, marcher à ce fauteuil, tâter fiévreusement ce qui s'y trouverait, corps vivant ou cadavre, lorsque je perçus comme un léger mouvement. Puis, aussitôt, un sanglot — un oh! — qui ne me parut n'avoir rien d'humain, comme le soupir formidable d'un être écrasé sous une montagne et qui tenterait de la soulever, de se dégager, de jeter bas l'obstacle...

Puis les sanglots se multiplièrent, tantôt plus sourds, tantôt déchirants, des hoquets entrecoupés, répercutés, qui se succédaient longuement, mouraient ensuite pour reprendre et se confondaient en de nouveaux sanglots.

Je n'osais interrompre cette douleur, dans la crainte de l'alimenter à nouveau.

Hosted by Google

Cela dura ainsi une demi-heure. Je ne voulais pas partir tant que le vieillard était en cet état. Enfin, il parut se maîtriser un peu. Il s'était levé, chercha à tâtons une boîte d'allumettes, finit par faire brûler une lampe posée sur le bureau.

Alors son visage m'apparut, des traits convulsés, des larmes roulant dans sa barbe, une bouche crispée, et, ce qui était poignant, il essayait encore de me sourire, en posant sur moi ses yeux dévorés de pleurs.

Il eut un geste désespéré.

« Ah! s'écria-t-il, il est donc vrai qu'on ne peut pas mourir sans avoir souffert par la femme!... J'ai connu bien des douleurs dans ma vie... c'était peu de chose à côté de ce que je souffre maintenant. On dirait qu'on m'arrache les entrailles... »

Il se fit violence. Il passa un mouchoir sur son visage, fit quelques gestes vagues, comme pour chasser sa souffrance.

« Enfin, dit-il, je ne suis plus un enfant... C'est puéril de pleurer ainsi... A vingt ans, cela se comprendrait, d'une première douleur d'amour,... mais à mon âge... »

Ses larmes le reprirent. Il porta son mouchoir à ses yeux gémissant, pitoyable :

« C'est ma première douleur d'amour, madame!... »

Puis, lorsqu'il eut dompté cette nouvelle faiblesse, d'une voix plus claire, qu'il s'efforçait d'abaisser au ton de la courtoisie mondaine :

« Madame, dit-il, veuillez dire à M^lle^ Spilett en quelle estime je tiens la loyauté qui lui a dicté votre démarche... Il lui était loisible de devenir ma femme en me laissant ignorer une faute que je n'aurais certainement jamais connue... Elle n'a pas voulu me tromper... Je l'en remercie. »

Il s'arrêta pour réfléchir un instant.

« Une question, cependant, reprit-il, l'homme, le séducteur, le père de l'enfant... vit-il?

— Il est mort, monsieur. »

Oui, ma chère Gertie, j'ai pris sur moi de faire ce pieux mensonge. Tu m'en voudras peut-être que ta confidence n'ait

Hosted by Google

pas été complète, mais il en vaut mieux ainsi, crois-moi. Pouvais-je empoisonner la vie de M. Heurtel en lui apprenant que *l'autre* est toujours de ce monde.

Le vois-tu jour et et nuit avec cette pensée que les hasards de la vie mondaine peuvent inopinément mettre sa femme en présence de son rival? C'est à toi de veiller que ces choses n'arrivent pas et tu y suffiras amplement. D'autre part, il eût été en droit de me demander le nom de cet homme, s'autorisant de sa sécurité personnelle. Quel moyen de me refuser à le dire? Sans compter qu'il eût été fort capable de se mettre en quête de M. de Lanquesaint, de tout faire, dans une intention de réparation qui s'harmonise fort bien avec sa profession de bonté inépuisable, pour réveiller des incidents qui, assurément, te seraient fort pénibles. Tu vois donc que j'ai agi sagement en prenant le parti d'enterrer M. de Lanquesaint, ce qui n'est, en somme, qu'un demi-mensonge, puisqu'il est bien mort pour toi.

« Madame, continua M. Heurtel, vous n'avez certainement jamais pensé — et M^lle^ Spilett pas davantage — que j'eusse été capable, après l'aveu que vous venez de me faire, de reprendre ma parole. Je n'étais pas là lorsque la faute a été commise, je n'avais aucun droit sur M^lle^ Spilett et il ne m'appartient pas de la condamner... Elle est absolument maîtresse de son passé... Je ne suis pas assez égaré pour exiger d'elle une fidélité rétrospective envers un homme qu'elle ne connaissait pas il y a quelques mois... Vous voyez que je raisonne avec calme... Je n'ai pas été au-dessus de la douleur d'une chère illusion perdue... Mais à présent, je vois clair... En devenant l'époux de M^lle^ Spilett, ce n'est guère un grand cadeau que je lui fais en ma personne...Et je reste encore trop en dette avec elle...Je me dis que si la situation de Gertie avait été identique à la mienne, c'est-à-dire si elle avait été libre d'un premier mariage... veuve, par conséquent... je n'eusse pas pour cela cessé de l'aimer comme je l'aime et d'aspirer à sa main... Vous voyez donc que ce... *détail* n'importe pas... Que reste-t-il alors? Il ne reste que

Hosted by Google

l'extrême honnêteté de Mlle Spilett, dont vous venez de me donner la preuve éclatante.

— Ah! monsieur Heurtel, m'écriai-je, pleurant à mon tour, merci pour ce mot-là !...

— Non, madame, c'est tout simple... Je ne veux pas être en reste d'honnêteté avec Gertie... Sa franchise, dans cette circonstance, m'assure de sa fidélité... Du reste, pas plus que je n'ai de droits sur son passé, je n'en veux exercer de tyranniques sur son avenir. Elle le sait, je le lui ai dit... Je suis un vieillard et ne puis avoir, hélas! des exigences de jeune homme...

— Oh! pouvez-vous en douter : Gertie vous aimera.

— Elle m'estimera du moins, fit-il. »

Je compris que l'entrevue était finie. Il désirait être seul pour rester face à face avec sa souffrance et la ruminer encore, car, quoiqu'il disait, elle était loin d'être dissipée. Mais elle était arrivée à une phase de douce raison qui ne me laissait plus aucune crainte.

Il me reconduisit avec son éternel sourire, et nous nous serrâmes les mains dans une étreinte de sympathique et chaude émotion.

Will m'attendait à l'atelier. Longuement, je lui contai tout. Il poussa des hurlements de joie.

« Superbe!... s'écria-t-il, des cœurs antiques! »

Et si à toi, petite Gertie, je te conte ma démarche par le menu, sans te faire grâce d'aucun des mille détails qui te sembleront peut-être de la cruauté pure, c'est que cela fait encore partie de la cure psychique où j'ai quelque fierté d'avoir montré ma dextérité de main et si bien préjugé le résultat. Mais il est vrai d'ajouter que ces choses-là ne peuvent être essayées qu'avec des cœurs antiques, comme les vôtres, — selon ce que dit Will — et que ceux-là sont rares, malheureusement...

ÉMILIENNE.

(*A suivre.*) FRANZ. FOULON.

Hosted by Google

FANTAISIE ÉPIQUE

I

Il y a quelques jours, je me trouvais dans mon cabinet de travail et j'essayais, à grand renfort de textes, de résoudre un des problèmes les plus intéressants et les plus obscurs de l'histoire des littératures, les origines de l'épopée, de l'épopée populaire bien entendu, telle qu'elle se présente à nous dans les chansons de Geste, les romans d'Arthur ou la détresse des Nibelungen.

Comment naît une épopée? Quelle est la genèse exacte de ces grands poèmes où nous sentons palpiter l'âme naïve des peuples enfants? Question difficile entre toutes! Il ne s'agit pas de savoir ce que c'est qu'une épopée populaire. Dans son *Histoire poétique de Charlemagne*, Gaston Paris en a donné une excellente définition : c'est, dit-il, une narration poétique fondée sur une poésie nationale antérieure, mais qui est avec elle dans le rapport d'un tout organique à ses éléments constitutifs.

C'est bien cela, l'épopée écrite n'est autre chose que quelques grandes pages de l'autobiographie poétique d'un peuple jeune, telle qu'il l'a chantée d'abord par des milliers de voix anonymes.

Mais ces chanteurs inconnus où donc ont-ils trouvé le sujet de leurs inspirations? Par quels procédés se sont formées toutes ces cantilènes primitives, toutes ces *poésies nationales antérieures* dont parle Gaston Paris? Voilà le problème. Que ces poésies antérieures aient existé, le fait est hors de

Hosted by Google

doute et les bizarreries sans nombre des poèmes écrits, leur incohérence, leur illogisme, leurs répétitions, leurs contradictions suffiraient pour le prouver, quand bien même nous n'aurions pas les affirmations des historiens qui nous parlent des aèdes grecs, des bardes bretons ou des scaldes germaniques.

Du reste, ce long enfantement anonyme de l'épopée nous le voyons s'accomplir de nos jours et presque sous nos yeux. Les kaliéki russes et les kobzars cosaques, qui vont de village en village psalmodier des bylines sur les exploits des bogatyrs de la sainte Russie, Ilia de Mourom, Dobryna, Nikitich ou Vladimir, le beau soleil de Kief, les rhapsodes finlandais chez lesquels Elias Lönnrot a retrouvé le Kalévala, tous ces chanteurs ambulants, souvent aveugles et qui ne savent ni lire ni écrire, sont bien les frères des aèdes ioniens, des bardes, des scaldes et des jongleurs.

D'autre part, même dans nos pays de civilisation supérieure, les complaintes que l'on voit surgir à chaque instant à propos d'un événement ou d'un homme extraordinaire, ne sont-elles pas au fond des commencements, des embryons d'épopée? Elles avortent, parce que l'instruction les empêche de vivre, parce que les journaux les remplacent; mais parfois cependant elles atteignent un certain développement et ce n'est pas sans raison qu'on a appelé épopée napoléonienne les mille légendes qui se sont groupées autour du nom du terrible conquérant.

Mais toutes ces considérations générales ne nous apprennent en réalité que peu de chose sur la façon précise dont se sont formées les cantilènes épiques. Comment le savoir du reste? Nous ne les connaissons que sous les espèces de l'écriture, et quand on les a écrites, le travail épique était terminé.

C'est cependant ce travail qu'il serait intéressant de connaître. Quelle est l'étincelle qui a donné naissance à telle ou telle chanson déterminée, quelles sont les phases par où elle a passé avant de se fixer pour jamais par l'écriture.

Des légions d'érudits se sont occupés de ce problème, tels que Grimm, Wolf, Simrock, Lachmann, en Allemagne, Pio Rajna, en Italie, d'Héricault, Gaston Paris, Charles Aubertin,

Hosted by Google

Paul Meyer, Léon Gautier, Sudre, Lichtenberger, en France, et tout récemment encore Godefroid Kurth, en Belgique, en ce qui concerne l'histoire poétique des Mérovingiens.

Mais ces travaux, quelqu'éminents qu'ils soient, ne nous donnent cependant que des conjectures. Toutefois, elles ont leur mérite et en nous basant sur elles, nous pouvons retracer dans leurs grandes lignes les phases successives de l'épopée.

Supposons qu'un grand ébranlement national vienne à soulever un peuple primitif et fasse vibrer son âme jusqu'alors engourdie; ce peuple va se trouver mêlé à mille événements importants, insolites, extraordinaires: ce sera, en Russie, la lutte des Varégues contre les Byzantins et les Petchénègues, en France les chocs furieux des barbares, les conflits des Francs avec les Romains, les Burgondes, les Huns, les Arabes. Que d'incidents curieux, que de drames poignants! Le soldat de Tolbiac, de Tours ou de Roncevaux rentre dans ses foyers; il raconte ce qu'il a vu, ce qu'il a fait, il vante les prouesses de ses chefs, il les exagère, il les chante ou les fait chanter par le jongleur obscur de son village, et c'est ainsi que dans tout l'empire des Francs s'épanouissent des milliers de cantilènes inspirées par des milliers d'épisodes épiques.

Rien ne relie d'abord ces chansons, toutes différentes de ton et de sujet; elles courent à travers le pays; elles s'entremêlent, se séparent ou se confondent; puis, lentement, dans ce fourmillement de légendes, quelques-unes plus belles, plus saisissantes, se rattachant à quelque grand sujet ou à quelque héros préféré, s'élèvent au milieu des autres, s'incorporent au patrimoine national et l'épopée entre dans une seconde phase, celle de la cristallisation.

Le temps des complaintes individuelles est passé, celui des grands cycles épiques commence. Autour du héros préféré, autour du grand fait qui a frappé l'imagination populaire, tous les fragments épars, même les plus étrangers, viennent se ranger, sans souci de la chronologie, de la géographie ni de la logique. Charlemagne est là, Roland est là, Arthur est là, comme autrefois étaient là Ulysse ou Achille, et ce sont eux qui désormais conduisent le chœur immense des cantilènes.

Hosted by Google

Enfin, la nation commençant à prendre conscience d'elle-même, des scribes curieux recueillent ces longues chansons, les arrangent et les transcrivent et l'épopée écrite apparaît. C'est le rameau vivace et prédestiné qui va perpétuer à jamais le vieux tronc épique; tout le reste retombe dans la poudre comme du bois mort.

Ces épopées écrites sont nombreuses; en France seule on compte plus de quatre-vingts chansons de Geste renfermant plus de quatre cent mille vers; mais malgré leur nombre, on peut assurer qu'elles ne contiennent pas la centième partie des anciennes cantilènes.

Quelles qu'elles soient, d'ailleurs, elles présentent toutes certains caractères typiques que je signalais tout à l'heure et qui révèlent leur origine : incohérence, illogisme, contradictions, répétitions, exagération dans les proportions des hommes et des événements, mélange du réel et du surnaturel, géographie fantastique qui fait voyager les héros d'Europe en Asie ou en Afrique, amalgame confus des noms les plus hétéroclites empruntés à toutes les races et à tous les siècles, mépris superbe de la vérité historique, à tel point qu'il est à peine possible de retrouver sous l'exubérante végétation du développement romanesque quelques traces d'un événement ou d'un personnage réel.

C'est bien sous cet aspect que nous apparaissent les chansons de Geste du XII^e^ siècle telles que Roland ou Raoul de Cambrai, avec les longues laisses assonancées de leurs vers décasyllabes.

Mais l'épopée écrite ne s'arrête pas là; elle va passer à son tour par différentes phases comme l'avaient fait les cantilènes.

Au XIII^e^ siècle, les poètes commencent à mettre un peu d'ordre dans ce chaos; moins naïfs que leurs devanciers, ils relient, ils *assemblent* les chansons de la période antérieure, ils en font des poèmes cycliques; ils s'occupent aussi de la généalogie de leurs héros, ils écrivent des *Enfances*, les Enfances Ogier, les Enfances Guillaume, les Enfances Roland; enfin ils essaient de rattacher leurs poèmes à l'histoire générale et surtout à l'histoire ancienne et à la guerre de Troie, à

Hosted by Google

Alexandre ou à César. Mais ce dernier effort des poètes épiques marque la fin des épopées.

Fils de la libre fantaisie, une fois fixés sur le dur carton de la réalité, par la main maladroite des scribes moroses, tous ces brillants papillons qui avaient enchanté les jeunes années des peuples, pâlissent, s'étiolent et meurent. La science et la raison les ont tués.

La science et la raison! Mais en ce moment même où j'essayais pour la dixième fois de résoudre le problème des origines des épopées, ne m'aveuglaient-elles pas aussi?

Que me donnaient-elles en somme? Des hypothèses, des conjectures! Toujours des conjectures, jamais des convictions. Tout ce lourd appareil du pédantisme m'embrouillait les idées au lieu de les éclaircir et je demeurais devant mes livres, hésitant, perplexe, découragé.

II

Tout à coup, ma porte s'ouvrit et mon meilleur ami entra en coup de vent dans mon cabinet. C'est un singulier original que mon ami, un Allemand pur-sang qui s'appelle Hermann comme tous les Allemands; il est blond, il a les yeux bleus, il porte des lunettes; c'est un vrai puits de science, un Pic de la Mirandole, il connaît tout, il a tout lu, mais il n'a jamais rien écrit; en somme, un esprit bizarre, à la fois sentimental et sceptique, mais paradoxal en diable.

« Que fais-tu là? me dit-il.

— Tu vois, répliquai-je en lui montrant d'un geste lassé l'amas de livres et de paperasses qui encombraient mon bureau, je cherche à résoudre le problème des origines de l'épopée.

— Ah bas! » s'écria-t-il.

Il se mit à rire aux éclats, et d'un revers de main il envoya voler tous mes papiers à l'autre bout de la chambre.

« Laisse-là ce grimoire, reprit-il d'un ton sérieux; tu te casses la tête avec tous ces livres; ils ne t'apprendront jamais rien. Veux-tu que je te dise, moi, comment se forme une épopée? Veux-tu que je te raconte l'histoire d'une épopée

Hosted by Google

inconnue de tous les érudits, mais son histoire vraie, depuis sa naissance jusqu'à sa mort?

— Quelle épopée?

— La mienne. »

Je le regardai stupéfait. Il sourit d'un air méphistophélique, releva sa chevelure mérovingienne, se caressa la barbe et me demanda très gravement : « As-tu quelques instants à me donner?

— Tous les instants que tu voudras.

— Bon ! »

Il alluma un cigare, prit une chaise, s'assit à sa façon, c'est-à-dire à califourchon, les bras appuyés sur le dossier, et commença en ces termes :

« Je viens de te dire : la mienne. En effet, ce que je veux te raconter, c'est l'histoire exacte d'une épopée que j'ai créée comme les aèdes, que j'ai développée jour par jour pendant les années de mon enfance et jusqu'au seuil de la jeunesse, et cette épopée s'appelle :

« L'histoire de l'empereur Hermann. »

Quand je dis que j'ai fait une épopée, c'est une façon de parler; tu penses bien que je ne suis pas assez fou pour comparer mes élucubrations enfantines à la chanson de Roland, à Huon de Bordeaux ou à Renaud de Montauban, encore moins à l'*Iliade* ou aux *Nibelungen*; mais ce que je désire te montrer, c'est que les procédés, la marche, le groupement, les phases de l'épopée peuvent se retrouver jusque dans les créations spontanées d'une imagination d'enfant et que, par conséquent, ils obéissent à des lois de l'esprit humain.

Avant tout, je te dirai que mon épopée ne m'a été inspirée par aucun des bouquins que tu as là, ni par l'*Énéide*, ni par l'*Odyssée*, ni par aucune fable de l'antiquité. Quand je l'ai commencée, je ne savais pas lire, pas plus que les premiers aèdes, et quand j'ai su lire, les seuls livres que j'avais en ma possession, c'étaient les *Mille et une nuits*, *Don Quichotte*, *Gulliver*, *Robinson Crusoé*, les *Contes de Perrault*, les *Contes d'Andersen* et des contes allemands illustrés de Reinick et publiés à Leipzig. Voilà, si l'on y ajoute deux petits livres que je reçus

Hosted by Google

plus tard; l'*Ermite de Chimborazo* et l'*Histoire de Napoléon*, toute ma bibliothèque d'enfant.

Or donc, écoute. Mon épopée commence en 1848. J'avais quatre ans. A cette époque, tu le sais, nous habitions Neuwied, et mon père, de par ses fonctions, était sans cesse en route, faisant la navette entre Berlin, Francfort et Paris.

A Paris, il avait été témoin de la révolution de février; en mars, il avait vu le roi de Prusse se découvrir à Berlin devant les cadavres des insurgés; en avril, il avait été présent à l'ouverture du Parlement de Francfort; en juin, il avait vu se dérouler devant lui la formidable insurrection parisienne; et c'est ainsi que pendant quatre ans, il assista à tous les actes du grand drame européen qui sépare la chute de Louis-Philippe de l'avènement de Napoléon III.

De temps en temps, il touchait barre à Neuwied; nous le voyions un soir arriver en chaise de poste, tout emmitouflé de fourrures, porteur de dépêches ou de joujoux; puis, le lendemain, il repartait au milieu d'un grand bruit de roues, de grelots et de claquements de fouet.

Ces rares apparitions étaient pour nous, petits enfants, une source d'émotions intenses. Isolés comme nous l'étions à Neuwied, sans relations, sans parents, les nouvelles que nous apportait notre père prenaient à nos yeux des proportions gigantesques.

Quelles nouvelles d'ailleurs! Les massacres de juin, les barricades, les manifestations ouvrières, le siège de Vienne, le siège de Rome! Je me souviens d'un soir, c'était le lendemain de la fête des lampions à Paris; notre père nous arriva tout vibrant encore de cette scène grandiose. Il avait avec lui des allumettes bougies, invention nouvelle. Il les colla les unes à côté des autres tout autour d'une table ronde, les alluma, et nous nous mîmes à faire le tour de la table en chantant à tue-tête : « Des lampions! Des lampions! »

Nous vivions dans une athmosphère de fièvre guerrière. Mon père, partisan de la *Grande Allemagne*, se plaisait à exalter nos petites âmes d'enfants. Souvent, il me prenait sur ses genoux et me chantait tantôt la *Chanson de l'Épée* ou les

Hosted by Google

Chasseurs de Lutzow de Kœrner, tantôt quelques-uns des admirables lieder d'étudiants que vous ne connaissez pas en Belgique, tantôt la *Chanson du Manteau*. C'était celle que je préférais; fanfare de cavalerie qui date de la guerre de Sept ans, elle me plaisait par son rythme martial qui ressemble étonnamment à celui de la *Marseillaise*. C'est un vieux cavalier qui parle à son manteau de guerre. *Schier dreissig Jahre bist du alt*, tu as presque trente ans, lui dit-il, et tu as bravé maint orage; tu m'as protégé comme un frère, et quand les canons tonnaient ni toi, ni moi, nous n'avons jamais tremblé!

Avec quelle ferveur, presque religieuse, je chantais ces vers énergiques, en accompagnant de ma voix grêle la voix grave de mon père!

Tout cela, je le répète, développait chez moi cette sorte d'état d'âme belliqueux, qui est, à proprement parler, l'état d'âme épique par excellence.

III

Aussi l'épopée apparut-elle bientôt et de la façon la plus bizarre. Un jour, mon père nous rapporta un jeu de constructions, c'est-à-dire une grande boîte remplie de petits blocs de bois avec lesquels il nous apprit à élever des maisons, des ponts et des arcs de triomphe. Mais nos blocs ne tardèrent pas à nous servir à d'autres usages. C'était en 1849, à l'époque du siége et du bombardement de Rome. L'imagination enfiévrée par le récit de ce bombardement nous fîmes avec nos blocs, sur les conseils de notre père, des forteresses garnies de bastions. Ah! ce mot de bastions, nous en avions plein la bouche; il sonnait à nos oreilles comme une fanfare guerrière qui nous ravissait!

Pour garnir les bastions il fallait des soldats; notre père nous en fournit. Mais ce n'étaient point des soldats de plomb, c'étaient de vulgaires cocotes en papier de couleur, des *coqs* comme nous les appelions. Nous en eûmes bientôt des régiments entiers, des roses, des verts, des jaunes, des bleus, des

Hosted by Google

noirs, de toutes les nuances Leurs officiers étaient des coqs doubles, dont les pattes à revers tranchaient comme des culottes blanches sur le corps de couleur; et dans le pli de ces culottes, nous mettions des sabres de papier doré ou de petites lances à flamme écarlate.

Jamais aucun joujou ne me fit un plus vif plaisir que ce jeu de coqs et de forteresses. Tous les jours, couché à plat ventre, sur le plancher, je m'exerçais avec mes frères à la guerre des coqs. Je groupais les assiégés derrière les bastions, je déployais les assiégeants en avant, et je procédais avec des pois secs à un bombardement terrible accompagné de boum! boum! retentissants. La brèche ouverte, les assiégeants pénétraient dans la place et le carnage commençait.

Et c'est de ce jeu de coqs que naquit mon épopée.

Je m'étais attaché à un grand coq écarlate à pattes blanches qui remplissait le rôle de général; c'était mon favori, mon héros, je lui trouvais l'air superbe et brave, je le baptisai Hermann. Et mon Hermann se mit à exécuter des prouesses prodigieuses! Un jour entre autres, je le vois encore à demi écrasé sous les débris d'une tour avec une demi-douzaine de petits coqs verts, se débattant comme de beaux diables sous une nuée d'assaillants multicolores; l'héroïsme de tous ces pauvrets m'enthousiasma et je les décorai du beau nom de garde *noire;* ils étaient verts, d'un beau vert bouteille! Explique-moi cela!

Oh! ces guerres de coqs, ces sièges de forteresses, ces batailles, ces exploits de mon Hermann! Quelle joie, quelle ivresse! Remarque bien que tout ces drames étaient parlés, je les racontais en les exécutant, je les préparais d'avance, j'en rêvais et tous les jours c'étaient de nouveaux épisodes que je décrivais à mes frères avant de les représenter.

Sur ces entrefaites, je commençai à aller à l'école, j'appris à lire et je fis une connaissance plus intime avec les Mille et une Nuits et Don Quichotte que je ne connaissais jusqu'alors que par les images.

Mais l'école ne fit que développer mon goût préféré; mon répertoire d'aventures s'enrichit, un groupement vague se

Hosted by Google

dessina lentement parmi cet amas de fictions décousues; la période des cantilènes primitives fit place à celle de la cristallisation épique.

IV

Tout d'abord, sous l'influence de l'apparition du second empire en 1852, mon Hermann passa du rang de général à celui d'empereur. Ce fut l'empereur Hermann; il eut sa garde impériale, son état-major, sa cour; le héros épique était créé; pour former l'épopée, il ne manquait plus que le grand événement.

Ce grand événement, ce fut la guerre d'Orient. J'avais neuf ans quand éclata cette guerre et tout de suite elle se reflèta dans le roman de mes coqs; elle lui donna un corps, elle systématisa mes histoires, elle en fit un tout organique.

Ne crois pas cependant que les péripéties de mon épopée se modelassent sur celles de la campagne de Crimée. Ni la Crimée, ni Sébastopol ne figurèrent jamais dans l'histoire de l'empereur Hermann; mais il est certain qu'instinctivement, les drames, les anecdotes surtout de la guerre d'Orient excitèrent mon imagination et lui donnèrent une direction nouvelle.

J'aimais à dessiner; j'avais dessiné longtemps avant de savoir lire. J'entrepris de dessiner l'histoire de mon héros; et je la dessinai comme je l'avais jouée jusqu'alors, en le racontant. Devant mes frères, devant mes camarades de classe, les aventures de l'empereur Hermann se déroulaient sous mon crayon et sous ma parole à la fois. Puis je recopiai mes dessins dans un cahier, je les mis en couleurs, je les illustrai de quelques notes rapides.

Et ce travail, mon cher ami, ce travail de cristallisation épique, je l'ai continué pendant des années, sans négliger mes batailles de coqs qui devinrent peu à peu de gigantesques mêlées. Le bon empereur Hermann eut bientôt un adversaire digne de lui, le méchant empereur Gustave, et l'inventaire des deux armées fut soigneusement catalogué avec le chiffre et le

Hosted by Google

nom des régiments; chaque coq comptait pour 1000 hommes, j'eus bientôt 600.000 hommes à faire manœuvrer.

Mais où manœuvrer? Jusqu'alors toutes ces batailles s'étaient passées dans le pays des rêves, maintenant elles se passèrent sur la carte de géographie; Hermann fut empereur d'Asie, d'Afrique et d'Océanie, Gustave fut empereur d'Europe; le monde se trouva ainsi partagé entre ces deux potentats, sauf quelques états d'Amérique et une toute petite république de la côte de Guinée qui prit le nom pas du tout germanique d'Assemblacordès. Je n'ai jamais su pourquoi.

Je reviendrai du reste tout à l'heure sur la géographie fantastique de mon épopée, qui répond assez bien, comme tu vois, à celle des épopées populaires.

A des empires, il faut des capitales. L'empire d'Europe eut pour capitale Vienne, celui d'Asie, Cachemir. Pourquoi Cachemir? Sans doute parce que j'avais lu dans un petit manuel de géographie : Cachemir, paradis de l'Inde et de l'Orient. C'est ainsi que dans les chansons épiques du moyen âge se dressent quelques cités fabuleuses d'une splendeur inouïe, Babylone par exemple.

Étrange cité que le Cachemir de l'empereur Hermann! Comme c'était un être extraordinaire, d'une beauté, d'une force et d'une intelligence prodigieuses, sa capitale était taillée sur son patron.

La ville était énorme, c'était une forteresse dominée par une citadelle; quant aux habitants, on n'en parlait jamais Ce dédain des foules n'est-il pas la caractéristique de toutes les épopées, depuis l'*Iliade* jusqu'aux *Nibelungen*? Pour le chanteur épique, les héros et leurs amis existent seuls, et même pendant fort longtemps les historiens n'ont pas traité l'histoire autrement.

Ce qu'il y avait de plus merveilleux à Cachemir, c'était le palais de l'empereur, dont la ressemblance est frappante avec les palais des épopées; l'or, le jaspe, l'albâtre, le porphyre, les pierres précieuses y brillaient de toute part. Dans ce palais féerique se trouvait la salle du Conseil, le Grand Divan, où les hauts dignitaires de l'Empire siégeaient, au nombre de

Hosted by Google

cent, sur des coussins de velours rouge sous la présidence de l'empereur.

Puis venait le parc, où l'on trouvait toute espèce d'objets prodigieux : un arbre de 1,200 ans, les bains de l'Empereur, un rocher de 500 mètres du haut duquel il plongeait, un mât de 200 mètres le long duquel il grimpait, puis des châteaux d'eau, des panoramas, des belvédères, etc., etc.

Plus curieuse encore était la cour de l'empereur Hermann. Ses généraux et lui portaient tous un costume oriental de de haute fantaisie : le turban, une sorte de redingote serrée à la taille, des culottes serrantes et des bottes à l'écuyère. Le turban de l'empereur était bleu, son habit vert, sa culotte orange et sur la poitrine s'étalait en sautoir le grand ruban rouge de son ordre.

Tous ces personnages se ressemblaient aussi par la physionomie : ils avaient les cheveux noirs bouclant sur les épaules, les yeux noirs et portaient la moustache. Mais combien ils différaient par le nom et la race! Ils s'appelaient Orlando, Edmond, Mazaniello, Lucullus, Vaudron, Xénophon, Xantourous, Chosroës, Mustapha, Von Espen. Xantourous et Vaudron étaient des Tartares, Lucullus, un Chinois, Von Espen, un Allemand, le seul Allemand de toute la bande.

Quel étrange mêli-mêlo de noms hétérogènes!

Pas plus étrange cependant que les noms des douze pairs de Charlemagne : Roland, Olivier, Gérin, Gérer, Bérenger, Otton, Samson, Engelier, Ivon, Ivoire, Anséis, Girard, ou bien des chevaliers de la Table-ronde, Lancelot, Gauvain, Parceval, Fergus, Érec, Ider, Mériadeuc, Torec, sans compter les Amadis, les Galaor, les Cléomadès et mille autres appellations bizarres des épopées grecques, allemandes ou espagnoles, empruntées à toutes les langues et à toutes les traditions.

Comme les héros épiques, chacun des compagnons d'Hermann avait sa légende, son cycle d'aventures, et chacun de ces cycles s'était développé à part ; ce n'est que successivement que tous étaient venus se grouper autour de l'empereur d'Asie, comme ce sont groupés les héros des chansons épiques

Hosted by Google

autour d'un Achille, d'un Siegfried, d'un Charlemagne ou d'un Arthur.

Quant à l'empereur Hermann, ses aventures dûment racontées et dessinées étaient innombrables. Comme tous les héros d'épopée, c'était, je l'ai dit, un être surhumain doué de toutes les qualités et de toutes les vertus, également habile dans les exercices du corps et dans ceux de l'esprit. A cinq mois il savait marcher; à quatre ans il montait à cheval; à douze il faisait des tours de force comme un acrobate et soulevait un canon à bras tendu. Il savait toutes les langues, il chantait sur tous les tons; astronome, peintre, sculpteur, architecte, il était aussi un poète de premier ordre : il avait composé quatre cent mille vers et écrit cent mille volumes!

Son père lui avait fait apprendre tous les métiers, mais celui qu'il connaissait le mieux, c'était le métier des armes. Stratège incomparable, il traversait le monde au galop de son Ali, digne Bucéphale de cet autre Alexandre, et fauchait les armées comme du blé mûr sous le tranchant de son épée.

Il n'était jamais seul, du reste. Dès les premiers jours, son grand ami et même un peu son maître avait été le sage Edmond; mais bientôt Orlando avait pris la première place et était devenu le compagnon d'armes, le Patrocle de cet Achille, l'Olivier de ce Roland. Ensemble ils parcouraient l'Asie, l'Europe et l'Afrique; ensemble, ils étaient éxposés aux plus terribles dangers dont ils finissaient toujours par sortir sains et saufs.

Parmi les autres fidèles de cette bande de héros, Xantourous remportait la palme des aventures merveilleuses. Dix fois brûlé, noyé, pendu, écrasé, exposé dans le désert aux ardents rayons du soleil, il renaissait sans cesse comme le Phénix, toujours debout, toujours vaillant.

V

Cependant, à mesure que je grandissais, mon épopée se tassait, le travail de cristallisation épique s'achevait et la troisième phase de l'épopée, la phase de l'écriture allait commencer.

Hosted by Google

J'avais, je pense, dix ans, quand l'idée me vint un jour de coordonner toutes ces histoires. Sans aucun plan prémédité, du reste, je m'attachai d'abord à faire la description de mon armée. C'est ainsi que, dans un beau cahier, je peignis à l'aquarelle les costumes des différents corps de l'armée d'Asie. Ce fut un véritable carnaval ; les chevaliers, bardés de fer, y chevauchaient à côté des hussards du premier empire ou de cavaliers turcs armés du cimeterre ; d'élégants mousquetaires du temps de Louis XIV y coudoyaient des piquiers du XV^e^ siecle. Mais ce qu'il y avait de plus curieux, c'étaient les machines de guerre ; balistes, béliers, tours de guerre, y figuraient à côté des canons et des mortiers ; on y trouvait même — tu me croiras si tu veux, mais c'est ainsi — on y trouvait, dis-je, des *mitrailleuses*, des mitrailleuses en 1854 !

Tu vois par là que les poètes épiques sont aussi de grands inventeurs, et puisque je parle d'inventions, je te signale tout un système de puits artésiens destinés à fertiliser le Sahara et à y créer des oasis artificielles. Les Français y ont songé depuis.

L'armée une fois équipée et mise sur pied, je m'occupai du drapeau ; c'était un drapeau rouge, frangé d'or sur lequel était brodé un lion d'or. Après le drapeau, les armoiries, car tous les vaillants guerriers dont je viens de te parler eurent leurs armoiries ; celles de l'empereur portaient pour devise : Mourir pour la gloire.

Cela fait, et lentement fait, morceau par morceau, je songeai à écrire toute l'histoire de mon Hermann, en disposant chronologiquement ses innombrables aventures ; mais cette entreprise me conduisit à lui forger une généalogie, à relier tant bien que mal son histoire à l'histoire générale. C'est en 1856, j'avais alors 12 ans, que je me mis à ce travail et que je fis les *Enfances Hermann* comme les trouvères épiques ont fait les *Enfances Ogier* ou les *Enfances Roland*. Naturellement aussi, comme les trouvères, je rattachai mon héros à l'antiquité ; je remontai jusqu'au déluge universel ! Hermann fut un descendant de Noé. Du déluge j'arrivai au règne d'Auguste et à l'Hermann historique, le vainqueur de Varus.

Hosted by Google

A partir du vaillant Chérusque, par une suite de quarante-cinq princes qui portaient tous le prénom d'Hermann et le nom de famille de Radogésilt, et dont toute la fabuleuse histoire fut soigneusement écrite, je passai à mon héros préféré, Hermann-Hermann Ier, l'Asiatique. A l'époque où j'écrivais cette généalogie, en 1856, il avait 28 ans; mais il régnait déjà depuis quatorze ans, et c'est dans cet intervalle de quatorze années que je groupai toutes les guerres et toutes les aventures où mon imagination s'était égayée pendant huit ans.

Je les cousis le mieux possible ensemble par la fable suivante : A l'avènement d'Hermann, l'empire était dans une situation très critique; son père, Adalbert, venait d'être assassiné en Afrique, dans le pays des Achantis, pendant une guerre contre l'empereur d'Europe, et l'armée ennemie, sous les ordres de Radonoski, marchait déjà sur Bagdad. Grâce à des prodiges de valeur, grâce surtout aux talents militaires d'Edmond, Hermann réussissait à arrêter ses adversaires; il les battait dans trois grandes batailles, à Jérusalem, sur le Nil et sur le Niger, puis les refoulait jusque sur les bords du fleuve Orange où, après un siège épique semblable au siège de Troie ou de Sébastopol, il finissait par s'emparer de la redoutable forteresse de Béthanie, ce qui amenait la signature de la paix en 1856.

Entre parenthèses, toutes ces batailles, tous ces sièges se jouaient toujours à l'aide de mes vieux blocs et de mes vieux coqs, oh! bien vieux et bien dépenaillés ceux-là! Seulement, les opérations militaires se faisaient maintenant sur une grande échelle. Dès la veille, sur le plancher d'une vaste chambre, on traçait à la craie, les routes et les cours d'eau et l'on installait les fortifications; le lendemain matin, je m'étendais à plat ventre sur le plancher et pendant toute la journée je faisais manœuvrer mes régiments au milieu du fracas de l'artillerie et du roulement continu de mes périodes belliqueuses.

Mais avec la chronologie, avec l'écriture, le ver rongeur était entré dans mon épopée. La science allait la tuer comme elle a tué les chansons de geste.

Hosted by Google

Que faire, maintenant que la paix était conclue? J'envoyai mon empereur sur les sommets de l'Himalaya et je lui fis accomplir l'ascension de l'Everest. C'est en 1857 qu'Hermann, accompagné de son fidèle Orlando, de l'abbé Oslandi et du savant Halbinès escalada la cîme du Gaurisankar! Mais au prix de quels dangers et de quelles fatigues! Il faut remarquer — nouvelle invention — que les voyageurs étaient munis d'une machine à fabriquer de l'oxygène et que c'est grâce à ce système qu'ils purent s'élever jusqu'à 8,889 mètres.

Ce dernier effort avait-il épuisé ma verve? Dans ces hautes régions l'empereur cessa-t-il de s'identifier avec moi? Toujours est-il que désormais une séparation de plus en plus nette commença à s'opérer entre nous. Je cessai de considérer l'empereur Hermann comme un autre moi-même, et je me contentai désormais de prendre auprès de lui la modeste fonction d'historiographe.

Ce n'est pas sans déchirement qu'on quitte un ami avec lequel on a vécu d'une vie aussi intime pendant près de dix ans et avec lequel on a couru tant de merveilleuses aventures. Instinctivement je résistai, je fermai les yeux, je voulus continuer mon long rêve et j'entrepris d'écrire une série d'anecdotes sur l'empereur Hermann : ce fut d'abord un voyage autour de l'empire, puis le récit d'un drame héroïque qui se passait en Algérie et où l'empereur se dévouait en luttant contre un lion furieux. Mais, j'avais 14 ans, l'heure du réveil avait sonné et l'histoire du *Lion de Mila* est restée inachevée; les premiers dessins sont demeurés à l'état d'esquisse sans avoir jamais été coloriés et le dernier, une sorte de monument commémoratif, n'est pas même terminé. Pauvre petit monument, qui clot ainsi les deux cahiers où j'avais pendant si longtemps rassemblé les fragments de mon épopée! Sorte de monument funéraire sur lequel on pourrait écrire : Ci-gît l'épopée de l'empereur Hermann.

Quant à mes coqs, ils ne sont plus sortis de leur boîte où, depuis quarante ans, ils soignent leurs blessures et se reposent de leurs longues et glorieuses campagnes.

Quelquefois, dans mes heures de mélancolie, je reprends

Hosted by Google

mes deux cahiers recouverts d'un papier blanc à rayures vertes et je m'amuse à feuilleter leurs pages fripées d'où s'exhale un parfum très ancien comme celui des vieux manuscrits. Alors, en regardant ces images, en relisant cette petite écriture à l'encre décolorée, je sens passer en moi un peu de l'émotion que nous éprouvons en parcourant les épopées de nos trouvères ; et de même que dans leurs chansons naïves nous apparaît encore l'âme des peuples enfants, de même dans l'histoire de l'empereur Hermann je retrouve un écho du long rêve, du beau rêve qui fit la joie de mes jeunes années. »

Mon ami se leva brusquement. Ses yeux étaient humides et sa voix tremblait légèrement. Mais il se remit vite, me serra la main et me dit d'un ton ironique : « Voilà les origines de l'épopée. Adieu! Quand tu viendras me voir, je te montrerai mes deux cahiers. »

H. PERGAMENI.

Hosted by Google

AUTRICHE ET HONGRIE

Pour nous emmener vers l'est, un train chauffe au *Staatsbahnhof* de Vienne. Aussitôt sorti des faubourgs, il court au milieu d'une plaine marécageuse, la *heide* de Simmering, puis il traverse le Danube. Alors commence le célèbre Marchfeld ou plaine de la Marche, l'un des grands champs de bataille de l'Europe; les villages aperçus : Essling, Aspern et, un peu plus éloigné du Danube, Wagram, tout à l'heure, dans les eaux du fleuve même, la grande île Lobau, rappellent les sanglantes rencontres des armées. Pendant les guerres du moyen âge, les empereurs d'Allemagne avaient soin de maintenir cette région dans l'état de solitude, afin de mieux protéger leurs « marches » ou frontières; de nos jours, la culture a fini par reconquérir le district.

Partout se constatent les progrès de la culture dans la vallée du Danube, depuis que les rives ont été fixées par des endiguements; en même temps, l'œuvre de régularisation a ôté à la nature sa beauté primitive, son caractère sauvage et pittoresque, et lui a laissé un genre de beauté plus tranquille. Le Danube, là où il est libre, s'étale largement et se divise en plusieurs bras enfermant des îles basses dites *Auen*, vertes de prairies et aussi du feuillage des saules, des peupliers et des trembles; le lit du fleuve se déroule en méandres entrecroisés, les uns navigables, les autres obstrués de bancs de sable et se perdant en marécages; d'anciens bras délaissés au milieu des campagnes riveraines ne sont plus que des étangs bordés de roseaux, au milieu desquels s'ébattent canards, grues, oies sauvages et surtout des mouettes. En ce chaos où se mêlent la terre et l'eau, les animaux sauvages trouvent le milieu qui leur convient (1).

(1) Les castors même, qu'on ne voit plus en aucune autre partie de l'Allemagne,

Hosted by Google

Quant à la population humaine de ces régions, elle est germanique par la langue, assurément, mais elle se rattache en réalité à plusieurs races. Aux premières lueurs de l'histoire, les bords du fleuve étaient occupés par des peuplades non germaniques ; témoins les radicaux celtiques auxquels la plupart des anciens noms de lieux doivent être ramenés (*Vindobona* même était d'origine celtique). A la dislocation de l'empire romain, de nombreuses colonies de Slaves s'emparèrent du sol et donnèrent aux villes, aux montagnes, aux rivières des noms dont la plupart subsistent encore sauf de légères modifications. Toute la région riveraine du Danube autrichien portait alors le nom de Slavonie ou Esclavonie ; après Charlemagne, ces Slaves furent réduits en une horrible servitude, et leur nom de peuple, triste privilège, fut appliqué aux esclaves du monde entier (1).

Voici March-egg. La Marche ou Morava que nous traversons forme ici la limite de la Transleithanie. Maintenant, les conducteurs de train n'annonceront plus que les noms hongrois des stations : c'est Ujfalu, c'est Lamacs, etc. ; ces montagnes boisées, c'est la ligne de collines bleuâtres que nous apercevions des hauteurs environnant Vienne, les petits Carpathes ; au delà de cette ligne, commençait déjà le mystérieux Orient au moyen âge.

Après quelques villages magyars, nous voici devant l'ancienne capitale de la Hongrie, ville du sacre de ses rois, Pozsony (Presburg). Ville au site riant, baignée par le Danube, d'aspect plutôt germanique encore. Mais déjà les premières *csardas* frappent nos oreilles, et les uniformes des *honveds*, armée territoriale hongroise, jettent à nos yeux leur rouge vif et leur bleu clair.

Le long de la route, des maisons ou des huttes basses à larges toits de chaume débordants. Les gares sont des bâtiments longs, sans étage, ornés de glycine ou de vigne vierge, et isolés dans la vaste plaine avec les arbres et la verdure qui

vivent en assez grand nombre parmi ces méandres du Danube, dit M. Reclus. Cf. sa *Géographie universelle*.

(1) *Id.*, *ibid.*

Hosted by Google

les entourent. Voici maintenant les vignobles dont Vienne déguste *au litre* les produits, à la célèbre Esterhazy-Keller et dans les autres *Weinhaeuser*. Puis au loin, sur sa colline, Esztergom, en allemand Gran, la cité du prince-primat de Hongrie, dominée par sa cathédrale moderne et son dôme imité de Saint-Pierre de Rome.

Le Danube, ici, n'est plus divisé en plusieurs bras; il coule en un seul et vaste lit. A mesure qu'on se rapproche de Vacz (Waitzen) et de Budapest, la vallée devient de plus en plus belle; tantôt le fleuve s'étale majestueusement en plaine, tantôt son cours est resserré entre des montagnes verdoyantes ou des rochers escarpés. Un défilé particulièrement pittoresque fait communiquer la grande plaine de Hongrie avec son avant-plaine de l'ouest, étroit passage qui fut la porte du royaume de Hongrie et acquit par là une grande importance historique, ainsi qu'en témoignent encore sur leur roc à pic ces tours ruinées de Visegrad, la « haute forteresse », l'ancien Tabernacle où était conservée la couronne de saint Étienne; là aussi était ce beau palais de Mathias Corvin, dont les historiens racontent les splendeurs. Le fleuve lui-même s'est animé extraordinairement à l'approche des centres populeux; il est tout couvert de radeaux de bois, de barques, de moulins flottants, de petits vapeurs. C'est à regret que nous nous en séparons, un peu avant Pesth.

Nous le retrouvons sous les fenêtres du Grand Hôtel *Hungaria*. Il est bien plus puissant à Pesth qu'à Vienne. Là, il se partageait en plusieurs lits et perdait de sa dignité dans ces détours. Ici, il produit l'intégrale impression que promet son antique renommée; et son cours n'a pas eu besoin d'être rectifié par la main des hommes: il coule librement dans le lit qu'il s'est creusé lui-même à sa guise. Debout à ma fenêtre, je suis admirablement placé pour embrasser le vaste ensemble. En face, sur la rive opposée, se dresse une montagne, couverte de coquettes constructions et couronnée d'une citadelle. C'est Bude. La forteresse, à dire vrai, semble moins menaçante pour l'envahisseur étranger que pour l'irritable capitale hongroise, tenue sous la gueule de ses canons. Sur le fleuve, de

Hosted by Google

nombreux petits bateaux à vapeur, sans cesse en mouvement, versent de l'une à l'autre les deux villes; d'autres, plus considérables, montent et descendent le courant rapide. Spectacle animé et grandiose, qui se grave dans le souvenir.

Traversons. Au pied de la montagne de Bude s'élèvent de nombreuses et riantes constructions d'un beau caractère; elles ont remplacé les quartiers de mauvaise mine de naguère. A proximité, toutefois, subsiste le faubourg dit *Taban* ou « Ville des Raitzes ». Ces Raitzes ou Serbes appartiennent à la confession grecque et sont pour la plupart vignerons; ils trouvent de l'emploi aux environs de Bude, dont les coteaux produisent l'adlersberger et d'autres excellents vins.

Au-dessus des jardins étagés le long du fleuve se dresse le *Kiraly palota* ou palais royal, construction de Marie-Thérèse, jaune avec des volets verts. Ces colorations criardes sont d'un effet bien oriental; dès l'entrée à Budapest, on sent qu'on a franchi le seuil de l'Orient. Un funiculaire confortable vous mène à la citadelle, juchée au sommet du Gellert-Hegy (Blocksberg, disent les Allemands), montagne qui se termine à pic du côté du Danube et d'où la vue est imposante. Non loin est le célèbre monument érigé à la mémoire du général Hentzi et des soldats autrichiens tombés en 1849 en défendant la *Festung* contre les Hongrois : ce monument consiste en une pyramide au haut de laquelle un soldat mourant est couronné par un ange. Les Hongrois ont protesté à plusieurs reprises contre son maintien, auquel s'est singulièrement obstiné François-Joseph; en désespoir de cause, ils ont finalement, à proximité, et un peu plus haut, installé un autre bronze à la gloire des patriotes martyrs de 1849. C'est encore la statue d'un noble héros mourant debout : la Victoire vient lui ceindre le front d'une couronne et sourire à ses derniers moments.

Sur les hauteurs de Bude se trouve aussi l'église Saint-Mathias, où eut lieu, en 1867, le couronnement du roi François-Joseph et de la reine Élisabeth; sur la place, devant l'église, l'inévitable monument de toute localité de Hongrie, la colonne de la Trinité.

Hosted by Google

Retournons au fleuve à présent. Le magnifique pont suspendu de trois travées, qui relie les cœurs des deux villes, est un ouvrage d'art dont la construction par des ingénieurs anglais constitua un événement il y a quelque cinquante ans; ce pont à circulation intense, l'un des plus grands d'Europe (400 mètres environ), se prolonge par un tunnel à travers la montagne de Bude. Ce qui surprend, c'est qu'il continue à demander l'aumône aux passants : un pont à péage entre deux centres si modernes et si prospères! Plus haut, il s'en trouve un autre, de forme élégante, construit, celui-ci, par des Français; il forme une ligne brisée dont les deux parties se présentent d'équerre à chacun de deux énormes bras du fleuve. Ces bras enserrent amoureusement l'île Marguerite, la *Margitsziget :* coin enchanteur pour qui raffolle de verdure, de beaux arbres d'essences rares, de bruissement de feuillage, de gazouillis d'oiseaux et d'autres gazouillis. On y boit et y entend des orchestres de tziganes. Cette île, une merveille en son genre, appartient à l'archiduc Joseph; l'art avec lequel elle est dessinée et entretenue fait honneur à son goût : il y a dépensé des millions de florins que la ville lui remboursera peut-être quelque jour, en acquérant l'île. Cet archiduc Joseph, qui réside à Budapest, est un personnage important; il commande les *honveds*, dont l'effectif, infanterie et cavalerie, dépasse 300,000 hommes; il est en quelque sorte l'intendant de la maison d'Autriche en Hongrie; doué d'un caractère affable et sympathique, le frère de la reine des Belges est le seul archiduc populaire en Hongrie; il pourrait bien un jour devenir le roi du pays.

Au-dessus de Bude, au delà de l'île Marguerite, nous trouvons encore Vieille-Bude, *O-Buda* (en allemand Alt-Ofen), ancienne place romaine avec des restes de bains, d'amphithéâtres antiques, etc., et les sources thermales qui l'avaient fait appeler *Aquincum.*

Maintenant, parcourir Pesth en tous ses recoins. Ville toute moderne et de fraîche expansion (1), surgie par miracle là où

(1) Pesth n'avait, en 1813, que 36,000 habitants. En 1870, elle en comptait 200,000, et avec Bude, 300,000. Depuis 1873, O-Buda (Vieille Bude) et

Hosted by Google

il y a vingt-cinq ans n'existait qu'un amas de masures dénuées de tout. Aspect à part, grâce à l'architecture souvent originale, aux hauts clochers ou aux dômes à nervures dorées, et encore aux nombreuses inscriptions et affiches en majuscules hongroises; grâce enfin à ce qu'il n'y subsiste rien d'ancien, les Turcs, durant leur domination de deux siècles, ayant aboli tout ce qui les avait précédés. La ville a, sans contredit, un caractère grandiose qui manque à certaines capitales plus importantes.

Pesth a d'ailleurs la prétention d'être une grande cité : elle possède un port animé, un large mouvement de marchandises, des encombrements de voitures et même des gardes à cheval pour interrompre de temps en temps la circulation. Ici, la sève déborde; la croissance est d'une rapidité prodigieuse. Vienne est plus grande dame, sans doute, et surtout plus vénérable, mais elle pourrait bien devenir jalouse de cette belle fille endiablée, qui grandit librement, n'étant entravée nulle part. Les omnibus, les tramways électriques, inconnus encore à Vienne, transportent les voyageurs d'un bout de la ville à l'autre et un nouveau chemin de fer électrique souterrain, presque automatique, logé sous les boulevards, a été construit en vue de l'exposition du Millénaire de la Hongrie. La lumière électrique est installée partout. Vous trouverez, entre autres innovations, à Pesth, une institution unique en Europe, le *Journal-Téléphone :* il envoie d'heure en heure, par le téléphone, à ses 10,000 abonnés, les dernières nouvelles, devançant ainsi tous les journaux imprimés. Pesth a des édifices énormes, des *utcza* (rues) et des *ut* (avenues ou boulevards) largement taillées, remplies d'une foule active et remuante; certaines atteignent jusque trois kilomètres de long; l'une de ces avenues bordées de palais, l'*Andrassy ut*, aboutit au *Varosliget* ou Bois de la ville, lequel vraiment ne serait indigne d'aucune capitale. Cette avenue et ce bois sont au printemps le lieu du *Corso* des voitures; par les belles

Kobanya (Steinbruch) ont été réunis à Bude et à Pesth, et l'ensemble forme la seule et même ville de *Budapest*, dont la population atteint actuellement environ 600,000 âmes. L'accroissement est actuellement d'au moins 20,000 âmes par an.

Hosted by Google

journées, tout le monde sportif s'y donne rendez-vous, et, suivant la coutume favorite des Hongrois, c'est à qui conduira ses chevaux à la plus vertigineuse allure. Le long du Danube règne un quai d'une lieue, avec des constructions neuves fort élégantes; il est interdit aux véhicules de tout genre : c'est le *Corso* des piétons. Mais pour juger entièrement du caractère imposant de la ville, il faut avoir parcouru le hautain quartier des Magnats, entièrement exempt de magasins, et où se trouvent plusieurs palais du style de la renaissance française.

Bude est surtout la ville de l'administration civile et militaire, Pesth, la ville des affaires; elle a plus d'un cinquième de juifs, et ils sont, naturellement, à la tête du commerce et de la banque; ils fondent encore en ce moment des banques nouvelles à énormes capitaux (1). Plus de la moitié de la ville leur appartient; après Varsovie, Budapest est la plus grande ville juive du monde; d'où le nom de *Judapest* que les antisémites lui appliquent. N'ayez, le vendredi soir ou le samedi, envie de rien acheter ni de toucher de l'argent ni d'en changer, car vous trouveriez tous les magasins et comptoirs fermés. La nouvelle synagogue moresque vaut une visite; un grand office se célèbre le vendredi, à la chute du jour : j'y assiste, chapeau en tête, suivant l'usage. Les chants y sont impressionnants; la chapelle de la synagogue tient à honneur de faire entendre les plus belles voix de Hongrie; les *cantors* de Budapest sont choisis entre les meilleurs cantors des synagogues du pays, et c'est à prix d'or qu'on les dispute aux théâtres des capitales. Chapelle et assistance chantent en hébreu; tout israélite apprend ici l'hébreu dès l'enfance, d'où l'étonnante aptitude héréditaire de cette race pour les langues étrangères.

Il y a encore une autre synagogue, l'ancienne, l'orthodoxe. Budapest compte, bien entendu, beaucoup d'églises catholiques, mais aucune n'est ancienne ni remarquable; une nouvelle basilique est en construction, à deux tours et à dôme

(1) Disons toutefois que beaucoup de chrétiens sont intéressés dans les entreprises des établissements financiers israélites, surtout des membres du parti libéral, — depuis le comte Alexandre Andrassy jusqu'à Max Falk, directeur du *Pesther Lloyd*, et au comte Geza Teleki.

Hosted by Google

énorme. Peu de protestants en Hongrie, mais on compte parmi eux beaucoup d'hommes de valeur ; Kossuth était protestant ; le ministre-président actuel, baron de Banffy, l'est ; Tisza était calviniste ; les Karolyi, les Andrassy (pron. *Andrachi*), etc., sont autant d'anciennes familles protestantes. Leur supériorité n'a rien d'étonnant, si l'instruction a de tout temps été en honneur chez elles ; et d'être resté protestant en ce milieu hostile est une preuve de caractère et l'indice d'une belle force de résistance.

Pesth est le centre de la vie intellectuelle en Hongrie ; là siège l'Académie fondée par le comte Et. Szechenyi. L'on sait que depuis que la Hongrie a recouvré son indépendance nationale, une ère nouvelle d'épanouissement a commencé pour le peuple magyar et que les lettres, les arts, les sciences ont pris un essor considérable. Précédemment, la domination germanique avait anéanti toutes les sources d'où pouvait jallir la pensée de la race.

Nous allons visiter le bel édifice de l'Académie : le Musée de peinture ancienne en occupe le deuxième et le troisième étage. C'est l'ancienne galerie Esterhazy, achetée en 1865 par la nation pour la jolie somme de 1,300,000 florins, en suite d'une transaction qui avait pour but de couvrir le fisc d'arriérés dans le payement de l'impôt. Entre les 800 tableaux de cette galerie, nous notons particulièrement un Giotto (une tête de madone en grisaille), un Cotignola, deux Francia, deux Luini, un Corrège, des del Sarto, des Raphaël, un Tintoret, un Bassan, un Tiepolo et des Canaletti ; puis un Et. Lochner, un Memling, un Dürer, un Rembrandt, un Van Beyeren, un Heda, un Vermeer de Delft (un portrait de femme), un Steen, un Dow, des Cuyp, un Teniers, quatre Rubens, deux Van Dyck, et quatre toiles d'un peintre du Hainaut, Colyn van Nieucasteele, dont il ne subsiste aucune œuvre dans son propre pays (1) ; le consul général de Belgique, M. Jules Duckerts, un érudit doublé d'un artiste, les a fait photographier maintes fois, à la demande d'amateurs de raretés ;

(1) Colyn van Nieucasteele (ou de Neuchatel) a travaillé en Allemagne et est mort à Nurenberg.

Hosted by Google

elles comprennent deux bons portraits en pied d'un homme et d'une femme citoyens de Bois-le-Duc. Comme particularité du musée, citons encore quelques panneaux hongrois des XV^e^ et XVI^e^ siècles. Au troisième étage, une salle en hémicycle éclairée par le haut renferme cinquante toiles de l'école espagnole : un Juanès, des Cano, un Moya, un Zurbaran, un Coello, deux Goya, des Gonzalès, des Carreno, des Cardacho, des Martinez, des Nunez, des Ribalta et surtout cinq Murillo authentiques, dont l'un constitue la perle du musée : il représente le petit Jésus et saint Jean occupés à assembler deux baguettes en croix auprès de la Vierge et du charpentier Joseph. Le musée est gratuit; les quelques visiteurs matinaux paraissent appartenir à la classe ouvrière; pas un gardien n'erre dans les nombreuses salles, ce qui laisse une impression agréable. Ici comme partout, toutes les indications sont en hongrois, rien en allemand.

C'est au *Musée national* que nous trouvons les peintres modernes; il y a foule ce samedi, jour d'entrée libre; les tableaux hongrois, dont ceux de Munkacsy sont universellement connus, représentent de grandes scènes historiques qui ont du succès auprès du public, toujours attiré par l'image. Quelques toiles de Jules Lefebvre, de Normann, de Mesdag, de Van Leemputten, de Courtens, de Verboeckhoven, de Kaulbach, de Piloty, de Makart, de Lenbach (un Bismark). Le *Musée national* est parmi les monuments de Pesth le premier par les richesses qu'il contient; c'est une vaste construction moderne, précédée d'un péristyle à colonnes corinthiennes. Son musée d'histoire naturelle est important, et son cabinet d'antiquités préhistoriques est peut-être le plus curieux d'Europe. L'établissement jouit d'une grande popularité ; les visiteurs y affluent constamment pour admirer les collections nouvellement acquises.

Le même édifice abrite la Chambre haute, *felsö haz* ou « table » des magnats, dont sont de droit, à partir du titre de baron, tous les nobles payant 3,000 florins de contribution (outre cinquante membres nommés par le roi). Les séances ont lieu de 10 à 2 heures ; les superbes gardiens magyars qui se

Hosted by Google

tiennent à l'entrée en imposent par leur noble prestance et leur longue robe verte à fourrures grises. La Chambre basse, *alsö haz* ou « table » des représentants, est en face, à l'Abgeordneten Haus, édifice récent. L'on construit actuellement un nouveau Parlement, près du Danube; œuvre monumentale, gigantesque, écrasante et pourtant harmonieuse ; son style composite comprend un peu de tout, du byzantin, du vénitien, du gothique, et même de la renaissance française, mais l'ensemble reste nouveau et élégant. A l'intérieur, la polychromie est prodiguée : tout est peinture et dorure, jusqu'aux statues des rois de Hongrie, peintes comme les images de piété dans les églises de nos villages. Ce palais à haute coupole se dressera comme un éternel témoignage de l'énergie du peuple hongrois.

Nous allons à l'Opéra admirer les jolies ballerines des luxueux ballets, et juger de l'effet que font Wagner et Mascagni interprétés en hongrois. On y entend de curieux « dérangements » du répertoire de Bayreuth (1). Bien qu'elle soulève les « eljen » du public, l'exécution générale est médiocre. En revanche, le monument, conçu dans le style de la renaissance italienne et qui date de 1875, est, à l'intérieur, très original et très brillant ; l'on est frappé, dès l'entrée, des particularités de son plan ; le grand escalier est orienté au sens inverse de l'ordinaire ; et la salle n'a que quatre rangées superposées de galeries et loges, y compris le rang correspondant chez nous aux baignoires. L'on y est au large, très au large même. Ce

(1) Par exemple, aux représentations de la Tétralogie, la scène des Nornes, prologue du *Crépuscule des Dieux*, est jouée avant le premier tableau de l'*Or du Rhin*, pour compenser le trop de longueur de l'une de ces « journées » et le trop peu de longueur de l'autre. Il n'est pas surprenant, après cela, d'entendre soutenir sérieusement à Budapest que, décidément, les drames de Wagner sont mal ordonnés. Ces révisions se pratiquent sous la direction du Capellmeister Bänke, à défaut de Nikisch qui a quitté Pesth pour Leipzig : faut-il y voir, comme certains, une revanche des juifs, si malmenés autrefois par Wagner ? Un diplomate m'affirme avoir entendu proclamer par de grands musiciens réunis à Pesth : Goldmark, Nikisch, Hubay, Popper et autres coreligionnaires de Meyerbeer et Halévy, que l'on pourrait tirer un fort bon « opéra » de l'*Anneau du Nibelung*, en donnant en une seule soirée une sélection des quatre « journées » !

Hosted by Google

théâtre, cela saute aux yeux, n'a pas été combiné en vue de la recette ; il contient relativement peu de places ; il est administré par un *Baron* qui jouit d'un traitement fixe de 50,000 francs et fait tout à sa fantaisie : cela se traduit par un déficit annuel de 600,000 francs, que comble la caisse de l'État.

Pesth a d'autres théâtres : le Théâtre National, *Nemzeti Szinhaz*, âgé d'un siècle, qui est la Comédie-Française de la Hongrie et qui possède en Mme Emilia Markus, une comédienne hors ligne, dont le nom doit être placé à côté de ceux d'Eleonora Duse et de Sarah Bernhardt; puis un théâtre allemand et un théâtre populaire ; enfin, le célèbre *Orpheum*, un séduisant music-hall ou Eden-Theatre bien supérieur au Ronacher de Vienne; on y retrouve, à côté de manifestations de « l'art » hongrois, le vieil esprit viennois, le *Wiener Witz*, exprimé à l'aide de nombreux mots français germanisés. Pesth entend aussi de la musique sérieuse, en une dizaine de concerts philharmoniques et en séances de musique de chambre par le quatuor Hubay-Popper.

L'un des endroits les plus amusants reste toujours cette jolie confiserie Kügler de la *Gizela ter*, ou place Gisèle, où se rendent et se pressent, l'après-midi, les grandes élégantes de la haute société pesthoise et les beaux officiers en uniformes. L'officier de hussards hongrois, surtout, attire les regards, par son brillant uniforme qui fait bien valoir sa stature élancée : kalpak à aigrette blanche, pantalon collant écarlate, attila bleu clair orné de fourrures ou paletot à chaînettes et agrafes en brillants. Spectacle vraiment charmant : au milieu de cette animation, de ravissantes serveuses vont et viennent, escadron léger et gracieux qui évolue sous l'œil sévère des patrons de l'établissement, très soucieux de la *respectability* de leur maison.

Les *kavé haz* ou cafés portent bien leur nom à Budapest; car ce qu'on y boit surtout, c'est de ce « divin » breuvage « que Virgile ignorait et qu'adorait Voltaire ». Ils sont pleins de monde à l'heure du premier déjeuner; les groupes d'amis y forment des « tables », lisant tous les journaux du matin et se mettant mutuellement au courant des nouvelles; l'heure

Hosted by Google

qu'on y passe n'est pas perdue, loin de là! Dans la journée et la soirée, les dames viennent également s'installer au café.

Les hôtels, à Budapest, sont en même temps les restaurants et les cafés du beau monde. Il y a nette démarcation entre ceux qui sont fréquentés par les israélites, l'hôtel *Hungaria*, notamment, et ceux qui sont exempts de « gentlemen de la Palestine ». On y soupe vers 10 heures, après les théâtres. Ici, comme à Vienne, existe l'habitude des trois pourboires : si vous donnez 80 *fillers* (1) au garçon qui consent à recevoir l'argent, vous en donnez 32 à celui qui vous a versé à boire et 16 à celui qui vous a servi votre repas ; l'encaisseur est responsable du payement et de la casse; il est débité de tout ce qui sort du buffet. Nous avons soin de goûter aux plats nationaux, entre autres le *gulyas* (bœuf étuvé et archi-épicé) et le *paprika huhn* (poularde préparée au paprika ou poivre de Hongrie, un proche parent du piment d'Espagne), mets délectables quand arrosés du vin « de sucre et de feu » de la célèbre montagne de Tokaj.

Au déclin des belles après-midi, la population de Pesth est toute entière dans la rue ou sur la terrasse des cafés. Tout ce monde s'égaye au son de la musique des tziganes, qui fait réellement partie intégrante de l'existence ici. A la promenade, dans les parcs, sur les bateaux, en chemin de fer, au bain, et ailleurs encore, ce sont des *csardas* (2) à perte d'ouïe ; partout il nous faut subir le charme de cette musique ensorcelée qui nous incite à brûler la vie. Elle nous poursuit jour et nuit dans la vaste salle à manger de l'hôtel *Hungaria*, installée dans une cour gaiement recouverte de verres de couleur. On aime les tziganes en Hongrie : leur talent musical est sans doute ce qui, dès les siècles de barbarie, a si bien disposé les Magyars en leur faveur et leur a valu les joies

(1) C'est le nom des *hellers* ou centièmes de *krone* en Hongrie. De même le florin devient ici le *förin*.

(2) La *csarda* est une danse des plus entraînantes : le cavalier tient sa dame à deux mains par la taille et la dame appuie ses bras sur les épaules du cavalier; le couple se livre ainsi à une gigue de plus en plus effrénée et tourbillonnante, soutenue par des rythmes de plus en plus précipités, parfois durant une heure et demie; c'est le paroxysme de l'extase du mouvement et du bruit. Cette danse, vous l'entendez bien, est une danse populaire. Cependant, elle se danse dans les

Hosted by Google

de la libre vie errante. Le sens de la musique est inné chez le jeune tzigane : la mélodie qu'il a entendue, il la reproduit à l'instant sur le violon, le violoncelle ou le *Czimbalon*, et va la répétant ensuite de fête en fête. Ce sont eux qui ont conservé les vieux airs nationaux des Magyars et ont alimenté par ces chants ardents la flamme de l'enthousiasme national (1).

Parmi cette population qui s'agite dans les rues de Budapest, on découvre moins de femmes vraiment belles qu'à Vienne; les plus jolies, assurément, sont des juives. Si la fille magyare, à la gorge puissante, aux brillants yeux noirs, à la bouche vermeille, au teint reflétant le vieil or, n'est pas belle, elle est bien pire : elle attire et retient; dans tout ce qu'on voit ou devine, on lit des promesses folles. Avec cela elle rend, paraît-il, des points à la sage Minerve et se borne à faire la fortune du bureau de tabac où elle vit et rayonne. En général, Budapest passe, pourtant, pour une capitale à mœurs accueillantes (2).

(*A suivre.*) J.-G. FRESON.

salons de Pesth; on fait cercle alors autour du couple exécutant. Comme la danse des derviches tourneurs en Orient, elle laisse une surexcitation nerveuse, un tremblement agité, et est fatale à ceux qui s'y livrent avec passion.

(1) Ces tziganes de Hongrie, les *Zigeuner*, forment un groupe spécial parmi les bohémiens de tous les pays; ils sont appelés *nation de Pharaon* (*Pharaon Nepek*) par le peuple, qui leur attribue une origine égyptienne. Leur origine véritable, toutefois, est hindoue; leur langue a des ressemblances frappantes avec les sept idiômes néo-hindous.

(2) Ce qui contribue certainement à refroidir les passions humaines en Hongrie, c'est que la recherche de la paternité y est permise. Cette législation, sans doute, a des avantages, mais elle présente aussi de graves inconvénients, m'explique un compatriote résidant à Budapest. Il suffit d'une plainte de femme pour que vous soyez cité devant le tribunal; et là le juge, sans se mettre en mal d'une enquête, vous pose une seule question : « Le défendeur peut-il jurer sur l'honneur n'avoir jamais été en relation avec la demanderesse? » Si vous n'en faites pas serment aussitôt, vous êtes condamné à pourvoir à la subsistance et à l'éducation de l'enfant jusqu'à l'âge de 14 ans, la pension à servir à la mère variant de 5 à 100 francs par mois suivant votre situation. Bien entendu, vous ne « reconnaissez « pas l'enfant; mais suivant le principe : « Il faut un père à tout enfant », l'on trouve juste qu'à vous, célibataire, incombe la charge de père nourricier d'un enfant naturel. Peu importe si l'enfant qui vous est imputé n'est pas le vôtre; un autre paye déjà ou payera bientôt pour le vôtre! Cela serait parfait, en vérité, sans les abus inévitables, les tentatives de chantage qui se produisent, et sans les revendications auxquelles le père supposé reste exposé toute sa vie.

Hosted by Google

CHARLES ROGIER [1]

Dans quelques mois sera inauguré le monument qu'élève la reconnaissance nationale au plus populaire des fondateurs de notre indépendance. Précédant cet hommage matériel, M. Ernest Discailles a rendu au vieux patriote un hommage moral qui mérite de fixer l'attention et dont les pages devront être lues désormais par quiconque voudra connaître sous toutes ses faces la grande personnalité de Charles Rogier.

Nous venons peut-être un peu tard pour parler de ces quatre volumes si touffus et si remplis. Des journaux étrangers les ont déjà justement loués, et même leur ont décerné des critiques qui équivalent à des éloges, puisqu'elles portaient sur les tendances de l'auteur et non point sur son œuvre, jugée digne d'une discussion approfondie. Mais, pour être tardive, notre appréciation n'en sera que plus mûre et plus impartiale, et éclairée par ces sentences venues du dehors.

C'est à la demande de la famille Rogier que M. Discailles a entrepris son grand ouvrage, ou plutôt qu'il a repris le travail à peine ébauché d'un publiciste de rare valeur et trop tôt enlevé, Maurage. Tout les documents, lettres, papiers laissés par le vieil homme d'État lui ont été confiés ; il y a pu puiser à pleines mains, et si quelques-uns d'entre eux ont été écartés par lui, c'est surtout à des raisons de haute convenance ou d'opportunité qu'est dû son silence sur ces pièces importantes. Mais si tout lui a été libéralement confié de ce qui pouvait contribuer

(1) *Charles Rogier* (1800-1885), *d'après des documents inédits*, par ERNEST DISCAILLES, 4 vol. in-8°. Bruxelles, J. Lebègue et C^ie^, 1893-1895.

Hosted by Google

à l'intérêt et à l'attrait de son ouvrage, il s'en faut que l'ouvrage lui-même ait été facile à mettre sur le métier. M. Maurage avait, nous dit M. Discailles, adopté un tout autre plan que le sien et rares sont les pages de son ami qu'il a pu reproduire en les signalant loyalement au lecteur. La cause en est que tous deux n'avaient trouvé dans les papiers de Rogier d'autres points de repère que quelques indications fort sommaires sur la suite de ses idées, voire sur la chronologie de son existence si bien remplie. Souvent sollicité d'écrire ses mémoires, tout au moins de rédiger des souvenirs, Rogier avait écarté cette offre. A Michel Chevalier, son fidèle ami, qui lui répétait cette invitation une dernière fois en 1868, il répondait : « Je suis bien vieux pour entreprendre une histoire de la Belgique, et je compte autour de moi trop de contemporains ou de fils de contemporains pour être entièrement libre et impartial dans mes appréciations. A plus forte raison devrais-je m'abstenir s'il s'agissait de mes mémoires, outre que je suis de l'avis de Montaigne, qui trouvait le moi haïssable. » Pourtant, en 1855, sorti du ministère depuis trois ans, écarté de la vie politique par l'ingratitude du corps électoral d'Anvers, il avait un instant souri à la pensée de rassembler quelques indications sur sa carrière et de céder ainsi aux instances de sa famille; mais l'exécution répondit mal à la pensée des siens. Quelques pages à peine, écrites à la diable et où souvent il est impossible de saisir le sens de certaines phrases, formèrent exclusivement les *Notes et souvenirs*, dont l'entête seul avait été soigné. A défaut de données autobiographiques plus précises, M Discailles a donc été forcé de rassembler un peu partout les éléments du portrait qu'il s'efforçait de tracer.

Dans ses grandes lignes, du reste, ce portrait nous était familier. Qui peut ignorer la jeunesse studieuse de Rogier, son talent de publiciste précurseur, son enthousiasme et son héroïsme de 1830, l'énergie avec laquelle, après la révolution, il s'attacha à consolider l'indépendance nationale, puis à diriger le pays dans les voies d'un progrès sage et gradué sous l'égide des vraies doctrines de liberté qui toujours inspirèrent ses actes? Ces phases diverses de la brillante carrière

Hosted by Google

de Rogier sont trop étroitement mêlées à l'histoire même de la Belgique moderne pour qu'il soit utile et presque nécessaire de les dépeindre. Mais si l'on connaît les actes, on n'en connaît point toujours les mobiles ; il y a, sous la froide histoire officielle, une histoire intime plus vivante, plus attachante surtout. C'est celle-là que l'on cherchera dans le volume de M. Discailles, et que souvent on y trouvera. A cet égard, on peut le dire, son livre contient maintes révélations inédites dont plusieurs ne manquent pas de piquant et qui font mieux comprendre nombre de points restés un peu obscurs pour le vulgaire dans les événements qui se sont succédé depuis 1830.

Nous passerons rapidement sur tout ce qui se rapporte à l'enfance, à la jeunesse de Rogier, à ses lectures, à son professorat, à ses succès universitaires, contés avec quelque complaisance par M. Discailles et où il aime à voir le germe des idées de l'homme d'État, du futur ministre de l'instruction publique. A coup sûr, il y a là des renseignements utiles à puiser et qui expliquent assez bien la préférence ainsi que la compétence témoignées par Rogier pour tout ce qui touche aux choses d'enseignement ; mais ce qui offre plus d'intérêt à nos yeux, ce sont ses débuts dans la politique et ces liens étroits d'amitié contractés avec des esprits supérieurs, si noblement et si fortement trempés, Devaux et Lebeau, notamment. Quel tempérament de journalistes sagaces, quelle vigueur et quelle solidité de pensée se rencontrent dans les écrits de cette jeunesse vaillante, préparée par de solides études à toutes les luttes de la vie publique ! Bien qu'ayant contribué par son opposition habile à fomenter le mouvement de 1830, il semble pourtant que ce mouvement l'ait surprise sans qu'elle fût bien préparée à en diriger le cours. Précipitée par les événements de Paris, la révolution belge fut en effet pour tout le monde une surprise et, lorsqu'après être couru à Bruxelles avec ses volontaires liégeois, tous entraînés par leur intrépidité, Rogier se trouva en face de la réalité brutale, incertain du lendemain, dans une ville inconnue et lente à s'aventurer, il n'est pas étonnant qu'il ait, dans une heure de décourage-

Hosted by Google

ment, abandonné une lutte qui paraissait sans issue. La vaillance populaire le ramena bien vite à Bruxelles, et dès lors, confiant dans ses troupes autant que dans sa cause, il resta au premier rang et fut l'un des plus glorieux chefs de l'armée improvisée qui reconquit l'indépendance nationale.

On n'a point dit, et nous n'en trouvons point une trace dans ce livre, quels furent les sentiments qui s'emparèrent de Rogier quand, de Genappe, presque au pied du lion de Waterloo, il entendit la fusillade de Bruxelles le rappeler au combat. Il y eut là, sans aucun doute, dans son esprit et dans son cœur, une de ces impressions uniques et capitales dans la vie d'un homme : le voile de l'avenir s'ouvrant comme par magie pour lui montrer la victoire prochaine et les fruits qu'elle devait faire croître sur le sol enfin affranchi de la patrie. Jamais, en tout cas, cet inoubliable moment n'a dû s'effacer de la mémoire de Rogier ; il lui inspira cette confiance qui fait les vainqueurs, il le convainquit de l'existence de notre nationalité et l'enflamma jusqu'à la fin de ses jours de cet ardent patriotisme qui fit sa force et restera son plus beau titre à la gratitude publique.

Mais, quelle que fût l'ardeur de ce patriotisme, elle ne suffisait pas à combler l'absence d'une préparation suffisante à la direction des événements. Rassemblés par leur haine commune pour le régime qu'ils avaient abattu si rapidement, les hommes de 1830 manquaient trop de cette unité de pensées et de vues qui sont indispensables à la conduite d'un pays. Ils commirent une double faute, celle de se laisser griser par leur victoire et de ne pas penser qu'elle aurait de cruels retours s'ils n'organisaient point une force militaire, régulière et forte ; celle ensuite de trop regarder du côté de la France et d'attendre d'elle une aide souveraine pour toutes les conjonctures. Le royaume des Pays-Bas avait été l'œuvre peut-être mal exécutée, mais à coup sûr très réfléchie des grandes puissances. On en avait fait une barrière contre la France et l'une des garanties du repos de l'Europe. C'était donc à rassurer les puissances qu'il fallait s'attacher avant tout, et l'on devait songer qu'en allant exclusivement vers la France, on

Hosted by Google

les alarmait, au contraire, on les aliénait sans pouvoir espérer beaucoup de la monarchie de Louis-Philippe, sujet elle-même de défiances extrêmes et qui ne pouvait consolider son trône qu'en les apaisant. Si Rogier ne peut être accusé d'avoir partagé l'erreur de ceux de ses collègues du gouvernement provisoire qui s'en tenaient à la légende de la levée en masse et de l'invincibilité des armées de volontaires, peut-on dire qu'il n'ait pas versé dans la seconde? Il ne fut guère éloigné de se rallier à la forme républicaine et l'on nous apporte ici le canevas d'un discours préparé dans ce sens pour le Congrès; il se montra l'un des plus chauds partisans de la candidature du duc de Nemours. Sous ce double rapport, Devaux voyait plus juste et mieux que lui, Lebeau aussi, qui soutenaient également la cause du prince Léopold de Saxe-Cobourg et se trouvaient ainsi en communauté de sentiments avec lord Palmerston. Supposez le prince Léopold élu roi des Belges dans les premiers jours de 1831, il est certain que son élection eût écarté les plus graves obstacles à une paix rapide et honorable. La Belgique se fût trouvée placée dans la situation fort avantageuse que lui octroyait le traité des XVIII articles, au lieu de devoir subir les dures conditions des XXIV articles; nous eussions, avec une dette très faible, conservé tout le Limbourg et le Luxembourg, ainsi que la liberté de l'Escaut et peut-être ses deux rives. Devenu roi, Léopold Ier a pu souvent signaler ces conséquences des retards apportés à son élection. Encore faut-il se féliciter de ce que celle-ci ait enfin eu lieu, de préférence à des combinaisons parfois fantaisistes et dont les conséquences eussent été incalculables. Nous apprenons même que quelques amis dévoués avaient songé à faire un roi de Rogier, proposition qui, d'ailleurs, n'eut aucune suite (1).

Mais si Rogier se laissa entraîner par ses sympathies françaises plus loin que ne l'eût comporté le souci éclairé de notre avenir, du moins faut-il rendre témoignage de son opposition énergique à l'idée, fort soutenue jusqu'au sein du Congrès, d'une réunion plus ou moins déguisée à la France.

(1) Vol. II, p. 86.

Hosted by Google

Lors des troubles au Borinage comme dans les dramatiques événements d'Anvers et de Gand, on le voit inébranlablement attaché aux couleurs de la révolution et repoussant avec autant de force une annexion qu'un retour des Nassau. Du reste, il ne lui avait pas fallu bien longtemps pour se convaincre des nécessités véritables de la politique. Il fut vite aussi favorable au prince Léopold qu'il l'avait été au duc de Nemours, et jamais certes le nouveau Roi ne put douter de sa fidélité ni de son dévouement.

Emporté par la générosité de son cœur et par ses souvenirs d'enfance vers une alliance étroite avec nos voisins du Midi, Rogier ne le fut-il pas aussi quand furent décrétées les principales dispositions de la Constitution? C'est l'union des catholiques et des libéraux qui avait assuré le succès de la révolution, c'est elle qui devait faciliter les débuts de notre nationalité renaissante. Mais était-il bien d'une politique perspicace de ne pas prévoir qu'elle disparaîtrait un jour et que, plus que partout, sur cette terre de Belgique, renaîtraient les luttes séculaires entre l'Église et le pouvoir civil? On s'en était bien douté à l'étranger et ce ne sont pas les avertissements qui manquèrent aux libéraux du Congrès. Plusieurs d'entre eux en tinrent compte et s'efforcèrent de tracer avec soin les limites de l'action du clergé. Rogier ne fut pas de ceux-là. Avec beaucoup de ses amis, il croyait à la sincérité des protestations libérales des catholiques d'alors, il se figurait que l'école des Lamennais et des Montalembert représentait les véritables tendances de l'Église et tenait pour caution suffisante ce que lui disait Lafayette (1) des sentiments de Félix de Mérode. Son réveil n'en dut être que plus dur quand les encycliques de 1832 vinrent lui démontrer que la papauté restait fidèle à ses anciennes doctrines, quand, presque tous, les jeunes réformateurs de 1830 baissèrent la tête et suivirent les ordres du Saint-Siège. Nous ne trouvons pas non plus dans ce livre de trace écrite des désillusions de Rogier; mais sa vie publique est là pour nous prouver que plus d'une

(1) Vol. II, p. 88.

Hosted by Google

fois il dut regretter son entraînement excessif lors du vote de certaines dispositions de notre pacte fondamental. Invariablement respectueux de l'autorité morale et religieuse de l'Église, n'ayant jamais proféré contre elle une seule parole dont on ait pu faire état dans des débats passionnés s'il en fut, et qui durèrent pour lui près d'un demi-siècle, il pensa, à n'en pas douter, que la violence de nos luttes intérieures eût pu être évitée si la situation politique du clergé avait été réglée avec plus de prévoyance et de sagesse.

Il est aisé, en lisant la Constitution belge, de voir que l'Église et ses mandataires ont été partie présente lors de sa rédaction. Par contre, la royauté n'y était point et, avant même d'accepter la couronne qui lui était offerte, Léopold Ier l'avait fait finement remarquer à la députation du Congrès national. Est-il donc surprenant que, monté sur le trône, il ait cherché souvent à accroître en détail ce que la Constitution lui avait si parcimonieusement mesuré? Une grande partie des pièces inédites du livre de M. Discailles est relative à ces conflits, sans cesse renaissants, entre le Roi et ses ministres sur mille points qui ont, à distance, grandement perdu de leur importance. Lettres de Léopold Ier, lettres de Rogier, lettres de Van Praet, l'intermédiaire si prudent et si sûr de la Couronne avec ses conseillers, nul ne les lira sans curiosité ni sans profit, car on y trouve l'explication de nombre d'incidents ou d'événements de notre vie parlementaire. M. Discailles a justement trouvé dans cette correspondance la raison de certains attermoiements de la politique des ministres libéraux et parfois il se demande si les cabinets conservateurs rencontraient de la part du Roi les mêmes obstacles et les mêmes répugnances. La question a paru hardie à un écrivain conservateur anglais, qui n'a pas été éloigné de traiter notre auteur de démagogue et de factieux. Elle mérite pourtant qu'on s'y arrête et qu'on élucide le point qu'elle soulève. Elle le mérite d'autant plus que, à l'insu sans doute du publiciste anglais dont nous venons de parler, les hommes politiques belges qui se prétendent conservateurs ne se sont pas fait faute de critiquer certains actes de notre premier Roi quand ils ne

Hosted by Google

cadraient pas exactement avec leurs désirs et leurs sentiments propres. Il semble cependant assez facile de démêler les mobiles qui guidaient Léopold Ier dans ses rapports avec ses ministres, quels qu'ils fussent. Protestant de confession, aristocrate de sentiment et d'origine, Léopold, souverain d'une nation essentiellement catholique, s'attachait à faire preuve vis-à-vis des mandataires du parti clérical d'une impartialité qui a parfois un peu dépassé les bornes, mais dont l'essence même était à l'abri de tout reproche; et, d'autre part, sentant à son arrivée en Belgique l'aristocratie assez rebelle aux institutions nouvelles, orangiste pour tout dire, il voulut la rattacher à lui et en faire, comme partout, l'un des appuis de son trône. Il redoutait, plus encore pour l'institution royale que pour lui-même, les outrages dont les journaux cléricaux semblent de tout temps s'être fait une spécialité envers le monarque, quand il ne s'associe pas servilement à leurs vues. Il ne pouvait pas toujours échapper à l'influence d'un entourage où certaines dames n'étaient point les plus calmes et dont on ne modifiait pas le personnel, suivant le sage exemple de la cour d'Angleterre, à chaque changement de ministère. Ajoutons que, à ses yeux, l'animosité de nos luttes politiques constituait un danger pour une nation jeune, difficilement admise dans le concert européen, et qui ne pouvait y prendre rang honorable qu'à force de prudence et de sagesse. Cette idée du Roi, elle se trouve publiquement exprimée dans la fameuse lettre de 1856 qui suivit le retrait de la loi des couvents; elle est répétée vingt fois sous d'autres formes dans sa correspondance avec Rogier. Léopold Ier put se tromper parfois sur la nature exacte de ses devoirs; jamais du moins il n'en perdit le sentiment, quelles que fussent les difficultés et la délicatesse de sa tâche. Dans ses curieux mémoires, le baron de Stockmar nous a révélé que souvent le Roi eut des accès de découragement et de mélancolie aux débuts de son règne. Il regrettait le trône de Grèce qu'il avait failli occuper; il se voyait, sur ce sol imprégné de tant de souvenirs, guidant un peuple rajeuni, ouvert à toutes les espérances, appelé peut-être à toutes les destinées. Bruxelles lui paraissait alors bien

Hosted by Google

triste et la Belgique bien resserrée dans ses étroites frontières, Athènes, l'Hellade entière se présentaient à ses yeux attristés. Ne lui avait-il pas fallu renoncer à ces rêves dont il avait fait la confidence à Joseph Lebeau avant sa venue : le territoire belge agrandi jusqu'à la Moselle, le pays prenant un rapide essor et jouant un rôle politique et commercial considérable dans les destinées de l'Europe (1)? D'autres fois, il songeait à la place prépondérante qu'il eût occupée auprès de sa nièce Victoria et à son action sur la politique de la grande Angleterre (2). Et puis l'étroitesse de nos horizons le frappait et le peinait plus encore que l'étroitesse de notre sol. On le voit revenir à plusieurs reprises sur ce sujet dans des lettres, et le reproche était mérité. Qu'on rassemble tous ces traits, qu'on pense aux cruelles souffrances physiques qu'il endura pendant les dernières années de sa vie et l'on comprendra mieux les actes du premier roi des Belges, ses lenteurs, ses hésitations, chaque fois qu'il s'agit de mesures purement politiques, soit de lois nouvelles, soit de mutations ou de révocations de fonctionnaires; son initiative et son impatience, au contraire, quand les questions à résoudre touchent à notre état militaire ou à la politique extérieure. Non, le Roi, pour nous servir d'une expression familière, n'était pas toujours commode à vivre pour ses ministres et en particulier pour ses ministres libéraux; mais il savait pourtant apprécier leurs services et leur caractère, les aider au besoin de son influence personnelle à l'étranger, les encourager dans les grandes mesures purement administratives ou économiques entreprises par eux. Rogier avait su conquérir d'emblée son estime et sa sympathie par la chaleur de son cœur et la hardiesse de son esprit. Il n'eut point de plus obstiné collaborateur dans la création du chemin de fer et, longtemps après, dans le rachat du péage de l'Escaut, deux actes à jamais mémorables qui pansaient les blessures graves saignant à nos côtés depuis notre séparation d'avec la Hollande; il reçut son concours et ses éloges mérités dans l'œuvre de salut qui arracha les Flandres au paupérisme. Et n'est-ce

(1) Vol. II, p. 145.
(2) Vol. III, p. 178.

Hosted by Google

point Rogier encore auquel l'héritier du trône s'adressait de préférence quand il exposait ses plans heureux d'embellissement, de réformes, de tentatives coloniales dans des lettres qui constituent également un attrait sérieux pour le lecteur?

Pour en revenir au livre de M. Discailles et pour dire sur lui toute notre pensée, nous sommes un peu d'avis que, plus prolixe en d'autres parties, il aurait pu s'étendre davantage sur ces périodes marquantes entre toutes de l'œuvre de Rogier. Celui-ci avait, à son habitude, formé des dossiers complets de la matière avant de s'arrêter à un dessein et d'en poursuivre l'exécution, et ces dossiers contenaient des rapports écrits sur place par des délégués de haut mérite, tels que Smits, Veydt ou Lambermont. Nous en aurions pu avoir moins que de courts extraits qui nous rendent encore plus curieux du reste et qui eussent mieux encore fait comprendre toute l'étendue, tout le prix, toute l'habileté du rôle joué par l'homme d'État libéral (1).

Sur un autre point encore, un peu plus de détails n'eût pas été superflu : nous voulons parler de l'affaire du Luxembourg. On le savait, et M. Discailles le relève justement, la solution donnée à cette affaire ulcéra le cœur de Rogier tout autant que celui de M. Van de Weyer; elle fut pour tous deux le signal d'une retraite qui ne se fit pas longtemps attendre, mais qui, prudemment, eut pour prétexte d'autres motifs. Les deux vieux membres du gouvernement provisoire avaient, dit M. Discailles, entrevu la possibilité de « faire rentrer dans la grande famille belge d'anciens frères qu'elle pleurait toujours », il leur fallut renoncer à ce beau rêve, « plus qu'avec de la tristesse, avec de la douleur ». La preuve en est dans la lettre touchante écrite à Van de Weyer par Rogier, le 9 mai 1867, et dont nous trouvons ici des extraits. N'aurait-on pu la citer tout entière, cette lettre, et y joindre d'autres documents montrant que, si on l'avait voulu, le retour du Luxembourg à la Belgique se serait aisément accompli et qu'il ne dépendit pas de Rogier que ce retour eût lieu aux conditions

(1) Rogier conçut par exemple, détail généralement ignoré, la première idée des chemins de fer vicinaux. — Vol. III, p. 7.

Hosted by Google

les plus avantageuses? Le plus énergique opposant à cet acte, que le pays aurait salué de ses acclamations, fut M. Frère-Orban. Il est mort aujourd'hui et sa mémoire aussi est assez honorée, ses éclatants services sont assez reconnus pour que l'on puisse constater qu'à ce moment de sa carrière, administrateur et financier hors ligne, il n'avait point encore accordé aux questions de politique extérieure l'importance que les événements le contraignirent à leur reconnaître plus tard et que son haut esprit sut alors discerner dans toute son ampleur.

Nous l'avons dit en commençant, notre intention n'était pas de refaire dans ces courtes lignes le récit, fût-il succinct et rapide, de la vie politique et parlementaire de Rogier; nous ne pouvons songer davantage à donner ici une analyse du livre de M. Discailles. Ne serait-ce pas, du reste, émousser la curiosité du lecteur que de passer en revue chaque section, chaque chapitre? Mais comment ne pas dire l'impression d'ensemble qui reste de la lecture de ces discours, de ces lettres, de ces écrits de Rogier, des conseils, des encouragements et parfois des remontrances des fidèles amis qui partagèrent jusqu'à la mort ses joies et ses épreuves? Que de maturité dans leurs pensées à tous, que de sérénité, de dignité en face de l'attaque la plus odieuse ou de l'ingratitude la plus noire! Aucun outrage ne leur fut ménagé. Avec une perfidie sans nom, on dénaturait leurs paroles et leurs idées, on les attaquait dans leur honneur, on tentait de souiller d'ignominie le nom pur et sans tache qu'ils portaient fièrement. La lutte et la haine des partis, on peut dire qu'ils les ont connues dans toute leur hideur. Ne fallut-il pas que Rogier intentât et gagnât un procès retentissant pour faire taire la calomnie qui lui donnait pour père le bourreau d'Amiens? Et pourtant, leur âme à eux restait inaccessible au fiel ou à la rancune. Dédaigneux des vanités du pouvoir, ils étaient justement soucieux de son prestige et de sa force, et leur colère ne surgissait, bientôt apaisée, qu'en face de quelque palinodie trop audacieuse, de quelque reproche gratuit à leur patriotisme. Sortant du ministère, Rogier retournait dans la petite maison dont

Hosted by Google

la générosité de ses amis devait le faire un jour propriétaire ; il y retrouvait bientôt toute la verve de ses vingt ans pour rimer quelques pièces badines ou charmantes ; il projetait un ouvrage sur le mérite des femmes du XVI^e^ siècle et des femmes belges en particulier ; il se rendait de là au milieu des enfants de sa crèche, et calmé, retrempé par ses joies intérieures, il perdait jusqu'au souvenir des injures dont on l'avait abreuvé. Force fut bien, d'ailleurs, de désarmer un jour devant lui. La noblesse de son caractère, l'intégrité de sa vie avaient fait taire la médisance la plus acharnée. Sorti du pouvoir aussi pauvre qu'il y était entré, il imposait le respect et commandait l'estime à ses adversaires. Ses dernières années furent presque une apothéose ; les éclatantes manifestations de 1880 et de 1882 — cinquantenaire de son séjour au Parlement — lui montrèrent qu'il est une justice en ce bas monde et que la faveur publique ne s'égare pas toujours dans ses choix. Comblé d'ans et d'honneurs, il s'éteignit entouré de la douleur de tout un peuple, pleuré comme un père par la Belgique qu'il avait rappelée à la vie avant de la féconder par le progrès.

M. Discailles a raison de le dire, une pareille vie est un exemple autant qu'un enseignement. Il faut opposer de tels hommes, se consacrant sans réserve à la chose publique, accessibles à toutes les idées généreuses et disposés à les servir dans ce qu'elles ont de pratique et d'opportun, ne ménageant nul sacrifice pour assurer la défense efficace et pour accroître le patrimoine de gloire de la patrie, il faut les opposer à la fois à ceux que tentent toutes les aventures ou qui appellent toutes les réactions, à ceux aussi que séduit une coupable indifférence et dont le cœur ne sait plus battre pour le beau, le bien et le vrai.

Dans une des solennités dues à son intelligente initiative, la première distribution des prix aux lauréats des concours de l'enseignement moyen, le 25 septembre 1840, Rogier prononçait ces éloquentes paroles :

« La fête à laquelle nous vous avons conviés pour la première fois est inspirée par un vif sentiment de la nationalité.

Hosted by Google

Une pensée d'avenir la domine : c'est la fête de la jeunesse, la fête de l'intelligence, la fête du maître et de l'élève; c'est le triomphe du travail pacifique après de pacifiques combats... Les enfants de la Belgique ne se livrent en ce jour qu'à des luttes scientifiques. Mais ces luttes aussi ont leur gloire, mais la patrie couronne aussi les vainqueurs. Elle attend d'eux qu'ils assurent par leurs travaux ce que d'autres ont cherché à conquérir par leur sang : une nationalité, un rang pour la Belgique parmi les nations les plus civilisées. »

La jeunesse de 1840 a répondu à l'appel et aux vœux de Rogier. Oserions-nous dire que la génération qui l'a suivie marche vraiment sur ses traces et que le grand patriote assisterait sans douleur aux spectacles dont nos yeux sont aujourd'hui trop souvent affligés? Quelle voix viendra comme la sienne rappeler notre jeunesse à ses devoirs envers la patrie avec assez de force et de prestige pour l'entraîner tout entière derrière lui sous les plis du vieux drapeau de 1830?

JULES CARLIER.

Hosted by Google

ARTS DE LA FEMME

Les lecteurs de la *Revue de Belgique* connaissent assurément la mission dont le gouvernement belge avait chargé Mlle Marguerite Van de Wiele, en 1891, auprès des écoles féminines d'art et d'art industriel de la ville de Paris. Il en fut beaucoup question dans la presse à l'époque. Le rapport, adressé, à la suite de cette mission, par Mlle Van de Wiele, au ministre de l'intérieur, de l'instruction publique et des beaux-art, fut jugé si remarquable par la Commission de perfectionnement des arts du dessin, que celle-ci, pour en marquer la valeur et la grande utilité, en faisait autographier immédiatement un certain nombre d'exemplaires.

Puis, des années passèrent, et le rapport de Mlle Van de Wiele, réédité une première fois par l'administration, a été si souvent demandé au ministère par des spécialistes belges et étrangers, qu'à l'heure présente cette pièce y est devenu extrêmement rare. Sans doute, jugera-t-on nécessaire d'en approvisionner à nouveau les réserves officielles. En attendant, nous croyons faire œuvre opportune en publiant ici ce rapport dont on ne saurait nier le mérite intrinsèque ni le caractère d'intérêt général.

Bruxelles, le 18 juillet 1891.

MONSIEUR LE MINISTRE,

Conformément à la dépêche que vous avez bien voulu m'adresser le 24 avril, je me suis rendue à Paris, afin d'y étudier l'organisation et le fonctionnement des plus importantes parmi les écoles d'art et d'art industriel de cette ville, à l'usage des femmes.

Quelques-unes m'ont paru vraiment dignes d'intérêt et, notamment : l'*École nationale des arts décoratifs*, située rue de Seine; les *Maisons de la Légion d'honneur* (qui relèvent de la Grande Chancellerie); l'*École professionnelle* (municipale) de la rue Bossuet; enfin, celles de la *Fondation Élisa Lemonnier*.

Dans tous ces établissements, fort divers, l'on s'occupe,

Hosted by Google

plus ou moins exclusivement, mais selon une méthode à peu près pareille, de l'étude du dessin en vue de son application à l'industrie, et il me suffira de citer le programme de l'un d'entre eux pour vous faire connaître celui des autres; à l'*École nationale des arts décoratifs*, cent-cinquante élèves, de douze à vingt-cinq ans, reçoivent un enseignement qui se décompose ainsi :

1° Le dessin linéaire et géométrique;
2° La perspective et le tracé des ombres;
3° Le dessin de l'ornement;
4° La composition de l'ornement;
5° Le dessin et l'aquarelle d'après la plante vivante;
6° L'anatomie;
7° Le dessin de la figure d'après la bosse, l'écorché et le nu;
8° L'histoire de l'art et des industries qui s'y rattachent;
9° L'architecture.

Ce programme est identique à celui imposé aux jeunes gens qui fréquentent l'*École des arts décoratifs;* les mêmes maîtres enseignent dans les deux sections et si, jusqu'à présent, les résultats obtenus par les élèves femmes n'ont pas été tout à fait aussi pratiques qu'on l'aurait souhaité, cela est dû à l'ambition très générale qui poussait ces jeunes personnes vers le grand art, sans beaucoup de discernement. Au lieu de former des ouvrières d'élites, capables de gagner leur vie à l'aide d'un métier d'art où elles se seraient distinguées, on en arrivait ainsi à augmenter le nombre des déclassées obscures car, ici, comme partout, ne se révélait que bien exceptionnellement le talent de haute envolée qui eût pu réussir dans le domaine des arts de sélection.

Autre chose encore détournait ces enfants du but essentiel que les fondateurs de l'école se sont évidemment proposés : c'était le rêve prometteur et honorifique de l'obtention du brevet qui permettra un jour de devenir institutrice dans quelque établissement officiel de Paris, de la province, voire des colonies. L'action de décerner ce diplôme entraînant une sorte d'engagement tacite à le faire servir, on s'explique pourquoi tant de jeunes filles se tournaient de ce côté plutôt

Hosted by Google

que d'un autre où elles auraient trouvé assurément une bien meilleure, une bien plus féconde exploitation de leurs capacités.

Cette idée malencontreuse de devenir illustre ou d'entrer dans l'enseignement, je l'ai observée, plus ou moins vivace, plus ou moins opiniâtre, dans presque toutes les écoles d'art qu'il m'a été donné de visiter à Paris; c'est l'écueil auquel se buttent les efforts des esprits les plus clairvoyants, les mieux renseignés sur la question. Il provient de l'aveuglement un peu naïf de la caste à laquelle appartiennent, pour la plupart, les jeunes personnes fréquentant ces institutions, et où l'on en est encore à considérer comme extraordinairement lucratif l'exercice du grand art; comme éminemment doux et agréable, celui du professorat.

Les parents qui se décident à envoyer leurs filles à ces écoles plutôt qu'à l'atelier, renoncent, par cela même, aux avantages pécuniaires que l'atelier procurerait dès après le temps, relativement court, de l'apprentissage. C'est un gros sacrifice auquel on se résignerait moins délibérément sans la perspective d'une fin brillante, flatteuse pour la vanité. Mais si l'on pouvait leur garantir ces avantages, peut-être bien que ces mêmes parents, abandonnant toute espérance trop ambieuse et fatalement décevante, les choisiraient encore, de préférence; que d'autres parents, peu ambitieux, ceux-ci! et que la question financière avait, seule, dirigés jusqu'alors, entre elles et l'atelier corrupteur, les choisiraient aussi.

Ce serait tout bénéfice pour eux, car la préméditation de former des « artistes » proprement dits, ne saurait jamais avoir aucune bonne conséquence, le talent étant un don originel, une qualité instinctive sinon absolument réfractaire à toute culture, au moins si indépendante des règles que mieux vaut laisser à la nature le soin d'en provoquer l'éclosion à sa guise; quant à la situation de maîtresse officielle de dessin, on se rend compte de ce qu'elle peut avoir de profitable, en France, pour le moment, quand on connaît les chiffres douloureux des récentes statistiques: 6,139 institutrices diplomées attendent un emploi de la ville de Paris qui, chaque

Hosted by Google

année, dispose seulement de 54 places d'institutrices; et le même écart entre le nombre des solliciteuses et celui des fonctions qu'on pourrait leur conférer est signalé partout, dans les différentes administrations de qui relève l'enseignement public.

Après cela, très peu de professions libérales étant ouvertes aux femmes, on se demande ce que celles-ci deviendront et s'il n'aurait pas mieux valu que leur travail, leur intelligence et leurs bonnes volontés se fussent portés vers l'application utile des connaissances acquises par elles en vue d'un avenir consacré à la pédagogie.

École nationale des arts décoratifs — Les modifications apportées à l'interprétation du programme de *l'École nationale* où, depuis le commencement de cette année, on s'est résolu à accorder une certaine suprématie à l'enseignement technique, fourniront bientôt, sans doute, quelque indiscutable argument pour fortifier cette hypothèse; je ne doute point qu'on n'arrive-là, dans un avenir prochain, à citer, parmi la liste des lauréates, moins de femmes peintres ou sculpteurs d'un génie douteux, moins d'institutrices en disponibilité et plus d'artisanes excellentes, en état d'arrondir bellement, par leur salaire, le budget de la famille.

Plusieurs écoles municipales et celles de la *Fondation Lemonnier* ont réalisé cet idéal; même, elles sont parvenues à procurer de l'ouvrage payant à leurs élèves: c'est qu'en France, comme en beaucoup de pays, l'apprentissage change d'habitude : insensiblement, il délaisse l'atelier pour l'école professionnelle, à qui reviendra peut-être, un jour, la tâche de garantir à la fois la supériorité et la prospérité des industries nationales.

Toutefois, l'établissement dont il s'agit, qui n'est pas une école professionnelle ni philanthropique mais, proprement, une académie de dessin, ne saurait s'astreindre à faire du commerce. De plus, le revenu annuel dont il dispose — 40,000 francs, fournis intégralement par le Gouvernement, car son enseignement est gratuit, — ne lui permet point de courir les chances de transactions aventureuses. Il se borne à rétribuer ses professeurs, à payer son matériel, les modèles

Hosted by Google

nécessaires aux leçons..., et c'est fort méritoire s'il clôture sans déficit. Mais les réformes introduites là depuis peu ne laissent pas que d'être intéressantes : toujours dans cette préoccupation de ne point fourvoyer, sous prétexte d'éducation artistique, de jeunes intelligences en des carrières plus séduisantes que réellement enviables, plus remplies de désillusions que de succès, et bien persuadé, d'autre part, qu'aucune entrave, qu'aucun vent contraire n'empêcheront jamais de s'épanouir la fleur précieuse des vocations certaines, le directeur actuel, d'accord en ceci avec l'administration, s'est fait un devoir d'armer plus solidement ses élèves contre les difficultés de l'existence.

A cet effet, et pour obéir aux exigences modernes, il a pensé à introduire un principe nouveau dans son enseignement des arts appliqués : les élèves de *l'École nationale,* se détournant un peu de l'étude de la figure, travaillent aujourd'hui d'après les éléments naturels : fleurs, feuilles, fruits, coquillages..., en vue de les adapter à une décoration d'un genre pittoresque et non plus en s'inspirant servilement des modèles de l'antiquité ; au lieu des exemples consacrés des différents styles, des monotones feuilles de chêne, de laurier, d'acanthe ; des palmettes grecques, de la fleur de lotus des Chinois, de la fleur de papyrus des Égyptiens, nous voyons règner là les plus humbles végétations de nos jardins, de nos prairies, de rivières : la plante vivante est exploitée par les élèves de *l'École nationale* avec le souci d'en tirer des thêmes d'ornementation affranchis du joug classique..., et elle est analysée dans son ensemble et dans ses parties ; on la dessine, on la sculpte, on la burine sous tous les aspects, dans toutes ses attitudes ; on en fait des sujets de frise, des « motifs » pour papiers de tenture et pour étoffes brochées, des décorations pour la céramique, des détails de moulures. Une liberté presque entière est laissée à ces fillettes dans le choix, la disposition, l'arrangement de leur modèle ; et ainsi se manifestent clairement leur bon goût, leur sentiment esthétique, le tour particulier de leur inclination. Les cahiers de devoirs de l'établissement sont d'une variété extrême, et c'est à peine si

Hosted by Google

l'on découvre, entre ces planches de gouache ou de pastels, l'espèce de parenté qui relie les intelligences soumises à la même culture : chacune à son cachet original, son accent distinctif, une caractéristique qui appartient plutôt à l'élève qu'au maître.

C'est un premier succès très sérieux ; au reste, le système d'instruction d'après les éléments naturels arrachés à la réalité vivante, lequel n'est pas d'une nouveauté absolue, mais qui, là, avait peu servi, ce système dont tous les peuples artistes du passé ont fait usage et qui est la logique même, ne pouvait manquer de donner des résultats immédiatement efficaces.

Maisons de la Légion d'honneur. — Déjà, il s'est introduit des écoles officielles, dans celles de la *Légion d'honneur*, où l'étude du dessin avait toujours été très poussée, mais de façon assez conventionnelle ; c'est ainsi que les pensionnaires de la *Maison de Saint-Denis* s'occupaient encore, il n'y a pas fort longtemps, à copier non les sites qu'elles avaient sous les yeux et qui en valent la peine, puisqu'elles habitent le couvent des anciens abbés de Saint-Denis, dont le parc et les jardins sont incomparables, mais de vieilles gravures sur bois. Elles accommodaient ces modèles à tous leurs besoins artistiques, en tiraient successivement des fusains, des aquarelles, le sujet d'une plaque de faïence, jusqu'à des tableaux à l'huile !

La plupart des élèves sortaient de là avec un bagage de notions esthétiques singulièrement faussées, et c'était bien juste si, livrées à elles-mêmes, elles parvenaient à colorier gentiment les lames d'un éventail, à peindre une branche de glycine dans le fond d'une assiette, à enduire quelque médiocre coffret d'une imitation de *vernis Martin*. Ces talents-là, fort convenables pour tels amateurs qui ne leur demandent qu'une distraction éphémère, étaient insuffisants à doter d'un gagne-pain des demoiselles sans fortune. On s'en est aperçu, on s'en est ému et l'on remédie à cet état de chose.

A la *Légion d'honneur*, comme à l'*École nationale des arts décoratifs*, on en est donc aujourd'hui à une période de transition, et mes renseignements sur ces institutions ne sauraient avoir rien de définitif ni de bien catégorique. Les transforma-

Hosted by Google

tions apportées à la méthode naguère en vigueur, me paraissent excellentes, dictées par le bon sens et par une louable concession au goût moderne rationnel et pratique ; mais il n'est possible de juger vraiment un système d'éducation qu'aux fruits qu'il a donnés, et c'est à peine si j'ai pu voir des fleurs à Saint-Denis et rue de Seine. Je m'empresse de constater, toutefois, la qualité de cette floraison, qui promet une abondante récolte.

École professionnelle municipale de la rue Bossuet. — Si mes notes sur l'*École nationale* et les *Maisons de la Légion d'honneur* demeurent forcément sans conclusion, il en sera tout autrement pour celles qu'il m'a été permis de recueillir concernant les établissements de la *Fondation Élisa Lemonnier* et une école municipale à laquelle je m'arrêterai peu, car elle a été créée à l'instar de celles-ci : je veux parler du *cours professionnel* de la rue Bossuet, où l'on peint sur porcelaine d'une manière remarquable et selon les bonnes traditions des anciens céramistes de Limoges et de Rouen; où l'on exécute de merveilleuses tapisseries d'un écoulement facile dans le commerce; un magasin de Paris y achetait, dernièrement, des portières au prix de 400 francs le mètre carré.

Écoles de la fondation Élisa Lemonnier. — Mme Élisa Lemonnier, une personne de haute intelligence et de grand cœur, qui, chargée longtemps de la direction d'un atelier d'industrie féminine, avait été frappée de l'ignorance complète de ses ouvrieres en tout ce qui n'était pas strictement leur métier manuel, fondait, en 1862, la première école professionnelle pour les jeunes filles qui ait existé en France. Cette institution obtint un rapide succès, et d'autres, exactement calquées sur celle-ci pour la méthode et les détails de l'organisation, furent, tour à tour, ouvertes sous le titre générique d'*Écoles Élisa Lemonnier*. Actuellement, la fondation en compte trois, réunissant ensemble 500 élèves. De l'avis unanime, c'est là l'œuvre la plus utile qui ait jamais été créée, en France, pour l'amélioration du sort de la femme des classes moyennes.

Les *Écoles Lemonnier*, qui ont acquis une importance considérable grâce à l'incessant progrès, ne sont pas tout à fait

Hosted by Google

gratuites, mais la contribution scolaire y est infime : 12 et 15 francs par mois, qui sont bien loin de couvrir les dépenses indispensables à l'exécution du programme; de plus, on y admet un grand nombre de boursières. Les principales ressources de ces écoles sont dues aux subsides de l'État, du conseil municipal, à ceux que leur apporte une vente publique (fancy fair) organisée chaque année au profit de l'œuvre par ses dames protectrices; enfin, à des dons particuliers fréquents et généreux; aux revenus de plusieurs legs; à des souscriptions périodiques et régulières. La recette générale, pour les trois établissements, au cours du dernier exercice, s'est élevée à 174,756 francs et l'on a clôturé avec un boni insignifiant. Telle est la situation financière.

Si je ne me trompe, c'est sur le modèle de celles-ci que les écoles professionnelles de la ville de Bruxelles ont été instituées. Seulement, à Paris, et sans préjudice de l'étude des travaux manuels, une place prépondérante a été donnée à l'art. Même, c'est ici que résident la particularité et la supériorité des *Écoles Lemonnier,* lesquelles peuvent s'enorgueillir d'avoir remporté les plus hautes distinctions, en ces vingt dernières années, dans toutes les expositions universelles : c'est elles qui obtinrent le grand prix, à Paris, en 1889, pour l'envoi d'un joli cabinet émaillé et d'un vitrail peint.

L'enseignement des beaux-arts y est donné d'une manière très suivie et tellement sage que bien rarement on y a signalé des jeunes filles dont les aspirations se trompaient et qui tournaient vers des horizons chimériques les facultés dont elles auraient pu faire un usage bien plus avantageux dans quelque état manuel. Ces institutions, fondées selon un vœu philanthropique, puis constituées en société anonyme, sous le titre de « Société pour l'enseignement professionnel des femmes », ces institutions ont, certes, formé des artistes, dans le sens élevé du mot, et les derniers rapports de la présidente, qui les cite, en témoigneraient; elles ont formé, aussi, des professeurs, dont l'enseignement est très apprécié..., mais ce qui distingue les *Écoles Lemonnier* et ce qui constitue leur plus beau titre de gloire, c'est d'avoir favorisé l'éclosion d'une classe nouvelle

Hosted by Google

parmi les femmes laborieuses : elles ont produit la véritable ouvrière d'art, capable de se subvenir grâce à son seul travail, et bien élevée, très digne, très honorable, suffisamment instruite en toutes choses et, particulièrement, en celles qui se rapportent à sa profession, connaissant de l'esthétique ce qu'il en faut connaître pour avoir le goût sûr et éviter les anachronismes. De plus, les fondateurs de cette œuvre admirable, en sauvant les fillettes de ce que l'atelier peut avoir de démoralisant, ont résolu l'épineux problème de leur en procurer néanmoins les avantages matériels : parvenues à un certain degré d'habileté, les jeunes ouvrières touchent un gain, très libéralement réparti, car l'école n'entend réaliser aucun bénéfice sur ses élèves ; elles sont payées à la pièce, selon ce que l'acheteur lui-même payera. Chacune des trois succursales de l'association a sa spécialité : rue Duperré, ce sont les porcelaines peintes, les émaux, la gravure sur bois ; rue des Boulets, on s'occupe surtout de l'enluminure des vitraux et de la broderie de soie pour ameublement ; enfin, rue d'Assas, c'est l'ébénisterie. En dépit de ces différences bien tranchées, tout ce qui concerne l'art industriel, en général, a sa place dans le programme des *Écoles Lemonnier* et j'ai vu faire, à la fois, dans les trois maisons, de la céramique, de la miniature, de la dentelle, — notamment de la dentelle de Bruxelles, alors précisément que cette belle et artistique industrie nationale semble tombée en désuétude chez nous, où l'on ne tente rien pour la relever —.

Et ce qui indique chez ceux qui les dirigent une très saine connaissance du caractère féminin, de la nature féminine, en même temps que le souci judicieux de se conformer à certaines respectables aspirations de notre société moderne, c'est, qu'ici, comme vous le voyez, les métiers d'art les plus en faveur sont des métiers de délicatesse et de raffinement, propres à développer, à mettre en lumière les facultés spéciales de la femme ; des métiers où elle sera aisément supérieure à l'homme et qu'elle accomplira sans grande dépense de force physique, en leur communiquant de sa grâce, de sa sensibilité, de son ingéniosité et un peu aussi de son imagination ; des

Hosted by Google

métiers, enfin, que rien ne l'empêchera d'exercer chez elle, dans son intérieur, en surveillant quand même son ménage et ses enfants.

Cependant, il m'est arrivé, au cours de mes visites à ces établissements, d'y rencontrer, comme à l'*École nationale*, comme à celles de la *Ville de Paris*, comme aux *Maisons de la Légion d'honneur*, des jeunes filles très absorbées dans la rédaction d'un devoir de géométrie compliqué et aride ; j'en ai aperçu d'autres qui traînaient sur les tables, avec peine, d'immenses planches d'architecture, ou, qui pâlissaient sur des combinaisons de *plans*, de *coupes*, d'*élévation*..., cela, pour se conformer au programme et en vue des prochains examens. Depuis deux ans, la ville de Paris a dû décider, tant était considérable le nombre des institutrices sans emploi, qu'on n'admettrait plus au concours pour l'obtention des places vacantes que les personnes munies d'un brevet supérieur. C'est ce qui rend nécessaires, même dans les écoles spéciales, ces études pénibles et un peu excessives qui, au surplus, ne diminueront en rien le nombre des postulantes. Comme me le disait M. Marius Vachon, un écrivain qui marque par la justesse de ses vues sur ces matières et qui a bien voulu m'aider un peu de son expérience : « L'application, la persévérance, la puissance de volonté des femmes sont telles, qu'on aura beau essayer de rendre le diplôme inaccessible!... S'il ne faut que travailler pour le conquérir, elles le conquerront toujours. »

Il est trop évident qu'exiger un labeur si peu en rapport avec leurs aptitudes, de femmes qui ne sont destinées à devenir ni géomètres ni architectes, c'est dévier de la bonne route. Ce qui m'en aurait convaincue, mieux encore que mon intuition personnelle, c'est l'air accablé qu'avaient, en s'y livrant, ces pauvres petites tantôt si joyeuses dans leurs classes de broderie ou de peinture sur verre, où je les avais vu exécuter les ouvrages les plus minutieux, les plus difficiles, avec un charme de fantaisie et d'imprévu, dans le sens artiste, que l'ouvrier mâle possède bien rarement. N'est-ce pas dans l'emploi rationnel de ses moyens spéciaux que doit se trouver ls solution au problème de l'émancipation de la femme?

Hosted by Google

Nous savons les triomphants résultats que l'Angleterre, l'Allemagne, la Scandinavie ont obtenus en s'inspirant de ce principe et, qu'en Danemarck, certaines industries artistiques délicates et précieuses, la ciselure, par exemple, se trouvent en voie de rénovation et de splendide épanouissement, grâce au concours des femmes, qui se sont révélées, aussitôt qu'on leur en a fourni l'occasion, avec les aptitudes les plus brillantes pour ce genre de travail.

En France, ce sera l'honneur de la *Fondation Lemonnier* d'avoir tenté quelque chose en vue de l'application fertile des facultés intellectuelles et manuelles de la femme, car ces écoles et celles fondées à leur imitation, gardent cet avantage sur les autres écoles professionnelles françaises, de donner à leurs élèves, sans préjudice d'une éducation théorique complète, une parfaite connaissance du côté technique et *applicable* de l'art qu'elles ont choisi.

A la vérité, l'étude de l'architecture n'y a qu'une importance relative et tout à fait accidentelle puisque, seules, s'y adonnent les élèves des cours supérieurs, qui doivent se présenter à l'examen. J'estime que c'est déjà trop; et, de toutes mes observations sur les différents établissements visités lors de mon récent voyage à Paris, s'élève cette pensée que, dans nos pays, on ne réussira positivement à améliorer le sort de la femme qu'en lui abandonnant les professions que son tempérament physique, son essence morale lui permettent de remplir avec supériorité et en lui donnant pour cela, même si ces professions confinent à l'art, un enseignement très pratique. Telle a toujours été ma conviction.

Et telles sont les notes recuillies au cours de la mission dont vous aviez bien voulu me charger et que j'ai tâché de remplir de mon mieux, en m'inspirant non pas strictement de la forme littérale de votre dépêche du 24 avril, mais, surtout, de son esprit.

J'espère qu'elles trouveront auprès de vous un bienveillant accueil et je vous prie d'agréer, monsieur le ministre, l'hommage de ma haute considération.

MARGUERITE VAN DE WIELE.

Hosted by Google

BIBLIOGRAPHIE

La Patrie, par AUGUSTE PANTENS. Un volume in-8°. Bruxelles, X. Havermans, imprimeur. — *Le Parti libéral et l'Union ouvrière,* par le PAYSAN FLAMAND. Bruxelles, P. Weissenbruch, éditeur. — *Les hommes du drapeau rouge,* par ÉMILE CAUDERLIER. Bruxelles, P. Weissenbruch, éditeur.

Voici trois opuscules émanant d'une pensée commune, quoique sortant de trois plumes différentes.

Dans une première brochure qui fit quelque bruit et dont nous donnâmes ici la brève analyse (1), le *Paysan flamand* signalait en termes indignés l'enseignement presque antipatriotique de certains instituteurs de l'agglomération bruxelloise. Ce cri d'alarme a été entendu. D'heureuses mesures ont été prises depuis par l'administration de la capitale, et il faut souhaiter qu'elles produiront une réaction salutaire.

C'est dans cet excellent esprit qu'un publiciste de mérite, M. Auguste Pantens, vient de publier un joli volume qui aidera à redresser les idées erronées, qui suscitera parmi notre jeunesse scolaire des sentiments féconds entre tous.

La Patrie, tel est le titre de l'ouvrage de M. Pantens. On y trouve successivement la description rapide du territoire et de ses beautés monumentales ou pittoresques aux attractions si multiples et si variées, puis des aperçus documentés sur l'agriculture, le commerce et l'industrie nationales. Après cette partie descriptive ou statistique, viennent des chapitres résumant en un langage frappant les fastes et les gloires nationales de la Belgique, ou bien exposant en traits rapides les rouages de notre organisation politique et administrative. Le Congo lui-même a sa part dans l'ouvrage, qui expose les débuts et les résultats principaux de l'entreprise coloniale à laquelle Léopold II a attaché son nom.

Bien conçu, bien écrit, mis à la portée des jeunes intelligences auxquelles il est destiné, le livre de M. Pantens rendra les plus précieux services dans nos écoles. Il ne sera pas inu-

(1) *Revue de Belgique* du 15 août 1895 (Le parti libéral national).

Hosted by Google

tile même aux hommes mûrs, dont il fixera les souvenirs ou pour lesquels il sera un manuel de consultation facile. Les croquis lestement enlevés dont l'a illustré M. Flasschoen le rendent plus agréable encore pour le lecteur. Nous souhaitons donc le voir dans toutes les mains : plus on le lira et mieux cela vaudra.

Mais le *Paysan flamand* ni M. Cauderlier ne se contentent d'une amélioration de notre littérature classique pour repousser les erreurs et les sophismes du socialisme militant. Tous deux en sont d'irréductibles adversaires, tous deux combattent avec autant d'énergie que d'indignation les protagonistes du drapeau rouge. Allant, l'un un peu plus loin, l'autre d'un pas plus mesuré dans la voie des réformes ouvrières, ils sont du moins unis dans leur fidélité aux principes cardinaux sur lesquels est basée la société moderne : le droit individuel de propriété, la liberté du travail des majeurs. Et nous les voyons aussi partager le même sentiment à l'égard des tendances essentiellement françaises qui prédominent dans les projets et la tactique de nos chefs socialistes. M. Cauderlier oppose à ces tendances l'exemple de l'Angleterre et de ses réformes graduées, hardies pourtant, en matière de législation du travail; le *Paysan flamand* demande plutôt qu'on en revienne aux vieilles et saines traditions nationales. C'est peut-être que le premier est toujours resté à l'Association libérale et s'en fait gloire, tandis que le second est visiblement au nombre des membres de la Ligue. M. Cauderlier fait plutôt œuvre de simple polémiste et caractérise la portée du drapeau rouge et de ceux qui le dressent devant le drapeau de 1830; le Paysan flamand entend tracer un programme d'action au parti libéral et il s'étend sur le terrain qu'il faut choisir pour cette action, confiée surtout par lui aux unions libérales ouvrières.

Allant même plus loin, le Paysan flamand voit déjà le résultat des efforts courageux de ces unions, il escompte le triomphe des idées libérales aux prochaines élections législatives. La division bien nette de nos forces, l'exode définitif de cette guerre radicale, dont il fut toujours l'adversaire, vers les rives du socialisme lui donnent cette espérance. Il s'en réjouit sans réserve, de cet exode. La mobilité des radicaux, leurs alliances successives avec les modérés, puis avec les socialistes, dictées exclusivement par la soif des rôles tapageurs et la nostalgie des mandats politiques, lui inspirent d'assez rudes coups de boutoir. Il voit dans ces gens ondoyants ce qu'il appellerait volontiers des coureurs de dots politiques, pour faire pendant aux autres amateurs de jeunes filles fortunées rencontrés et signalés par lui

Hosted by Google

dans les Éliacins bourgeois d'un collectivisme purement théorique.

Faut-il penser et espérer avec lui? Espérer, certes. L'espoir fait vivre les partis autant que les hommes. Penser, c'est une autre affaire. Mais il faudrait, pour raisonner là-dessus, faire ici toute une seconde brochure et entrer dans des développements que ne comporte point une esquisse bibliographique.

Bornons-nous donc pour le moment à partager l'espérance, et ajoutons-y qu'à nos yeux cette espérance se réaliserait plus vite et plus sûrement si l'ardeur qui enflamme le Paysan flamand existait également au cœur de notre jeunesse. Il n'y a pas que la foi qui soulève les montagnes; il faut avec elle du tact, de l'habileté, de la persévérance et surtout de l'abnégation. Dans les unions ouvrières libérales créées ou projetées, on n'arrivera à des résultats que par un contact intime et vrai entre tous les éléments bourgeois et ouvriers. Ce ne sont pas quelques conférences de trop abstraite conception ou de langage trop raffiné qui établiront ce contact; ce ne sont pas même quelques fêtes ni quelques excursions. La confiance réciproque ne peut être que la suite de conversations fréquentes, de services rendus, d'aide discrète et généreuse, d'encouragements dispensés avec bonhomie aux hommes, aux femmes, aux enfants, par des hommes, des femmes et des enfants. Dès l'instant où l'ouvrier, toujours soupçonneux, vient à penser qu'il y a un intérêt quelconque au fond des avances qui lui sont faites, il s'écarte et il n'y a plus moyen de le ramener.

Que le Paysan flamand nous pardonne ces réflexions. Elles ne sont point, du reste, émises pour lui déplaire ni pour le contredire. Loin de là, elles s'associent à ses idées en insistant seulement sur leur mode d'application le plus pratique et le plus fécond.

Pour lui comme pour M. Cauderlier, réserves faites sur quelques points d'organisation économique où il y a lieu de ne s'engager qu'à très bon escient, sur le témoignage éclairé des hommes « de la partie », nous applaudissons à l'effort souvent éloquent dont témoignent leurs écrits.

On se plaisait à répéter que la bourgeoisie se laissait lâchement assassiner sans se défendre. Il nous semble bien que voici un heureux début pour une campagne urgente et salutaire qui montrera les bourgeois tout prêts à relever le gant qu'on leur jette.

M.

Hosted by Google

UNE ALLIANCE IMPOSSIBLE

Les préparatifs du dernier congrès progressiste ont été accompagnés d'incidents qui ne pouvaient passer inaperçus. Les délégués en savent quelque chose. Une date fut fixée, puis une autre date. Dans l'intervalle, et pendant que musaient ceux qui devaient porter les vœux de leurs mandants au conseil général, celui-ci multipliait ses séances et précipitait ses décisions; il nommait des délégués pour s'aboucher avec la fédération ouvrière; il négociait avec celle-ci et se mettait d'accord sur les termes d'un traité où cette fédération paraissait avoir la part du lion, tandis que les progressistes acceptaient bénévolement l'ultimatum de leurs alliés. Je reconnais que c'était là une apparence plutôt qu'une réalité. On a, dans les derniers congrès progressistes, tellement corsé, et même farci, le programme du parti que beaucoup de ses adhérents ont quelque peine à s'y retrouver, et que les journaux ont pu prendre pour des concessions regrettables au drapeau rouge, des revendications qui faisaient bel et bien partie de la charte radicale. Ce sont là, d'ailleurs, querelles de mince intérêt et sur lesquelles je n'entends pas insister ici.

Ce que je voudrais, au contraire, examiner plus attentivement, parce que l'heure est opportune pour le faire, c'est le principe des négociations entamées avec le parti ouvrier et la légitimité de l'initiative qu'a prise le conseil général et que les congressistes du 31 mai ont ratifiée sans même la discuter. Cette initiative n'a pas rencontré, dans le sein de la gauche avancée, si imparfaitement représentée au congrès, l'approbation du plus grand nombre; il ne pouvait en être autrement

Hosted by Google

après les incidents qui marquèrent les assises progressistes de 1894. J'assistais à ces assises et j'y défendis même certaines réformes en matière d'enseignement. Mais, ce que mes amis de Liége et moi nous avions surtout à cœur, c'était de faire triompher le principe d'une entente électorale avec ce même parti ouvrier qu'il répugne aujourd'hui, à beaucoup de libéraux avancés, d'associer à leurs espérances électorales.

Notre apparente volte-face ne peut surprendre que ceux qui ont suivi d'un œil peu attentif les événements de ces deux années. En 1894, le parti ouvrier avait les sympathies d'une grande partie de la classe bourgeoise. En province surtout, il avait su, par son calme extérieur et sa discipline intérieure, par l'organisation de ses coopératives et de ses syndicats, par le désintéressement de ses conducteurs et surtout par les mille tracasseries patronales auxquelles ses adhérents avaient été en butte, faire naître une atmosphère de bienveillance, dont il ne faudrait pas analyser avec trop de rigueur les éléments composants, mais qui formait autour de lui une couche très dense. Bien des libéraux (et j'étais du nombre) rêvaient sincèrement une entente durable entre ce parti ouvrier et leur propre classe; si celle-ci était divisée sur l'opportunité de cette entente, ils se chargeaient volontiers de la tirer de ses doutes; ils étaient convaincus que les actes politiques des futurs alliés seraient cohérents avec leurs actes économiques, qu'ils rassureraient les plus timides et qu'en dépit de quelques déclamations isolées, ils concourraient au rétablissement de la paix sociale.

Tout nous portait à l'optimisme de telles prévisions; le nombre des leaders ouvriers d'un parti, qui se disait issu exclusivement de la classe des travailleurs manuels et destiné à défendre ses seuls intérêts, l'emportait encore de loin sur celui de ses leaders bourgeois. Parmi ces derniers, régnait, malgré des tendances déjà plus exclusives, une allure infiniment moins intransigeante que celle à laquelle ils nous ont habitués depuis. Vers cette date, M. Vandervelde traça du collectivisme une image si idyllique qu'elle fit pleurer de tendresse plus d'un futur exproprié; ses amis bruxellois répétaient à qui voulait l'entendre qu'une révolution mentale

Hosted by Google

devait précéder la révolution matérielle (1); à Liége, M. Demblon collaborait à un journal libéral dont M. Bury, son compère, avait été l'administrateur dès l'origine; dans d'autres villes, à Anvers et à Namur notamment, on fumait ensemble le calumet de paix et on faisait des projets et des vœux communs.

De là, les dispositions particulières dans lesquelles se trouvaient la plupart des délégués au congrès de 1894; grande fut leur surprise, lorsqu'ils virent des hommes, dont le passé philosophique et politique était beaucoup plus aventureux que le leur, unir les efforts de leur éloquence et de leur ascendant personnel pour les détourner de toute alliance avec les travailleurs manuels organisés; ou plutôt, car ce n'était pas ainsi que la question se posait, il nous fallut entendre répéter, avec des vivacités de langage et de geste que notre résistance muette ne justifiait qu'à demi, qu'une autre entente s'imposait, celle des libéraux de toutes nuances, fût cette entente exclusive des solidarités nouvelles que nous avions dans le cœur. Je vois encore M. Janson, superbe d'indignation passionnée, darder sur l'assemblée sa prunelle de lion et, avec un accent inoubliable qui jeta le trouble parmi nous et décida du scrutin, s'écrier que si nous ne votions pas sa motion — c'est-à-dire la guerre avec le parti ouvrier — il nous laisserait aller à la bataille sans prendre rang à notre front.

Ce sont là des souvenirs d'hier et les événements se sont tellement précipités qu'ils semblent dater d'un quart de siècle. Pourtant, si quelque chose a changé depuis ces deux années, dans les conditions de la lutte, ce n'est certes pas dans un sens qui pût justifier la volte-face de quelques-uns des hommes les plus éminents du parti progressiste. Un seul fait, s'il s'agissait de politiciens béjaunes et non de vieux parlementaires, pourrait expliquer leur nouvelle attitude. En novembre dernier, le parti progressiste a marché seul à la bataille dans deux de nos grandes villes et il a été exclu de la répartition des sièges. Mais ne fallait-il pas s'y attendre? Ne devions-nous pas payer

(1) Voyez J. BERTRAND, *Essai sur les salaires*, p. 4 et 5, dont les déclarations formelles à cet égard furent maintes fois répétées dans le *Peuple*.

Hosted by Google

le prix amer de nos complaisances passées, la rançon des équivoques que nous avions entretenues avec plus ou moins de complaisance? Alliés aux libéraux modérés à Bruxelles, aux collectivistes à Liége en 1884, ne devions-nous pas créer dans la masse flottante, qui fait les majorités, un malaise, qui se traduirait infailliblement par une désertion injuste et sûrement passagère? Cette masse flottante, qu'aucun parti ne peut se flatter de s'attacher jamais, alla de gauche à droite, éparpilla ses voix dans des camps opposés, et c'est surtout à son appoint partiel, comme au renfort des votes quadruples, que les libéraux modérés durent leur succès relatif. Ils le durent aussi, pourquoi le contester, à leur expérience de nos combats électoraux, qui leur enseigna, à Liége, par exemple, que les moyens les plus simplement traditionnels étaient les meilleurs, que les programmes les plus courts étaient les plus accessibles à l'intelligence de l'électeur. Et de fait, ils étaient si court-vêtus qu'on les vit aller au feu, nus comme de petits saints Jean, dans l'attitude extatique des martyrs qui attendent les palmes célestes. Ce furent d'autres palmes que le corps électoral leur décerna; elles les surprirent autant que nous-mêmes; jamais on ne vit journées des dupes comme celles du 17 et du 24 novembre 1895.

Mais je voudrais ne pas m'égarer dans des méandres anecdoctiques, et je crois le moment venu de retourner à mon véritable objet. Au surplus, il n'était pas vain de mettre en lumière les faits qui se sont passés en 1894 dans le sein du parti progressiste et de leur opposer son attitude, ou du moins celle de ses dirigeants, en 1896. Si le congrès de ces récents jours n'avait guère de raison d'être, c'est parce qu'il était spécialement convoqué pour homologuer des négociations que MM. Janson, Féron et Lorand rendirent impossibles, il y a deux ans, en faisant voter une motion qui en était exclusive dans la plupart des villes. Ce qu'ils crurent alors être la vérité politique et la sagesse électorale, beaucoup de progressistes, dessillés par le triste spectacle de ces deux sessions parlementaires, le croient aujourd'hui dans la plénitude de leur sincérité. Partagés entre le respect, qui les condamne à

Hosted by Google

la discipline du silence, et leur propre sentiment, qui les forcerait à des rapprochements de date et de langage peu agréables à certains *leaders*, ils se sont réfugiés dans l'abstention. Il en est beaucoup qui, simples soldats, ont déserté les urnes autour desquelles on les conviait à se rassembler pour la réélection de leurs délégués ; on a vu des groupes locaux tout entiers proclamer le congrès inutile et refuser de s'y rendre. Enfin, tels hommes, qui concoururent naguère de toute leur énergie au triomphe de la plupart des réformes progressistes, ont jugé que leur place n'était plus au milieu des congressistes de 1896 ; je suis du nombre, et c'est pourquoi j'ai résigné un mandat que, dans l'occurrence, je jugeais inopérant et quasi douloureux.

Mais je n'ai pas résigné mes convictions, et la philosophie de l'heure présente me paraît se dégager de plus en plus nettement, en dehors des assises de parti, des assauts de tribune et des polémiques de presse (1). Cette philosophie nous enseigne que le moment est venu de reconstituer le parti libéral sur une base réformiste, de lui donner une plate-forme électorale acceptable pour les travailleurs manuels, et de convaincre peu à peu la masse de ces derniers que l'amélioration graduelle de leur sort n'est pas, et ne sera de longtemps, au pouvoir des hommes qu'ils ont choisis pour chefs, et qui, se croyant pareils à des prophètes de l'ancienne loi, se donnent les allures de conducteurs de peuple vers la terre promise économique.

Comment s'y prendre pour ramener à des notions plus saines, plus conformes aussi aux réalités de notre temps, ces foules d'ouvriers, qui obéissent passivement à quelques impulsions d'essence bourgeoise, travaillées qu'elles sont par la hantise charmeresse des Édens, dont on a fait habilement passer les images multiples et radieuses sous leurs yeux ? Faut-il les catéchiser de la façon dont s'y prirent les collectivistes et opposer doctrine à doctrine, idéal à idéal ? Je crois que ce serait folie. Le libéralisme n'a pas à sa portée les recettes

(1) J'ai déjà indiqué ce point de vue dans une interview de la *Gazette* du 11 février et une lettre au *Journal de Liége* du 9 février.

Hosted by Google

faciles de ses adversaires. Il est un parti de raison et de chiffres; il se nourrit de bonne soupe, comme Chrysale, et il n'aime pas de sentir le creux des vaines déclamations. Dire à l'ouvrier les lenteurs de l'évolution, le pas-à-pas du progrès, c'est éveiller son scepticisme et perdre sa peine. Au contraire, le mettre en défiance contre la marchandise falsifiée du voisin, lui en démontrer, par des analyses très claires, la nature malsaine et la composition frelatée, faire appel à ce bon sens rudimentaire qui est au fond de tout homme, le réveiller, chez les plus assoupis, par des images familières, des déductions simples et des chiffres peu nombreux et bien choisis, voilà, je crois, la véritable marche à suivre (1).

Il est une première démonstration, trop négligée jusqu'ici, et qui impressionnerait sûrement les auditeurs les moins favorables. C'est à l'histoire qu'il faut la demander, à l'histoire qui nous enseigne que sous des formes peu différentes, les phénomènes économiques que nous observons aujourd'hui se sont accomplis à plusieurs époques du passé, notamment aux VIII^e^-IX^e^ siècles et à la fin du XII^e^.

Voici comment l'un des savants belges, les plus compétents en cette matière difficile, résume l'état des recherches historiques sur l'état social des temps qui virent s'accomplir la décadence carolingienne : « Quand la Méditerranée est « devenue un lac musulman, c'en est fait et l'on entre alors « décidément dans l'âge agricole du moyen âge... La terre « est maintenant la seule richesse connue, et, dès lors, se « propagent victorieusement le système seigneurial et la féo- « dalité. En vertu d'une nécessité inéluctable, l'importance « des grands domaines ne cesse d'augmenter. *Autour d'eux*, « *ils absorbent rapidement la petite propriété, sans laquelle la* « *liberté personnelle ne peut se maintenir*. L'État *tente vainement* « de s'opposer à cette action dévorante. Une loi économique

(1) C'est ce que j'essayai de faire dans un meeting contradictoire tenu, le 11 novembre 1895, au Casino Molière, à Liége. Il y avait là un millier d'ouvriers manuels, qui m'écoutèrent dans un silence glacial, surtout au début, mais bien plus encourageant que l'accueil mouvementé, ou plutôt tapageur, dont tel de mes collègues liégeois a connu les amertumes.

Hosted by Google

« plus puissante que celles qu'il édicte paralyse ses efforts (1). »

Rien ne manque dans ce petit tableau : l'accumulation des capitaux, représentés par la possession de la terre, entre quelques mains, et les vains efforts de l'État pour s'opposer à une concentration qui trouble l'équilibre de son autorité et de ses recettes. Si des voix prophétiques avaient voulu, dès lors, annoncer la fin d'un monde et la naissance d'un autre, elles auraient dit en 896 ce que trompettent sans relâche, avec bien moins de vérité, les voix collectivistes du temps présent. Elles n'auraient pas, d'ailleurs, été plus dignes de créance. Car bientôt après, de nouvelles formes sociales surgissent de la brume de l'avenir; le commerce international va restituer aux opprimés et aux vaincus de ce siècle de fer ce que le régime agricole leur a fait perdre. Le premier effet de cette révolution économique, ce sera, comme maintenant, la formation de villes populeuses, où des gens de toute sorte, immigrés et ruraux, se rassemblent et se coudoient dans le remous des intérêts contradictoires; les campagnes sont désertées peu à peu (2), et bientôt c'en sera fait du régime terrien, qui périra faute de bras, sous la concurrence effrénée des agglomérations urbaines.

Mais, à peine réunis dans l'enceinte des villes pour y exercer leur trafic, ces gens de toute venue songent à se solidariser; isolés ils sont livrés à l'arbitraire seigneurial; groupés en corporation, ils auront de quoi tenir tête à leurs tyrans et ils le leur feront bien voir. Tout d'abord, ils sont riches, et l'argent leur permet de relever le front et de braver la morgue des châtelains. Jamais peut-être, si ce n'est à notre époque et dans un pays neuf, comme l'Amérique, on ne vit des fortunes s'édifier avec autant de rapidité; les annales de Vezelay racontent l'histoire d'un certain Hugues de Saint-Pierre, sorti des rangs les plus obscurs, sans un sol, et qui s'enrichit par l'habileté industrieuse de ses mains (*advena, genere et moribus ignobilis, quem natura inopem fecerat, sed manus arte docta mechanica*

(1) *Revue historique*, tome LVII, p. 58.

(2) Voyez les ouvrages spéciaux sur la question, mentionnés *Revue historique*, même tome, p. 78, note 3.

Hosted by Google

locupletem effecerat) (1). M. Flach (2) a rassemblé d'autres exemples de grosses sommes gagnées dans la banque et le commerce de ce temps; il nous cite de ces parvenus dont les filles épousent des chevaliers, de même que les filles nobles, mais pauvres, sont mariées de gré ou de force à des manants dont le gousset est bien garni; au XII^e^ siècle, on fait les mêmes constatations dans l'histoire et dans les œuvres littéraires; il y a même toute une variété du lyrisme dont le thème, constant jusqu'à la monotonie, nous raconte les déceptions peu variées que procure à la jeune châtelaine le contact conjugal avec son époux de souche populaire (3). Parfois elle maudit ses parents, parfois elle a recours à eux contre la grossièreté des façons de son mari; le plus souvent — *nil novi*, il faut le dire — elle se dédommage en compagnie d'un jeune seigneur, qu'elle appelle *ami* dans les textes et qui se fait le consolateur empressé de la dame:

Elle dist: vilains, donée
Suis a vous, se poise mi;
Mais, par la virge honorée,
Pues ke me destraigneis ci,
Je feras novel ami,
A cui qui voist anuant;
Moi et li irons juant:
Si doublerait la folie..... (4)

Veut-on un dernier exemple de l'intensité de cette marée montante des fortunes commerciales et industrielles à cette époque? C'est une lettre écrite, en 1179, par l'archevêque de Reims, Guillaume aux blanches mains, qui nous le fournira. Il reproche à certains bourgeois de Gand leur grande richesse et les maisons, pareilles à des tours, qui symbolisent leur opulence de parvenus; il va jusqu'à leur reprocher d'avoir modifié

(1) J. FLACH, *Les origines de l'ancienne France*, II, 369, note 3.

(2) *Ibid.*, passim.

(3) Voyez les analyses de JEANROY, *Origines de la poésie lyrique en France*, particulièrement les pages 53, sq. et 219, sq.

(4) Elle lui dit: « Vilain, je vous ai été donnée à mon regret; mais par la vierge honorée, puisque vous me tenez court, je prendrai un amant, à qui que cela déplaise; lui et moi, nous nous amuserons; ce sera double folie... » BARTSCH, *Romances et Pastourelles*, p. 46.

Hosted by Google

le régime scolaire et la plupart des institutions au gré de leurs intérêts égoïstes (1): je signale ce texte aux méditations de M. Anseele et de ses amis du *Vooruit;* ils y apprendront que les crimes de la bourgeoisie gantoise, qu'ils dénoncent avec tant d'âpreté, avaient trouvé déjà un homme, de foi comme eux, pour les flétrir il y a sept cents ans. Certes, il dut y avoir, alors comme maintenant, matière à de graves abus et à d'énergiques blâmes dans la soudaineté de certaines réussites et la brutalité affichée de certaines jouissances. En résulta-t-il une réaction aussi complète et une perturbation économique aussi foudroyante que celle qu'on nous promet pour demain? Hélas! sept siècles ont passé, et vingt générations ont hersé le même sol, sans dévier d'un sillon dans la voie qui leur était tracée par le déterminisme de l'histoire!

J'ai hâte de revenir aux analogies que la vie économique de ces lointaines époques me fournit à pleines mains. J'ai parlé de la concentration des capitaux sous le régime agraire; nous allons la retrouver, plus accentuée peut-être, sous le régime qui lui succéda (2). Le petit pécule est peu à peu exclu à nouveau des associations qui se substituent aux fiefs seigneuriaux ou qui s'établissent à côté d'eux et en haine d'eux. M. Pirenne définira, par exemple, la gilde de Saint-Omer au XIII^e^ siècle « un syndicat de capitalistes » (3); ce syndicat et ses pareils des

(1) « Multitudo civium propter arridentem sibi divitiarum abundantiam et arces domorum cum turribus æquipollere videbantur... contumax et insolens facta est, ut non solum in regimine scholarum transferendo, verum etiam in aliis plerisque jurisdictionem sibi... usurparet. » MIRÆUS, *Oper. diplom.*, II, 974, cité dans FLACH, II, 354. Les textes littéraires des XII^e^ et XIII^e^ siècles fourmillent de témoignages inconscients de l'opulence des bourgeois. Voyez *Flore et Blanceflor*, 1199: chiez un borgois... Qui rices hom ert au marcié... *Bel Inconnu*, 2478: Moult rices borgois i avoit, dont la vile estoit peuplée; *Galerent*, 5425: Maint bourgeois de grant richesse; etc., etc.

(2) On ne peut tout dire, mais, parmi les points de comparaison qui se pressent sous ma plume, il en est un que je dois encore signaler: c'est le système des hypothèques, pratiqué dans une large mesure pour donner au commerce et à l'industrie l'extension qu'il leur permet aujourd'hui encore. Voyez *Revue historique*, t. 57, p. 92.

(3) Et non seulement on trouve des capitalistes pareils aux nôtres, mais aussi des spéculateurs, morcelant leur fortune en achats de cens, de terrains et d'immeubles; tel ce personnage dont parlent les annales de Cambrai (PIRENNE,

Hosted by Google

autres cités s'arrogent le plus de privilèges qu'ils peuvent: législation et juridiction spéciales, semblables, à certains égards, à nos tribunaux de commerce, exonération de certains impôts et jusqu'au monopole des charges municipales, ce qui ressemble, à s'y méprendre, à la mise en coupe réglée des mandats par certaines fractions du monde industriel et financier avant les innovations électorales de ces dernières années, et même en dépit de ces innovations. Il y a plus. Ces syndicats de capitalistes exercèrent à la longue sur l'artisan isolé, livré à ses propres forces, une action tyrannique, qui pesa particulièrement sur l'industrie textile. Les tisserands de Verviers et d'Alost ne se doutent guère qu'ils repassent par des phases de luttes plus ou moins vaines, identiques à celles que connurent leurs ancêtres brabançons, réduits à n'être plus, selon l'expression d'un historien, que de « simples salariés au service des capitalistes ». Dans un livre récent (1) écrit dans des préoccupations bien différentes de celles qui me guident ici, on suit pas à pas le flux et le reflux de cette mer humaine, qui vient lécher et polir les mêmes rocs depuis tant de fois cent ans; on assiste à l'entrée en scène des ouvriers de la grande industrie au XIII^e^ siècle (2); leurs efforts se coalisent contre l'aristocratie marchande des villes, « contre les grands bourgeois, qui occupaient les magistratures de la commune et de la gilde et avaient ainsi entre leurs mains à la fois la direction politique et économique » (3). A Bruxelles, la lutte fut longue,

p. 324) et qui est une bien jolie figure de parvenu. On trouve aussi des rentiers; aux XIII^e^ et XIV^e^ siècles, cette catégorie de citoyens, chère à M. Yves Guyot et odieuse à M. Jaurès, est si largement représentée dans les villes qu'on invente ou approprie des termes particuliers pour la désigner; ce sont les *müssiggänger* et les *ledigganger* en Allemagne et en Flandre, les *huiseux* (oisifs) à Noyon, etc.

(1) VANDERLINDEN, *Les gildes marchandes dans les Pays-Bas au moyen âge*, Gand, 1896.

(2) *Ibid.*, p.48.

(3) Quand je dis grande industrie, j'entends par là le rassemblement d'un grand nombre de travailleurs de l'un ou l'autre sexe dans une même exploitation où la division du travail était observée. Sur cette division, voyez le livre de FAGNIEZ, *Etudes sur l'industrie et la classe industrielle à Paris*, notamment les paragraphes consacrés à des industries telles que celles du chapeau, du vêtement, et même du pain (p. 173). et MEYER, *Die Stände, ihr Leben und Treiben*, etc. (p. 61, nos 388 et sq.). Sans doute, les formes de la petite industrie dominent au moyen

Hosted by Google

mais l'aristocratie l'emporta, avec le concours quelque peu forcé du duc Jean II, qui avait d'abord paru favoriser les petits; à Anvers, le résultat fut le même ; les privilèges de la gilde, asile des ploutocrates, furent renforcés et une ordonnance communale alla jusqu'à interdire aux métiers l'appel au prince « pour obtenir des privilèges en leur faveur » ; les mêmes phénomènes se constatent à Louvain, à Léau, à Malines et dans les autres villes des Pays-Bas. On sait quelle fut à Liége, sous un régime différent, l'issue navrante des luttes à main armée que les métiers soutinrent contre la haute bourgeoisie. Un homme domine la période la plus ardente de ces luttes de sa haute taille, de son esprit aventureux et de la générosité apparente de ses desseins; généreux ou non, ses desseins n'eurent d'autre résultat que de plonger dans la sujétion et de réduire à une misère plus noire la foule des ouvriers manuels et des petits patrons, qui associèrent leur fortune à celle de Henri de Dinant. Ce n'est donc pas d'hier que l'on constate le tort infini causé à la classe ouvrière par la confusion inopportune de ses intérêts économiques et de ses revendications politiques ; la défense de celles-ci implique des nécessités qui contrarièrent toujours le triomphe de ceux-là. Mais parmi ces nécessités il n'en fut jamais de plus fatale que le rôle de parasite, parfois inconscient, joué, à la tête de cette classe, par des bourgeois qu'elle adopte et qu'elle affuble en imagination, suivant les temps, d'un surcot de bure ou d'un sarrau de toile, jurant fort avec leurs mains blanches et la délicatesse de leurs attaches.

C'est l'association qui, aux X^e^ et XI^e^ siècles, avait sauvé le commerce des griffes aquilines des seigneurs implantés dans les bourgs ou guettant le voyageur du haut de leurs donjons. Au XIII^e^ siècle, ce sera encore l'association, purement professionnelle, qui donnera aux ouvriers industriels une force de

âge, mais on perd de vue qu'il en est encore de même aujourd'hui. Sur un peu plus de 9 millions de personnes qui demandent à cette branche de l'activité humaine, en France, une part de subsistance plus ou moins congrue, il en est 6 millions qui appartiennent à la petite industrie et 3,250,000 à la grande, soit respectivement 65 et 35 p. c.

Hosted by Google

résistance dont ils étaient dépourvus jusque-là. Après des efforts mal dirigés, parce que révolutionnaires, on les voit se solidariser sur un terrain plus ferme, pareils en cela aux admirables travailleurs anglais, massés dans leurs Trade-Unions, d'où il défient à la fois les politiciens de profession et les exploiteurs d'instinct. Mais au sein même des métiers, de nouveaux ferments vont germer, qui produiront de nouvelles discordes et rendront partiellement vaines les conquêtes des générations successives. La question du patronat et par conséquent celle du salariat, se posent dès le XII^e^ siècle et même plus tôt. On en note des échos douloureux ou plaisants dans la littérature elle-même. Dans un roman de Crestien, *Le chevalier au lion*, une aventure conduit le héros dans une enceinte où trois cents jeunes filles travaillent à des ouvrages d'or et de soie; le poète décrit le dénuement et la mine épuisée de ces victimes du capital : « Leurs robes étaient, dit-il, élimées aux seins et aux coudes, leurs chemises sales au dos; leur cou était amaigri, leur teint pâle de faim et de malaise; quand Yvain les vit, et qu'elles le virent, elles se courbèrent sur leur travail et se mirent à pleurer en silence (1). » Ne voilà-t-il pas un passage sensationnel, détaché d'un discours écrit hier et destiné à retentir douloureusement dans le pays ? Hélas ! c'est un récit daté de 1170 environ, de même que les malédictions précitées de l'archevêque de Reims remontent à 1179; ces malédictions ne sont d'ailleurs pas isolées, et l'on possède toute

(1) Et as mameles et as cotes
Estoient lor cote desrotes,
Et les chemises au dos sales,
Les cos gresles et les vis pales
De fain et de meseise avoient.
Il les voit et eles le voient,
Si s'anbrunchent totes et plorent...
(*Yvain*, édition FOERSTER, vers 5201-7.)

Plus loin, les ouvrières se plaignent d'être pauvres, tandis que celui pour qui elles s'épuisent s'enrichit à leurs dépens :

Et nos somes ci an poverte,
S'est riches de notre desserte
Cil por cui nos nos traveillons.
(*Id.*, 5309-11.)

D'autres textes dans SCHULTZE, *Höfisches Leben im Mittelalter*, I, 193, note 5.

Hosted by Google

une série de textes constituant le répertoire des injures, plus ou moins méritées, dont la bourgeoisie fut flagellée, surtout par les gens d'Église des XII^e^ et XIII^e^ siècles (1), précurseurs des démocrates-chrétiens actuels. Il est vrai que cette bourgeoisie avait, dès lors, reconnu la nécessité de mettre des bornes à l'autocratie des évêques, à l'enrichissement stérile des corporations religieuses et à l'âpreté individuelle des clercs Nous voyons déjà les biens de mainmorte frappés de taxes particulières et les églises obligées de revendre des immeubles qui leur avaient été légués; il arrive même qu'on leur interdise d'en acquérir. Dès le XI^e^ siècle, la lutte s'engage, dans dix villes, entre le pouvoir épiscopal et la *commune* naissante, et l'évêque est partout forcé de compter avec ses administrés (2).

Une fois maîtres chez eux, les bourgeois des villes ne sont pas au bout de leurs soucis. J'ai parlé tantôt de patronat. Il naîtra, aux XII^e^ et XIII^e^ siècles, des rapports entre le capital et le travail, les mêmes conflits que ceux qui alimentent aujourd'hui la chronique des grèves dans la plupart de nos journaux. Les lamentations des trois cents ouvrières, dont un passage d'*Yvain* nous a conservé la triste image, ne sont pas un fait isolé; les textes administratifs et judiciaires nous ont transmis des exemples nombreux de la tyrannie patronale, tyrannie qui allait jusqu'aux voies de fait et même plus loin encore. L'apprenti prenait un engagement qu'il ne pouvait résilier; il devait se résigner à subir toute espèce de mauvais traitements. Réclamait-il en justice? Il n'était pas assuré d'obtenir satisfaction. Le prévôt de Paris libellait en ces termes un arrêt daté de 1399 : « Nous avons enjoint et commandé au dit P... « qu'il traite le dit Lorin, son aprentiz, comme filz de preu- « domme doit l'estre, et l'en quière les choses contenues en la « dite obligacion senz le faire batre par sa femme, *mais le bate « lui mesmes s'il mesprent* » (3). Et ce n'est pas la seule décision de l'espèce.

(1) Voir les textes de sermonnaires rassemblés dans la *Revue Historique*, 57, p. 306.

(2) Voyez les articles précités de M. PIRENNE, p. 92-3 et p. 297. Cmp. la note 1 de la p. 93.

(3) FAGNIEZ, *op. cit.*, p. 69.

Hosted by Google

En revanche, il ne manque pas de textes nous conservant la preuve d'une solidarité affectueuse, née des rapports entre patrons et ouvriers. Dans un roman de mœurs et d'aventures, *Guillaume d'Angleterre*, on voit un patron confiant à son *serjant* (nous dirions à son commis) un petit capital et une cargaison considérable pour qu'il fasse le commerce à son profit, à charge pour lui de restituer à son maître les avances pures et simples qu'il lui a faites (1). D'autre part, si les échantillons de brutalité patronale ne sont pas rares dans les textes, on y rencontre aussi maints règlements, maintes décisions et maints faits attestant la sollicitude dont l'époque entourait les salariés du travail industriel. Les obligations du patron envers l'apprenti sont multiples et minutieusement spécifiées dans les statuts de métier ; il devait pourvoir à son entretien, veiller sur sa sécurité et sur sa moralité; dans la plupart des villes allemandes, il était forcé de l'envoyer à l'école (2) et partout il devait lui laisser le loisir de remplir ses devoirs religieux.

En somme, rien n'est sensiblement modifié dans les formes sociologiques de la vie économique : soudaineté et exclusivisme de la fortune; antipathies de classe, qu'on se plaît à dater d'hier et qui trouvaient déjà leur expression il y a mille ans; revendications des petits, tantôt pacifiques, tantôt violentes, mais toujours vaines lorsqu'elles n'étaient pas conformes aux possibilités du moment; sources et moyens de mise en valeur du capitalisme tant urbain que rural; ce sont là, pour ne citer que quelques phénomènes, les éternels recommencements de l'histoire (3), dont il serait puéril de dédaigner la leçon, de ne pas prévoir la continuité séculaire. Il ne serait pas moins puéril, il est vrai, d'ignorer ou d'omettre les réalisations lentes, les progrès acquis, les améliorations graduelles dont la situation du travailleur a bénéficié depuis cent années, grâce au grand acte d'émancipation qui fait de 1789 le tournant le plus mémorable de l'histoire sociale des temps

(1) *Chroniques anglo-allemandes*, édition Fr. Michel., III, p. 118.
(2) V. Berger, *Bœckergewerk*, p. 118, cité dans Fagniez, p. 66, n. 2.
(3) V. Tarde, *Les lois de l'imitation*.

Hosted by Google

modernes (1). Encore ne faudrait-il pas s'illusionner, comme on est porté à le faire, sur la profondeur des secousses que le courant révolutionnaire imprima, à la fin du siècle dernier, à la conscience morale de nos sociétés. Les hommes changent toujours moins qu'on ne l'imagine. Les blessures de la vie, les leçons de l'école, les atteintes du sentiment passent les unes après les autres, et, chez le plus grand nombre, le composé atavique qu'est l'individu reste comme intangible dans son tranquille immobilisme. Et il en va des institutions et des conditions de la vie comme de l'homme lui-même. Tantôt, je citais, dans une note, la disproportion d'importance que les statistiques françaises accusent encore en faveur de la petite industrie. Des statistiques semblables peuvent être invoquées en faveur de la persistance d'autres formes sociales, héritées d'un lointain passé, que les évangélistes du collectivisme se plaisent à dire mortes ou moribondes, alors qu'elles sont encore en pleine énergie de durée et d'efflorescence.

C'est là la deuxième démonstration qu'il convient d'entreprendre, à mon sens, devant les travailleurs manuels. De même que l'étude des siècles abolis leur prouvera les fatales lenteurs de l'évolution, dont un naïf subjectivisme peut seul espérer de triompher aujourd'hui, de même l'analyse de la société actuelle, avec son mécanisme savant et délicat tout ensemble, aidera à les sevrer doucement des espérances prématurées et à les aguerrir contre les affres de cette concurrence vitale, dont les philosophes de l'école anglaise ont si bien dépeint les fatalités.

Quand M. Vandervelde écrit : « La société tend à se diviser en deux classes héréditaires, dont l'une peut jouir de la « propriété sans travail, tandis que l'autre doit travailler sans « jouir de la propriété », il perd de vue les statistiques dont il a prouvé cependant, en maint endroit de ses travaux, qu'il connaissait si bien le maniement.

(1) M. Yves Guyot (*Les principes de 89 et le socialisme*) et M. Léon Say (*Journal des Débats*, numéros du 24 février 1896 et sq.) ont étudié les déviations que la politique de classe veut faire subir à la logique d'application des principes de 1789.

Hosted by Google

J'ai déjà cité l'exemple de la France dans un autre dessein ; si je le reprends ici, je constate que sur 14 millions des cotes foncières dressées dans ce pays, il en est 10,426,000 représentant des propriétés de 0 à 2 hectares et 2,174,000 représentant des propriétés de 2 à 6 hectares (1). Sans doute, M. Langerock, reprenant pour son compte un mot heureux de M. Lavy, répondra à cela que « le sol français est morcelé en une infinité de mouchoirs de poche » (2). Mais un mot n'est pas une preuve et je lui répliquerai à mon tour que ces mouchoirs de poche, grâce à la culture intensive, suffisent à assurer la subsistance de leurs possesseurs, dont le tiroir renferme, neuf fois sur dix, quelques actions ou obligations d'un bon rapport et un livret de caisse d'épargne (3).

Un autre dada cher à l'économie politique que l'on fait dans les *Maisons du Peuple*, c'est la question des hypothèques. On perd totalement de vue que l'hypothèque est une des formes les plus usuelles de la mise en valeur du capital, soit urbain, soit rural (4) ; toute personne, qui pour des fins industrielles ou commerciales, emprunte dix sols sur son logis ou même sur un logis qu'elle loue à d'autres, devient aux yeux des néo-théoriciens une victime de la crise actuelle, et, pareille au pri-

(1) J'emprunte ces chiffres à M. Yves Guyot. Dans le *Journal de la Société de statistique* de Paris, 1881, p. 249, chacun peut lire que les cotes foncières de moins de 5 francs étaient au nombre de 5,440,580 en 1842 et de 7,320,778 en 1880, et qu'elles représentaient, à cette dernière date, environ 50 p. c. des cotes totales. Des études de M. Gimel sur la *Division de la propriété dans le département du Nord* (Lille, 1877), il ressort que de 1828 à 1873 il n'a cessé d'y avoir augmentation du nombre des cotes de propriétés inférieures à 7 hectares dans ce département ; en revanche, de 7 à 100 hectares et au-dessus, il y a diminution constante. Les statistiques belges nous permettent des constatations peu différentes.

(2) *Le socialisme agraire*, p. 22.

(3) La moyenne des titres d'actions nominatives des chemins de fer français, inscrits sur chaque livret, était de 15 en 1889 ; plus de la moitié des possesseurs des titres de la ville de Paris n'avaient qu'une obligation ou une fraction d'obligation lors du renouvellement de 1888 ; il y a, en France, six millions de livrets de caisse d'épargne.

(4) Il y a plus ; on constate que dans les périodes de grande prospérité d'un pays, la dette hypothécaire s'élève dans des proportions exceptionnelles ; ce fut le cas en Belgique de 1870 à 1875 ; le chiffre de la dette fut doublé en cinq ans.

Hosted by Google

sonnier du Vatican, elle est destinée à coucher quelque jour sur la paille. Ce sont là des plaisanteries qu'il est pénible de relever et de confondre. Mais il y a plus. Admettons un instant cette chose absurde qu'hypothèque soit synonyme d'appauvrissement et demandons-nous si cet appauvrissement n'est pas compensé, dans un autre domaine, par des façons d'enrichissement non moins palpables et non moins générales. Je n'ai pas sous les yeux les chiffres les plus récents et je laisse aux professionnels de l'économie politique le soin de compléter et, au besoin, de corriger mes indications. Ce que je puis affirmer, c'est que, si je prends les statistiques d'un pays de grande propriété (l'Autriche), d'un pays de moyenne propriété (la Belgique), et d'un pays de petite propriété (la France), je constate que l'augmentation de la dette hypothécaire est respectivement la suivante :

En Autriche, de 1871 à 1873, la dette hypothécaire subit des accroissements allant de 46,740,617 à 202,458,692 florins.

En 1874-75, il y a réduction successive à 156,127,016 et 136,692,565 florins. Cette réduction s'accentue jusqu'en 1881, année où nous obtenons le chiffre imprévu de 10,034,671 florins. A partir de 1884, sous des influences étudiées par MM. Winckler et Wirminghaus (notamment la crise des sucres, les krachs de banque, l'inscription de 24 millions de marcs d'un seul coup au nom de la *Montangesellschaft*), on remonte de 10 à 50 millions, ce qui correspond à peu près (51 au lieu de 50) au chiffre annuel des accroissements en France, si l'on calcule la moyenne des inscriptions nouvelles de 1840 à 1876 (1). Pour la Belgique, de 1860 à 1875, la dette hypothécaire est portée de 106 à 230 millions, soit 8 millions de plus par an (2).

(1) Le relevé de 1840 accuse une dette inscrite de 12 milliards 500 millions. Le relevé de 1876 nous donne, déduction faite des extinctions non renseignées dans les livres, mais que les conservateurs ont pu connaître, le total de 13 milliards 536,999,924 francs, auxquels il faut ajouter 832,096,492, montant des inscriptions prises à la requête du Crédit foncier.

(2) Il serait plus naturel de mettre en parallèle les chiffres d'emprunt hypothécaire et ceux d'épargne publique des mêmes années; c'est par excès de scrupule que je ne le fais pas; l'épargne progresse en Belgique, de 1884 à 1894, dans

Hosted by Google

Récapitulons ces chiffres, que chacun peut contrôler dans les *Annuaires statistiques* et le dictionnaire de Conrad, et nous constaterons que la moyenne d'accroissement des dettes hypothécaires est donc de 50, de 8 et de 51 millions, respectivement, pour l'Autriche, la Belgique et la France. Or, les bilans de la seule caisse d'épargne de l'État autrichien accusent, de 1879 à 1892, une majoration de 637 millions, soit 49 millions par an, c'est-à-dire une somme équivalente au maximum de l'endettement productif ou improductif, révélé par les inscriptions hypothécaires. En Belgique, les chiffres sont plus favorables encore ; on a vu, en effet, l'import de la caisse d'épargne de l'État s'élever en dix ans (1884-94) de 142 à 390 millions, soit un accroissement annuel de 24 millions, soit 3 fois plus que la moyenne d'augmentation de la dette hypothécaire. La France nous fournira des données non moins significatives. Aux 51 millions relevés plus haut correspondent, pour la seule caisse d'épargne de l'État, 168 millions d'accroissement annuel, notés, il est vrai, de 1875 à 1890, tandis que mes chiffres de tantôt portaient sur la période de 1840 à 1876; mais si les prévisions collectivistes étaient fondées, il y aurait plutôt réduction que majoration proportionnelle dans ces derniers vingt ans, ce qui serait de nature à rendre mes calculs plus pessimistes qu'ils ne doivent l'être.

En opposant aux chiffres d'accroissement de la dette hypothécaire ceux de l'épargne directement patronnée par le gouvernement, j'ai fait la partie belle à ceux qui nous prêchent sans cesse la fin d'un monde et l'avènement d'un autre. Car la caisse d'épargne de l'État n'est qu'une des mille formes dans lesquelles se concrétise l'économie de la bourgeoisie et d'une forte portion des travailleurs manuels. Les institutions similaires, telles que les caisses d'épargne scolaires et postales, les banques populaires, les sociétés coopératives, les sociétés d'épargne privées, etc., etc., foisonnent dans toutes les villes

la proportion de 1 à 2.75; au contraire, le chiffre des prêts hypothécaires de 1885 reste stationnaire; en 1893, il y a même une diminution de plus de 6 millions de francs (193,814,000 au lieu de 200,066,000).

Hosted by Google

de l'Europe occidentale et jusqu'au fond du plus obscur village.

Le petit exposé qui m'a été suggéré par l'examen de l'une des thèses favorites du collectivisme peut être renouvelé pour chacune de ses autres thèses. Il n'en est pas une seule qui résiste à une comparaison, calme et impartiale, avec les chiffres officiels. Lorsque M. Millerand invoque, comme il le faisait hier encore (1), la raréfaction qui s'opère dans certaines industries, jadis réparties entre beaucoup de mains, aujourd'hui monopolisées par quelques-unes, il a incontestablement raison de prédire la disparition prochaine de ces industries du marché commercial, où la concurrence individuelle a son libre jeu. Il est évident, quoi qu'on pense de ses inconvénients et même de ses dangers, que le rôle de l'État et des communes tend à grandir chaque jour dans le sens de l'exploitation en régie des services d'intérêt public, qu'il s'agisse de transport, d'éclairage, de force motrice, de canalisation d'eau et d'égout, ou même de l'exploitation de certaines industries, dans lesquelles la santé publique est intéressée (rectification de l'alcool, fabrication des allumettes, etc.). Mais il est non moins évident que pour une activité qui se stérilise sous l'effort privé et prend place parmi les monopoles d'État, il en naît dix autres, dans lesquelles l'ingéniosité créatrice de notre temps trouve matière à salaires, à gain patronal, à placements commerciaux et à spéculations financières. C'est là un va-et-vient qui, loin de se ralentir, acquiert une intensité plus vive, à mesure que se multiplient les applications des sciences aux formes indéfiniment multiples de l'activité industrielle.

On ne me contestera pas l'actualité des démonstrations qui précèdent; on peut, en revanche, douter de leur nouveauté, surtout en ce qui concerne la seconde, que les livres de MM. Leroy-Beaulieu, Yves Guyot et dix autres ont rendue familière aux esprits cultivés.

Le tort de ces livres est de ne pas faire à la comparaison du passé une part suffisante et surtout de reposer sur une doctrine

(1) Au banquet de Saint-Mandé; voyez l'*Éclair* du 1er juin 1896.

Hosted by Google

aussi essentiellement négative que le collectivisme. Il y aurait beaucoup à dire pour et contre l'individualisme ; la meilleure raison qu'il y a de n'y adhérer que sous réserves, c'est qu'il condamne ses adeptes à se montrer féroces et même répugnants d'attitude sociale, sous peine de flagrante inconséquence dans l'application pratique de leurs maximes. L'altruisme de M. Spencer et de ses confrères en sociologie, la thèse du devoir social, si magistralement exposée par M. Prins, les efforts des religions et des philosophies actuelles constituent autant de thérapeutiques plus ou moins ingénieuses, que les excès de l'individualisme ont mises à la mode, parce que l'instinct social en indiquait l'absolue nécessité. De même que notre neurasthénie, fruit du surmenage intellectuel ou mondain, réclame un traitement hydrothérapique, les pelouses du lawn-tennis, l'escrime et les haltères, de même l'hypertrophie redoutable de notre moi social, terrifié de son propre isolement et des menaces ambiantes, appelle des remèdes nouveaux, dont les docteurs en science économique et les politiciens s'efforcent à l'envi de trouver les formules.

C'est à l'examen de quelques-uns de ces remèdes, particulièrement des solutions législatives proposées par les partis libéraux, que je consacrerai une prochaine étude.

M. WILMOTTE.

Hosted by Google

UNE EXPÉDITION BELGE

DANS LES RÉGIONS ANTARCTIQUES

L'effet que produisit d'abord ici le projet conçu par M. Adrien de Gerlache, de mener une expédition belge dans les régions antarctiques, fut une sorte d'étonnement mêlé de réprobation. Demander à une souscription nationale une somme de deux cent cinquante à trois cent mille francs pour une pareille entreprise parut indiscret, abusif même, à une nation de tempérament un peu casanier et plutôt méfiant. Il s'éleva des reproches, des critiques.

Aller au pôle Sud, pourquoi? Qu'allait-on faire dans cette galère? Risquer des vies d'hommes et relativement beaucoup d'argent pour découvrir quelque terre inhabitable, quelque mer glacée, folie! Aller à la découverte dans les mers antarctiques, alors qu'il était si simple de demander une place au gouvernement, de rester chez soi, au frais en été, au chaud en hiver, d'aller trouver chaque soir son cabaret aimé; ou bien même, si l'on avait choisi l'aventureuse carrière de marin, de la rendre le moins aventureuse possible, en prenant du service sur quelque bon paquebot suivant les routes battues, partant et arrivant à heure fixe, vous permettant de garder vos petites habitudes aux deux bouts de la route! N'était-ce pas insensé?

Quelques hommes de science, quelques personnalités toujours les mêmes, favorables à l'esprit d'initiative, des journalistes, par métier, épris de nouvelles et de nouveauté, approuvèrent seuls l'idée avec quelque enthousiasme.

Hosted by Google

Il fut visible que la masse demandait des éclaircissements pour s'enflammer et pour donner de l'argent. C'est pourquoi il n'a pas été inutile de définir nettement le but à la fois commercial et scientifique de l'expédition, de faire ressortir surtout l'intérêt pratique qu'elle présente pour notre pays : c'est ce que j'ai pu faire grâce à M. de Gerlache lui-même, qui m'a fourni, à cet effet, des documents précis.

Il faut que je vous présente d'abord le héros de l'aventure. Quand je dis l'aventure, j'ai tort. Rien, en effet, ne ressemble moins à un aventurier que ce jeune homme modeste, presque timide, mais chez lequel on sent la résolution concentrée, la ténacité, l'esprit de sacrifice, la foi profonde de ceux qui sont destinés à accomplir de grandes choses. Sans doute, sa voix de marin un peu sourde, sa parole un peu lente ne séduisent pas de prime abord; M. de Gerlache n'a pas le don d'illusionisme des beaux parleurs. L'attention doit s'appliquer un instant à le comprendre; mais elle surmonte bientôt ce léger effort et elle s'attache vivement aux idées nettes, solides, bien classées, à la conviction profonde qu'il y a sous son élocution craintive : elle devient sympathique à la personnalité du jeune officier de marine belge, qui a mûri depuis longtemps son projet, qui est allé faire le rude apprentissage de la navigation polaire sur ces baleiniers norvégiens, montés par ces matelots hardis qui vont tenter la fortune sous les plus hautes latitudes, les plus rudes climats de notre hémisphère.

On sent qu'on n'a pas devant soi un rêveur, un théoricien, mais l'auteur d'une entreprise longtemps méditée, solidement établie. Sans fortune personnelle, M. de Gerlache travaille exclusivement depuis deux ans à la réalisation de son projet. Il ne demande au public que les moyens strictement nécessaires pour le mener à bien. Il entreprend tout gratuitement sa périlleuse et longue entreprise dont le budget ne comporte, quoi qu'il arrive, ni appointements, ni rémunération, ni part, ni indemnité d'aucune sorte pour lui-même. Il n'attend sa récompense que du succès. Il a repoussé les propositions d'armateurs norvégiens qui voulaient organiser commercialement l'expédition et l'associer à ses bénéfices. Il a tenu à en

Hosted by Google

réserver l'honneur au nom belge. Une pareille conduite définit un caractère.

Mais il importe de montrer l'utilité de l'expédition et de répondre aux questions qu'elle soulève. Elles sont de deux ordres :

1° Que vont faire les Belges au pôle Sud? Et en admettant qu'il y ait utilité à aller en explorer les abords, pourquoi ne pas y laisser aller les autres, les grandes puissances maritimes, plus intéressées qu'eux à résoudre les questions scientifiques auxquelles doit répondre l'exploration des régions antarctiques?

2° Comment mener à bien le voyage de découverte en question avec 250,000 francs seulement, alors qu'ailleurs on demande quatre fois plus d'argent pour une expédition semblable (le devis de l'exploration allemande projetée s élève à 950,000 marcs, un gros million)?

C'est ce que nous allons voir. N'insistons pas sur la gloire qui peut résulter pour notre pays de l'expédition projetée : ceux qui ont le sentiment de cette gloire n'ont pas besoin d'autre excitant pour approuver M. de Gerlache. Ceux qui comprennent que chaque société humaine, qu'elle compte six millions d'hommes ou qu'elle en compte soixante, a le devoir absolu d'enrichir, dans la mesure de ses moyens, le patrimoine scientifique de l'humanité, ceux qui sont aussi fiers des grands savants de notre race, des Stévin, des Ruysbroeck, des Van Helmont, des Vésale, des Plateau, des Stas, des Houzeau, que de ses grands artistes, n'ont pas besoin d'être convaincus de l'utilité du projet. Tout au plus donnerons-nous une base positive à leurs sympathies.

Mais il est bon de fournir aux autres des données sur l'avantage commercial, industriel des découvertes scientifiques en vue, d'examiner celles-ci au point de vue pratique, auquel on n'hésite jamais à risquer des capitaux et des expériences. Même à ce point de vue là, l'expédition de Gerlache n'a rien de chimérique, et bien des gens, si elle était commercialement conçue, pourraient la commanditer plus sagement que tant de

Hosted by Google

sources de pétrole aurifère, tant de gisements de truffes fossiles pour lesquels on trouve toujours des actionnaires.

Notons d'abord, pour dissiper un préjugé, qu'il ne s'agit nullement *d'aller au pôle même* ou de s'en approcher plus que toute expédition antérieure et que l'expédition se trouve ainsi soustraite aux mécomptes qui attendent, dans les mers polaires, ceux qui se proposent d'atteindre un but géographique trop déterminé.

Il s'agit plutôt d'une espèce de voyage de circumnavigation, tendant à rapprocher les points connus des terres polaires par une ligature de découvertes intermédiaires nouvelles : voyage qui, conduit par un homme résolu mais prudent, a toute chance de se terminer heureusement et rapportera, certainement, une ample contribution de découvertes précieuses. Donnons tout de suite, d'ailleurs, l'itinéraire projeté :

L'expédition partira d'Ostende, du 1er au 15 septembre (début du printemps austral correspondant à notre automne).

Elle ira jusqu'au cap Horn, en faisant escales aux Canaries, au Brésil, à la Plata, pour y montrer son pavillon.

Du cap Horn, elle cinglera vers les terres découvertes en 1893 par le *Jason*, que commandait le capitaine norvégien Larsen, à l'est de la Terre de Graham : Terre du roi Oscar II et Terre de Föyn.

Elle tâchera, dans ces régions, d'étendre le champ des découvertes le plus loin possible au sud, tout en longeant vers l'est tous les obstacles sérieux.

Aux approches de la mauvaise saison (retour de l'automne austral), en mars 1897, elle ira relâcher dans un port d'Australie, à Melbourne probablement, pour y laisser reposer son équipage, faire visiter la carène de son navire, renouveler son combustible, etc.

Elle n'hivernera pas dans les glaces. Elle emploiera la saison froide à faire une croisière dans le Pacifique pour attendre le retour du printemps ; cette croisière servira à montrer le pavillon belge dans cette région où il est si peu connu. Elle sera aussi fructueuse au point de vue commercial que scientifique.

Après s'être dûment réapprovisionnée, elle repartira, en

Hosted by Google

novembre 1897, pour les régions polaires; cette fois, elle naviguera vers la *Terre de Victoria*, où elle tentera, en passant, une nouvelle détermination du pôle magnétique. Elle abordera cette terre, s'il est possible, et, au moyen de patins à neige (*skies*), quelques-uns de ses hommes tâcheront d'atteindre ce point décisif que sir James Clarke Ross n'a déterminé qu'approximativement.

En mars, enfin, elle reviendra en Australie et regagnera l'Europe par l'océan Indien et Suez.

Le tout durera une vingtaine de mois.

Mais tout en faisant des relevés géographiques, des observations de toute sorte, des recherches sur la faune et la flore, il y a un genre spécial d'opérations qu'elle ne négligera pas : elle recherchera avec soin les baleines, les phoques, les otaries qui ont été vus et signalés dans ces régions; elle leur donnera la chasse chaque fois qu'elle en trouvera l'occasion; et elle ramènera une cargaison aussi complète que possible de tous les produits lucratifs qu'ils fournissent.

Si, en effet, la vie végétale est restreinte dans les régions polaires, tant du sud que du nord, la vie animale y est intense, et les profits qu'y procurent la chasse et la pêche sont tels que les baleiniers, pêcheurs et chasseurs, uniquement attirés par l'esprit commercial, le désir du gain, ont largement contribué de tout temps aux découvertes faites dans les mers polaires, y ont même presque toujours précédé les expéditions de découverte officielles.

Pour ne parler que des mers antarctiques, bien que le capitaine Cook, ayant franchi le premier, à la fin du siècle dernier, le cercle polaire austral, eût fait le tableau le plus effrayant de la navigation dans ces parages, de la difficulté et du danger de s'y aventurer, d'y aborder la terre ferme, les baleiniers ne laissèrent pas d'y aller voir. L'une des expéditions les plus audacieuses dans le sud fut celle du baleinier Weddell, qui, en 1823, sur un navire de 160 tonnes, accompagné, pour toute conserve, d'une vraie coquille de noix, d'une chaloupe de 60, atteignit 74° 15' de latitude sud, dépassant de 3 degrés la latitude extrême atteinte par Cook !

Hosted by Google

Des expéditions vers le sud furent organisées en 1830, 1831, 1833 et 1838, par les armateurs Enderby, de Londres; et c'est à la suite des découvertes de Powell, Palmer, Biscoe, Balleny, tous baleiniers, que furent résolues les expéditions officielles qui eurent lieu de 1838 à 1844 : la française, de Dumont d'Urville; l'américaine, de Wilkes, et l'anglaise, de Ross.

Depuis, c'est encore à des baleiniers que l'on doit les nouvelles découvertes faites dans le Sud.

L'expédition du capitaine Dalmann, de Hambourg, qui, en 1873-1874, découvrit l'*archipel de l'Empereur Guillaume*, à l'ouest de la Terre de Graham, était de nature toute commerciale.

En 1892, ce furent quatre vapeurs baleiniers de Dundee, l'*Active*, la *Balæna*, la *Diana* et la *Polar Star*, qui retournèrent explorer les abords de la Terre de Graham.

La même année, ce fut le baleinier norvégien le *Jason*, capitaine Larsen, de Sandefjord, qui alla chasser les phoques dans le sud et qui en rapporta une si riche cargaison qu'on l'y renvoya en découverte, l'année suivante, accompagné de deux autres navires, le *Castor* et la *Herta*. Cette fois, s'il fit moins bonne chasse, il trouva la *Terre du roi Oscar II* (probablement la côte orientale de la Terre de Graham), la *terre de Föyn* et, au nord-est de la Terre de Graham, tout un archipel important; ce qui valait le dérangement.

Enfin, ce fut encore un baleinier, le capitaine Christensen, commandant l'*Antartic*, qui fit, en 1893 et 1894, deux expéditions australes fécondes en résultats : il se rendit, en 1893, à l'est de la Terre Victoria, où Ross avait signalé des baleines franches; il débarqua au cap Adaïr, où il fut le premier, avec ses hommes, à fouler le mystérieux continent antarctique. En 1894, il débarqua aux *Iles de la Possession*, où il trouva une végétation inattendue, d'immenses dépôts de guano, d'innombrables pingouins et force balénoptères.

Il fallait, pour que ces baleiniers retournassent obstinément dans le Sud, qu'il y eût de grands profits à tirer de ces régions. C'est sur ce point qu'il faut insister.

La baleine qu'ils y cherchaient est, en effet, une proie de

Hosted by Google

grand rapport. Les cétologues l'ont classée en un grand nombre de variétés, mais celle à laquelle on donne le plus activement la chasse, celle dont la capture est toujours une petite fortune est la *baleine franche*, qui vaut, en graisse et fanons, de *cinquante à soixante* mille francs la pièce. Comme le gouvernement australien a promis 25 000 francs de prime au premier baleinier qui en capturera une dans le Sud, c'est donc de 75 000 à 85 000 francs que vaudrait à l'expédition belge la prise d'un premier cétacé de cette espèce.

Rien de plus étonnant que cette pêche à la baleine, dont les récits ont émerveillé notre enfance. Il eut bien autour du cœur l'*æs triplex* dont parle Horace, celui qui, le premier, osa, dans sa pirogue frêle, approcher ce monstre énorme, l'attaquer, le harceler, le manger enfin, car c'est pour manger que les primitifs hommes du Nord, peu délicats et pressés par l'appétit violent de leur climat, s'attaquèrent à cette masse de viande et de graisse. Quelques baleines échouées sur le rivage les avaient sans doute mis en goût; ainsi leur vint l'idée de les attaquer vivantes, puis l'idée plus fantastique de les pêcher à la ligne, car la pêche à la baleine est une variété de la pêche à la ligne, en somme, dans laquelle on jette l'énorme hameçon appelé harpon au lieu d'attendre que le poisson vienne y mordre, et dans laquelle l'opération d'amener le poisson à soi présente seulement quelques difficultés et quelques dangers spéciaux.

L'histoire de la pêche à la baleine est une des pages les plus curieuses de l'histoire commerciale.

Ce sont les vaillants riverains du golfe de Gascogne, les Basques surtout, qui élevèrent la pêche à la baleine à la hauteur d'une grande industrie. Elle était déjà très ancienne chez eux, au XII^e^ et au XIII^e^ siècle, des documents en font foi, et on retrouve, sur les côtes d'Espagne, les ruines des tours de garde d'où ils guettaient le souffle des cétacés qu'ils allaient poursuivre au large.

Ce sont probablement eux qui ont imaginé de se servir du harpon, attaché à une ligne, comme on le fait encore aujourd'hui.

Hosted by Google

Cependant les Basques se lassèrent d'attendre du haut de leurs tours de garde les baleines qui, sans doute, plus prudentes, se tenaient à distance des côtes, et ils se mirent à les pourchasser à travers l'Atlantique. Comme la concurrence et le *struggle for life* ne datent pas d'aujourd'hui, les ports de la Normandie et ceux de la Flandre armaient, dès le XI^e^ siècle, comme les Basques, des bateaux qui allaient chasser la baleine. Insistons sur cette intervention des ports flamands : il y a là un précédent pour nous.

De baleine en baleine, ces aventureux marins arrivèrent jusqu'à Terre-Neuve, dont les parages sont restés si fréquentés par les pêcheurs. La baleine qu'ils chassaient d'abord était une baleine plus petite que la baleine franche : *la baleine des Basques,* tout à fait exterminée maintenant dans le Nord. A mesure qu'elle se faisait plus rare, ils allaient la quérir plus loin, plus haut, et ils trouvèrent ainsi la baleine franche, qui se plaît aux latitudes boréales et qui, beaucoup plus lucrative que la baleine des Basques, devint leur gibier favori.

Au XVI^e^ siècle, Anglais et Hollandais suivirent les Basques dans le Nord. Puis ce furent les Danois, Suédois, Norvégiens. Le Spitzberg devint leur lieu de rendez-vous ; une activité prodigieuse s'y développa ; il fallut se partager l'île pour mettre fin aux bagarres qui y éclataient entre les pêcheurs de nationalités diverses. Au XVII^e^ siècle, la Hollande, à elle seule, y envoyait tous les ans 300 ou 400 navires montés par 20,000 matelots. Des villages dont il ne reste plus de trace s'y élevèrent ; des foires s'y tenaient ; les Hollandais crurent, pendant un temps, que le Spitzberg leur rapporterait plus que Java !

Ils comptaient sans l'excès de la destruction. La baleine franche, trop pourchassée, devint aussi rare dans le Nord que la baleine des Basques dans les régions tempérées. Au début du XVIII^e^ siècle, il fallut la chercher encore plus loin. En 1719, un baleinier hollandais la trouva abondante dans la baie de Baffin ; deux ans après, on y comptait 363 navires, dont 251 hollandais et, pendant ce temps, les Danois fondaient leurs pêcheries du Groenland. Ce fut l'époque brillante de la grande pêche. De 1669 à 1678, les Hollandais avaient capturé,

Hosted by Google

d'après les statistiques officielles, *cinquante-sept mille cinq cent et soixante baleines*, lesquelles mises bout à bout eussent fait plusieurs fois le tour des Pays-Bas.

Mais à partir de cette époque, la baleine se raréfiant de plus en plus, la pêche du Nord déclina sans relâche. La flotte baleinière hollandaise disparut dans les grandes guerres de la fin du XVIII[e] siècle. Aujourd'hui, en Europe, quelques ports du nord de la Grande-Bretagne (Dundee et Peterhead) et de la Norvège (Tonsberg) arment seuls des baleiniers.

Quoique la pêche de la baleine soit devenue l'accessoire de la chasse au phoque, elle rapporte cependant encore de jolis bénéfices : l'*Active*, baleinier de Dundee, distribuait, l'an dernier, 300 p. c. à ses actionnaires, et les dividendes de 50, 60 p. c. sont ordinaires dans cette industrie. Il y a encore à Dundee cinq ou six baleiniers, rapportant une vingtaine de baleines par an; d'autre part, les Américains capturent, annuellement, deux à trois cents baleines dans le détroit de Behring.

En présence de cette « raréfaction » de la baleine, les Norvégiens se sont rabattus sur les balénoptères, dédaignées jusque-là. Les balénoptères sont loin d'être aussi haut cotées que les baleines, surtout à cause de leurs fanons plus petits; elles valent de 3,000 à 6,000 francs. Elles sont, en outre, plus difficiles à chasser, plus grandes, plus maigres, plus vigoureuses, elles se défendent mieux; leur grand inconvénient, c'est qu'à cause de leur maigreur elles coulent à fond quand on les a tuées; il était impossible donc de les chasser, comme les baleines que leur graisse fait surnager après leur mort, au moyen des *baleinières* qu'elles eussent entraîné à fond en coulant.

Un capitaine norvégien, Svend Föyn, mort l'an dernier, imagina un matériel spécial pour chasser les balénoptères et fonda à Vadsö, dans le Varenger Fjord, une pêcherie où il a gagné une fortune de 7 ou 8 millions. Il employa de petits vapeurs de 50 à 60 tonnes, à machines très puissantes, évoluant facilement et munis d'un canon pour lancer un gros harpon très solide; ces vapeurs ont un tonnage suffisant pour ne pas sombrer sous le poids de la balénoptère harponnée quand elle

Hosted by Google

s'enfonce ; ils opèrent à proximité des pêcheries. Quand ils ont harponné, *amarré*, comme on dit, une balénoptère, ils la remorquent jusqu'à la pêcherie, où on la hisse sur le rivage, au moyen d'un plan incliné, pour la dépecer et en extraire l'huile par des procédés perfectionnés. Il faut, pour pêcher les balénoptères, opérer à proximité d'une terre, détail qui a quelque importance pour notre expédition.

Au point où en sont les choses, on comprend que les baleiniers cherchent de nouveaux champs d'exploitation dans le Sud, et soient surtout désireux de savoir s'ils y trouveront la baleine franche.

Or, si la question n'est pas tout à fait résolue, elle paraît devoir l'être affirmativement. La distribution des baleines dans les mers du globe présente, en effet, certaines particularités. Les baleines ne peuvent passer l'équateur ; la ligne équinoxiale est pour elles un *cercle de feu;* il n'existe pas de relations donc entre leurs variétés du Nord et celles du Sud. Cependant les cétologues (et entre autres notre distingué compatriote, M. Van Beneden, professeur de zoologie à l'Université de Liége) croient que les baleines sont distribuées *symétriquement* par rapport à l'équateur, c'est-à-dire qu'aux variétés du Nord correspondent des variétés analogues dans le Sud.

La loi est vérifiée pour un certain nombre de variétés et il est à présumer qu'elle se vérifiera pour la baleine franche. C'est l'opinion de M. Van Beneden lui-même, qui fait autorité en la matière.

Il y a d'autres témoignages importants en sa faveur : d'abord celui de James Ross, qui prétend avoir vu des baleines franches du côté de la Terre de Victoria ; puis celui du baleinier norvégien Larsen, qui est persuadé d'en avoir rencontré au cours de son remarquable voyage sur le *Jason* en 1893 ; elles étaient mêlées à d'autres variétés, notamment une baleine australe valant 20,000 francs ; il a assuré à M. de Gerlache qu'il avait vu des baleines franches près de la Terre de Föyn, par 67° de latitude sud et 60° de longitude ouest (c'est par cette région que M. de Gerlache commencera son

Hosted by Google

expédition) ; qu'il en avait vu aussi plus tard, en hiver, près de la Nouvelle-Géorgie.

D'après cet homme essentiellement compétent, les baleines franches remonteraient vers le sud, dans les glaces qu'elles recherchent, en été et descendraient vers le nord en hiver ; en naviguant hardiment vers le sud, dans la mer de Weddell, pendant l'été austral, on en trouverait des quantités.

Si Larsen n'en a pas harponné lui-même, c'est qu'il en a été empêché par le gros temps et qu'il n'avait pas le loisir d'attendre le moment favorable. Les expéditions baleinières norvégiennes, qui nous étonnent par leur hardiesse, sont, en effet, très chichement montées et approvisionnées ; leurs capitaines doivent soumettre leurs itinéraires à des ordres de marche très précis ; ce n'est pas la faute de ses capitaines si certaines d'entre elles n'ont pas été plus fructueuses.

M. de Gerlache me contait que, dans un voyage qu'il fit à bord d'un baleinier, dans le Nord, les vivres avaient été si strictement mesurés que, lorsqu'on rentra au port, il n'y avait plus à bord une seule ration, plus un seul biscuit! Cependant ces navires risquent d'être emprisonnés par les glaces, retenus longtemps loin de tout secours. On voit qu'il faut du courage pour s'y embarquer

Quoi qu'il en soit, le capitaine Larsen écrivait il y a quelques jours à M. de Gerlache qu'il approuvait absolument son itinéraire, que la pêche qu'il pourrait faire en route payerait sûrement les frais de son expédition.

A ce propos, comme je lui demandais ce qu'il ferait des fonds qui pourraient lui rentrer ainsi, il me répondit, sans aucune hésitation, qu'ils serviraient à rembourser les souscripteurs si ceux-ci le voulaient, ou seraient affectés à une œuvre nationale. Il n'est pas inutile, à ce propos, de faire remarquer qu'on peut souscrire conditionnellement, à condition de rentrer dans ses fonds en cas de succès commercial de l'expédition.

A défaut de la baleine franche, on est sûr de rencontrer dans le Sud d'autres cétacés dont la pêche sera fructueuse : le capitaine américain Crocker y a rencontré (par 56° de latitude sud

Hosted by Google

et 0° 40' de longitude ouest) une grande quantité de baleines qui lui paraissent semblables à la grande baleine du Nord qui a 33 mètres de long ; Larsen y a vu aussi des *Knurrwale*, mégaptères analogues à la *jubarthe* des Français.

Enfin, tous les navigateurs y ont remarqué de nombreuses balénoptères très semblables à celles du Nord ; elles y pullulent et, si elles ne peuvent être chassées qu'avec un matériel spécial et, à proximité d'une terre, il serait intéressant d'avoir là-dessus des données précises et de trouver la terre propice.

Il faut insister vraiment sur l'esprit très pratique qui a présidé à la conception de cette expédition belge qui, sans négliger les découvertes et les travaux scientifiques, fera en même temps de la zoologie utilitaire.

Peut-être demandera-t-on si les Belges n'ont rien de mieux à faire que d'aller pêcher la baleine, de vouloir accaparer une industrie aussi nouvelle, aussi spéciale. Mais si les Belges n'avaient fait, depuis 1830, que ce qu'ils faisaient antérieurement, ils auraient eu grand'peine à ne pas mourir de faim et à se multiplier comme ils l'ont fait. Nous voyons surgir tous les jours chez nous de nouvelles industries qui prospèrent et deviennent de grandes sources de richesses. Nous sommes forcés, nous qui déjà devons acheter à l'étranger près de la moitié de nos subsistances, plus de la moitié du pain que nous mangeons, de travailler pour gagner de l'argent, pour vivre au sens littéral du mot. Notre population augmentant sans cesse, il faut bien fournir de nouveaux objets à notre activité. Et puisque nos ancêtres flamands ont pêché la baleine au XIII^e^ siècle, comme les Basques, nous ne voyons pas pourquoi nous ne la pêcherions pas, aux XIX^e^ et XX^e^, comme les Norvégiens et les Anglais.

Ceux-ci s'occupent sérieusement d'aller chercher la baleine dans le Sud ; il serait beau que nous y arrivassions avant eux.

Enfin, comme nous sommes des industriels ingénieux, nous tirerions probablement meilleur parti des baleines que ne le font les pêcheurs du Nord, qui les dépècent fort grossièrement et laissent perdre une quantité de produits utiles qu'elles peuvent

Hosted by Google

fournir. Jouan, dans son excellent petit traité sur la *Pêche des animaux marins*, prétend que les deux tiers des produits utiles d'un baleine dépecée en mer sont perdus : l'huile en est très mal extraite, les muscles et les os, qui fourniraient un précieux engrais (vous voyez que l'agriculture même est intéressée à l'expédition!) sont perdus; on délaisse les excréments qui pourraient être employés en teinture, les intestins qui pourraient nous donner, comme aux Esquimaux, des vêtements imperméables, etc.

Bref, en perfectionnant l'extraction des produits lucratifs de la baleine, en dépeçant la bête à terre, dans des pêcheries, comme Svend Föyn fait des balénoptères, nous en tirerions encore bien d'autres profits qu'on n'en a tiré jusqu'ici.

Vous voyez donc qu'une petite colonie belge australe, aux abords fréquentés par les baleines et bien exploitée, vaudrait beaucoup de dents d'éléphant.

N'oublions pas qu'il n'y a pas que des baleines à trouver dans le Sud; il y a aussi des phoques, des otaries, des éléphants marins, des pingouins.

Le phoque, d'une si grande ressource pour les peuples hyperboréens, qui mangent sa chair, s'éclairent et se chauffent au moyen de son huile, se font des vitres et des imperméables de ses intestins, des habits et des souliers de sa peau, des cordes de ses tendons, n'est pas dédaigné des peuples plus civilisés; ceux-ci lui font la chasse pour son huile et sa peau et en font des tueries horribles mais singulièrement lucratives. La chasse au phoque rapporte tant, dans le Nord, que la pêche à la baleine n'en est plus aujourd'hui que l'accessoire. Les phoques forment heureusement de prodigieuses colonies qui se repeuplent comme par enchantement pourvu que les chasseurs leur laissent de temps en temps quelque répit ou les massacrent avec une certaine méthode; ce sont des troupeaux qui se reproduisent sans qu'il en coûte rien et appartiennent à qui va les prendre. On tue, depuis 1876, de 500,000 à 1 million de phoques, valant 8 millions de francs, chaque année, rien qu'autour de Terre-Neuve; et il a suffi de réglementer grossièrement la chasse pour que l'espèce n'en diminue pas sensiblement.

Hosted by Google

Détail caractéristique : la chasse aux phoques est censée payer le navire dès la première année !

On trouve dans les mers australes un éléphant marin donnant, par individu, trois barils d'huile précieuse; on trouve des otaries, phoques à fourrure, dont la peau vaut, brute, de 25 à 50 francs et, préparée, de 125 à 200 francs; un capitaine américain en a rapporté du Sud une cargaison valant 600,000 francs; et la fécondité des otaries, leur pouvoir de reproduction sont aussi grands que ceux du phoque.

La chasse aux otaries et aux éléphants marins dans le Sud a tant d'importance que les navigateurs ont dissimulé plus d'une fois la position exacte des îles où ils les trouvaient. Les marins s'amusent de l'étonnement d'un brave commodore russe qui, en 1821, croyant avoir découvert une terre nouvelle (la terre de Palmer, au sud du Shetland austral), la trouva occupée par une flottille de chasseurs anglais, dont les capitaines, l'humour ne perdant pas ses droits, lui offrirent leurs services comme pilotes. Les Anglais eurent, en 1853, la même déconvenue : un de leurs navires découvrit alors un archipel rempli d'Américains qui y chassaient l'éléphant marin.

Notons, enfin, que les énormes gisements de guano signalés dans le Sud ne sont pas du tout indignes d'attention, et il en est de même des masses métalliques qui, en certains points, ont affolé la boussole des navigateurs. Il y a probablement là des richesses considérables à exploiter.

Voilà un premier but pratique de l'expédition.

En voici un second.

Il ne suffit pas à la Belgique de produire des richesses : il faut qu'elle leur trouve un débouché; vendre ses produits est pour elle une absolue nécessité et la vente va mal; nous en sommes réduits à nous laisser exploiter par des commerçants plus adroits que nous, qui achètent nos produits à vil prix et vont les vendre avec un fort bénéfice, après s'être donné la peine d'y mettre leur marque, dans les débouchés qu'ils ont et où l'industrie belge est nominalement inconnue. Cela va si loin qu'on vend même en Belgique plus d'un produit fabriqué en

Hosted by Google

Belgique même, mais qui acquiert une plus-value considérable après être allé faire un petit voyage à l'étranger, d'où il revient avec une marque exotique et de forts droits de douane.

Nous n'avons pas à rire trop, on le voit, des gens qui font blanchir leur linge à Londres.

Il faut donc nous faire connaître; mais le meilleur moyen de faire connaître son commerce, c'est de faire connaître son pavillon; les Anglais — qui s'y connaissent — ont là-dessus un axiome : *La marchandise suit le pavillon.* Tous nos consuls sont d'accord sur la nécessité de faire connaître ce pavillon; mais nous avons peu de navires et lorsqu'ils paraissent dans un port étranger, ils s'y perdent parmi leurs innombrables concurrents battant les couleurs anglaises, allemandes, françaises, américaines...

Nos services réguliers de navigation mêmes sont, à ce point de vue, de peu d'efficacité.

Eh bien! les hommes compétents s'accordent à reconnaître qu'une expédition scientifique, dont on parlera forcément, attirera autrement l'attention, dans les ports où elle fera escale, qu'un simple transport. Les points de relâche de M. de Gerlache sont très bien choisis à ce point de vue et les deux escales qu'il fera en Australie, sa croisière vers la Tasmanie et le Pacifique, ne peuvent manquer d'être remarqués, de donner aux populations qu'il visitera des renseignements — et peut-être même des illusions! — sur la marine belge, de leur révéler tout au moins l'existence de notre commerce.

Il faut citer à ce propos la remarquable lettre qu'adressait naguère à M. Goemaere — et que publia l'*Indépendance* — notre consul à Christiania, M. Rolf Andvord.

M. Andvord insistait sur la nécessité de nous créer une marine :

Les expéditions du genre de celle de M. de Gerlache sont propres, disait-il, à fournir à la Belgique les antécédents nautiques qui lui ont fait défaut jusqu'ici.

C'est pourquoi, dans cette nation belge, si haut placée ailleurs, il importe avant tout de créer un courant tout nouveau et d'éveiller l'intérêt de tous ses enfants pour la mer et les questions qui s'y

Hosted by Google

rattachent. Il convient de se rappeler que dans des temps déjà lointains, les habitants des Flandres ont occupé, dans le commerce général, une place qu'il convient de leur faire reprendre : il faut pour cela, à mes yeux, avoir partout et toujours en vue les progrès de la navigation au long cours.

Le passage suivant était caractéristique :

On me dira peut-être que le moyen le plus simple et le plus infaillible de contribuer au progrès des relations extérieures de la Belgique, c'est de faire l'achat d'un nombre suffisant de steamers qu'on lancera successivement à ses risques et périls, dans les diverses branches de l'activité maritime.

Quant à l'exploration des régions antarctiques, elle n'a, me dira-t-on, qu'un rapport assez secondaire avec cette question principale.

Quelques mots vont suffire pour remettre les choses au point : depuis cinquante ans que le monde entier trafique avec des steamers, a-t-on vu la Belgique prendre une part active à ce genre d'entreprise? Il semble, au contraire, qu'elle s'en soit presque absolument désintéressée.

Et voilà justement pourquoi je préconise des moyens susceptibles de réveiller l'enthousiasme de toutes les classes pour une question si brûlante : il s'agit d'en faire une actualité et une affaire de mode. Même en Norvège, où l'on est depuis longtemps familiarisé avec les questions se rapportant à l'océan Glacial, une expédition comme celle du Dr Fritjof Nansen travaille tous les esprits et assure un vif regain d'intérêt à tout ce qui regarde les régions arctiques...

Je suis persuadé qu'en provoquant, même par des moyens un peu détournés, l'intérêt du public belge pour les questions antarctiques, on arrivera à un résultat analogue, qui ne se bornerait pas à un engouement momentané, mais qui réveillerait, en vue de l'avenir, des sentiments qui sommeillent certes au fond du cœur de tous les Belges.

On aurait du même coup assuré à la Belgique la mainmise sur des régions où aucune nation civilisée n'a encore pénétré; elle aurait ainsi le bénéfice d'une avance considérable et tous les avantages qui en peuvent découler soit directement, soit indirectement.

On ne pouvait mieux dire.

Les côtés commerciaux de l'expédition ainsi exposés, il faut parler de son but, de ses avantages scientifiques : avantages tout aussi positifs, au fond, pour ceux qui voient les choses d'un peu haut, car la science n'est pas une vaine chimère. Tout

Hosted by Google

bien-être physique ou moral nous vient d'elle; c'est toujours grâce à elle que l'homme a pu détourner le mal de sa vie et y appeler le bien; et les fameuses accusations de banqueroute dirigées contre elle par les gens qui roulent en chemin de fer, s'éclairent à la lumière électrique, mangent et boivent impunément les choses les plus variées, sous la sauvegarde d'un laboratoire communal, se font revacciner quand on annonce une épidémie de variole et appliquent des antiseptiques sur leurs moindres écorchures, ces accusations-là ne sont que l'un des témoignages les plus remarquables de l'imbécillité et de l'ingratitude humaines.

Ceci soit dit pour sauvegarder les principes.

Car, en somme, l'indifférence pour les résultats scientifiques d'une pareille expédition doit être assez rare.

Devant la fièvre de connaître et d'explorer qui dévore l'humanité, l'homme de quelque culture qui n'aurait pas une certaine curiosité de savoir ce qui existe sur l'énorme morceau de la croûte terrestre impénétrée autour du pôle Antarctique serait un curieux phénomène.

Quatre navigateurs seulement ont dépassé le 70e degré de latitude australe : Cook (71° 15'), en 1773; Weddell (74° 15'), en 1823; Ross (78° 10'), en 1841. Enfin, après cinquante-trois ans d'intervalle, le Norvégien Kristensen qui, en 1894, sur son vieux baleinier l'*Antartic*, accosta la *Terre Victoria*, y descendit avec quelques-uns de ses hommes et fut probablement, comme nous l'avons dit, le premier à fouler le mystérieux continent antarctique.

Je ne vais pas refaire l'histoire des expéditions antarctiques : je me contenterai de noter ces deux faits, encourageants pour celle qui est projetée ici, savoir :

1° Que ces expéditions n'ont jamais été marquées par les grandes catastrophes auxquelles ont abouti tant d'expéditions vers le pôle Nord ;

2° Que bien rarement un explorateur ou même un simple baleinier est allé vers le sud sans y découvrir une terre.

Cependant, un immense inconnu s'étend autour du pôle, où Edgard Poë a placé le fantastique dénouement des *Aventures*

Hosted by Google

d'Arthur Gordonn-Pym; la région antarctique reste inexplorée sur plus de 16 millions de kilomètres carrés, comprenant certainement de vastes terres émergées. Jetons les yeux sur une carte des régions australes. Laissons les îles et les îlots de moindre importance, et considérons seulement les trois grands groupes de terres appelés : *Terre de Graham*, *Terre Victoria*, *Terres de Wilkes et d'Enderby*. Voyez ce qu'il reste d'inexploré entre ces trois groupes de découvertes! Eh bien! on a de sérieuses raisons de croire que ces trois groupes se rattachent les uns aux autres par des côtes ininterrompues, dépendent tout au moins de très grandes îles, forment une véritable *sixième partie du monde*, deux fois grande comme l'Europe.

Or, sur ce continent, personne, sauf ces Norvégiens, n'a mis le pied; de ce continent, personne n'a longé les rives entrevues seulement en quelques points; de rares navires à voiles ont seuls tenté de loin en loin d'en pénétrer le mystère. N'y a-t-il pas là quelque chose d'irritant pour nos curiosités scientifiques?

N'est-ce pas autour du pôle Sud que s'étend le vrai *Continent mystérieux?* C'est là, du reste, que se dirige, en ce moment, la grande curiosité des géographes, et le sixième Congrès international de géographie, tenu à Londres du 26 juillet au 3 août dernier, formula à l'unanimité le vœu de voir une expédition s'organiser pour aller l'explorer avant la fin du siècle.

J'ouvre une parenthèse ici, puisque je parle des découvertes géographiques qui résulteront vraisemblablement de l'expédition, pour faire observer combien il est désirable que le montant des souscriptions permette à M. de Gerlache d'emporter, dans son matériel d'exploration, un ballon captif. Ce n'est pas là une idée fantaisiste. Les abords des terres polaires sont presque toujours défendus par des banquises infranchissables, murailles de glaces, souvent beaucoup plus hautes que les navires, qui barrent non seulement la route, mais interceptent la vue des terres. Voyez l'immense avantage qu'il y aurait à pouvoir s'élever, grâce à ce ballon, à une hauteur de quelques centaines de mètres, d'où, tandis que le navire longerait la banquise, les aéronautes, remorqués par lui, domine-

Hosted by Google

raient à une énorme distance le panorama polaire, en feraient le levé sommaire, en prendraient des photographies instantanées, en noteraient les aspects généraux, soumettraient, enfin, le contour du continent austral à un maximum d'observation avec un minimum de peine, de temps et de danger!

Personne, en Suède, ne conteste le caractère sérieux de l'expédition Andrée, qui vient de partir de Gothembourg (Götheborg), pour le Spitzberg, d'où elle tentera de gagner le pôle Nord en ballon.

Quand je dis qu'on ne connaît pas le continent polaire, on a vu et recueilli cependant des échantillons des roches qui le composent, et ce sont ces échantillons mêmes qui ont d'abord témoigné de son existence.

On les a vus d'abord sur les blocs de glace flottant en immenses convois à la surface des mers antarctiques. Ces glaces ne proviennent pas seulement de la congélation de la mer; elles sont produites aussi par l'éboulement des glaciers qui couvrent toutes les terres polaires, comme ils couvrent, dans les régions tempérées, la cime des montagnes. Ces glaciers peuvent provenir de fort loin à l'intérieur de ce continent, et c'est en les voyant souvent couverts de terre, en voyant les fragments de rochers qu'ils contenaient, que le capitaine Cook conçut, le premier, l'idée de l'existence de ce continent.

Ces glaçons flottants, en fondant, pendant l'été austral, déposent au fond des mers circumpolaires ces échantillons des terres intérieures. La drague, en effet, a rapporté de ce fond des fragments de granite, de schiste, de grès, de calcaire *récemment brisés*, à cassures fraîches, qui ne pouvaient avoir d'autre provenance. L'étude de matériaux, celle des échantillons de roches transportées de l'intérieur du continent austral par les glaciers flottants, l'étude directe aussi des terres du continent austral là où l'on pourra l'aborder, permettront, concurremment avec des sondages à exercer entre la Patagonie et la terre de Graham, de résoudre un problème qui préoccupe les géologues.

Il s'agit d'élucider un des grands événements de l'histoire de

Hosted by Google

de la terre : de savoir si la Terre de Graham n'est pas le prolongement de la crête des Andes, de cet immense plissement tertiaire qui traverse les deux Amériques, qui en est l'ossature. Alors, la Terre de Graham ne serait qu'une troisième Amérique, produite par le même frisson de la terre que les deux autres, une contemporaine du Nouveau Monde, et les terres qui la forment devraient se poursuivre bien loin vers le sud pour rejoindre, de l'autre côté du pôle, la Terre Victoria, dont la géologie n'a rien de commun ni avec l'Australie, qui lui fait à peu près vis-à-vis, ni avec l'Afrique, située au nord-ouest.

La faune littorale des terres antarctiques et la faune profonde des mers qui les entourent sont inconnues; nous ne savons rien des organismes vivant dans le Sud à des latitudes correspondant à celles de la Norvège. Nous n'en savons pas davantage sur la paléontologie, c'est-à-dire l'histoire des faunes et des flores passées de ces régions, des espèces animales et végétales qu'on pouvait y rencontrer aux époques géologiques antérieures.

Cependant, sans parler des faits utiles que cette étude fournirait à la théorie de l'évolution, il est d'un grand intérêt géologique encore de connaître les rapports qui peuvent exister entre les espèces vivantes ou disparues des régions antarctiques et celles de l'Australie, de l'Amérique et de l'Afrique australes. Des faits déjà connus tendent à prouver, en effet, que ces dernières auraient été autrefois beaucoup plus étendues vers le sud et que des terres intermédiaires, émergées entre elles et le continent austral, auraient permis le passage des êtres vivants de l'Afrique, de l'Amérique, de l'Australie au continent polaire. Il y a peut-être eu, pendant la période quaternaire, un continent austral qui, outre les terres antarctiques actuelles, a compris la Nouvelle-Zélande, l'Australie, la Tasmanie, les îles Chatham, etc., qui, d'autre part, aurait été proche de l'Afrique et de l'Amérique du Sud, s'il ne s'était même pas rattaché à celle-ci.

On voit combien l'étude géologique des terres antarctiques, celle du relief sous-marin des océans qui les entourent,

Hosted by Google

celle de la flore et de la faune, présentes et passées, terrestres et sous-marines de ces régions, doivent passionner les géologues et les naturalistes.

Pour en revenir un instant, à ce propos, au côté profitable de l'expédition, je crois pouvoir citer l'opinion de M. Van Beneden, qui déclarait à M. de Gerlache que quelques pêches et dragages faits dans les mers australes (aux environs de Kerguélen, notamment), fourniraient à nos musées des collections d'une valeur scientifique inestimable. Le *British Museum* ne donnerait pas pour des millions les collections rapportées par le *Challenger* pendant sa campagne scientifique de 1872-1876. Nos musées ne possèdent presque rien en fait d'échantillons de la vie aux grandes profondeurs marines et l'expédition belge les enrichirait considérablement. Je n'ai pas à vous rappeler que les échantillons d'animaux rares ont une valeur marchande sérieuse, que les musées étrangers nous ont offert, en échange de quelques-uns de nos iguanodons, des collections précieuses.

Les naturalistes assurent, du reste, que l'étude de la faune des mers profondes par les dragages est l'une des plus passionnantes qui soient. On avait cru, jusqu'assez avant dans ce siècle, que la vie s'arrêtait, sous l'eau, à une faible distance de la surface. Il n'en est rien ; des monstres de toute sorte pullulent à des profondeurs de plusieurs kilomètres sous le niveau des mers, y vivent, aiment, se reproduisent, se dévorent les uns les autres, sous des pressions de centaines et de centaines d'atmosphères, dans l'absolue obscurité de régions où jamais n'a pénétré un rayon de soleil. Au fond de ces abîmes, on trouve une vie intense, accompagnée de toutes ses manifestations, répandue chez des myriades de créatures qu'on va chercher dans ces retraites; avec la *drague*, espèce de sac envergué sur un châssis de fer, et des *fauberts*, espèces de balais de chanvre qui l'accompagnent, on racle et on balaye les fonds des océans; et lorsqu'on remonte ces fauberts et cette drague, ils sont remplis d'êtres étranges, de formes de la vie que l'œil humain n'a jamais vues, d'êtres adaptés à ces milieux lointains, d'êtres phosphorescents dont les yeux dardent une

Hosted by Google

lumière intense qu'ils produisent eux-mêmes pour se diriger, voir leur proie ou leurs ennemis.

Telle est, raconte-t-on, l'émotion, la passion des plus graves savants, lorsque la drague, ramenant ces merveilles, arrive à bord, qu'ils se bousculent pour les voir, se jettent dessus « comme des chiens sur un os ».

Le naturaliste qui accompagnera l'expédition fera donc une campagne aussi intéressante que le géologue et que le géographe.

Cependant le météorologiste ne perdra pas non plus son temps. Il s'occupera, lui, des multiples détails d'une question qui nous intéresse tous très particulièrement : il réunira des documents qui contribueront à développer la science, encore si imparfaite, de la prévision du temps.

Il aura à observer les *courants maritimes* qui, dans la zone à parcourir, sont très peu connus, très peu définis ; ces courants, selon leur température, refroidissent ou réchauffent les couches d'air avec lesquelles ils sont en contact et leur imposent par là des mouvements qui sont une des grandes causes de l'état de l'atmosphère.

Il notera la pression atmosphérique, la direction et la vitesse du vent, la température et le degré d'humidité de l'air, la pluie, la neige, afin d'établir les relations de tous ces éléments, de l'état météorologique dans les régions parcourues avec les mêmes éléments dans les autres régions du globe où ils auront été observés.

Il observera la forme et la direction des nuages, et le début de l'expédition sera particulièrement propice pour cela, car à partir du 1er mai dernier a commencé, pour les météorologistes, une période qu'ils ont appelée : l'*année des nuages*, une année pendant laquelle ils procéderont, dans le plus grand nombre de stations possible, à une observation complète des particularités qu'offrent les amas de vapeurs aériennes. Ils comptent étendre ainsi leurs connaissances sur les courants atmosphériques et les grands météores qui régissent les maxima et les minima barométriques.

Hosted by Google

Il ne perdra pas de vue, notre météorologiste, l'électricité atmosphérique, afin de vérifier si elle est bien une fonction de la latitude et change de signe en passant des régions tempérées dans les régions polaires ; si, conformément à la théorie d'Edlund, elle est un phénomène général lié à l'existence même du magnétisme terrestre.

Et quant à ce magnétisme lui-même, l'expédition tâchera de déterminer la position exacte du pôle magnétique austral, dont Ross n'a déterminé que la position approximative.

Précisément, une expédition américaine, sous la direction du professeur Langley, vient d'être résolue tout exprès pour aller déterminer exactement la position du pôle magnétique boréal ; celle du pôle magnétique austral serait le complément indiqué de la première.

Tous ces sujets d'observation : courants marins, courants atmosphériques, électricité de l'air, magnétisme terrestre, interviennent dans la situation atmosphérique, sont des causes du temps qu'il fait et qu'il fera ; on ne peut, comme le remarquait, il y a près de dix ans, le célèbre météorologiste allemand Neumayer, former une doctrine complète de la distribution des pressions et des températures, c'est-à-dire de la pluie et du beau temps sur le globe, en restant dans l'ignorance complète de ce qui se passe, à cet égard, dans les vastes parages antarctiques.

Il y aura encore bien d'autres choses à observer en route pour l'expédition : ainsi, le phénomène des marées qui, dans cette partie australe du Pacifique et de l'Atlantique, trouvent la seule zone du monde où aucune terre ne vient barrer la route à leur propagation rationnelle, — puisque c'est là seulement qu'on peut tracer des parallèles qui ne rencontrent aucune terre ;

Ainsi la composition chimique de l'air ;

Ainsi la limite des glaces flottantes, importante à connaître pour la navigation qui vise à se faire de plus en plus, *suivant les arcs de grand cercle*, afin de *tendre* de plus en plus, c'est-à-dire de *raccourcir* la route suivie : ce qui oblige les navires allant de Patagonie en Australie, par exemple, à remonter haut dans le Sud...

Hosted by Google

Mais je n'insiste pas sur tous ces points un peu trop spéciaux, et je crois vous avoir suffisamment montré la multiplicité et l'intérêt considérable des observations auxquelles pourront se livrer les hommes de science qui feront partie de l'expédition.

Reste la seconde question à examiner : savoir si l'expédition sera possible avec les moyens que demande son promoteur.

Certains cherchent à les discréditer en déclarant que le chiffre de 250,000 ou même de 300,000 francs demandé est tout à fait insuffisant; qu'entreprise avec d'aussi faibles ressources, elle n'aboutira à rien. A preuve, disent-ils, l'expédition allemande projetée qui doit coûter, d'après les calculs, 950,000 marcs.

A première vue, la comparaison est inquiétante...

Seulement, M. de Gerlache, qui a établi très soigneusement le devis de son expédition, a soumis ce devis au comité de propagande qui s'est formé à Anvers pour la favoriser, comité à la tête duquel on remarque le gouverneur de la province, le bourgmestre, le général Wauvermans, président de la Société de géographie, M. Linden, président de la chambre de commerce, M. della Faille, sénateur; une cinquantaine d'autres personnalités importantes.

Ce comité a désigné une commission spéciale pour l'examiner; elle a été composée de MM. Delecourt, ingénieur en chef, directeur retraité de la marine; Pierard, ingénieur de la marine; Bulcke et Schwenn, armateurs à Anvers, Christophersen, consul général de Suède et de Norvège à Anvers, l'homme le mieux au courant des questions d'enrôlement d'équipages pour les mers polaires.

Cette commission donc, composée de gens évidemment entendus, d'une compétence éprouvée, ayant examiné *dans tous ses détails* le devis estimatif de l'expédition projetée par M. de Gerlache, a déclaré, qu'à son avis, « cette expédition *est réalisable* moyennant la somme de 250,000 francs prévue par le promoteur ». La déclaration a été publiée.

« Cette appréciation, remarque-t-elle, a d'ailleurs été

Hosted by Google

confirmée par l'examen comparatif du devis de l'expédition belge avec celui d'une expédition analogue étrangère, également en projet. »

Il n'y a qu'une réserve :

« La commission croit devoir faire remarquer que dans son examen elle n'a pas tenu compte des aléas défavorables résultant d'accidents ou de fortune de mer. Elle pense qu'il sera donc prudent de prévoir une réserve qu'elle estime à 50,000 francs.

« Toutefois, la commission est d'avis que s'il y a lieu de tenir compte des aléas défavorables, il faut également prendre en considération les bénéfices commerciaux immédiats qui peuvent résulter de l'expédition, tels que le produit de la chasse et de la pêche, la vente du navire et de son matériel et qui rendraient cette réserve inutile... »

Il y a là, semble-t-il, de quoi fermer la bouche aux explorateurs en chambre et aux baleiniers d'eau douce qui dénigrent le projet.

L'expédition analogue, dont il s'agit dans les conclusions, est l'expédition allemande dont les devis ont été publiés. On va comprendre tout de suite pourquoi M. de Gerlache peut entreprendre avec 250,000 francs ce que les Allemands ne veulent tenter que pour 950,000 marcs.

C'est que les Allemands veulent envoyer là-bas *deux* navires de 450 tonnes, montés chacun par trente hommes, dont quatre officiers et quatre savants. Nous faisons plus modestement les choses.

L'expérience a montré, en effet, que deux navires, dans les glaces, ont peine à naviguer de conserve, ne tardent pas à être séparés, ne peuvent guère se porter secours en cas de besoin. Le second navire est donc inutile. L'expédition belge n'en monte qu'un. Ce navire est trouvé. On l'achète à des conditions avantageuses. Il n'y a plus qu'à réunir les fonds de l'expédition pour pouvoir le retenir avant le 15 juillet. C'est un baleinier norvégien qui a fait ses preuves et qui sera disponible à partir de cette date: un joli trois-mâts-barque de

Hosted by Google

250 tonneaux, muni d'une machine à vapeur auxiliaire pour suppléer ou venir en aide à sa voilure. Les connaisseurs en disent le plus grand bien ; c'est un baleinier, disons-nous, c'est-à-dire un des meilleurs bâtiments qui soient pour naviguer dans les glaces ; construit tout en chêne, à membrure extrêmement forte pour résister aux pressions des glaces, muni extérieurement d'un *soufflage* en green heart, c'est-à-dire d'une double enveloppe de bois qui permet à sa coque de supporter, sans en souffrir, la rude friction des glaçons.

Vingt-six hommes, y compris le capitaine, les quatre observateurs de l'expédition et deux harponneurs expérimentés constitueront l'équipage nécessaire.

Les Allemands admettent que leur campagne doit durer trois ans; celle des Belges ne durera que vingt mois. Les Allemands comptent établir une station d'observation et d'hivernage sur la Terre d'Enderby : nous renonçons à ce luxe. La différence apparente des devis devient tout de suite beaucoup moins grande.

Il faut comparer d'abord les 250,000 francs de l'expédition belge non aux 950,000 marcs des deux navires allemands, mais aux 475,000 marcs qu'en coûterait un seul.

Il faut se demander si le navire belge de 250 tonneaux dépensera plus de 250,000 francs en vingt mois, alors que le navire allemand de 450 tonneaux, en trente-six mois, est censé devoir en dépenser environ 500,000.

Voilà la vraie base des calculs.

M. de Gerlache établit comparativement ses dépenses poste par poste, et il prouve, par ses chiffres, que c'est lui, et non l'expédition allemande, qui, proportionnellement, prévoit les frais les plus élevés. Le navire, plus petit, coûte moins, et consomme moins de charbon; ainsi de suite.

Ses hommes d'équipage seront des Norvégiens, qu'il connaît, d'admirables matelots, rompus à la navigation dans les régions glaciales, et auxquels il attribue les plus hautes payes usitées. Il en aura, à ce prix, autant qu'il en voudra. Il a résolu d'y adjoindre quelques Belges dont le dévouement et le courage lui sont assurés.

Hosted by Google

On a critiqué le chiffre qu'il consacre à son outillage scientifique : 30,000 francs.

Or, les Allemands consacrent au même outillage 56,250 fr. pour deux navires. Le chiffre belge est le plus élevé relativement pour ce poste.

Le prix de la nourriture à bord est calculé exactement sur les mêmes bases, par homme et par officier, que pour l'expédition allemande.

Mais il y a une particularité qui permet à l'expédition belge de réaliser une économie énorme.

Les Allemands comptent, dans leurs devis, des appointements sérieux pour tous les officiers et les savants de l'expédition, au nombre de huit par navire.

M. de Gerlache entreprend son expédition à titre absolument gratuit ; les jeunes savants qui l'accompagnent partent dans les mêmes conditions : pour l'honneur ! L'un des postes de dépense les plus importants de l'expédition allemande disparaît ainsi dans l'expédition belge et l'équilibre se trouve complètement rétabli.

Vous voyez donc que nous nous trouvons en présence d'un projet mûrement, sagement réfléchi.

De l'initiative, de l'audace, beaucoup d'audace ; mais pas de folie ni d'imprévoyance.

Et quand on parle d'audace, il en faudra moins, peut-être, au vaillant promoteur pour affronter les banquises du pôle qu'il ne lui en a fallu pour lutter contre l'accueil glacial qui a été fait d'abord à son projet et qui devrait nous faire honte, quand nous voyons comment Nansen, dans ce pauvre pays de Norvège, a su trouver 600,000 francs, pour réaliser son projet, autrement chimérique, aller au pôle Nord ! La première idée d'une expédition allemande dans l'océan Antarctique a été lancée au congrès de Berne, le 18 avril 1895 ; la commission constituée pour l'étudier n'a déposé son projet définitif qu'en novembre 1895 et elle avait déjà réuni en avril 600,000 marcs de souscription.

Le projet de Gerlache est arrêté, publié, discuté depuis le

Hosted by Google

22 octobre 1894, et nous étions encore à nous demander naguère, malgré ses avantages et sa solidité, s'il pourrait se réaliser jamais. Il a fallu une promesse de subside du gouvernement; et l'on a dû enfin se mettre en train avant d'avoir tout à fait parfait la somme nécessaire!

Il n'est donc pas inutile de faire encore appel à la souscription, de faire ressortir combien, dans un pays de ressources comme le nôtre, il serait honteux de ne pas trouver les quelques milliers de francs qui restent à amasser; honteux de ne pas réaliser les 300,000 francs nécessaires pour parer à toute éventualité, alors que la recette des cabarets s'élève, dans ce pays, à plus de 700,000 francs par jour. Il eût suffi, on l'a dit, pour faire ces fonds, que tous les Belges qui vont au cabaret s'entendissent, un beau matin, pour boire une chope de moins et en verser le prix à l'expédition.

M. Félix De Breux, qui présentait naguère le projet aux lecteurs du *Journal de Bruxelles*, leur rappelait, avec à-propos, l'indignation que nous avons tous éprouvée, en notre jeunesse, en lisant l'histoire de Christophe Colomb allant mendier, de cour en cour, les moyens de découvrir l'Amérique; et il les engageait à montrer que cette indigation était sincère en favorisant l'expédition projetée. C'était bien dit...

On a poussé les jeunes gens à se mettre à la tête du mouvement; on a parlé de boîtes à placer dans les lieux publics, d'un *Denier des Belges* au pôle Sud; on a parlé de souscriptions scolaires, comme l'institut Rachez en a organisé une. Les jeunes gens ont tous lu avec passion l'héroïque roman du capitaine Hattéras : et lorsque le capitaine Hattéras, en chair et en os, surgit devant eux, ils reconnaîtront un vieil ami, ne lui refuseront pas leur monnaie du dimanche...

Des adhésions touchantes ont été enregistrées : celle d'un facteur des postes qui donne 3 francs: celle d'un pauvre retraité qui donne 15 francs en trois ans, échelonnant ce versement qu'il ne peut faire en une fois; celle encore de ce brave charpentier flamand qui offre ses services tout gratuits à l'expédition et veut partir avec elle sans rémunération aucune.

Tous les journaux de Bruxelles ont ouvert leurs colonnes à une souscription.

Hosted by Google

Pourtant la mise en train de l'entreprise a rencontré on ne sait quelles difficultés : apathie bien plus qu'antipathie, évidemment.

Il est certain que si l'on prenait cent Belges au hasard, si on leur demandait à chacun 50 centimes pour l'expédition, il n'y en a pas dix qui les refuseraient! Eh bien, que chacun y aille de ses cinquante centimes, de ses vingt sous, de ses cent sous.

Ce ne sont pas tant quelques grosses souscriptions qu'il faut, que beaucoup de petites pièces, attestant la sympathie, l'estime de tous pour ceux qui vont se dévouer.

Il ne faut pas laisser croire plus longtemps à ces braves jeunes hommes que leur belle initiative, leur noble sacrifice ne rencontre chez nous qu'indifférence et que dédain. Que tous les cœurs aillent à eux, et, en cette circonstance, le meilleur moyen de montrer son cœur, c'est de mettre la main à la poche.

EDMOND CATTIER.

Hosted by Google

LES BOURGMESTRES DE BRUXELLES (1)

JULES ANSPACH

Nous arrivons à l'administration d'Anspach. Jules Anspach n'avait point encore ceint l'écharpe de bourgmestre, qu'il s'attaquait au problème qu'il avait à cœur de mener à bonne fin: la transformation de Bruxelles par l'exécution des grands travaux dont il avait la conception.

Dès le mois d'août 1863, il proposait au conseil communal de nommer une commission chargée d'étudier cette question. Il faisait observer qu'on s'était plaint du manque d'unité dans les travaux de la capitale, travaux qui exigeaient fréquemment l'intervention de l'État et de la province. Il semblait désirable de créer un programme parfaitement étudié, reposant sur des données certaines, des travaux que commandait l'agrandissement toujours plus considérable de l'agglomération bruxelloise. Un motif de plus pour entrer dans cette voie nouvelle consistait dans la création à Bruxelles, avec l'appui du gouvernement, d'une société anonyme à un capital fort élevé, ayant pour but d'intervenir dans les questions d'assainissement et d'embellissement de la capitale.

Anspach distinguait trois sortes de travaux: ceux

(1) Suite, voir le numéro de la *Revue de Belgique* du 15 mai 1896.

Hosted by Google

urgents et indispensables, ceux très utiles et enfin d'autres infiniment désirables. Parmi les premiers, est-il besoin de dire qu'il classait l'assainissement de la Senne, la disparition de cet égout à ciel ouvert, comme il l'appelait? Il proposait de faire entrer dans cette commission, à côté de membres du conseil communal, des délégués des divers départements ministériels, un représentant de la province et des délégués de la Compagnie immobilière.

Le conseil, répondant au vœu d'Anspach, désigna pour faire partie de cette commission, à la tête de laquelle devait se trouver Anspach lui-même, qui remplissait les fonctions de bourgmestre, MM. Vanderlinden, Watteeu, de Page, de Meure, Tielemans, Goffart, Orts et Fischer.

Le 1er janvier 1864, Anspach fut installé à l'hôtel de ville en qualité de bourgmestre de Bruxelles.

A peine en fonctions, il fut amené à provoquer une protestation de la part du conseil communal contre le pétitionnement organisé par le clergé catholique contre la prétendue violation des cimetières. Au nombre des signataires figuraient des enfants, des femmes, des hommes faibles ou irrésolus qui ne comprenaient pas ce qu'on exigeait d'eux ou qui étaient entraînés par l'autorité catholique dont ils subissaient la pression. Le conseil, voulant faire respecter les droits du pouvoir civil et maintenir le droit de police, d'autorité et de surveillance qu'a la commune sur les lieux d'inhumation, résolut d'adresser une pétition à la Législature dans ce sens.

Au mois d'août 1864, une discussion intéressante fut ouverte au sein du conseil communal au sujet de la réforme électorale.

L'un des membres du collège partisan de la substitution de l'instruction au cens comme base du droit électoral disait qu'il ne voulait pas du suffrage universel, qui ne pourrait nous mener qu'à l'anarchie ou au despotisme. Il

Hosted by Google

faut, ajoutait-il, pour l'exercice d'un droit aussi important que le droit de suffrage, la réunion de deux conditions : l'intelligence, c'est-à-dire la capacité de discerner l'intérêt général et les moyens de le sauvegarder, et l'indépendance du citoyen.

Bruxelles revêtait de plus en plus le caractère d'une grande capitale. Certains menus faits l'attestent. Nadar vient y faire le 26 septembre cette ascension aéronautique demeurée légendaire, qui attira une foule immense difficilement maintenue par les fameuses barrières construites en cette circonstance et que nous voyons employer chaque fois qu'on s'attend à une grande affluence de population. Vers la fin de la même année, l'autorité communale admet en principe l'établissement d'un chemin de fer américain le long de l'avenue Louise; au mois de juin 1865, un sieur Carl Cudell obtient l'autorisation d'établir sur quelques places de la ville des aubettes pour la vente de consommations en détail consistant en limonades, eaux de Seltz, à la condition de ne vendre que des boissons rafraîchissantes. Enfin, les kiosques destinés à la vente des journaux font leur apparition durant cette même année.

Le 10 décembre 1865 fut un jour de deuil pour la Belgique : Léopold 1er expirait. Sur les murs de la capitale, Anspach fit afficher la proclamation suivante :

« *Habitants de Bruxelles*,

« Le Roi est mort !

« Sa Majesté a succombé, ce matin à 11 heures 45 minutes, en sa résidence de Laeken, aux atteintes du mal dont elle souffrait depuis longtemps. Tous les Belges déploreront la perte du souverain qui s'associa, il y a trente-quatre ans, aux destinées de la Belgique.

« La haute sagesse et l'éclatante personnalité de celui qui emporte dans la tombe nos regrets éternels, ont favorisé le développement d'une nationalité heureuse, pros-

Hosted by Google

père et libre dont l'existence est devenue un gage de paix et de sécurité pour l'Europe.

« L'histoire dira que le fondateur de notre dynastie nationale a légué à la postérité l'exemple du plus loyal dévouement à nos libres institutions et assuré l'indissoluble alliance du trône et de la liberté.

« Le pays remet sa confiance aux mains du digne fils d'un Roi modèle, du Prince qui, né sur le sol belge, partage nos sentiments et nos vœux comme nous partageons sa profonde douleur. »

Une adresse patriotique fut votée au Roi. Après les funérailles de Léopold Ier, pompeusement célébrées à Bruxelles, le roi Léopold II fit son entrée dans la capitale par l'ancienne porte de Laeken au milieu de l'enthousiasme de la population. Anspach attendait Sa Majesté à la limite du territoire de la ville, à la tête du conseil communal, et lui adressa ce discours :

« Sire,

« Jadis, les magistrats de la cité offraient au Souverain un gage matériel de son pouvoir, les clefs de la ville; aujourd'hui, nous pouvons offrir à Votre Majesté un gage bien plus précieux : l'immense dévouement de toute une population.

« Le conseil communal de Bruxelles est fier du privilège qui lui permet de recevoir le Roi au moment où il vient prêter le serment solennel qui met le sceau à des engagements réciproques.

« De même que la population dont l'enthousiasme accueille Votre Majesté est l'écho de la nation, de même nous sommes convaincus, Sire, d'être les interprètes fidèles des conseils communaux du pays en disant à Léopold II qu'il a hérité des sentiments de loyale confiance et d'inaltérable dévouement que la Belgique a voués à l'illustre fondateur de la dynastie belge.

Hosted by Google

« Oui, Sire, aujourd'hui comme hier, dans l'expression de ses espérances comme dans l'expression de sa gratitude, le peuple belge est représenté dans la capitale par des députations de toutes les villes et de toutes les campagnes. Dans le plus humble hameau comme dans les plus riches cités, tous les cœurs obéissent à la même pensée. A ceux qui nous demandent si nous sommes unis, la voix publique répond ce qu'elle a répondu en 1848. A ceux qui nous demandent si nous sommes animés de sentiments patriotiques, nous répondons en nous serrant autour du drapeau de l'Indépendance et de la Liberté par ce cri qui restera notre cri de ralliement : Vive le Roi ! »

A cette mâle harangue, le Roi répondit dans les termes suivants :

« Messieurs,

« Je vous remercie de vos hommages, des funérailles que vous avez faites hier au Roi, mon père bien-aimé, et de l'accueil que vous me faites aujourd'hui. Le Roi qui, il y a trente-quatre années, est entré à Bruxelles par cette même porte, avait exprimé un vœu. Il souhaitait de voir la capitale se développer et s'embellir.

« Ce vœu, Messieurs, vous et vos prédécesseurs, vous l'avez réalisé.

« J'espère que bien avant l'entrée de mon successeur, la capital recevra de nouveaux embellissements et notamment qu'elle ne souffrira plus des émanations d'une rivière malsaine.

« Il est presque inutile d'ailleurs que je vous dise mes sentiments pour Bruxelles. Je suis comme vous un enfant de la capitale.

« Encore un mot, Messieurs, votre population a été admirable et je l'en remercie du fond du cœur. »

Ces paroles, bientôt proclamées en ville, provoquèrent dans la foule un enthousiasme plein d'émotion.

Hosted by Google

Peu après sa nomination, Anspach se vit allouer une somme de 15,000 francs pour frais de représentation, mais il s'empressa de décliner cette allocation.

L'année 1866 fut une des plus néfastes que traversa l'agglomération bruxelloise. Le choléra y éclata le 26 mai et fit de rapides progrès, surtout à partir du 14 juillet. Des mesures extraordinaires furent prises par le bourgmestre en cette circonstance. Des bureaux auxiliaires durent être ouverts pour recevoir les déclarations de décès. Le rôle des employés qui y furent installés n'était pas sans danger, car parfois ces employés devaient donner des soins à des personnes qui devenaient malades dans les bureaux. Le nombre des médecins des pauvres fut doublé. Des pharmacies volantes furent ouvertes dans les quartiers les plus éprouvés de la ville. Le personnel des fossoyeurs dut être augmenté. Il fallut organiser aussi un service extraordinaire de distribution d'aliments nutritifs aux convalescents.

A milieu de juillet, le nombre des cas s'étant élevé au delà de quatre-vingts par jour, une partie de la population fut prise de panique et entreprit de faire des pèlerinages nocturnes autour des églises et particulièrement de la collégiale. Dans certaines parties de la ville, l'on dressa des chapelles ardentes. Ces manifestations lugubres ne pouvaient que terroriser la population. Le bourgmestre, d'accord avec le clergé, les fit cesser. Les fêtes de Septembre furent naturellement ajournées à des temps meilleurs.

On peut évaluer les décès cholériques, survenus à Bruxelles durant la période épidémique de mai à novembre, à 3,467 sur une population qui dépassait, en comptant la garnison et la population flottante, 190,000 âmes, soit un décès cholérique par 58 habitants.

Toutes les autorités, tous ceux qui furent appelés à secourir les victimes du fléau, déployèrent le plus grand

Hosted by Google

courage et le plus entier dévouement, à commencer par le bourgmestre, à qui le conseil communal se plut à rendre particulièrement hommage.

Au mois d'octobre 1866 fut solennellement inauguré le monument élevé à la porte de Namur à la mémoire de de Brouckere.

Dans le discours qu'il prononça en cette occasion, Anspach synthétisa fort heureusement la carrière si bien remplie de son prédécesseur. « Quelle administration féconde! s'écria-t-il; nos écoles élevées enfin à la hauteur de leur mission, le palais consacré à l'enseignement supérieur, deux grandes voies nouvelles, partout l'air et la lumière dans les quartiers déshérités; le bois de la Cambre relié à nos boulevards; le service des eaux créé, organisé dans tous ses détails, le règlement de 1849 armant l'administration contre les propriétaires d'habitations insalubres, et dans le Parlement, où sa voix éloquente exerçait un si grand prestige, c'est à son énergique impulsion qu'est due en grande partie la loi sur les expropriations pour cause d'assainissement. »

La question de la réforme électorale fut, en 1866, l'objet de longues discussions au sein du conseil communal; l'assemblée finit par émettre le vœu suivant :

« En ce qui concerne les élections législatives et les élections provinciales et communales que, dans tous les cas, il soit tenu compte dans l'établissement du cens électoral du payement des centimes additionnels et de tous les autres impôts directs payés soit à la province, soit à la commune. »

La question de savoir si la capacité devait compter parmi les éléments du droit de suffrage fut résolue à l'unanimité des 25 votants. Sur le point de savoir si la capacité devait être la base unique du droit de suffrage, la réponse fut négative par 13 voix contre 12 et 2 abstentions.

Hosted by Google

Le 26 septembre 1867, Anspach préside à l'inauguration de la cité Fontainas.

Le moment est venu de parler de l'œuvre capitale d'Anspach, de l'assainissement de la Senne, travail magnifique auquel Bruxelles doit son développement prodigieux.

Le travail d'assainissement de la Senne, adopté par le conseil communal, fut soumis au conseil provincial en avril 1866, aux Chambres législatives durant les mois de mai et de juin suivants et définitivement approuvé par arrêtés royaux des 29 août et 29 novembre de la même année.

C'est le 13 février 1867 que la Société concessionnaire des travaux mit la main à l'œuvre.

On peut diviser en cinq parties le vaste ensemble qui constitue le projet de travaux d'embellissement et d'assainissement auquel on allait procéder :

1° Les collecteurs à l'aval de Bruxelles y compris l'usine de décantation et les terrains qui en dépendent;

2° Les collecteurs à l'ouest de Bruxelles, venant d'Anderlecht et de Molenbeek;

3° Les travaux de voûtement de la Senne avec collecteurs dans la traverse de Bruxelles;

4° Les monuments destinés à l'embellissement;

5° Les travaux d'amélioration du régime de la Senne.

C'est par les collecteurs isolés en aval de Bruxelles que le travail fut entrepris. La première fouille fut creusée au boulevard du Jardin botanique, rive droite de la Senne. Le 27 mars, on commença les maçonneries. Le 6 mai, un tronçon de collecteurs de trente mètres de long était terminé et LL. MM. le Roi et la Reine et LL. AA. RR. le Comte et la Comtesse de Flandre procédaient à la pose d'une pierre commémorative.

Mais on ne tarda pas à se trouver en présence de sérieuses difficultés.

Dans les premières fouilles du boulevard, on avait pu pressentir les obstacles que la mauvaise nature du sous-

Hosted by Google

sol opposerait à l'établissement des collecteurs dans les rues relativement étroites, comme la rue du Marché. Dans les sables boulants, il faut, avant tout, enlever l'eau du sol et ne creuser la fouille que lorsque le massif de terrain est asséché. Cet assèchement préalable s'obtient en abaissant la nappe d'eau au-dessous du plafond des fouilles par des épuisements énergiques effectués au moyen de machines à vapeur dans des puits placés de distance en distance.

L'administration communale avait chargé M. l'ingénieur Derote d'étudier le système suivi à Paris lors de la construction des égouts pour obtenir l'assèchement préalable. Celui-ci communiqua le résultat de ses études à la compagnie concessionnaire, afin que cette dernière pût en faire son profit.

Trop confiants dans les moyens ordinaires, les entrepreneurs de la compagnie concessionnaire entamèrent le creusement de quatre fouilles : l'une rue du Marché, deux rue Gaucheret et la quatrième près de la rue Destouvelles. Mais le fond remontait au fur et à mesure que l'on creusait et la sécurité des habitations voisines était compromise.

Par lettre du 23 mai, la compagnie notifiait à la ville qu'il était impossible de fonder le collecteur à la profondeur indiquée au projet approuvé sans menacer la solidité des maisons qui longent cet ouvrage. Elle demandait un relèvement de $0^{m}60$. On se mit d'accord pour accepter ce relèvement moyennant certaines conditions d'accroissement de la section du collecteur.

A la fin de juin, la compagnie s'adjoignit un praticien anglais qui avait pris une part importante à la construction des égouts à Londres. Celui-ci fit appliquer un mode de travail qu'il avait suivi avec un plein succès dans les plus mauvais terrains de la capitale anglaise.

Désormais, les difficultés pouvaient être considérées comme vaincues et les travaux allaient suivre leur cours régulier.

Hosted by Google

Relevons, en 1868, l'excellent résultat d'une innovation que, depuis quelques années, la ville de Bruxelles avait essayé d'établir; nous faisons allusion à l'épargne scolaire. Le système adopté était celui-ci : L'enfant, qui pouvait épargner, recevait une feuille volante sur laquelle on inscrivait chaque jour les centimes qu'il déposait entre les mains de son instituteur. Lorsqu'il avait épargné un franc, il recevait un livret de la Caisse d'épargne, et chaque fois qu'il était parvenu à réunir un franc, cette somme était inscrite sur le livret et portait intérêt à 3 p. c.

L'épargne ainsi organisée donna ce résultat qu'en un mois, du 1er janvier 1868 au 1er février suivant, 6,656 enfants et adultes avaient déposé 12,855 fr. 78 c.

Une proclamation émue du bourgmestre annonça aux habitants de Bruxelles, le 22 janvier 1869, la mort du prince royal de Belgique.

Anspach eut, au cours de cette même année, pour la première fois à s'occuper administrativement de la circulation des vélocipèdes. Il dut provoquer un arrêté qui interdisait aux cyclistes de circuler sur les trottoirs, dans le parc et généralement dans les allées des promenades publiques réservées aux piétons.

Comme un conseiller communal émettait l'idée de prévoir l'usage du patin à roulettes, le bourgmestre lui répondit : « Quant au patin à roulettes, il est inutile d'en faire mention dans le règlement. Il n'y a dans tout Bruxelles qu'un seul amateur de ce genre de sport, et je lui parlerai. »

Parmi les incidents survenus en 1870 sous l'administration d'Anspach, nous avons à relever celui relatif à la procession que le clergé avait l'intention de faire sortir pour célébrer une fête jubilaire à l'occasion du cinquième centenaire de l'attentat commis, en 1370, par les juifs contre les hosties consacrées. Le *Journal de Bruxelles* avait fait paraître un programme de la procession projetée et l'on y remarquait parmi les groupes de la cavalcade

Hosted by Google

religieuse un ensemble figurant l'épisode de l'attentat. Le public s'émut; le consistoire israélite manifesta ses craintes sur les conséquences de l'indignation ressentie par ses coreligionnaires. Anspach s'opposa officieusement à cet article du programme, et Mgr Donnet, curé de Saint-Jacques-sur-Caudenberg, avait donné à entendre au bourgmestre que son intention était de faire disparaître du programme tout ce qui pourrait froisser les croyances d'une secte quelconque. Mais l'autorité ecclésiastique en jugea autrement. Il décida que le cortège, ne pouvant être mutilé, ne sortirait pas.

Le clergé dut, peu après, rendre hommage à l'énergie et à l'impartialité d'Anspach. En effet, des désordres ayant eu lieu à la suite de l'élection du 2 août 1870, le bourgmestre prit les mesures nécessaires pour protéger les établissements religieux. Sa conduite si correcte fut cependant critiquée par le tribun Bochart. Anspach eut la partie belle, car il riposta en faisant savoir au conseil communal que l'établissement des jésuites, qui avait été particulièrement menacé, lui avait adressé, en témoignage de reconnaissance, une somme de 100 francs, pour être partagée entre les agents de police. « Ce n'est pas la première fois, ajouta le bourgmestre, que les religieux me témoignent leur gratitude en des circonstances analogues . »

Pour le prouver, il donna lecture de la lettre suivante, qui lui avait été adressée en 1864, lors de bagarres du même genre :

« *A Monsieur Anspach, bourgmestre de Bruxelles,*

« Permettez-moi, monsieur le bourgmestre, de vous remercier, au nom de tous mes confrères, de la belle et magnifique conduite que vous avez tenue hier soir et toute la nuit.

« Nous n'avons pas assez de termes pour vous exprimer toute notre reconnaissance. Votre dévouement, monsieur

Hosted by Google

le bourgmestre, a été aussi ardent qu'ingénieux et constant en notre faveur.

« Vous avez été véritablement l'homme de l'ordre et de la justice, le protecteur de l'opprimé, et, au milieu des passions populaires, au sein d'une famille troublée, le père toujours équitable et toujours généreux.

« Soyez-en, monsieur le bourgmestre, éternellement remercié.

« Votre très humble serviteur,

« DELCOURT,

» Supérieur du pensionnat Saint-Michel.

« Le 12 août 1864. »

Survient, en 1870, la guerre franco-allemande.

Le 9 septembre, Anspach fait afficher la proclamation suivante :

« Le bourgmestre, informé que des blessés des armées belligérantes seront bientôt dirigés sur la capitale, prie ceux de ses concitoyens qui seraient disposés à loger chez eux un ou plusieurs de ces blessés, de bien vouloir se faire inscrire au secrétariat de l'hôtel de ville ou de s'adresser par écrit au bourgmestre. »

Nous avons décrit en cette même revue le magnifique élan de charité que la population bruxelloise déploya en ces douloureuses circonstances (1) et les incidents qui surgirent alors en notre pays. Bornons-nous à rappeler qu'Anspach provoqua le vote par le conseil communal d'une adresse au gouvernement et au peuple anglais pour les remercier de l'attitude qu'ils avaient prise à l'effet de sauvegarder la neutralité belge.

Toujours préoccupé des embellissements de la capitale, Anspach dirige, dès le mois de décembre 1870, ses batteries contre le Temple des Augustins. Il propose le vote par le conseil communal d'un article unique qui autorise le collège à poursuivre l'expropriation pour cause d'utilité

(1) *Revue de Belgique*. 15 décembre 1892.

Hosted by Google

publique du Temple des Augustins. Le 1er mars 1871, le ministre de l'intérieur, Kervyn de Lettenhove, répond au collège qu'il n'était pas disposé à présenter au Roi l'approbation de la délibération du conseil à ce sujet. La question, on le sait, ne devait avoir une solution que bien longtemps après. Toutefois, le premier jalon était posé.

Du 12 juin 1871 date l'adoption du projet du passage du Commerce.

A chaque instant, Anspach avait à tenir tête au conseiller Bochart, qui accumulait les interpellations au sujet des travaux de la Senne. Le bourgmestre fut amené à riposter d'une façon catégorique aux racontars de celui qui se posait en tribun à toute occasion, comme nous aurons encore à le constater plus loin. Il le fit en termes très nets : « Je dirai, s'écria-t-il, qu'on aura beau s'évertuer à nous contrecarrer, l'œuvre de l'assainissement est faite, est réussie, et les populations ne s'y trompent pas. Elles voient ces travaux s'opérer dans la ville de Bruxelles, elles voient l'air et la lumière circuler là où il y avait un égout à ciel ouvert et des ruelles tortueuses.

Ces magnifiques arches de la Senne et des collecteurs, dans trois mois — il faut que M. Bochart en prenne son parti — seront achevées et la Senne coulera dans un nouveau lit. La population pourra se servir de la grande voie nouvelle, qui forme le boulevard Central. On aura beau chercher à ébranler cette affaire, on aura beau nous tendre des pièges, nous n'y tomberons pas, parce que nous connaissons la question. Nous nous déclarons prêts en toute circonstance à donner toutes les explications possibles sur chacun des points à traiter dans l'affaire de la Senne, qui fait l'honneur du conseil communal de 1865-1866. »

En juin 1871 se produisirent des échauffourées à l'occasion des manifestations papales. On vit cette fois encore Anspach payer largement de sa personne. Le dimanche soir 18 juin, le bourgmestre recevait avis que la police

Hosted by Google

était complètement débordée dans la rue Cantersteen et que les agents étaient bafoués et insultés. Aussitôt Anspach laisse la direction du service à l'échevin Funck et il part à la tête d'une compagnie de chasseurs-éclaireurs. Il s'aperçoit de suite que les forces dont il dispose seront insuffisantes, aussi fait-il appel aux chasseurs belges et au reste du corps des chasseurs-éclaireurs. Il parvient à dissiper les perturbateurs, mais on peut juger de l'importance de ces bagarres par le détail suivant : un caporal et un garde des chasseurs-éclaireurs furent blessés, l'un d'un coup de casse-tête, l'autre d'un coup de couteau; quatre fontainiers furent malmenés et un sergent des pompiers reçut un coup de stylet à travers la main.

Anspach se plut en cette circonstance à rendre hommage à l'excellent esprit qui anime la garde civique, à sa patience et à sa modération comme à son énergie et à sa discipline. Il eut, peu de mois plus tard, en novembre, l'occasion de faire un nouvel éloge de la milice citoyenne dans le rapport qu'il dressa sur les rassemblements tumultueux qui se produisirent à l'occasion de la nomination d'un gouverneur de province qui avait été impliqué dans la débâcle financière de M. Langrand-Dumonceau.

Le moment où Anspach vit son œuvre de prédilection terminée arriva enfin. Au mois de novembre 1871, les travaux d'assainissement de la Senne furent inaugurés. La rivière entrait dans son lit nouveau et l'on mit en service régulier la grande artère qui le recouvre.

Le conseil se rendit en cortège, escorté par le corps des sapeurs-pompiers, à la partie du boulevard qui fait face au temple des Augustins. C'est avec raison que dans son discours d'inauguration le bourgmestre put dire : « L'air et la lumière répandus dans les quartiers déshérités, des travaux souterrains qui se comptent par kilomètres, la dangereuse et pitoyable rivière remplacée par une voie qui est la plus importante comme elle deviendra la plus belle

Hosted by Google

de notre ville; Bruxelles à l'abri des inondations, transformée et embellie, assainie déjà dans une grande mesure, tout cela s'est accompli en trois années. Cette vaste entreprise, que tant d'esprits effrayés par sa grandeur même traitaient de chimère, que tant d'autres représentaient comme offrant des impossibilités financières, est arrivée à sa conclusion; elle a poursuivi ses progrès incessants à travers toutes les attaques, au milieu de difficultés accumulées comme à plaisir. »

Afin de stimuler l'émulation entre les propriétaires qui allaient bâtir le long de l'artère nouvelle, le conseil communal, dès le 5 février 1872, décidait d'affecter une somme de 100,000 francs à répartir en diverses primes entre ceux d'entre eux qui érigeraient les constructions jugées les plus dignes par leur mérite architectural. D'autre part, pour faciliter la circulation rapide sur les nouveaux boulevards, le bourgmestre signe le 15 mars la convention par laquelle la ville concède l'exploitation des tramways sur les larges voies qui venaient de s'ouvrir.

Anspach, qui, à la tête du conseil communal, se rendait à Laeken, le 31 juillet 1872, afin de présenter au Roi une adresse de félicitations à l'occasion de la naissance de la princesse Clémentine, reçut de chaleureuses félicitations de la part du souverain, si soucieux de l'avenir et de la prospérité de la capitale, pour les grands travaux exécutés à Bruxelles durant les dix dernières années.

Mais déjà le boulevard Central se couvre de multiples habitations de l'aspect le plus pittoresque. Le monument de la Bourse de commerce y est achevé en 1873 et inauguré le 27 décembre.

La Bourse était à peine ouverte qu'elle fournissait au tribun Bochart l'occasion de chercher noise à l'administration communale. En janvier 1874, il adressait en effet à la députation permanente du Brabant une demande en vue d'obtenir l'autorisation, au défaut du conseil commu-

Hosted by Google

nal, d'actionner M. Suys, architecte de la Bourse, en payement de dommages-intérêts pour ne pas avoir donné à cet édifice les dimensions de 80 mètres pour la longueur et de 40 mètres pour la largeur. Bochart prétendait que le mesurage qu'il avait fait opérer ne donnait pour ces dimensions respectivement que 75^m75 et 39^m38.

On ne s'imagine pas les discussions interminables soulevées au sein du conseil à ce propos. Cette fois encore, il fut fait bonne justice des prétentions du tribun, qui en réalité ne s'efforçait que de faire le procès au conseil communal lui-même. Les dimensions contractuelles de la Bourse avaient été rigoureusement observées.

Soucieux de voir son œuvre se développer rapidement, Anspach, au début de 1874, conclut au nom de la ville de Bruxelles avec J.-B. Mosnier, constructeur à Paris, un contrat par lequel la ville concédait à ce dernier un bail de superficie sur 8,822 mètres carrés de terrains du nouveau boulevard, à charge par Mosnier de construire des immeubles sur les terrains cédés.

La ville s'engageait à consentir pendant toute la durée du bail à Mosnier ou à toute autre personne présentée par lui la vente de tout ou partie desdits terrains aux prix fixés par mètre carré dans un tableau annexé au contrat, le prix étant payable par annuités. La ville s'engageait en outre à faire à Mosnier des avances de fonds à concurrence de 50 p. c. des constructions qui seraient élevées par ce dernier sur les terrains cédés.

Les avances capital et intérêts devaient être remboursées à la ville au moyen de 70 annuités de 50 francs chacune par 1,000 francs empruntés.

D'autre part, le 21 août 1874, le collège conclut avec une société constituée à Bruxelles, sous le nom de Compagnie Générale des marchés, un acte de cession à cette société d'un bloc de terrain situé entre le boulevard du Hainaut, la rue des Foulons et l'avenue du Midi, conte-

Hosted by Google

nant 5,721 mètres carrés pour environ 940,000 francs payables par annuités. Cette cession différait de celle conclue avec Mosnier en ce qu'elle portait sur le droit de propriété et non sur le droit de superficie.

Il semble que pendant cette année l'on voulût poursuivre avec fièvre les embellissements de Bruxelles, car c'est alors encore que l'on jeta les bases du contrat qui devait assurer la transformation du quartier Notre-Dame-aux-Neiges, limité par la rue de Louvain, la rue Royale, la rue de la Sablonnière, la place des Barricades et le boulevard de l'Observatoire. On agita aussi au sein du conseil communal l'importante question de la maison du Roi.

Ce monument, faisait observer avec raison le collège, est l'œuvre d'un des architectes les plus célèbres du XV^e^ siècle, d'un homme qui, à cette époque, créait un monument que tout le monde s'accorde à considérer comme une merveille d'architecture : l'église de Brou, en France, dans le département de l'Aisne. Cet architecte était de plus un Bruxellois, Louis Van Bodeghem.

On demanda de rétablir ce chef-d'œuvre tel qu'il était à l'origine. Ce travail a été admirablement achevé en 1895 par les soins de M. l'architecte Jamar et constitue un véritable joyau que l'on ne peut se lasser de contempler.

Le collège remit aussi sur le tapis la question de la reconstruction de la maison de l'Étoile, dont nous avons déjà parlé au cours de ce travail.

Enfin, c'est de 1874 que date la résolution du conseil de créer un nouveau cimetière de 30 hectares à Evere.

L'installation des tramways sur le nouveau boulevard donna dès sa création lieu à un différend avec le clergé. La procession de l'église de Bon-Secours entrava la libre circulation de la voiture qui accomplit un service public. Il s'ensuivit une bagarre pendant laquelle un conducteur reçut de l'un des porte-flambeaux un violent coup sur la figure.

Hosted by Google

Avec son tact habituel, Anspach convoqua les deux doyens de Bruxelles en son cabinet. Afin d'éviter tout conflit dans l'avenir, il fut convenu : 1° que les processions s'abstiendraient de marcher sur les lignes du tramway et 2° qu'elles les couperaient le moins possible, et que dans ce cas même elles livreraient passage aux voitures à la première réquisition des agents de police.

« Il va de soi, ajouta finement le bourgmestre, que la police mettra du tact et notamment empêchera de passer quand le dais sera engagé, car on ne peut assurément pas couper le Saint-Sacrement en deux. »

N'abandonnons pas l'année 1874 sans mentionner l'institution des comités scolaires auprès de chacune des écoles primaires de la ville. Ils étaient chargés d'aider l'administration communale à répandre le plus possible les bienfaits de l'instruction.

Leur mission consistait à suivre les classes et à signaler à l'administration tout ce qui peut intéresser l'exécution de la loi, l'amélioration de l'enseignement et la position des instituteurs, à rechercher les enfants qui ne fréquentent pas l'école primaire et à s'enquérir des motifs de cette absence de fréquentation, à user de toute leur influence auprès des parents pour les engager à envoyer leurs enfants à l'école et pour obtenir de ceux-ci une fréquentation assidue.

En 1875, nouvel incident au sujet des processions. Tout d'abord, des désordres survinrent lors de la sortie de la procession de l'église de la Chapelle. Des jeunes gens avaient eu la malencontreuse idée de vouloir se substituer à la police pour veiller à la marche du cortège. Ils étaient armés de cannes plombées ou de cannes à tête de métal. L'usage qu'ils firent de celles-ci leur valut des tribulations dont ils n'eurent pas à se vanter. L'un d'entre eux fut même condamné à huit jours de prison.

Autre incident au sujet de la sortie de la procession de

Hosted by Google

la Fête-Dieu. Un conseiller interpella Anspach sur un bruit qui faisait grand tapage. On disait que l'escorte militaire avait mis baïonnette au canon et avait même fait mine de vouloir repousser la population sans avoir été requise par l'administration communale, ce qui eût constitué un empiètement illégal sur les prérogatives et les droits du pouvoir communal.

La réponse d'Anspach est amusante :

« Le fait, dit-il, n'a aucune espèce de gravité.

« Il régnait chez les membres du clergé une assez vive frayeur des désordres qui pouvaient se produire. En tête de la procession marchait un vicaire portant une grande croix d'argent. Tout à coup, sans motif aucun, le vicaire fut pris d'une panique subite et tourna les talons avec sa croix. Ce que voyant, la peur gagna également les porteurs de bannières et un certain nombre de porteurs de cierges. Ils se replièrent vivement en désordre. Quelques-uns s'enfuirent. C'est alors que l'escorte fit demi-tour. Il y eut un appel de clairon sonnant le rassemblement. En s'y rendant, il paraît que quelques soldats ont mis la baïonnette au canon, mais sans faire usage de leurs armes. Heureusement, car rien ne serait plus difficile que de protéger une procession qui s'enfuit.

« Quelques adjoints ont fait cesser la panique. Ils ont démontré aux fuyards qu'il n'y avait aucun danger et tout le monde a repris sa place, sauf un porteur de flambeau qui s'est enfui vers la rue du Midi avec une telle rapidité que jusqu'ici l'on n'a pas eu de ses nouvelles non plus que de son cierge. Au temps des premiers chrétiens, l'on mourait volontiers pour sa foi; aujourd'hui, l'on est surtout préoccupé de s'enfuir alors même qu'aucune manifestation hostile ne se produit. »

Ces explications d'Anspach excitèrent une hilarité générale.

(A suivre.) ALBERT DU BOIS.

Hosted by Google

GERTIE.[1]

CHAPITRE IX.

Si Félicien avait encore conservé des doutes sur les intentions matrimoniales de M. Heurtel, ils se fussent certainement évanouis devant l'arrivée inopinée au château des Écacheries d'un lourd fourgon bondé de meubles merveilleux destinés à garnir une chambre et un boudoir de dame, et qu'une équipe de tapissiers amenait de Paris. Une lettre, qui parvint au jeune homme presque à la même heure, lui enjoignit d'abandonner aux ouvriers — qui avaient reçu des instructions directes de M. Heurtel lui-même — les appartements du premier étage, contigus à la bibliothèque, et qui, jusqu'ici, avaient été réservés à l'abbé Léonard. Une aile du château allait être aménagée spécialement pour ce dernier. Félicien devait se contenter de surveiller le travail des ouvriers et de tenir la main à l'exécution de certains détails que son maître lui indiquait dans sa lettre.

Ce fut là pour le pauvre garçon un nouveau crève-cœur. Certes, il n'en était plus à les compter. Mais se voir obligé, par les devoirs de sa profession, à présider à l'installation de la chambre nuptiale de la femme dont on a espéré faire la sienne, alors que cette femme est devenue la promise d'un autre, c'est là une de ces navrantes ironies du sort, qui semblent à peine supportables en imagination, et dont, hélas ! les misérables réalités de la vie sont moins avares qu'on ne le pense. Les néces-

(1) Suite, voir la *Revue de Belgique* du 15 mai 1896.

Hosted by Google

sités de l'existence finissent par donner à l'âme humaine une telle capacité de souffrance qu'elle s'y noie, et que la conscience de l'injuste, de l'odieux ou du grotesque dans la souffrance, lui échappe à la longue. C'est tout au plus si quelques-uns éprouvent une révolte inutile, après laquelle ils s'accommodent de l'inéluctable fatalité et vivent avec elle comme un incurable avec son mal.

C'est ce qui arriva à Félicien Préviaire. Au premier abord, il lui parut impossible de gravir cette dernière et sanglante étape de son douloureux calvaire. Il fut à la minute d'envoyer sa démission à M. Heurtel. Mais il se vit derechef à la rue, perdu seul dans le monde, essuyant les rebuffades des dispensateurs de places, et peut-être, après la disparition de ses économies, de nouveau réduit à accepter la commisération d'autrui.

Il se contenta donc de prendre le parti de s'occuper le moins possible du travail de surveillance que son maître exigeait de lui. De son cabinet, il entendait les ouvriers aller et venir, mêler leurs grosses voix et leurs appels, clouer des tentures et des tapis. De sa fenêtre, il voyait les meubles sortir un à un du fourgon et prendre le chemin de l'étage. Une fois par jour, il descendait aux appartements occupés, jetait rapidement un coup d'œil circulaire, chaque jour plus douloureux, hélas! car chaque jour le nid capitonné s'annonçait davantage, offrait plus visible et plus insupportable l'image de l'intimité voluptueuse à laquelle il était destiné. Et une histoire revenait à l'esprit de Félicien, une histoire qui avait couru récemment le pays et qui dormait à portée de sa main dans ses dossiers de visiteur des pauvres : une mère, qui avait perdu son dernier-né, s'adressait à la bienfaisance publique pour obtenir un cercueil, ainsi que l'avance des frais de funérailles, et, sur un refus brutal, affolée et furieuse, brisait elle-même le lit où elle couchait, en arrachait les planches et, avec quelques clous, un marteau, confectionnait à la hâte la funèbre boîte où dormirait à jamais son enfant. Et c'était bien cela, en effet, c'était bien comme un tombeau qui s'édifiait devant Félicien Préviaire, un tombeau de soie bleue, de

Hosted by Google

dentelles et de bois doré, où s'ensevelirait l'unique et malencontreux rêve de son cœur ingénu.

Est-il besoin de le dire? Le pauvre garçon n'avait pas cessé de souffrir. Le délire qui l'avait pris, l'autre jour, devant Gertie et le vieux Gédéon, n'avait pas même duré le temps qu'il lui avait assigné. Et rien, pas même l'égarement honteux des sens, l'outrage rêvé, n'était venu s'interposer entre le souvenir de la jeune femme et son regret. En joignant Marie-Josine dans le fourré, son courage faiblissait déjà. Lorsque la fille lui ouvrit ses bras, l'indignité de sa propre conduite lui apparut. Il aperçut tout à coup l'abîme qui séparait son cher idéal profané de cette Marie-Josine dont les baisers avaient été à tout le monde. En vain, il s'efforça de persister dans son exaltation artificielle. Il ne put que s'arracher à cette étreinte, et il s'enfuit, poursuivi par l'indignation stupéfaite de la jeune paysanne, et gardant intacte la blessure dont il comprit qu'il devait se laisser mourir.

Les jours qui suivirent, il ne put supporter la pensée qu'il avait offensé Gertie. Pauvre fille!... elle se sacrifiait par dévouement filial... Dieu sait par quelles tortures elle avait passé avant de s'y résoudre! Quelle place croyait-il donc tenir dans la vie de Gertie pour croire qu'elle allait mettre son souvenir en balance avec la volonté de son père, son devoir et son bonheur? Il aimait Gertie, soit. Était-elle de quelque manière engagée envers lui? Aucunement, puisque jamais il n'avait osé parler de ses sentiments à la jeune fille. Et que lui eût-il dit, du reste? La situation qu'il occupait, qu'il devait à la bonté de M. Heurtel, et que par un caprice ou par la mort de son maître il pouvait perdre d'un jour à l'autre, était-elle de celles qu'on offre à une personne de son éducation, de son origine? Quelle perspective, pour elle, un ménage de petit employé, forcé de se priver de toutes les superfluités indispensables à une femme jeune et belle, pour arriver à nouer laborieusement les deux bouts? Et c'était cela, cela qu'il osait opposer à la vie que M. Heurtel lui apportait? Et après tout, M. Heurtel ou un autre!... car la beauté de Gertie n'aurait pas attendu d'impressionner un épouseur quel-

Hosted by Google

conque qui eût pu lui dispenser rang et fortune. Et si personne n'était venu, eh bien! alors Gertie serait restée fille, mais jamais elle n'eût accepté de devenir la femme de Félicien Préviaire.

De toutes les éventualités qui pouvaient se présenter pour l'avenir de Gertie, celle-ci était en somme la moins cruelle pour Félicien. N'allait-il pas continuer de rester à côté d'elle, la voir tous les jours, respirer l'air qu'elle respirait, et qu'est-ce qui pouvait l'empêcher de l'aimer encore comme il l'avait aimée jusque-là, tendrement, saintement, secrètement, et de vivre près d'elle ainsi qu'un prêtre aux pieds de son idole?...

En tout cas, il ne pouvait laisser Gertie sur l'impression de son départ de l'autre jour. A tous les motifs de convenance, d'affection, de reconnaissance qui lui commandaient impérieusement d'obtenir son pardon, il s'en joignait maintenant d'un nouvel ordre. Pouvait-il rester dans cette maison, alors qu'il avait manqué de tact, de la plus élémentaire courtoisie, à la femme de son maître? De quel front se présenterait-il à celle qu'il avait si gravement offensée?

Pourtant, il n'osa retourner rue des Estournelles. Il se décida à écrire une longue lettre, de quatre pages, dont il avait ruminé les phrases toute une nuit. Puis, au moment de la jeter à la poste, de nouveaux scrupules lui vinrent. Sa lettre lui parut froide. Ne valait-il pas mieux se rendre dans la petite maison du vieux Gédéon, tendre la main à Gertie et lui murmurer simplement un « pardon » qui aurait touché le cœur de la jeune fille?...

Il s'arrêta à cette idée. Il fit ensuite une promenade dans le parc, songeant à ce qu'il dirait encore. Serait-il convenable de parler de l'arrivée du fourgon et de l'aménagement des appartements? M. Heurtel ne se réservait-il pas d'annoncer cette surprise à sa future compagne? A un moment, Félicien voulut relire sa lettre, brisa l'enveloppe. Décidément, mieux valait ne pas l'envoyer. Il irait lui-même. Seulement, il remit sa visite au jour suivant.

Le lendemain, il était tout à fait décidé. Tantôt, après l'ex-

Hosted by Google

pédition de quelque besogne urgente, il descendrait jusque Frasnault pour rencontrer Gertie à sa rentrée de l'école. Mais auparavant, il crut prudent de brûler sa lettre.

Il fouilla dans ses poches, ne la trouva pas.

« Je laurai mise par distraction avec mes paperasses », se dit-il.

Il chercha, bouleversa son bureau, mais ne découvrit rien. Il finit par s'inquiéter.

« L'aurais-je perdue, murmura-t-il, pendant ma promenade dans le parc?... Depuis hier on peut l'avoir trouvée... Si mon secret est connu, quelle contenance garderai-je ici? »

Il s'apprêtait à descendre pour se mettre à la recherche du papier compromettant, lorsqu'on gratta à la porte de son cabinet.

« Entrez », cria-t-il, s'attendant à voir apparaître quelque domestique venant demander des ordres.

Mais il eut un haut-le-corps devant la figure malicieuse de Marie-Josine.

« Vous?... s'écria-t-il avec humeur, qui vous a permis?... Comment êtes-vous montée?...

— Chut!... fit-elle en mettant un doigt sur ses lèvres et en s'avançant sur la pointe de ses pieds nus, après avoir soigneusement fermé la porte, j'ai à vous parler...

— Mais c'est une obsession!... reprit-il avec violence; me harceler jusque chez moi, dans ma chambre... Je vous ordonne de sortir... »

Mais elle haussa dédaigneusement les épaules, se laissa tomber dans le fauteuil où venait s'asseoir M. Heurtel quand il travaillait avec le jeune homme. Et les yeux baissés, jouissant sournoisement d'avance de l'effet qu'elle allait produire.

« Est-ce que vous n'auriez pas perdu quelque chose, monsieur Félicien?... »

Sa lettre?... Elle avait trouvé sa lettre, cette coquine!... Du coup son irritation tomba... Savait-elle lire au moins?... Il lui aurait répugné de savoir son secret en possession de cette volage

Hosted by Google

créature... En y réfléchissant, il se dit qu'il valait mieux celle-là que tout autre habitant du château. Seulement, il supposa qu'avant de restituer l'objet qu'elle avait trouvé, Marie-Josine allait poser ses conditions.

« J'ai perdu une lettre, Marie-Josine, l'auriez-vous trouvée? » fit-il.

La jeune fille mit la main à son corsage, en tira l'enveloppe déchirée par Félicien lui-même, mais froissée et toute chaude encore de l'endroit qui l'avait abritée.

« La voici », dit-elle en la remettant simplement au jeune homme.

Il fut stupéfait de cette franchise. C'était bien sa lettre. Quoi?... pas de conditions?... Marie-Josine n'usait pas de cette arme que le hasard avait mise entre ses mains? Elle ne sait pas lire, conclut Félicien, elle ignore ce que contient ce papier.

« Comment savez-vous que cette lettre est à moi? interrogea-t-il.

— Je l'ai lue, répondit Marie-Josine.

— Vous savez donc lire?

— Parfaitement, j'ai été à l'école d'Irchies... »

Elle marcha vers une chromolithographie d'un tableau populaire de Detaille appendu au mur et, mettant le doigt sur le titre, elle lut :

« *Le régiment qui passe.* »

Puis elle vint se rasseoir dans le fauteuil, en face du bureau.

Pourtant, un espoir restait à Félicien, ses phrases compliquées, entortillées à plaisir, avaient passé sans laisser de traces sur l'esprit rudimentaire de cette paysanne. Le nom de M. Heurtel y revenait bien à diverses reprises; mais Marie-Josine ne connaissait pas Gertie, et peut-être n'avait-elle vu là qu'une succession de mots dont le sens général lui avait échappé.

« Je vous remercie, Marie-Josine. Mais je n'attachais pas d'importance à cette perte... C'est une lettre insignifiante.

— Elle est très touchante, au contraire, répartit la jeune fille, j'ai pleuré en la lisant. »

Hosted by Google

Félicien redevint inquiet. Il crut deviner le jeu de Marie-Josine. Elle rendait la lettre, mais elle gardait le secret dont elle abuserait au besoin.

« Vous n'avez pas de chance, monsieur Félicien, reprit Marie-Josine sur un ton apitoyé. Mais aussi quelle idée de devenir amoureux d'une vieille femme...

— Une vieille femme !...

— Dame ! puisqu'elle va épouser un vieux.

— Mais c'est ce qui vous trompe.

— Elle n'est pas vieille ?...

— Trente ans, tout au plus... »

Pourquoi disait-il cela ? Quel besoin avait-il de parler de Gertie à cette délurée. Il ne savait. Cela lui avait échappé, et, maintenant, il était fâché d'en avoir tant dit.

Mais Marie-Josine dardait sur lui la flamme de ses yeux profonds.

« Alors c'est pour son argent qu'elle l'épouse ?... demanda-t-elle.

— Marie-Josine !... je vous défends...

— Quand je vous disais, monsieur Félicien, que votre sainte n'était pas une sainte... »

Le jeune homme se troublait. Allait-il donc devoir défendre Gertie, maintenant, expliquer son mariage... l'excuser ?... Et devant cette drôlesse !...

« Vous parlez de choses que vous ne connaissez pas... Vous feriez mieux de vous taire.

— Possible, ricana-t-elle. Mais si M. Heurtel voulait me donner tous ses trésors, et le château, et le monde entier avec, je lui répondrais : Nenni, j'aime mieux Félicien Préviaire !...

— Vous êtes une folle », s'écria-t-il énervé.

Mais au fond, il était singulièrement ému. Il connaissait Marie-Josine capable, le cas échéant, de faire ce qu'elle disait. Oui, celle-là était inaccessible à tout, or, situation, dévouement, famille, à tout, hormis à l'amour, dans la matérielle acception du terme, à l'amour des sens qui brûlaient son corps mince et

Hosted by Google

vibrant. Et il en venait à se demander si la vertu n'est pas une chose relative et si les actes que nous posons ne sont pas susceptibles de deux interprétations contradictoires, au hasard des points de vue ou des préventions. Mais vite, il jeta loin ces pensées.

« Balivernes! » murmura-t-il.

Il vit Marie-Josine debout dans l'attente de quelque chose.

« Eh bien, quoi encore? fit-il... ah! oui, je comprends... une récompense... »

Il mit la main à sa poche, mais elle l'arrêta d'un geste.

« Gardez votre argent, dit-elle, je n'en ai que faire... Je voudrais vous demander quelque chose...

— Dites, fit-il, espérant en être quitte enfin.

— Alors, reprit-elle sans le quitter des yeux et rougissant faiblement, alors, d'après ce que j'ai lu dans la lettre, quand vous êtes venu l'autre jour à ma rencontre, dans le bois, c'était par dépit?... »

Qu'était cela maintenant?... Marie-Josine qui s'appliquait à démêler les subtilités des sentiments!... Ah! non, il n'allait pas essayer de finasser avec elle.

« Oui, répondit-il avec lassitude, tandis qu'il se remettait à manier ses dossiers, c'était par dépit... j'étais fou.

— Eh bien! s'écria-t-elle, avec une brusque colère, ne vous en avisez plus. Si je vous reprends à courir encore après moi, je ne fais ni une ni deux, je raconte votre histoire à tout le monde.

— Mais...

— C'est ainsi, répliqua-t-elle. Quand on m'aime, je suis bonne, mais au moins je veux que ce soit pour moi-même. »

Marie-Josine partie, Félicien resta quelques minutes songeur. Quelle écervelée!... Pourtant, elle commençait à lui apparaître sous un jour moins défavorable. Elle avait donc des sentiments, cette pervertie, des délicatesses, une fierté capricieuse et inattendue?... Bah! il avait sa lettre, le reste lui importait peu. Marie-Josine ne parlerait pas, car il se promettait de la laisser

Hosted by Google

désormais bien tranquille, et son dépit, certes, n'aurait pas de seconde édition. L'heure approchait où Gertie rentrerait de l'école. Il se décida à descendre vers Frasnault.

Le mois d'août s'annonçait. Autour du sentier, sous un ciel lourd où de moites blancheurs de nuages se fondaient en de lointaines grisailles, un vaste lac de blés murs s'étendait, dont les flots d'or rutilant enserraient quelques îlots verts de luzernes et de betteraves. Çà et là, par des coins d'azur, d'apothéotiques coulées de rayons fluaient d'un soleil invisible, et dans le cirque irrégulier des collines, émergeaient des pointes de clochers, des rondeurs de futaies, des panaches de frênes et de trembles, des incarnations furtives de toitures. Une bourdonnante et prolongée rumeur d'express sortait des ravins comme un accord profond et soutenu, finit par s'amincir à travers la distance comme un soupir, brusquement terminé par un sifflement bref. Des alouettes tireliraient dans le ciel, d'autres répondaient du sein des emblavures. Vers la droite, dans le recul du site, un tassement des terrains semblait se fondre en un lac bleuâtre qui coulait en pente douce jusqu'au milieu des moissons. Mais à quelques pas plus loin, le paysage changeait brusquement.

Félicien avait feuilleté naguère, dans la bibliothèque de son maître, des relations de voyages où des gravures évoquaient des villages nègres sur les bords de l'Arouhimi. Il avait sous les yeux un spectacle qui lui rappela ces gravures. Les seigles coupés, engerbés, mis debout par petits tas coniques, simulaient un campement de nomades, des huttes de chaume dressées par quelque peuplade inconnue, toute une vision équatoriale au milieu de laquelle on s'attendait à voir circuler des nudités d'ébène, et à laquelle la lourdeur orageuse du ciel était étonnamment propice. Des bomas, où de longues lignes incurvées de cahutes enchevêtraient des rues bizarres, quelque meule de foin plus élevée et grossièrement arrondie, rappelant la demeure d'un chef, des haies faisant songer à une enceinte de palissades, puis, plus loin, d'autres de ces villages, et d'autres encore séparés les uns des autres par des fleuves d'or et des îles

Hosted by Google

verdoyantes, donnaient, en effet, l'illusion d'une immense agglomération africaine, ravagée par quelque soudaine épidémie et où ne planerait que la torridité du ciel, le silence et la mort. Seuls, de grands feux de brindilles, dont la fumée s'évaporait en longues traînées qui rampaient le long des collines et à ras des plaines, animaient ce paysage.

Félicien se complut quelque temps dans cette évocation. Mais la tour de Saint-Gratien lança quatre coups à travers la campagne. Alors il pressa le pas : Gertie rentrait à cette heure.

M. Gédéon ne s'était pas levé de toute la journée. Une recrudescence périodique de son mal le tenait cloué sur son lit. Gertie, dans le petit salon, vint au-devant du jeune homme, et de sa voix franche des bons jours :

« Eh bien! dit-elle, mon pauvre ami, avons-nous été méchant l'autre jour ?

— Pardonnez-moi, balbutia Félicien.

— Oh! je ne t'en ai pas voulu une minute. Je comprenais trop ce que tu souffrais...

— Alors vous savez ?

— Il y a longtemps que j'ai deviné, répliqua-t-elle. Mais tout vaut mieux ainsi, crois-moi.

— Que voulez-vous dire, Gertie ?

— Ne m'interroge pas, reprit la jeune fille, je sais bien ce que je dis... Oh! je croyais bien ne me marier jamais... Mais enfin... tout le monde le veut... crois-moi, c'est un bien triste don que Gertie Spilett... et puisque quelqu'un va l'avoir pour femme, il vaut mieux, mon bon Félicien, que ce ne soit pas toi...

— Mais je ne comprends pas, murmurait le jeune homme.

— Ne cherche pas à comprendre, continua la jeune fille... Je te remercie profondément de tes sentiments à mon égard... Je t'aimes plus que tu ne t'imagines, et je vais t'en donner la preuve...

— La preuve ?... demanda Félicien.

— Tiens, dit encore Gertie, j'étais sûre que tu reviendrais...

Hosted by Google

J'ai besoin d'un ami vrai, dévoué, sur qui je puisse compter comme sur moi-même.

— Disposez de moi, répartit Félicien avec feu, je voudrais que le service que vous me demandez fût celui de ma vie.

— Non... fit la jeune fille, il ne vous coûtera rien, mais il ne laissera pas de me toucher profondément. »

Elle alla prendre dans un bahut une boîte en laque, fermée d'une petite clef qu'elle enleva et mit dans sa poche.

« Je te confie ceci comme ce que j'ai de plus cher au monde... Je te demande de le garder précieusement, chez toi, dans ta chambre, au château des Écacheries, et de ne t'en séparer jamais, sauf quand j'irai te demander moi-même de me le confier.

— C'est donc un secret?...

— Oui, fit-elle, c'est un talisman auquel j'ai recours les jours où je suis triste et malheureuse, et qui, chaque fois, me rend le courage et la force de supporter la vie... Hélas! je crois qu'il me sera souvent nécessaire...

— Mais pourquoi ne le gardez-vous pas près de vous?

— Il est inutile que M. Heurtel le voie ou me demande ce que ce petit coffre contient. S'il est chez toi dans ta chambre, je saurai du moins qu'il est sous le même toit que moi, et, quand j'aurai besoin de l'ouvrir, de m'affermir au contact de ce qu'il renferme, je monterai jusque chez toi et tu me laisseras seule avec lui.

— C'est entendu, fit Félicien ému malgré lui, on m'arrachera la vie avant que d'arriver au coffret.

— Tu es un brave et cher ami. Regarde, ajouta-t-elle les yeux humides, je ne me suis jamais séparée de ce petit trésor, et à la pensée qu'il va me quitter, je ne puis retenir mes larmes.

— Alors tout est décidé? interrogea encore le jeune homme.

— Tout est décidé. M. Heurtel, retenu à Paris encore quelques jours, a écrit à mon père. Il désire que le mariage ait lieu dans un mois... J'ai aussi reçu une lettre charmante de son fils, l'abbé Léonard, auquel il a annoncé sa détermination.

Hosted by Google

— Allons, répondit Félicien, soyez heureuse, Gertie, je vous le souhaite de tout mon cœur.

— Le bonheur et moi, nous ne nous sommes guère rencontrés jusqu'ici, soupira la jeune fille, et je crains bien que nous ne nous rencontrions jamais... Ce qui me donne un peu de courage, c'est que dans ma nouvelle situation, je ne serai pas séparée de bons et dévoués amis comme toi... »

Quand Félicien traversa les rues de Frasnault, le soleil dorait le faîte des toitures. Au coin des rues, il incendiait des vitres qui luisaient comme des escarboucles. Félicien se sentait vivement impressionné par les paroles de Gertie. Cette petite boîte qu'il portait sous le bras et avec laquelle il allait vivre désormais dans sa chambre, lui semblait pleine d'un étrange et troublant mystère. Qu'était ce, ce trésor, ce talisman auquel la jeune fille recourait aux mauvais jours et qui apaisait ses chagrins?...

A la sortie de la ville, Félicien rencontra un groupe de paysans silencieux, en habits de dimanche, dont l'un portait sous le bras le cercueil d'un petit enfant mort. Le père suivait, effaçant une larme sur son rude visage, puis venaient quelques voisins, le front baissé : un de ces humbles enterrements de campagne accompagnant un nourrisson à l'église et au cimetière, la journée de labeur finie.

Félicien salua le cortège. Tandis qu'il montait lentement la côte vers les Écacheries, une tristesse lui vint, une de ces tristesses sans motifs qui nous prennent sous l'influence magnétique et inconnue des choses, et il lui sembla, songeant au mystère du dépôt que lui avait confié Gertie, que c'était aussi le cercueil d'un petit enfant mort qu'il portait sous le bras.

FIN DE LA PREMIÈRE PARTIE.

FRANZ FOULON.

Hosted by Google

AUTRICHE ET HONGRIE[1]

Parmi leurs nombreux ancêtres, s'il en est dont les Hongrois de nos jours aiment à se prévaloir, ce sont bien ces terribles Huns qui firent trembler le monde romain : c'est du nom des Huns joint à celui des Avares que dérive probablement le nom latin du pays, *Hungaria* (*Ungarn* en allemand). Les Tchèques et les autres Slaves de la monarchie, qui haïssent les Hongrois, les traitent de « descendants des Ogres du moyen âge », de « gens de race jaune, de Mongols bons à être renvoyés en Asie avec leurs cousins du Bosphore... ». En réalité, les Hongrois n'ont pas de parents connus dans le reste du monde; ils forment une race à part qui ne se rattache ni par la langue ni par le caractère à aucune autre race habitant l'Europe; ils sont venus il y a mille ans, en 896, des steppes de l'Asie centrale avec leur chef Arpad, et depuis mille ans ils sont restés « Touraniens » par les légendes, les traditions et surtout la langue, qui est d'origine finnoise. On n'a pas retrouvé de vestiges de leur race en Orient; leur langage ne ressemble vaguement qu'au chinois; au surplus, l'idiome hongrois ne s'est développé qu'après leur installation en Europe. C'était un peuple pasteur qui avait peu de besoins; les mots qu'ils ont empruntés aux étrangers sont des noms de choses qui étaient nouvelles pour eux; le mot *kavé* (café), par exemple, a été pris à l'arabe, les mots *kapu* (porche), *kapus* (portier), ont été pris au turc, etc.; leurs titres de noblesse : *baro*, *grof*, *erzeg* sont les titres *baron*, *graf*, *herzog* accordés par les empereurs d'Allemagne (2). Quant à l'écriture, les Hongrois n'en avaient

(1) Suite, voir numéro du 15 mai.

(2) Il n'y a pas de « prince » hongrois. La particule *fö* équivaut à notre *archi*; par exemple, *fö-erzeg* signifie *archiduc*, *fö-consul* signifie *consul général*, etc.

Hosted by Google

pas : ils ont emprunté la leur aux Slaves ou aux Tchèques.

Ils ont fait preuve d'une indomptable énergie et d'une singulière résistance à l'absorption. Venus dans la contrée au nombre de 200,000 environ sous Arpad, ils ont pu constituer une nationalité distincte et la maintenir pendant dix siècles, en dépit de toutes les races hostiles des alentours, Latins, Allemands, Slaves ou Tchèques, Turcs, etc. Le Hongrois est resté lui-même; doué d'un merveilleux instinct national, il ne s'est jamais laissé assimiler. Il faut dire aussi qu'il a dû beaucoup à la remarquable unité géographique de son territoire; grâce à elle, les divers peuples de la Hongrie sont restés toujours groupés sous le même régime politique : ensemble asservis par le Turc et plus tard par l'Autrichien, ils sont maintenant réunis en un seul État autonome, fier d'avoir reconquis les signes extérieurs de son indépendance.

On connaît les révoltes de la Hongrie en 1848 et 1849 : les Hongrois, qui avaient refusé de reconnaître François-Joseph à son avènement au trône d'Autriche, se constituèrent en république sous la présidence de Louis Kossuth et faillirent un moment écraser l'armée autrichienne; celle-ci ne l'emporta finalement, à Villagos, que grâce à l'intervention de la Russie, venue à son secours parce qu'elle craignait elle-même un soulèvement de la Pologne après celui de la Hongrie, alliée aux Polonais autrichiens. Combien durement François-Joseph traita les révoltés, on en garde le souvenir : par son ordre, vingt-six généraux hongrois se virent refuser la faveur de mourir en soldats et furent ignominieusement pendus, entre autres le comte Louis Batthyanyi. Deux monuments rappelant ces événements abhorrés se dressent sur la montagne de Bude, le fameux monument de Henzi et celui des patriotes hongrois ; et ces énormes casernes au centre même de Pesth, cette menaçante citadelle de Bude qui tient la ville sous la gueule de ses canons sont des survivances de ce temps où la Hongrie était traitée en province rebelle.

Mais ce n'était plus pour un long temps que la Hongrie sanglante et vaincue était rentrée sous le joug de l'Autriche. Quand eut retenti le coup de tonnerre de Sadowa, les Hon-

Hosted by Google

grois purent poser leurs conditions. L'Autriche dut céder et se résigner à accepter le *dualisme* inventé par François Deak d'accord avec le comte de Beust: l'empire s'en trouvait scindé en deux parties auxquelles un minuscule affluent du Danube, la Leitha, prêtait son nom. Bientôt après, le 8 juin 1867, date mémorable, l'empereur et l'impératrice d'Autriche vinrent se faire couronner roi et reine de Hongrie en l'église Saint-Mathias, à Bude. Le royaume de saint Étienne était enfin rétabli. Le comte Jules Andrassy, un révolutionnaire de 1849, qui avait été condamné à mort par contumace et pendu en effigie, fut investi des hautes fonctions de ministre-président. Le même homme d'État allait être appelé un peu plus tard, de 1871 à 1888, à diriger la politique extérieure de la monarchie austro-hongroise.

Actuellement, les Hongrois sont très dynastiques; leur race a toujours eu le fétichisme de la couronne; mais, bien entendu, ils ne connaissent que le *roi* couronné sur la colline de Bude. Au reste, S. M. Apostolique, il faut le dire, a loyalement observé le pacte conclu; les Hongrois sont même favorisés en diverses circonstances à la cour de Vienne, nous l'avons vu. Dès le jour du couronnement, à constater quelle haute et imposante figure pouvait faire leur souverain, les Hongrois, si grands seigneurs, si royaux, le peuple magyar si orgueilleux, ont été gagnés (1). Depuis lors, chaque année, le roi et la reine viennent à Bude, durant trois mois, occuper

(1) Le cortège qui, après la cérémonie, traversa le Danube sur le monumental pont joignant Bude à Pesth, était une vision du moyen âge ressuscité, — dit un témoin oculaire : en le voyant passer sous nos yeux éblouis, je pensais à la description de l'arrivée des Burgondes à la cour d'Attila, dans l'épopée des *Nibelungen*. Le monarque, oint de l'huile sainte par l'archevêque de Gran et revêtu du manteau brodé d'or vers l'an 1000 par la reine Gisèle, s'avançait la couronne au front, sur un superbe cheval, au milieu d'un cortège de magnats et de princes-évêques coiffés de la mitre; tous, montés sur des chevaux merveilleusement caparaçonnés, rivalisaient par le luxe des costumes. Du haut d'un carrosse doré, traîné par huit chevaux, la reine Élisabeth, radieuse de beauté dans son riche costume national, répondait par un gracieux sourire aux acclamations soulevées sur son passage. La splendeur du décor ajoutait encore à la magnificence de la scène, car à cet endroit le site de Pesth, avec la rangée de palais qui bordent le fleuve, est l'un des plus imposants qu'on puisse voir. La foule éclata en *eljen!* enthousiastes, quand, au son des cloches et des salves d'artillerie, le souverain,

Hosted by Google

l'auguste château où sont conservés avec d'infinies précautions les insignes de la couronne de Hongrie, d'abord la fameuse couronne de saint Étienne, pour laquelle les Hongrois professent une vénération superstitieuse et qui est la « royauté » elle-même (1), puis le sceptre, le glaive, le manteau du couronnement. La Cour continue, de nos jours, à entretenir son prestige sur le peuple hongrois par le faste qu'elle déploie. C'est sans doute pour frapper davantage l'esprit des masses que le palais royal va être considérablement agrandi; le bâtiment actuel ne formera plus qu'une aile du nouvel ensemble, dont la façade principale bordant le précipice regardera vers le côté de l'horizon où fuit le Danube.

La communauté de souverain n'est pas le seul lien unissant la Hongrie et l'Autriche (2). Il y a deux autres liens, d'abord l'union douanière, puis la politique extérieure et l'armée. L'armée, réorganisée depuis 1868 sur le modèle prussien, est commune aux deux parties de la monarchie austro-hongroise; toutefois, il subsiste une exception pour la milice de réserve, désignée en Hongrie sous le nom de *honveds*, en Autriche sous celui de *Landwehr*, et qui comprend infanterie et cavalerie, sans artillerie ni génie, jusqu'ici du moins. Trois des ministres de l'empereur-roi dirigent les affaires communes aux deux États : le ministre des affaires étrangères qui est en même temps *chancelier* ou ministre de la maison du souverain, le ministre de la guerre et le ministre des finances relatives

arrivé sur la place qui porte aujourd'hui son nom, le *Ferencz Jozsef ter*, jura, devant le peuple, fidélité à la Constitution. On avait élevé en cet endroit un tertre formé de la terre des cinquante comitats du royaume : lançant son cheval au sommet de ce monticule et faisant dresser par quatre fois le noble animal sur ses jarrets, le monarque frappa quatre fois l'air de son épée, dans la direction des quatre points cardinaux, pour montrer que, de quelque côté de l'horizon que l'ennemi arrive, il saurait le repousser.

(1) En 1849, Kossuth, voulant désormais rendre impossible toute reconnaissance de souverain à Bude et assurer ainsi l'avenir de la république en Hongrie, emporta cette couronne et alla l'enfouir à trois kilomètres d'Ossova, près des Portes de Fer, où elle fut retrouvée, par hasard, en 1856.

(2) Chaque État contribue pour la moitié dans la liste civile de l'empereur-roi, qui s'élève à 9,300,000 florins, outre la jouissance des vastes domaines et des châteaux de la couronne.

Hosted by Google

à ces deux services (1). Ce dernier encaisse le produit des douanes pour faire face aux dépenses communes de l'armée et de la diplomatie; mais comme les douanes ne suffisent pas, le surplus des dépenses est supporté par les deux pays, à raison de 70 p. c. pour l'Autriche et 30 p. c. pour la Hongrie, suivant les clauses du compromis ou *Ausgleich* de 1867. Cette proportion avait été fixée provisoirement, vu le mauvais état des finances hongroises d'alors; mais en Autriche, rien ne dure comme le provisoire (2). Actuellement, toutefois, il s'agit d'établir une répartition plus équitable; d'où les difficultés pour le renouvellement décennal du compromis. En ce qui concerne l'union douanière, la Hongrie élève depuis longtemps des protestations, car la liberté profite aux produits métallurgiques autrichiens et nullement aux bois, aux vins, aux grains, aux pruneaux que la Hongrie peut exporter partout.

Les Magyars se croient appelés à de grandes destinées. Aussi bien, quel est, parmi leurs voisins de race aryenne, celui qui oserait se dire supérieur à eux par l'intelligence, la bravoure, la ténacité ou l'amour de la liberté? Il existe chez eux une réaction de plus en plus forte contre les Allemands; le mouvement nationaliste est intense; partout se trouve exposé le portrait de Kossuth, l'irréconciliable, l'*irredente*, auquel la Hongrie a fait de si imposantes funérailles (3).

(1) A ce ministère des finances générales est rattaché le gouvernement de la Bosnie et de l'Herzégovine, pays quasi annexés. L'Autriche-Hongrie avait été chargée par l'Europe, lors du traité de Berlin, de mettre ordre au déplorable état de choses existant dans ces provinces affermées à un pacha, notamment aux persécutions dont les chrétiens étaient l'objet. Elle a continué de les occuper militairement, au mépris des droits de suzeraineté du sultan. Au fait, l'Europe ne les lui a-t-elle pas donnés à garder?

(2) La proportion est devenue 68 : 32, depuis que les Confins militaires ont été incorporés au royaume de Saint-Étienne.

(3) Les classes supérieures de la population vont jusqu'à bannir le chapeau haut de forme que les Allemands appellent *cylinder*, et qui paraît là-bas le symbole de la *deutsche Kultur* et de la germanisation.

Le mouvement hongrois se complique d'un certain socialisme agraire. Les propriétaires qui prirent part à la révolution de 1848-49 durent abandonner leurs biens; et comme les terres des fugitifs ne se louaient pas, on imagina alors le système du *Compossessorat*. Mais depuis le rétablissement du royaume de Hongrie, les anciens propriétaires réclament la restitution de leurs biens.

Hosted by Google

La majorité des Hongrois acceptent encore le pacte conclu en 1867 avec François-Joseph, et certes ils continueront de son vivant à respecter les engagements pris. Mais qu'arrivera-t-il à sa mort? En attendant, à toute occasion se manifeste clairement le désir de transférer dans la capitale hongroise le centre de gravité de la politique de la monarchie et de réduire le rôle de l'Autriche, dont la prépondérance, à dire vrai, n'est plus qu'un vain mot.

Naguère le hongrois était encore considéré comme langue séditieuse et son emploi était interdit; aujourd'hui, au contraire, c'est l'allemand que l'on bannit : les noms des rues même, qui étaient inscrits en allemand seulement, ne le sont plus qu'en hongrois, ce qui ne laisse pas de gêner quelque peu les étrangers. De tout temps, les Hongrois ont fait de leur mieux pour repousser l'idiome germanique que la métropole prétendait leur imposer. Par haine de l'allemand, avant 1867, tous les lettrés parlaient latin : le mot *deak* qui signifie lettré, littéraire, était devenu synonyme de *latin;* il n'y a pas si longtemps que les Hongrois se saluaient encore en latin. Aujourd'hui, dans le monde de Budapest, on parle uniquement le français : l'usage s'en était implanté à la cour sous Marie-Thérèse, époque où il n'y avait pas de littérature allemande et où la littérature française était déjà fort riche.

Pénétrons un instant à la Diète de Transleithanie. Elle en était encore, il y a peu de temps, à discuter les lois confessionnelles. Jusqu'en ces dernières années, les plus libéraux en Hongrie étaient d'avis de maintenir pour chacun l'obligation d'appartenir à un culte, non pas « intellectuel », mais *positif*, et d'y élever ses enfants, ainsi que de continuer à défendre aux chrétiens de se convertir au judaïsme ou d'épouser une femme juive. C'est en 1867 seulement que les israélites avaient été assimilés aux habitants chrétiens de la Hongrie pour les droits civils et politiques; mais le prosélytisme et les mariages mixtes leur étaient restés défendus par la loi. Leur religion n'était que tolérée : alors que depuis longtemps en Autriche toute religion non reconnue par l'État pouvait s'exercer libre-

Hosted by Google

ment, « pourvu que sa doctrine, ses rites, son nom n'eussent rien de contraire à la loi et à la morale et que l'entretien d'au moins une congrégation fût régulièrement assurée », en Hongrie, les rites non reconnus n'étaient que tolérés. Or, récemment, la Chambre des magnats — fait inouï dans l'histoire de la Diète de Hongrie — a voté à une voix de majorité (celle du président Szlavy) la loi sur le libre exercice des cultes; puis elle a rendu obligatoire le mariage civil, avec tenue des registres de l'état civil par l'autorité laïque (par les instituteurs). Enfin, — après la création par le roi de quatre nouveaux pairs libéraux, — elle a admis l'absence de confession, donnant ainsi droit de cité à la « libre-pensée », et elle a *reçu* les juifs, « cancer de la Hongrie ». Bref, les lois « scélérates » élaborées par le cabinet Wékerlé ont finalement passé.

L'épiscopat hongrois a bientôt renoncé à toute opposition systématique aux nouvelles lois politico-ecclésiastiques et a prononcé le *tolerari posse*, tout en maintenant le point de vue général de l'Église romaine à l'égard du mariage civil et de la liberté des confessions. Bien renseigné sur les chances de réussite de la politique de résistance à laquelle voulaient l'entraîner le comte Ferdinand Zichy et le prince Nicolas-Maurice Esterhazy, fondateurs et chefs du nouveau parti populaire catholique et grands défenseurs des droits de l'Église à la Diète, il s'est résigné à « laisser faire » en Hongrie ce que le Saint-Siège admet en France et en Belgique. La Hongrie jouit donc aujourd'hui de la liberté de conscience; tout citoyen peut vivre, se marier et mourir sans avoir à rendre compte au clergé et aux autorités de ses convictions intimes.

. . . . . .

Maintenant, nous sommes à traverser les plaines basses, souvent inondées, de la Hongrie, dont la triste monotonie est compensée par de jolis effets de lumière à la chute du jour, quand se dore l'atmosphère vers l'occident. Pas de villages, seulement des *tanyas* ou petites maisons de fermes, vers lesquelles se dirige parfois un chariot traîné par des buffles. Du blé, toujours du blé, et des pâturages avec des troupeaux de bœufs ou de chevaux en liberté, des buffles

Hosted by Google

couchés paresseusement dans la vase, çà et là des cigognes et des grues, au bord des étangs. C'est la libre *puszta*, « le désert » morne et solennel chanté par les poètes magyars : parmi ces dunes errantes, ces marais, ces prairies ou ces bruyères à perte de vue, Alexandre Petöfi, le poète dont la statue se dresse au bord du Danube à Pesth, demandait d'avoir son tertre funéraire, lui qui devait disparaître sur un des champs de bataille de 1849, sans que jamais fût retrouvé son corps! Dans cette mer d'herbes sans limites visibles, l'on comprend que les Hongrois d'Arpad aient retrouvé leurs steppes d'Orient.

Les gares de chemins de fer, bâtiments bas, garnis de verdure et abrités contre le vent par des bouquets d'arbres, sont ici comme des oasis qui reposent l'œil. Au loin, l'on nous signale des châteaux et des villages appartenant aux grandes familles hongroises, notamment les splendides domaines de la famille Esterhazy; leur château d'Esterhaza garde pieusement le théâtre où furent exécutées pour la première fois les compositions de Haydn, maître de chapelle du prince Esterhazy. La fabuleuse fortune des Esterhazy, elle paraît bien diminuée aujourd'hui; leurs propriétés énormes, 400,000 hectares, paraît-il, sont écrasées par l'impôt; ils en sont depuis longtemps à solliciter du fisc des sursis et à proposer des transactions; c'est ainsi que la célèbre galerie Esterhazy dut être cédée au gouvernement. Cette situation est d'ailleurs celle de la plupart des anciens grands propriétaires terriens de Hongrie; beaucoup de domaines sont hypothéqués et finiront par passer entre les mains des juifs, qui seront ainsi un jour en possession du sol hongrois (1). En Autriche également, d'illustres familles voient leurs finances compromises; les Metternich eux-mêmes, nous l'avons vu, ont dû réaliser la plus belle partie des jardins qui entouraient leur palais de Vienne : il s'agissait

(1) Les juifs, qui forment seulement 4 p. c. de la population totale de la Hongrie (environ 3/4 de million sur 17 1/2 millions d'âmes), possèdent au moins la moitié du sol hongrois; sur 3,000 grands propriétaires terriens, il y a plus de 1,000 juifs; la population israélite s'accroît d'ailleurs en Hongrie avec une rapidité étonnante.

Hosted by Google

de combler les vides causés par la vie brillante du prince Richard de Metternich à la cour de Napoléon III. Leur grande propriété de Bohême et le fameux Johannisberg, dont les revenus sont énormes dans les années de bonne récolte, deviendront-ils un jour aussi la proie des prêteurs israélites?

Mais nous avons dit adieu à la *puszta*, et sommes rentrés en pays germanique. Nous touchons barre à Vienne.

A qui vient de Budapest, il faut l'avouer, la capitale de l'Autriche fait plus que jamais l'effet d'une Belle au bois dormant. A l'opposé de l'atmosphère hongroise, l'atmosphère viennoise semble bien peu révolutionnaire. On ne saurait oublier pourtant qu'une insurrection en 1849 força l'empereur à s'éloigner de sa capitale et qu'un bombardement fut nécessaire pour l'y réintégrer. De nos jours, l'esprit dynastique fleurit à Vienne, en apparence du moins (1); sur les places publiques, le peuple regarde avec attendrissement les grands empereurs noirs en bronze qui du haut de leur cheval lui assurent qu'il a leur amour. Il va revoir au caveau impérial, chez les capucins, les morts superbes de la maison d'Autriche : sa vénération prolonge jusque dans le présent ce qu'ils portaient en eux de vitalité. Et sur les monuments de pierre, il relit les gloires des Habsbourg, gravées en un latin jadis doré et bien défraîchi aujourd'hui.

A E I O U

lit-on çà et là sur les anciens édifices ; ces cinq voyelles, qui recèlent la fière devise :

Austriae Est Imperare Orbi Universo,

(1) On peut, si l'on veut, trouver un signe de l'attachement de la nation à la famille régnante dans le nombre de prénoms « dynastiques » donnés aux enfants dans toutes les classes de la population. Les *Franz* et les *Josef* — les deux noms de S. M. Apostolique — pullulent ; d'après les statistiques du dernier recensement, — de quoi ne dresse-t-on pas des statistiques aujourd'hui? — il y aurait dans la monarchie près de 2 millions de Franz et plus de 1 million de Josef. Nombreux aussi sont les prénommés Johann, Léopold, Wenzel. Comme noms féminins, les plus en faveur sont Anna, Maria, Elisabeth.

Hosted by Google

résumaient l'ambition de l'Autriche. C'était au temps où, par son alliance intime avec Philippe II, l'empire était devenu la puissance prépondérante du monde. Mais depuis Sadowa, l'Autriche a dû abdiquer le rôle de puissance dirigeante de l'Europe centrale : au fond, la partie allemande de l'empire, exclue par la force de l'Allemagne officielle, aspire à y rentrer ; assurément, si les liens de force qui retiennent les populations sous un même sceptre venaient à se rompre, ce n'est pas avec les autres Autrichiens de race slave, roumaine ou magyare que s'associeraient les Germains du Sud, mais avec leurs frères de langue, les Allemands de l'Ouest et du Nord ; et alors l'empire des Habsbourg justifierait mieux son nom d'*Oesterreich*, « empire de l'est ». Cette dislocation de la monarchie serait déjà depuis longtemps un fait accompli, sans la puissance de continuité que possèdent les institutions et la stabilité que donnent au gouvernement le cadre administratif et la discipline de l'armée. On observe que le patriotisme autrichien se laisse remplacer peu à peu par un patriotisme de race qui prend toujours plus de développement. L'aigle à deux têtes de l'empire est devenu un symbole parlant : on dirait que les deux moitiés de l'animal cherchent à se séparer.

Un symbole non moins parlant, à Vienne, c'est ce triste palais des Habsbourg, à la façade morose, vieillie et comme ridée, aux glorieuses inscriptions presque effacées. Palais fait de pièces et morceaux, comme la monarchie. L'empereur-roi s'y trouve plus mal logé que certains de ses sujets : il fait bâtir, mais l'édifice s'élève fort lentement et n'arrive point à l'achèvement, tandis qu'autour de lui se dressent de superbes constructions toutes empanachées de cavaliers en bronze chevauchant sur les corniches.

Après Vienne, voici la petite ville de Linz, chef-lieu de la Haute-Autriche. Située à une demi-heure de sa gare, elle semble se tenir en dehors du grand mouvement des voyageurs. Que j'aime ces petites villes, exemptes de la fièvre du progrès ! Tout y semble original. Au lieu d'un moderne appartement d'hôtel de grande ville, affligeant de banalité,

Hosted by Google

j'occupe ici, *Zum Goldenen Löwen,* une chambre haut-voûtée, à fenêtre inaccessible, qui semble une cellule de vieux monastère; des galeries extérieures en bois donnent accès aux différentes chambres; cela fait rêver de certaines hôtelleries de la Suisse italienne.

C'est dimanche; toute la population est dehors; les campagnards sont venus en ville; aussi y a-t-il foule par les chemins; les églises regorgent de monde et débordent jusque dans la rue: debout sur le pavé, les fidèles, tête nue, entendent avec recueillement le service divin. Sur la grand'place de la ville stationnent de réjouissants fiacres, dont l'unique cheval, attelé d'un côté du timon, attend son voisin de trait, absent.

Un tour par les rues et la « Promenade ». Tout est peint en jaune et vert, comme du temps de Marie-Thérèse; décidément, l'on est conservateur en ce pays. Sur les murs, de grandes affiches annoncent la prochaine visite du célèbre *quatuor bohémien,* qui va jouer les auteurs tchèques, Smetana, Dvorak, naturellement, mais aussi du Beethoven. Au théâtre, on donne *Hänsel und Gretel,* qui fait fureur en ce moment dans toute l'Allemagne (1), et le *Trompette de Säkkingen,* un succès moins récent. Presque en dehors de la ville, un monument neuf, en briques jaunes et rouges, du style de la Renaissance, avec une longue frise extérieure à sujet, étonne le promeneur étranger: c'est, me dit-on, le *Museum Franciscum-Carolinum.* Les rues excentriques sont des marécages intraversables, tout comme celles des faubourgs viennois. Le plus bel aspect est le Danube; il s'épanouit à Linz, à la sortie des étroits défilés que la ligne du chemin de fer vers Passau est obligée de contourner.

Les habitants de ces régions sont de relations très cordiales; ils ressemblent aux Tyroliens, dont ils ont les chapeaux verts et la bonne mine. Les paysans des montagnes de l'Autriche, de la Styrie et du Tyrol jouissent presque tous d'un aimable embonpoint et d'une remarquable fraîcheur de teint; ils les

(1) Cet opéra a été joué pour la première fois à Weimar, le 31 mai 1894, à la réunion générale des artistes musiciens. A Berlin, il a atteint sa 100e représentation en moins d'une année (en février 1896).

Hosted by Google

doivent, paraît-il, à l'arsenic dont ils font usage pour faciliter la respiration pendant leurs longues marches ascendantes.

Maintenant devant nous défilent les montagnes couronnées de neige et les lacs de la Haute-Autriche. Voici Salzburg, le coin sans rival en terre allemande pour la beauté du site. Vous connaissez la montagne des Capucins, la montagne du Moine, la Résidence et sa belle Fontaine, le Dom, les nombreux souvenirs du divin Mozart, et aussi le chemin de fer à crémaillère du Gaisberg et les fameuses salines de Berchtesgaden. Mais la perle de ces Alpes de Salzburg est, sans contredit, le merveilleux Kœnigssee, le lac aux limpides eaux vert sombre et aux vertigineux rochers à pic.

Nous nous rendons aux célèbres bains d'Ischl, fréquentés par l'empereur d'Autriche et mis « à la mode » dans le monde viennois. Le grand attrait d'Ischl, assurément, est dans sa position au centre du Salzkammergut, la contrée aux verdoyantes vallées, aux lacs paisibles et gracieux, aux paysages accidentés et toujours variés. Ici, la nature a prodigué, sur un espace restreint, ses incomparables beautés et le sel, *Salz*, qui a donné au pays son nom.

Nous entrons en Steiermark ou Styrie. Voici Aussee, encore un gentil séjour d'été, qu'avoisinent des solitudes grandioses piquées de petits lacs. Bientôt nous atteignons Graz, capitale de la Styrie ; ville pittoresque qui a été considérablement embellie et agrandie en ce dernier quart de siècle ; c'est à coup sûr l'une des villes de province les plus agréables qui soient, avec ses jolis jardins anglais établis sur l'emplacement des anciennes fortifications. Ville d'officiers et de fonctionnaires en retraite ; on assure qu'elle compte au moins deux centaines de généraux pensionnés.

Cette délicieuse capitale de la Styrie deviendra peut-être un jour le centre de la nationalité allemande en Autriche. Car Vienne, de plus en plus cosmopolite, verra ce rôle lui échapper : déjà son caractère, jadis uniquement allemand, s'est profondément altéré. L'une des grandes causes du refoulement vers l'ouest du germanisme autrichien est dans les progrès des Tchèques ; si l'on en croit les recensements, leur nombre dans

Hosted by Google

la Basse-Autriche se serait accru de 25 p. c. en dix ans; les statisticiens de Prague calculent qu'ils ont à Vienne et dans les environs plus de 200,000 compatriotes. Vienne serait donc bien, suivant un mot célèbre, la plus grande ville tchèque du monde; le fait est que, dans les rues, on entend de nombreux groupes ouvriers s'exprimer en tchèque.

Après Gratz, c'est Cilli, petite ville riante et très ancienne; puis nous entrons dans le Krain ou Carniole, dont nous atteignons bientôt la capitale, Laibach, au milieu d'une grande plaine entourée de montagnes. Ces monts calcaires qui traversent la Carniole, ce sont les Alpes Juliennes, région à excavations où s'engloutissent mystérieusement les cours d'eau, région à grottes remarquables avec leurs stalactites et leurs stalagmites capricieuses. Déjà ce n'est plus en pays allemand que nous sommes ici, mais en plein pays slovaque; on s'en aperçoit depuis quelque temps déjà aux doubles noms des localités : sur les bâtiments de gares, Teplitza (« bains chauds ») est accolé à Rœmerbad, Ljubljana à Laibach, Postojna à Adelsberg, etc.

Nous approchons de la côte de la Méditerranée. Mais avant de descendre les longues rampes qui aboutissent à Trieste, nous avons à traverser un plateau dénudé et stérile, le Karst ou Carso, coupé de nombreuses gorges, et sur lequel sévit la Bora avec une telle rage que les plus lourds véhicules en sont jetés sur le flanc. Cette plaine est la zone difficile qu'il faut franchir pour gagner le doux paradis des rivages italiens; à nos yeux ravis luira bientôt la splendeur des flots bleus de l'Adriatique. Je revois par le souvenir la brillante exposition austro-hongroise de 1882, installée sur la blanche plage de Trieste, et ce beau château de Miramar, assis sur son rocher que caressent les vagues et qu'égaye une riche végétation méridionale, coin enchanteur que l'infortuné empereur Maximilien du Mexique n'aurait jamais dû quitter!

L'étranger qui vient de Vienne trouve à Trieste une ville de 160,000 âmes, d'une physionomie tout italienne. Le long des rues dallées, on lit sur les enseignes des boutiques *trattoria* et *pasticceria*, au lieu de *Restauration*, *Delicatessen*,

Hosted by Google

Conditorei. Dans le langage usuel, les doux et musicaux accents du Dante se sont substitués à l'antiharmonique idiome tudesque : *fiorino*, *corona*, *soldo*, *hella* ont pris la place de *florin*, *krone*, *kreutzer*, *heller ;* dans la rue, on entend *buon giorno* au lieu de *guten Tag.* La pastèque remplace le saucisson dans l'alimentation des habitants, et la gaieté règne dans l'air, en même temps que des fenêtres ouvertes s'exhale un vague relent d'huile. Il circule aussi à Trieste comme des bouffées d'air d'Orient, amenées sans doute par ses navires en continuel commerce avec cette partie du monde; mais le caractère dominant est, certes, italien. Trieste appartient un peu malgré elle à l'Autriche, dont elle est le seul grand port maritime, admirablement situé. Trieste, port franc jusqu'en 1891, a été pour les pays allemands du Sud ce qu'était Hambourg pour ceux du Nord; à écouter et à suivre le parti bruyant qui voulait à toute force la réunion au royaume d'Italie, les Triestins eussent aggravé leurs charges sans rien recevoir en compensation. Depuis que tout privilège a été retiré à la ville et que la prospérité a diminué, un grand nombre de malcontents se sont ralliés au parti séparatiste italien et professent l'irrédentisme.

Faisant pendant à Trieste, de l'autre côté de la presqu'île d'Istrie, est la petite ville de Fiume. Là commence déjà la Croatie, qui est une province transleithane : Fiume, qui en serbo-croate s'appelle Rieka, c'est-à-dire « rivière », est même le seul port de la Hongrie, et cette qualité d'unique concurrent opposé par les Hongrois à la puissance de Trieste lui a fait acquérir de l'importance; dans le fait, Trieste, qui avait largement profité de la déchéance de Venise, lutte aujourd'hui difficilement contre sa nouvelle rivale. Quant à la ville en elle-même, Fiume, qui fut longtemps sous la domination vénitienne, rappelle certains coins de la cité des doges; et les Italiens se trouvent encore en majorité parmi les nationalités diverses qui composent ses 30,000 habitants. Les enseignes et les noms de rues sont en langue italienne que chacun parle, mais les affiches administratives sont en hongrois, que personne ne comprend.

Hosted by Google

Tout à proximité, sur la côte d'Istrie, mais en Cisleithanie toutefois, est Abbazia, nouvelle station climatérique et balnéaire bien abritée et dans un superbe site, avec de grands bois de lauriers. Abbazia est déjà renommé et très prospère : les Viennois s'y rendent en foule hiver et été; et, signe des temps, malgré la température élevée qui y règne à l'époque des vacances, certains préfèrent Abbazia aux plages de la mer du Nord, trop envahies d'israélites à leur gré.

Maintenant regagner le Tyrol par l'Adriatique, Venise et Vérone, et faire une courte station à Méran, la minuscule ville aux trois cures, ancienne capitale du Tyrol, où l'on a quelque chance encore d'apercevoir d'originaux costumes paysans. La vallée de Méran, vue des montagnes du Vintschgau, offre un coup d'œil remarquable, avec ses vignes, ses noyers, ses châtaigniers, son cirque de belles montagnes, et aussi ses nombreux villages et châteaux parmi lesquels se trouve le vieux château de Tyrol, qui a donné à la contrée son nom. Puis, pour éviter les chemins trop battus du Brenner, remonter le haut cours de l'Adige ou Etsch et traverser la solennelle chaîne des Alpes par la Reschen-Scheideck, l'un des rares points vierges encore de tout chemin de fer et présentant des vues admirables sur les champs de neige et les glaciers de l'Ortler. Par ce passage nous aboutirons aux gorges étroites et profondes par lesquelles l'Inn sort de la Haute Engadine. De là, la route de Landeck et la très curieuse voie de l'Arlberg nous ramèneront au lac de Constance et chez les bons Allemands du Sud.

Hosted by Google

NOTES LITTÉRAIRES

" ROME „ DE M. ÉMILE ZOLA

Faut-il faire un reproche aux maîtres de leurs procédés habituels, ou plutôt parmi les maîtres de la littérature en est-il qui pouvent échapper à ce reproche? Une page de M. Zola se reconnaît entre cent autres, comme une page de M. Renan ou une strophe de Victor Hugo, et, fait plus particulier encore, et qui ne se présente pas toujours pour la prose de M. Renan ou pour les vers de Victor Hugo, rien ne ressemble plus à une page de M. Zola qu'une autre page du même auteur. N'en est-ce pas assez pour qu'avec notre besoin continuel de nouveauté, la soif de sensations toujours renouvelées qui est la caractéristique de cette époque, et aussi l'imprécision de notre jugement littéraire et artistique, par suite de l'abandon volontaire de tout critérium, nous fassions un grief à M. Zola de l'unité magnifique de sa manière? Il est vrai, qu'à mesure que les œuvres s'accumulent, cette unité persistante nous déflore l'imprévu non des spectacles que nous offre sans cesse la féconde imagination du romancier, mais des impressions que ces spectacles lui susciteront, de l'angle sous lequel il les verra, des couleurs avec lesquelles il va nous les dépeindre et de la valeur qu'il leur donnera en vue de la fin esthétique et morale de son œuvre. D'avance nous connaissons le parti que le génie de M. Zola saura tirer aussi bien d'un conflit de conscience que d'un grand et fastueux décor, fût-ce celui de la ville éternelle. Et plus encore, nous n'aurons aucune peine, instruits par de

Hosted by Google

précédents ouvrages sortis du moule invariable où les coule le dédain de M. Zola pour l'ordinaire habileté, à deviner quels rapports il va établir entre ces deux éléments de son œuvre, dans quelles proportions ils sont appelés à se combiner, les ressources qu'il tirera à mesure tantôt de leur opposition sentimentale, tantôt de leur harmonieuse intimité. Il nous a lui-même expliqué autrefois que son besoin de décrire se compliquait toujours « d'intentions symphoniques et humaines ». Néanmoins, la puissance tranquille et soutenue, la vibration appuyée, le doigté merveilleusement sûr, en dépit de la lourdeur affectée de l'exécution, intéressent sans conteste, à moins qu'ils ne séduisent. Il se peut que la phrase robuste, toujours en même posture d'équilibre sur un rythme balancé et lyrique, la persistance du même accord plein et sonore qui reparaît à intervalles presque prévus, le retour du même dessin amenant les transitions, de multiples tournures reconnues à chaque page, il se peut que tout cet ensemble, constitutif de la manière de M. Zola, ait fait croire sinon à une pénurie volontaire de ressources, ou à un défaut de souplesse nécessaire pour adapter le style à la diversité des sujets traités, tout au moins à un parti pris de s'en tenir à l'outil une fois forgé, et de l'employer indistinctement à défricher tous les champs de l'inspiration.

Rien n'est plus rare que ces formes merveilleuses qui peuvent s'approprier également à toutes les circonstances de la littérature. A vouloir ouvrir toutes les portes avec la même clé, on risque fort de ne pas pénétrer là où surtout l'on aurait voulu entrer. C'est principalement depuis que M. Zola s'est attaché à une série d'œuvres nouvelles sortant de son exploration habituelle des prétendues mœurs bourgeoises, qu'on a entendu regretter qu'il n'ait pas rajeuni sa forme en même temps que ses milieux. Un talent comme le sien eût-il perdu à revêtir des manières diverses? D'autres, et non des moindres, se sont ainsi renouvelés, tout en restant eux-mêmes, ce qui est précisément le lot du vrai génie. L'outil qu'il s'est forgé, qui est bien à lui, dont nul ne lui dispute la force et la belle aisance, étonnamment apte à mettre en valeur les conceptions littéraires mouvementées où il s'est complu jusqu'ici, les foules élégantes et avides du *Bonheur des Dames*, les

Hosted by Google

légions en déroute de la *Débâcle*, les masses indignées et souffrantes de *Germinal*, les furieux élans de superstition de *Lourdes*, est aussi admirablement propre à nous remettre devant les yeux les splendeurs de la Rome des Césars et des papes; mais peut-être n'est-il pas assez subtil, pas assez aiguisé, pas assez pénétrant pour fouiller jusqu'au fond l'âme compliquée et sournoise des *porporati* qui conduisent les destins de l'Église à travers l'intrigue et la dissimulation. La papauté et son état-major de prélats n'ont ni la simplicité ni la franchise brutale ou naïve des Rougon-Macquart et des Quenu-Gradelle. Il est douteux que les membres du sacré collège, auxquels l'abbé Pierre Froment rend successivement visite, s'expriment sur son compte et sur celui de son livre avec une si brusque sévérité dépourvue d'artifices; douteux qu'un Boccanera, camerlingue et papable, s'oublie jusqu'à proférer un véhément acte d'accusation contre Léon XIII devant un jeune ecclésiastique étranger qui lui était totalement *inconnu* la veille, mis en suspicion à cause d'un livre subversif et qui, demain, condamné mais non soumis peut-être, peut déchirer l'Église d'un nouveau schisme; douteux qu'un monsignor Nani, la conscience la plus ferme de tout ce monde, celui dont le pouvoir secret et les combinaisons à longue portée paraissent diriger toutes les intrigues, se laisse pénétrer par don Vigilio, un naïf, un trembleur, que la terreur des jésuites effare, et qui met à nu, avec une sûreté stupéfiante, la pensée de derrière la tête des prélats qui traversent son antichambre. Il est douteux surtout qu'un pape aussi habile et aussi circonspect que Léon XIII se soit laissé aller à accabler de sa condamnation formidable un pauvre prêtre qui n'avait fait que s'inspirer de ses encycliques. Et tout le monde accable le malheureux, tout le monde écrase de ses dédains et de ses mépris l'apôtre ingénu du socialisme chrétien. En vérité, Rome n'a pas de ces colères compromettantes; elle n'a pas pour les tendances humanitaires et socialistes, qui s'épanouissent aujourd'hui dans le sein de l'Église, de ces arrêts tranchants comme le couteau de la guillotine; elle préfère entretenir l'équivoque et en vivre. Et c'est précisément parce que l'équivoque se prolonge que l'abbé Pierre Froment a pu écrire son livre, qu'il était autorisé à se croire en plein accord avec celui

Hosted by Google

qu'on a appelé le pape des ouvriers, et qu'il lui était permis d'escompter sinon une approbation éclatante, tout au moins un diplomatique et traditionnel silence. Malheureusement, dans son livre, se rencontrent à diverses reprises les mots de religion nouvelle. Ah! là est le grand crime, le péché pour lequel il n'y a nulle rémission possible! Et c'est grand dommage que ces mots malencontreux soient sortis de la plume de l'abbé Froment. Grâce à eux, la congrégation de l'Index va pouvoir condamner son livre sans se prononcer sur le fond même de la question, et M. Zola pourra écrire un gros volume, tout en évitant de nous parler des sentiments de Rome concernant la démocratie chrétienne. Ah! nous n'ignorons pas qu'il eût été difficile et téméraire de se prononcer! M. Zola a reculé devant la tâche, mais l'habileté technique du romancier qui a introduit ce facteur religieux dans le débat enlève son principal intérêt au roman. Il ne fallait pas un nouveau volume de 700 pages pour nous apprendre que l'Église se refuse à composer avec l'irréligion, l'athéisme, la libre-pensée ou les confessions schismatiques. Elle combat le socialisme non parce qu'il est le socialisme, mais parce qu'il se présente à elle sous les couleurs de l'irréligion. Quant au principe socialiste, il n'est autre chose que le principe chrétien dans toute sa pureté première. L'abbé Pierre Froment, dans son livre de la *Rome nouvelle*, ne prétend, d'ailleurs, que faire retour à l'ancien christianisme, et il expose ainsi l'essence économique de la religion : « Jusqu'à Jésus, les prophètes ne sont que des révoltés, qui surgissent de la misère du peuple, qui disent ses souffrances, accablent les riches, auxquels ils prophétisent tous les maux, en punition de leur injustice et de leur dureté. Jésus lui-même n'est que le dernier d'entre eux, et il apparaît comme la revendication vivante du droit des pauvres. Les prophètes socialistes et anarchistes avaient prêché l'égalité sociale, en demandant la destruction du monde s'il n'était point juste. Lui, apporte également aux misérables la haine du riche. Tout son enseignement est une menace contre la richesse, contre la propriété. » Et plus loin : « Pendant les trois premiers siècles, chaque Église a été un essai de communisme, une véritable association dont les membres possédaient tout en commun,

Hosted by Google

hors les femmes. Les apologistes et les premiers pères de l'Église en font foi, le christianisme n'était alors que la religion des humbles et des pauvres, une démocratie, un socialisme en lutte contre la société romaine. » C'est la même pensée que Bourdaloue exprime dans le sermon sur l'aumône : « Selon la loi de nature, tous les biens devaient être communs. Comme tous les hommes sont également hommes, l'un par lui-même et, de son fonds, n'a pas de droits mieux établis que ceux de l'autre, ni plus étendus. Ainsi il paraissait naturel que Dieu leur accordât les biens de la terre pour en recueillir les fruits, chacun selon ses nécessités présentes... Quand le riche fait l'aumône, c'est une sorte de dette dont il s'acquitte; c'est la *légitime* du pauvre qu'il ne peut refuser sans injustice. » Il est impossible d'être plus nettement socialiste. Collectivistes ou communistes, de nos jours, ne vont pas plus loin. Néanmoins, la phrase de Bourdaloue n'a pas été déférée à la congrégation de l'Index. Et le livre de l'abbé Froment ne l'est que parce qu'il contient les mots de religion nouvelle. D'autre part, M. Zola nous fait un éloquent tableau des progrès incessants du socialisme catholique : « En Allemagne, la terre classique du socialisme, Mgr Ketteler parla un des premiers de frapper les riches de contributions, créa, plus tard, une vaste agitation que tout le clergé dirige aujourd'hui, grâce à des associations et à des journaux nombreux. En Suisse, Mgr Mermillod plaida si haut la cause des pauvres, que les évêques, maintenant, y font presque cause commune avec les socialistes-démocrates, qu'ils espèrent sans doute convertir au jour du partage. En Angleterre, où le socialisme pénètre avec tant de lenteur, le cardinal Manning remporta des victoires considérables, prit la défense des ouvriers pendant une grève fameuse, détermina un mouvement populaire que signalèrent de fréquentes conversions. Mais ce fut surtout en Amérique, aux États-Unis, que le socialisme catholique triompha, dans ce milieu de pleine démocratie, qui a forcé des évêques tels que Mgr Ireland à se mettre à la tête des revendications ouvrières : toute une Église nouvelle semble là en germe, confuse encore et débordante de sève, soulevée d'un espoir immense, comme à l'aurore du christianisme rajeuni de

Hosted by Google

demain. » Comment croire qu'en présence d'un pareil mouvement la papauté va prendre position, se déclarer ouvertement pour l'une des parties, susciter un conflit où elle serait directement mise en cause, et qui peut aboutir à un schisme? Au contraire, dans la réalité, nous la voyons temporiser, essayer de concilier les deux éléments contradictoires qui se dessinent, tout en se réservant les avantages éventuels que chacun d'eux pourra lui apporter. N'avons-nous pas vu en Belgique les deux chefs des fractions cléricales entreprendre le voyage de Rome? Ni l'un ni l'autre n'a désarmé au retour. Certes, l'histoire nous apprend que, si son intérêt le commande, l'Église n'hésitera pas à se prononcer différemment selon les lieux et les circonstances, et que nous pourrions la voir un jour condamner en France et en Belgique un néo-christianisme auquel elle ouvrirait ses bras tout larges en Amérique. N'y a-t-elle pas toléré le congrès des religions qu'elle condamne à Paris? En matière d'enseignement, nous l'avons vue refuser en Belgique ce qu'elle est contrainte de subir en France. Au surplus, M. Zola reconnaît lui-même qu'il a pris presque tout le livre de son abbé Pierre dans un gros ouvrage sur le *Socialisme catholique* de M. Nitti, écrit en italien et traduit en français. D'aucuns, que les deux derniers ouvrages de M. Zola, *Lourdes* et *Rome*, gênent dans leurs quotidiennes polémiques, crient au plagiat. Pour nous, nous ne voyons là que l'acte d'une haute conscience d'artiste qui veut, avant tout, étayer son œuvre sur un fait vrai, avéré, indiscutable. Mais qu'on nous dise donc si le livre de M. Nitti a subi le même sort que celui de l'abbé Froment; qu'on nous dise si la congrégation de l'Index, si le pape ont solennellement condamné les doctrines économiques émises par l'écrivain italien.

Il n'en est pas moins vrai que nous ne pouvons que regretter que M. Zola ait escamoté le véritable intérêt du conflit à l'aide d'un subterfuge qui ne laisse aucun doute sur le sort final du livre de l'abbé Froment. Après avoir promené son héros chez les prélats du sacré collège, qui tous l'ont successivement condamné, M. Zola l'amène près du pape pour arracher au jeune prêtre dégoûté, vaincu, anéanti, après les épreuves qu'il a déjà subies, la formule humiliante de la rétractation. Et

Hosted by Google

voici le langage que M. Zola prête au pape et dans lequel il prétend résumer les objections de l'Église à la démocratie chrétienne : « Si le socialisme est simplement un désir de justice, une volonté constante de venir au secours des faibles et des souffrants, qui donc plus que nous s'en préoccupe, y travaille avec plus d'énergie? Est-ce que l'Église n'a pas toujours été la mère des affligés, l'aide et la bienfaitrice des pauvres? Nous sommes pour tous les progrès raisonnables, nous admettons toutes les formes sociales nouvelles qui aideront à la paix, à la fraternité... Seulement, nous ne pouvons que condamner le socialisme qui commence par chasser Dieu pour assurer le bonheur des hommes... »

Mais la question n'est pas là! L'abbé Pierre Froment n'est pas socialiste, ou du moins il ne l'est pas encore. Actuellement, il se contente d'être démocrate-chrétien, ce qui est tout différent au point de vue religieux, mais ce qui est la même chose au point de vue économique. Le pape condamne le socialisme tout court, celui qui met Dieu hors de la conscience humaine et prêche l'irréligion. Qui donc en doutait? Mais que pense-t-il de l'autre socialisme, de celui qui va à la messe, s'il ne la dit pas, et qui prétend procéder directement des enseignements du Christ? En un mot, que pense-t-il de la doctrine sociale qu'ils défendent tous les deux, et qui est la même au fond? Voilà qui eût été intéressant de savoir. A la vérité, M. Zola n'a pas touché à la grande controverse qui menace de déchirer prochainement la catholicité. Il a évité de se prononcer à l'aide d'un expédient confessionnel. Pierre Froment a bien tort de désavouer son livre. Il lui suffirait d'en supprimer les mots de religion nouvelle. La papauté est prête à admettre toutes les formes sociales pour autant qu'elles respectent et favorisent la puissance de l'Église. Dans la scène de l'entrevue de Léon XIII et de l'auteur de la *Rome nouvelle*, admirablement traitée, du reste, une des plus belles qui soient sorties de la plume féconde du maître de Médan, vous ne trouverez pas une parole du pape qui puisse faire croire qu'il approuve ou désavoue le mouvement néo-chrétien, et si un lecteur superficiel peut se contenter de l'incontestable beauté esthétique qui se dégage de ces pages, ceux, précisément, qui

Hosted by Google

sont préoccupés de l'importance extrême de ces graves questions ne sauraient s'en déclarer satisfaits. L'outil de Zola n'a pas eu la force de pénétration nécessaire pour fouiller à fond « le cadavre ». Et l'équivoque subsiste plus que jamais. Ah! la fâcheuse idée qu'a eue l'abbé Froment d'écrire ces mots malencontreux de religion nouvelle! Et la belle bataille d'opinions dans l'entourage du pape que Zola eût pu dépeindre si la question eût été vraiment posée!

Si nous formulons ces critiques, c'est qu'on nous a présenté *Rome* comme n'étant pas seulement une œuvre de pure imagination, mais qu'elle met en scène des personnages encore vivants, non pas même en les couvrant d'un voile transparent comme dans les romans à clé, mais en respectant leur complète identité. La papauté évoquée dans le livre n'est pas une conception symbolique, issue du cerveau de l'auteur, reconstituée par des observations multiples sur des sujets divers et rapportées toutes à une fin déterminée; Zola a voulu nous montrer le sacré collège actuel en action. Selon un mot qui lui fut cher, il a voulu donner un document à son siècle. Nous n'irons pas jusqu'à dire que c'est là une littérature puérile qui, voulant éviter les erreurs de l'imagination, y retombe à chaque pas, et, visant à nous dépeindre la réalité, s'en écarte à chaque instant. Mais je crois que jamais n'est apparue plus vaine la conception que M. Zola a prétendu nous imposer autrefois du roman moderne, à l'époque où il se moquait si agréablement du roman idéaliste où l'on entassait « tout ce qu'on peut imaginer de plus fou et de plus riche, toute la fantaisie d'or des poètes ». Le moindre porporati romain qui voudrait nous laisser un jour ses mémoires secrets, même dépourvus de toute splendeur de style, apporterait à son siècle une autre valeur de documentation que les combinaisons arbitraires de M. Zola. Un roman — et c'est ici la grande erreur de M. Zola — ne peut vivre que comme œuvre d'imagination. Comme « document » sur l'époque, il sera toujours en dessous des mémoires, des procès-verbaux d'enquête, des annales judiciaires ou administratives. D'ailleurs, c'est à ces sources mêmes que M. Zola — de son aveu — va puiser les éléments dont il a besoin pour établir le cadre, le fond et souvent même la trame de son roman. Nous sommes loin de lui

Hosted by Google

en faire un grief, mais nous ne pouvons partager l'importance et la valeur qu'il paraît attacher à ce simple travail de compilation, de coordination et de vulgarisation, qui, pour ceux qui plus tard auront besoin de données précises sur ces matières, sera toujours suspect, précisément à cause de l'imagination que le romancier le plus réaliste ne saurait dépouiller tout à fait. Ceux-là retourneront aux mémoires, aux procès-verbaux d'enquête, aux annales judiciaires ou administratives, et le travail de M. Zola restera ainsi complètement nul au point de vue de l'apport « de choses » qui a été son ambition. M. Zola veut « faire de la vie », comme il le disait encore dans un récent article où il a entrepris la défense de son livre. Eh! qu'il nous fasse de la vie avec son imagination, avec sa pensée, avec son rêve; mais qu'il n'ait pas la prétention de faire une vie qui doit effacer, anéantir, remplacer la vraie Vie. Pendant que M. Zola nous dépeint son Léon XIII de convention, le vrai Léon XIII va, vient, mange, dort, pense et écrit. Faire de la vie! Mais M. Zola ne peut pas faire que la vie ne soit pas. Léon XIII n'aura-t-il existé que parce que M. Zola nous l'aura dit, ou parce que réellement il aura été le chef de la catholicité à la fin du XIX^e^ siècle? Au fond de cette manie de la réalité minutieuse, de l'actualité imminente, il y a un intérêt palpitant qui enchaîne le lecteur, mais il y a aussi toujours une duperie, parce que la fantaisie du roman ne perd jamais ses droits. Il y a quelque chose qui est plus vivant que les livres de M. Zola, c'est la vie elle-même qu'il prétend refaire et corriger. A la vérité, pour faire de la vie il n'a pas même besoin d'écrire, il n'a qu'à se laisser vivre — et nous en faisons tous autant.

« Fantaisie d'or de poète », c'est ainsi qu'il faut savoir considérer la dernière œuvre du maître si on veut la goûter pleinement. On y trouvera ces qualités savoureuses, ces sensations fortes, cette pompe lyrique qui ont valu à Zola une si haute place dans la littérature contemporaine, mais surtout le prestige de l'imagination et jusqu'à ces « amours triomphales qui enlèvent les amants dans le monde adorable du rêve ».

L'abbé Froment revenu de Lourdes, « révolté par toute cette basse idolâtrie, la foi morte à jamais et l'âme inquiète pourtant devant l'éternel besoin du divin qui tourmente la

Hosted by Google

créature », a rêvé le rajeunissement de la religion, « le retour à la morale pure de l'évangile telle que Jésus l'avait prêchée », au contact de l'effroyable misère du prolétariat moderne et sous les suggestions d'un parti de démocrates-chrétiens ayant à sa tête le comte Philibert de la Choue, approuvé, soutenu par le cardinal français Bergerot. Sous l'empire de ces idées, l'abbé écrit un livre, *la Rome nouvelle*, « un livre qui sortait de lui comme un appel de son cœur, en dehors de toute idée littéraire ». Dans ce livre, il conjurait l'Église de reprendre la tradition évangélique, de s'appuyer sur les pauvres et les humbles, « de briser l'atroce loi de fer, le travail devenu une marchandise soumise aux lois de l'offre et de la demande ». Par malheur, il ne borne pas là son zèle de néophite et il s'oublie jusqu'à décorer du nom de religion nouvelle ce rajeunissement du vieux christianisme. Et brusquement il est appelé à Rome pour y défendre son livre, déféré à la congrégation de l'Index, qui menace son œuvre d'interdit. Sur la recommandation du comte de la Choue, l'abbé Froment s'installe à Rome au palais Boccanera. Et alors, tandis que la congrégation de l'Index instruit le procès du livre, commence un lent travail d'émasculation, de compression et de démoralisation qui renvoie le pauvre prêtre, voulant se jeter sans tarder aux pieds du pape et lui demander justice, de prélat en prélat, un jeu où le naïf apôtre de la démocratie chrétienne joue le rôle de volant et les cardinaux celui de raquettes. Ce n'est que lorsqu'on le croit bien à point, suffisamment mûri par les humiliations et les démarches infructueuses, qu'on lui permet d'approcher du pape qui, en un tour de main, lui arrache sa soumission et le désaveu de son livre.

Autour de cette intrigue principale s'enroule une seconde intrigue sentimentale auprès de laquelle pâlissent les plus ingénieuses fantaisies d'Octave Feuillet. Benedetta, la nièce du cardinal Boccanera, demande à la juridiction ecclésiastique l'annulation de son mariage avec le comte Prada, en invoquant la prétendue impuissance congénitale de son mari. Benedetta aime éperdûment le prince Dario et ne s'en cache pas. Elle a juré d'être à lui, mais elle ne sera sienne que lorsqu'un nouveau mariage les aura unis. Malheureusement, un beau jour,

Hosted by Google

Dario mange des figues empoisonnées qu'une vengeance de prêtre italien avait envoyées au cardinal Boccanera. Dario va mourir. Benedetta, l'abbé Froment et une vieille servante sont à son chevet. Et alors se passe une chose inouïe. Benedetta, en proie à une exaltation extrême, maudissant sa virginité inutile, se dévêt. Elle ôte ses derniers voiles : elle apparaît toute nue, adorablement belle, et elle rejoint Dario sur son lit mortuaire. Les deux amants s'enlacent d'une étreinte éperdue, et, tandis que Dario expire, tué par le poison, le cœur de Benedetta éclate dans l'extase infinie, et elle meurt, éternellement liée à lui, « tous les deux étroitement serrés, à jamais dans les bras l'un de l'autre ».

La critique aurait ici beau jeu si elle s'avisait de reprendre, à propos de cette scène, les sarcasmes par lesquels M. Zola accueillait autrefois les imaginations fantaisistes de ceux qu'il appelait — avec quel dédain! — les romanciers idéalistes. Avec l'affabulation de sa dernière œuvre, les prestigieuses descriptions de la Rome moderne, l'évocation de la Rome antique, — et vous voyez d'ici le parti que M. Zola a su tirer de cette prestigieuse toile de fond, — nous sommes en plein romantisme, en pleine rhétorique, loin, bien loin du fameux roman expérimental dont il fut jadis le bruyant annonciateur. Et notez que nous ne considérons pas comme imagination romantique la tentative d'assassinat du prêtre Santobono sur le cardinal Boccanera et qui aboutit à la tragédie de la mort de Dario et de Benedetta. Je crois au contraire que l'épisode des figues a beaucoup coûté à M. Zola; qu'il ne s'est nullement dissimulé qu'on allait l'accuser de donner dans le roman-feuilleton. Mais il y a des circonstances où le roman-feuilleton a raison et, tenant avant tout à donner une idée complète de toutes les préoccupations qui agitent le monde du clergé romain, il ne pouvait passer sous silence un ordre d'appréhensions qui, de l'aveu de l'histoire et de la légende, y tiennent une si grande place.

Rien n'est plus curieux, d'ailleurs, que le cas littéraire de M. Zola. Se rappelle-t-on ses polémiques qui enflammèrent notre vingtième année, ses prétentions à la littérature scientifique qu'il plaçait ingénûment sous la tutelle de Claude Bernard, son dédain de l'imagination, son mépris de la rhéto-

Hosted by Google

rique ? Il a écrit quelque part que le style de ses rêves était le style du code civil.

Non seulement, jamais on n'a mieux établi que dans *Rome* les droits imprescriptibles de l'imagination et de la rhétorique, mais M. Zola est presque seul aujourd'hui à les faire valoir avec cette puissance. Toute la jeune école du roman s'est détournée de lui ; elle est allée vers plus de sobriété, plus de netteté, plus de précision. L'abondance descriptive dont il gonfle ses romans font — d'après une expression qu'il appliquait jadis à un autre — danser ses personnages dans des horizons trop larges. Chacun de ses romans a l'aspect d'un Paradou littéraire où les phrases poussent follement les unes sur les autres, dans une étonnante splendeur de végétation. Et il semble aujourd'hui, après la *Débâcle*, après *Germinal*, après *Lourdes*, après *Rome*, que Zola soit le dernier des romantiques, magnifiant par la richesse du verbe et le prodige de l'imagination les grandes manifestations de la vie moderne.

De tout temps, son tempérament l'a emporté sur sa raison. Déjà du temps de ses polémiques de critique au *Voltaire*, au *Figaro*, dans les revues russes, il maudissait le lait romantique qu'il avait sucé dans son enfance, et à mesure que son style fleurissait sous ses doigts, il se plaignait davantage. La belle unité, la logique de sa vie de romancier est le plus étrange démenti que la nature ait jamais donné à un esprit critique. Et à le voir aujourd'hui, comme romancier, si loin du but qu'il s'était assigné comme critique, on en vient à se demander pourquoi il a tant combattu naguère. Roman expérimental, style d'enquêteur, déterminisme scientifique, tout cela est parti avec les vieilles lunes. Et on en arrive à se dire qu'il ne s'est tant agité que pour la liberté de tout dire et le droit de tout dépeindre. Ce qui est une conquête que d'autres peut-être avaient faite avant lui.

M. Zola s'est naguère beaucoup moqué de la science de M Renan, — sur quoi nous ne le chicanerons pas, — mais il s'est aussi moqué de son style, ce qui est infiniment plus grave. Pour lui, M. Renan n'était qu'un rêveur, qui se bornait à habiller les vérités scientifiques de poésie et de rhétorique. « M. Renan, a-t-il écrit, est un de ces poètes de l'idéal qui

Hosted by Google

suivent les savants en traînant la jambe et en profitant de chaque halte pour cueillir quelques fleurs. » Remplacez le nom de M. Renan par celui de M. Zola, effacez les savants et mettez l'actualité à la place, et vous aurez un portrait exact du maître de Médan. Autrefois, l'esthétique de M. Zola semblait faire fi de ces fleurs. La postérité, heureusement pour lui, ne sera pas de son avis.

FRANZ FOULON.

Hosted by Google

LA REPRÉSENTATION PROPORTIONNELLE

ET LES ALLIANCES DU LIBÉRALISME

Les élections auxquelles nous venons d'assister ont été la démonstration la plus éclatante et la plus complète des abus inhérents au régime majoritaire.

Dans l'arrondissement de Bruxelles, c'est, une fois de plus, la minorité — une minorité ayant obtenu au premier tour 90,000 voix seulement sur plus de 211,000 votes — qui monopolise les dix-huit sièges de la députation. Soixante-quatorze mille suffrages radico-socialistes et quarante mille libéraux n'obtiennent pas un mandat.

De même à Nivelles, 20,000 suffrages socialistes et 13,000 libéraux n'obtiennent aucun siège; les quatre mandats se trouvent dévolus aux représentants de 25,000 votes cléricaux. Un déplacement de quelques voix au ballottage, et, cette fois, les quatre sièges s'en allaient aux socialistes, qui n'ont pas même obtenu, au premier tour, la majorité relative.

A Anvers également, les onze sièges sont emportés par les candidats d'un groupe qui n'a pas obtenu la majorité absolue au premier tour, et constitue par conséquent une minorité des électeurs.

A Philippeville, enfin, les deux groupes qui, ensemble, formaient la majorité au premier tour, n'obtiennent aucun mandat. C'est le troisième parti qui emporte les deux sièges, au bénéfice de quelques voix.

La majorité cléricale, dans tous les arrondissements con-

Hosted by Google

testés, a certainement décru. Et cependant, elle se trouve renforcée de six voix à la Chambre.

Voilà les beautés du régime majoritaire.

Avais-je raison de soutenir au Sénat que si nous réclamions la représentation proportionnelle, ce n'était pas seulement pour assurer les droits des minorités, mais peut-être plus encore pour prévenir leurs usurpations?

Et qu'on ne vienne pas soutenir que les élus de ces arrondissements représentent réellement la majorité des électeurs, parce qu'à Nivelles et à Bruxelles, par exemple, des électeurs libéraux se sont abstenus au ballottage ou même ont voté pour les candidats catholiques.

Ainsi compris, le droit de représentation n'est qu'un leurre et le système représentatif une fumisterie dangereuse.

A qui fera-t-on croire sérieusement que MM. Bilaut, Carton, Colfs et consorts, MM. Brabant, de Lalieux, etc., représentent ces électeurs de Bruxelles et de Nivelles qui ont tamponné à droite pour éviter l'élection des socialistes, mais qui ont attesté, par leur vote au premier tour, leurs sympathies pour une plate-forme en opposition directe avec le programme de la liste catholique? Le ballottage du 12 n'a pas été une déclaration de principe, ni de sympathie, mais un vote d'antipathie, une élection négative. Tout le problème était de savoir si les suffrages dirigés *contre* les socialistes seraient plus nombreux que les suffrages émis *contre* les catholiques. Il suffit, du reste, pour s'en convaincre, de lire les discours et les proclamations formulées par les partis entre les deux tours de scrutin. Chacune des deux listes en présence avait rengainé son programme et ne tablait plus que sur les défauts de l'adversaire.

On a parlé, à ce propos, de défaillances, de capitulations, d'hypocrisie. Le coupable, si coupable il y a, c'est le régime majoritaire obligeant les libéraux à choisir entre deux listes de candidats qui leur étaient, pour des raisons diverses, également antipathiques et hostiles. Ajoutez que l'obligation du vote ne laissait pas même aux électeurs la faculté de rester chez eux. J'en connais qui, résolus à s'abstenir, ont dû revenir des

Hosted by Google

bords de la mer ou du fond du Luxembourg, pour jouer, dans l'isoloir électoral, la comédie du vote à bulletin blanc. Qu'est-il arrivé? Quelques milliers de libéraux à peine se sont résignés à ce rôle, le seul cependant qui fût logique. Parmi les autres, 20,000 ont voté pour des radicaux-socialistes, dont huit jours auparavant ils dénonçaient les visées comme un danger pour la patrie, et 16,000 ont donné leurs suffrages aux soutiens d'un gouvernement qu'ils brûlaient d'affaiblir, la semaine précédente. C'est-à-dire que des hommes ayant en commun un idéal politique, un programme, une plate-forme, des chefs, des candidats, tout ce qui constitue l'organisation d'un parti homogène, se sont subitement rangés aux deux pôles de l'arène électorale, sans avoir en rien modifié leurs opinions — comme les bataillons d'un même corps qui, en conservant leur drapeau, s'entrefusilleraient à coups de bulletins dans les rangs de deux armées étrangères. Et qu'on vienne, après cela, parler de la sincérité des élections!

Le parti qui a profité de cette situation peut s'en réjouir. Cependant, lui-même n'ose plus défendre un régime qui place des hommes ayant quelque souci de leur indépendance et de leur dignité dans la situation où se sont trouvés, au 11 juillet, les électeurs libéraux de Bruxelles et de Nivelles ainsi que les socialistes d'Anvers (pour ne rien dire des démocrates chrétiens de ce dernier arrondissement).

Si nous n'avions affaire qu'à la logique, au bon sens, au patriotisme, au respect de l'équité, à la préoccupation d'adoucir l'âpreté de nos luttes politiques, au souci d'assurer la sincérité du système électoral et peut-être l'avenir du gouvernement représentatif, il ne se passerait plus une session sans que la représentation proportionnelle fût introduite dans nos élections, du haut en bas de l'échelle. Malheureusement, nous devons ici, comme pour bien d'autres réformes urgentes, compter avec l'esprit de parti. La première question que se pose un homme politique (à moins que ce ne soit la seconde, si, comme on le soutient, le premier mouvement est le bon) ce n'est pas : « Quel résultat la réforme aura-t-elle sur les mœurs politiques du pays? », mais bien :

Hosted by Google

« Quel résultat aura-t-elle pour l'avenir de mon parti et la conservation de ses mandats? » C'est donc à ce point de vue surtout que nous devons nous placer pour examiner les conséquences de l'application de la représentation proportionnelle.

I

Prenons d'abord le parti libéral. C'est certainement celui qui y trouvera le plus de bénéfices. Je ne ferai pas à l'intelligence de mes lecteurs l'injure de le démontrer une fois de plus. La dernière élection n'a fait à cet égard que confirmer les enseignements des scrutins précédents. Il résulte du tableau que vient de publier, à Gand, M. Pierre Willems que, si l'on avait appliqué la représentation proportionnelle aux élections du 5 juillet, les catholiques auraient obtenu 53 sièges; les démocrates chrétiens, 1; les radicaux et les socialistes (Namur compris), 13; les libéraux, 10 au lieu de 1 (1). On voit s'il faut rendre justice à la clairvoyance du Congrès libéral, lorsque, avant même la première application du suffrage universel, il inscrivait le principe de la représentation proportionnelle dans le programme de notre parti.

Et pourtant, chose inouïe, il y a encore des récalcitrants, même parmi les libéraux dirigeants — surtout parmi les libéraux dirigeants. Leurs récriminations contre la représentation proportionnelle avaient même pris une nouvelle vigueur à la suite de son application partielle dans les élections communales. Assurément ils peuvent regretter que le libéralisme ait perdu la majorité au sein de nombreuses communes et que, dans les grandes villes où naguère il composait tout

(1) Voici les chiffres de M. P. Willems :

		1896		
Catholiques	517,526		Élus	53
Démocrates chrétiens . . .	35,606	553,132	—	1
Libéraux	173,814		—	10
Radicaux et socialistes . . .	217,257		—	13
Commerçants	5,851	396,922	—	0
		950,054		77

Hosted by Google

le conseil, il soit passé à l'état de minorité. Mais la faute en est-elle à la représentation proportionnelle ou à l'affaiblissement général du libéralisme dans le nouveau corps électoral?

Nos administrateurs communaux, restés en place, mais forcés de gouverner avec des minorités, ne seraient pas humains, s'ils ne regrettaient leurs majorités d'antan; toutefois, on peut se demander si, personnellement, ils auraient encore quelque chose à administrer, sans cette représentation proportionnelle dont ils voudraient faire le bouc émissaire de nos désastres. Leur administration en est devenue plus malaisée, je le veux bien, mais je ne vois pas qu'elle en soit devenue plus mauvaise. On pourrait peut-être soutenir le contraire. Notre seul regret, c'est que le nouveau mode de votation n'ait pas été, comme le demandait la gauche, appliqué d'une façon intégrale et étendu à toutes les communes du pays.

Tous nos amis politiques reconnaissent unanimement que la distribution actuelle des circonscriptions électorales équivaut à une proscription du libéralisme. Mais quelques-uns placent encore leur espoir dans l'établissement de circonscriptions uninominales ou binominales. Ah! le bon billet! Qu'ils étudient donc à Bruxelles ou à Nivelles les chiffres électoraux du 5 juillet et qu'ils méditent un instant sur la répartition des suffrages dans chaque canton. Dans le canton de Bruxelles, les radicaux-socialistes ont obtenu 20,469 voix, les catholiques 11,796, les libéraux 10,665. Le même ordre se retrouve dans tous les cantons suburbains, avec des écarts plus ou moins considérables soit en faveur des socialistes, soit en faveur des catholiques. Il n'y a d'exception qu'à Saint-Gilles, où les libéraux ont obtenu quelques suffrages de plus que les catholiques. — On voit si la séparation de la ville et des campagnes eût profité aux libéraux urbains! — La même proportion se retrouve dans chacun des cantons nivellois (sauf Perwez, où libéraux et socialistes ont à peu près le même nombre de suffrages) (1). Il n'y a que les cantons ruraux de l'arrondissement de Bruxelles où les chiffres sont quelque peu renversés,

(1) Voyez *le Courrier de Nivelles* du 12 juillet

Hosted by Google

en ce sens que les catholiques arrivent en tête; mais avec de telles majorités qu'ils eussent passé au premier tour. C'est-à-dire que si nous avions été dotés du scrutin uninominal ou binominal, si cher à nos majoritaires, ils n'auraient nulle part passé au premier tour et que là où il y aurait eu ballottage — dans toute la partie urbaine — ils auraient simplement vu se renouveler la situation qui s'est produite dans l'ensemble de l'arrondissement. Qu'y auraient-ils gagné? En auraient-ils moins été mis hors de combat dès le premier tour et réduit à l'honneur de tenir la chandelle? Est-ce là le *nec plus ultra* de leurs ambitions?

Qu'ils regardent, du reste, ce qu'a donné le scrutin uninominal dans une province où pourtant le socialisme n'est pas encore venu compliquer jusqu'ici la répartition des électeurs entre les anciens partis. Dans les cinq arrondissements du Luxembourg, les catholiques ont réuni 41,908 suffrages et les libéraux 33,407. Cependant, les catholiques ont obtenu quatre sièges et les libéraux n'ont fait passer qu'un candidat. Encore est-ce un radical et même un des principaux chefs du radicalisme! Et il ne s'en est pas fallu de deux cents voix que les catholiques n'emportent les cinq sièges!

Veut-on la disparition finale du libéralisme? Veut-on que, de guerre lasse, ses éléments les plus conservateurs passent définitivement aux cléricaux, tandis que le gros du parti et ses états-majors se réduiraient à la mission de rabatteurs pour le compte du socialisme? Alors qu'on demande le maintien du régime majoritaire et, avant dix ans, la dissolution sera complète. Nos antiproportionnalistes seront satisfaits. Mais ils seront morts — politiquement.

J'ai la conviction — et quel libéral me donnera un démenti? — qne le libéralisme sortira avec avantage de la crise actuelle, s'il sait garder son homogénéité à la fois vis-à-vis des catholiques et des socialistes. Or, cette homogénéité, la représentation proportionnelle peut seule la lui garantir, non seulement parce qu'elle nous épargnera la singulière posture de favoriser au ballottage des candidats avec lesquels nous échangions, la veille, tout l'arsenal des aménités électorales,

Hosted by Google

mais encore parce qu'elle rendra superflues les concessions de principes, ou tout au moins de programmes, qui autorisent parfois les catholiques à nous demander où finit le libéralisme et où commence le socialisme.

Je ne fais pas seulement allusion à des plates-formes comme celle que les radicaux et les socialistes ont arrêtée en commun à Bruxelles, et qui laisse loin en arrière le programme même du Congrès progressiste. Que de fois, au cours des dernières sessions, n'a-t-on pas vu des députés libéraux trahir, dans leurs votes, la préoccupation exclusive de se ménager, au jour du scrutin, l'appui des électeurs socialistes! Ou bien ce sont des candidats libéraux qui, pour obtenir cet appoint dans la dernière élection, ont inscrit à leur programme, avec plus ou moins de conviction, non seulement le suffrage universel à 21 ans, mais encore l'impôt progressif sur le revenu, l'intervention de la loi dans la réglementation des salaires et des fermages, le rachat des mines par l'État, l'alimentation gratuite de la population scolaire et d'autres mesures encore que le socialisme a l'amabilité de nous présenter comme une première étape vers l'expropriation ou du moins la réglementation collectiviste de la nation.

Où ce jeu de bascule a-t-il conduit le libéralisme? A perdre à droite ce qu'il n'a pas gagné à gauche. Demandez-le plutôt aux libéraux de Thuin et de Nivelles. Dans ce dernier arrondissement, malgré les fautes et les imprudences du gouvernement, en dépit de la campagne électorale spécialement dirigée au sein d'une population agricole et industrielle contre les subsides au Congo et la loi d'impôt sur l'alcool, les catholiques, comme l'ont montré les résultats électoraux du 5 juillet, ont à peu près gardé leur chiffre antérieur de voix. En 1894, ils réunissaient de 24,910 à 25,577 suffrages; en 1896, ils en ont obtenu de 24,347 à 24,494. Les libéraux sont tombés de 25,347 à 13,883, alors que les socialistes montaient de 6,719 à 20,585. Un observateur superficiel serait tenté d'expliquer surtout le gain des socialistes par la conversion de 12,000 à 13,000 électeurs libéraux. Mais il n'y a pas un habitant de l'arrondissement qui n'ait pu constater que le parti ouvrier a

Hosted by Google

fait, dans presque chaque commune, des centaines de recrues au détriment du parti catholique ; à tel point que nombre de libéraux se flattaient d'arriver au ballottage en concurrence avec la liste socialiste et de passer alors avec le concours des catholiques. Comment donc le contingent électoral de ces derniers n'a-t-il pas diminué?

Il n'y a qu'une explication possible : c'est que des milliers d'électeurs ayant précédemment voté avec les libéraux ont passé aux catholiques dès le premier tour, soit parce que la liste libérale, depuis la retraite de M. Henricot, ne paraissait plus leur offrir des garanties suffisamment conservatrices, soit parce qu'ils craignaient de voir le parti libéral, au cas où la liste cléricale ne triompherait pas au premier tour, se rallier à la liste socialiste, ce qu'ils voulaient éviter à tout prix. Je n'excuse pas ces électeurs. Je constate qu'à l'instar de Gribouille ils se sont jetés à l'eau par peur de la pluie. Mais enfin, ils existent, et il faut en tenir compte. Ajoutez-y les quatre mille suffrages qui, au second tour, sont venus grossir les voix catholiques, malgré l'énergique proclamation de l'Association libérale de Nivelles; malgré les objurgations non moins explicites des associations libérales cantonales ; malgré l'intervention personnelle des candidats libéraux évincés allant de meeting en meeting, au refrain de la *Marseillaise*, prêcher le ralliement à la liste socialiste ; malgré, enfin, la promesse des socialistes de soutenir aux élections provinciales les conseillers libéraux sortants. Vous arriverez à la conclusion qu'il y a là une fraction, en quelque sorte irréductible, d'électeurs les uns « flottants », les autres libéraux, dont les préférences vont au parti libéral, mais qui, placés entre des socialistes et des cléricaux, voteront invariablement pour ces derniers.

Il en est de même à Bruxelles. Si le parti libéral y a gardé ses 40,000 suffrages, alors que les contingents libéraux diminuaient dans tous les autres arrondissements, il le doit en partie à ses efforts pour fonder un parti ouvrier libéral sur des bases nettement démocratiques, mais il le doit aussi à ce que, sous les auspices de la *Ligue*, il a su conserver une attitude de nature à rassurer les éléments conservateurs. Au second tour, quoi

Hosted by Google

qu'on en ait dit, il n'y a pas un seul des candidats évincés ni des chefs du parti qui ait conseillé le vote en faveur de la liste catholique. Au contraire, certains d'entre eux, de concert avec la plupart des associations locales et presque toute la presse libérale, ont préconisé un ralliement de résignation à la liste d'opposition anticléricale. Les parrains de cette dernière ont eux-mêmes fait ressortir que le vote des libéraux modérés en sa faveur n'impliquait nullement leur adhésion au programme de l'alliance radico-socialiste. Rien n'y a fait. Plus de 16,000 suffrages ne se sont même pas réfugiés dans l'abstention, mais se sont portés vers les catholiques sans la moindre hésitation.

Il ne sert de rien d'injurier ces électeurs, comme le font certains organes radicaux et même libéraux. Il est préférable de les ramener, en leur donnant les garanties qu'ils réclament. Or, ces garanties, qui se résument dans l'homogénéité du libéralisme, nous ne pouvons les leur assurer qu'avec l'aide de la représentation proportionnelle.

La tentation est trop grande, dans la situation actuelle du parti libéral, pour que ses éléments les plus actifs se refusent constamment et partout à échanger des principes pour des votes, — alors surtout que les votes sont à livrer de suite et les réformes à longue échéance, — et cette tentation serait bien plus forte encore dans des districts uninominaux, où la coalition avec les socialistes ne pourrait s'établir par le partage des candidatures — le libéralisme ne dût-il vivre de ces compromis que pour mieux en mourir dans la suite.

II

Je serai peut-être suspect aux yeux des catholiques en m'efforçant de leur démontrer qu'ils n'ont rien à gagner dans la disparition de l'ancien parti libéral. Mais je ne fais que répéter ce que beaucoup d'entre eux disent ouvertement, et, d'ailleurs, les faits parlent ici assez haut. La majorité catholique a vu, sur les bancs du Parlement, une gauche en remplacer une autre. A-t-elle gagné au change? Et tient-elle

Hosted by Google

beaucoup à ce que chaque élection renforce l'opposition dans le sens socialiste? Les compromis avec le parti ouvrier tuent le parti libéral, soit! Mais c'est au détriment de la droite qu'ils se concluent.

Le parti libéral restera toujours en opposition absolue avec le parti catholique dans la question des rapports entre l'État et l'Église. Mais les questions clérico-libérales — où, du reste, l'attitude du parti ouvrier ne diffère pas de la nôtre — ne sont plus les seules qui s'imposent à l'opinion publique. Il en est d'autres qui tendent à passer au premier rang. N'y a-t-il pas tout avantage pour le gouvernement à trouver devant lui, sur ce terrain, au lieu d'un parti qui, de son propre aveu, travaille à développer la guerre des classes, une opposition modérée qui entend poursuivre une politique à la fois nettement démocratique et franchement antirévolutionnaire?

Sans doute, il ne manque pas, à droite, des fanatiques qui espèrent faire sortir le bien de l'excès du mal, et qui, s'accordant avec les violents de la gauche dans le secret espoir de pousser les partis à l'extrême, saluent avec joie la disparition des nuances intermédiaires. Mais tous les esprits véritablement conservateurs, qui placent au premier rang les intérêts du pays, se rendent compte du danger qu'amènerait l'anéantissement du libéralisme. On ne peut contester que chaque élection nouvelle ne soit un nouveau pas dans cette direction. La veille du dernier ballottage, un journal publiait les lignes suivantes, d'autant moins suspectes qu'elles concluaient au ralliement en faveur de la liste radico-socialiste :

> Le résultat de nos élections a provoqué une nouvelle constatation du phénomène social déjà signalé : la disparition progressive du parti modérateur, du libéralisme-tampon entre les deux partis extrêmes.
>
> L'observation démontre que le tampon se réduit de plus en plus; il passe tout doucement à l'état de galette; bientôt il n'aura que l'épaisseur d'une feuille de papier, puis... rien; alors se produira l'âpre contact des extrêmes; les extrêmes se toucheront, pour employer la formule consacrée par un usage séculaire, — et il y aura de terribles conflits. Nous assisterons aux contorsions de la bête

Hosted by Google

noire aux prises avec la bête rouge et qui essayera de prendre toutes les formes, d'employer toutes les ruses pour échapper à l'étreinte.

Ce sera peut-être intéressant, voire assez rigolo, par moments, — mais ce ne sera pas profitable.

Le résultat, cependant, semble marqué d'une manière fatale; c'est devenu presque scientifique et aussi inévitable que les solutions basées sur des calculs d'une absolue certitude (1).

On ne pourrait fournir un meilleur argument aux partisans de la représentation proportionnelle. Et cependant il s'agit d'un des rares organes de l'opposition qui restent hostiles à cette réforme.

La crainte des perturbations économiques et sociales qu'amènerait l'avènement d'un gouvernement socialiste peut, pendant un temps, prolonger l'existence de la majorité catholique, alors même qu'elle ne représenterait plus l'état de l'opinion. Mais aucun parti ne peut se flatter de conserver indéfiniment le pouvoir, surtout sous un régime de suffrage universel. Des imprudences, des catastrophes, des emballements subits, peuvent amener un revirement brusque et imprévu dans le corps électoral. Le jour où les catholiques devront abandonner l'administration de la chose publique, ils doivent souhaiter, s'ils ont quelque patriotisme, que leur succession puisse échoir à un parti gouvernemental, dont le passage au pouvoir ne mettra en péril ni le principe de nos institutions, ni les intérêts fondamentaux de la société. Or, ce parti, c'est la représentation proportionnelle qui, seule, peut le reconstituer dans nos assemblées délibérantes, en lui permettant d'y faire rentrer ses chefs, et en lui épargnant la nécessité d'alliances compromettantes.

A la vérité, la représentation proportionnelle peut amener au sein du Parlement la formation de trois groupes, sans donner à aucun la majorité absolue. S'ensuit-il, comme on l'a prétendu, que tout gouvernement deviendrait impossible à organiser ou à maintenir? Ce serait fâcheux. Mais la faute n'en

(1) *La Chronique* du 11 juillet.

Hosted by Google

serait pas à la représentation proportionnelle. Ainsi que le fait très bien observer un publiciste catholique, M. Ad. Dechamps, dans sa récente brochure sur *Notre régime électoral*, on ne peut reprocher au baromètre le temps qu'il fait, et aucun mode de représentation, s'il est sincère, ne peut dégager du corps électoral une majorité qui ne s'y trouve point. Cependant l'exemple de nos administrations communales, à Bruxelles, à Gand, à Liége, et dans bien d'autres communes encore, prouve que la portée de cette objection est exagérée, puisque ce sont des minorités qui y gouvernent depuis les dernières élections communales, et qu'elles le font à la satisfaction commune, comme je l'ai déjà rappelé plus haut.

D'ailleurs, qui nous affirme que la représentation proportionnelle amènera ce résultat plus tôt que ne le ferait le régime majoritaire?

Si la représentation proportionnelle avait été appliquée aux récentes élections, la droite, d'après les chiffres de M. P. Willems, aurait perdu quatorze sièges. Mais elle n'en eût pas moins gardé une formidable majorité à la Chambre, et c'eût été avec la perspective de compenser cette perte, au moins en partie, lorsque, dans deux ans, les députations socialistes homogènes du Hainaut et du pays de Liége seront soumises au renouvellement. Si tous nos partis doivent, un jour, se trouver dans le Parlement à l'état de minorité relative, ce n'est pas la représentation proportionnelle qui aurait le pouvoir de hâter ou de retarder l'événement. Mais, s'il doit se produire, elle aurait le mérite de l'amener graduellement, en ménageant les transitions, en sauvegardant les nuances et en atténuant l'esprit de parti; ce qui, en tout cas, n'est pas un de ses moindres avantages.

Le langage des journaux catholiques respire en ce moment l'ivresse de la victoire, — d'une victoire qui a peut-être dépassé toutes espérances. — Mais que, dans leur propre intérêt, les vainqueurs du 12 juillet examinent froidement les chiffres des deux scrutins et analysent les éléments de leur majorité.

Hosted by Google

Jamais cette majorité n'aura été plus forte à la Chambre; jamais elle n'aura été plus précaire dans le corps électoral. Ils ne peuvent se dissimuler qu'ils doivent vingt-six de leurs nouveaux sièges, et peut-être trente-sept, si l'on y comprend Anvers, au concours d'adversaires politiques. Encore ne l'ont-ils emporté qu'à quelques mille voix près, et rien ne prouve que, dans quatre ans, une partie de ces suffrages ne les abandonnera pas de nouveau. Or, qu'arriverait-il si, dans une journée électorale analogue à celle du 12 juillet, ces flottants se portaient à gauche, comme ils se sont portés à droite? La conséquence serait un déplacement de cinquante-deux, peut-être de soixante-quatre voix, au détriment de la majorité parlementaire. Jamais il n'a été démontré d'une façon plus évidente comment, sous le régime majoritaire, le sort du gouvernement et du pays peut tenir au vote de quelques centaines d'électeurs. Et qui sait à quoi tient le vote de ces électeurs eux-mêmes?

Une des principales objections qui empêche certains catholiques de se rallier à la représentation proportionnelle, c'est la crainte qu'elle ne favorise l'avènement des démocrates chrétiens. Est-ce que le régime majoritaire a empêché la droite de faire une place aux représentants de ce parti, — de bonne grâce à Bruxelles et à Gand, — de par la volonté des électeurs à Alost? — La démocratie chrétienne est évidemment destinée à prendre une certaine extension. Je suis loin de partager ses théories politiques et sociales. Cependant, j'ai vu son apparition sans regrets, non seulement parce que je crois ses chefs susceptibles de réagir, par des idées généreuses, contre les excès de l'esprit réactionnaire, mais encore parce qu'à l'encontre de beaucoup de mes amis politiques, j'y vois une barrière contre l'extension de l'influence socialiste dans des milieux qui échappent à l'action du parti libéral. Si je ne me trompe fort, elle n'est destinée à devenir un élément de discorde sociale que là où elle est combattue avec les armes temporelles et spirituelles réservées jusqu'ici pour la lutte contre les partis de gauche. Ce sont les Woeste qui font les Daens. Aux catholiques de décider s'ils préfèrent pacifier la

Hosted by Google

démocratie chrétienne qui constitue leur lien avec les aspirations populaires du temps, en lui accordant officiellement sa place au soleil par l'introduction de la représentation proportionnelle, ou s'ils aiment mieux fomenter, dans la classe rurale et ouvrière qui a jusqu'ici suivi leur drapeau, les germes de révoltes qui pourraient leur coûter bien autrement cher.

III

Restent les radicaux et les socialistes. Les socialistes étaient naguère assez divisés sur la question,— ce qui leur arrive rarement, il faut leur rendre cette justice. En général, la représentation proportionnelle trouvait ses partisans chez les Flamands et les Bruxellois, ses adversaires parmi les Hennuyers. Peut-être ces derniers se laisseront-ils convaincre par les résultats de la dernière élection qui privent les socialistes de toute représentation à Bruxelles et à Nivelles, bien qu'ils aient réuni au second tour presque la moitié des suffrages dans ces arrondissements. Quant aux radicaux, voici longtemps qu'ils ont inscrit la représentation proportionnelle à leur programme et l'élection du 12 juillet n'est pas de nature à les faire changer d'avis. Le soir même, M. Janson promettait de présenter au Sénat un projet introduisant la représentation proportionnelle. Dans l'intérêt de la mesure, il cherchera sans doute à s'entendre avec le ban de Bruxelles qui aura à cœur de ratifier l'engagement pris, au cours de cette même campagne électorale, par les candidats de la liste clérico-indépendante. Le Sénat, dont le sentiment conservateur est moins influencé par l'esprit de parti, est peut-être le meilleur terrain pour entamer cette campagne. Mais il importe qu'elle soit poursuivie avec le concours de tous ceux qui, dans n'importe quel parti, veulent assurer la sincérité de nos institutions représentatives.

Il est même posssible que le gouvernement désire prendre les devants et que la bataille s'engage, à la Chambre, par le dépôt du projet relatif à l'organisation définitive du corps électoral provincial.

Hosted by Google

L'expérience partielle de la représentation proportionnelle dans les élections communales ne peut être perdue. Il est à espérer, quelque système qu'on adopte, qu'on ne reviendra plus avec le *quorum*, ce prétendu frein à l'émiettement des partis, qui n'a servi qu'à fausser, en bien des circonstances, la proportionnalité de l'élection. Il est à désirer, d'autre part, qu'on accorde à l'électeur le moyen de distribuer ses voix dans l'ordre de ses préférences, afin de réduire au minimum la part du hasard dans le choix des élus. Mais ce sont là des points secondaires. L'essentiel, c'est d'obtenir l'application du principe — dût-on même la restreindre encore une fois aux seuls cas où aucun candidat n'aurait obtenu la majorité dès le premier tour. Ainsi disparaîtrait tout au moins, et en attendant mieux, l'inique et ridicule système du ballottage, qui me fait toujours penser à deux larrons invités par la loi à s'entendre pour dépouiller un troisième.

Ce qu'il faut surtout retenir de l'expérience tentée dans les élections communales, c'est la réponse victorieuse qu'elle donne aux trois objections, les plus graves autrefois dirigées contre la représentation proportionnelle.

1° *Aucun électeur ne pourra se retrouver dans cette « chinoiserie ».*

Jamais le vote n'a marché plus rapidement et jamais il n'y a eu moins de bulletins nuls.

2° *Il faudra des mathématiciens de premier ordre pour faire le dépouillement.*

Malgré l'augmentation énorme des électeurs, et bien que l'élection se fît sur le terrain communal, c'est-à-dire quoique le dépouillement dût être organisé jusque dans les plus petites communes, les bureaux qui n'ont pu satisfaire à leur tâche ont été une rare exception; jamais les opérations n'ont marché avec plus de clarté et de rapidité.

3° *Les « têtes » de liste seront sacrifiées aux « queues ». Ce sera l'hécatombe des bourgmestres.*

C'est le contraire qui s'est produit, témoin la réélection de MM. Buls à Bruxelles, Van Ryswyck à Anvers, Gérard à Liége, etc. Si M. Lippens a échoué à Gand, c'est par suite

Hosted by Google

d'une manœuvre qu'on peut éviter en organisant le vote de préférence.

Il y a encore une autre raison pour que les détails d'application ne fassent pas perdre de vue l'importance du principe : c'est que le dernier terrain où se réfugient les adversaires de la représentation proportionnelle, c'est la prétendue impossibilité de trouver une formule parfaite.

J'accorde volontiers que tout système de représentation proportionnelle prête à la critique, en ce qu'on n'arrive jamais à établir la proportionnalité absolue. On peut toujours, dans le silence du cabinet, aligner des hypothèses qui mettent le principe en défaut. J'admettrai même que dans la pratique, avec n'importe quelle formule, il puisse surgir telle combinaison où l'un des partis n'obtiendra pas tout son dû. — Et aujourd'hui donc où un seul parti a tout et les autres rien?

Qu'on adopte le système d'Hont, qui me semble toujours le meilleur, ou le système Willems, ou le système De Maere; — qu'après avoir réparti les sièges entre les différentes listes dans la proportion où le chiffre respectif de leurs suffrages renferme le quotient électoral, on distribue successivement les mandats restants, soit aux listes qui ont obtenu le plus de voix, soit à celles qui renferment le plus d'électeurs non représentés, — ces questions sont secondaires — comme le deviennent également celles qui ont trait à la délimitation des arrondissements. — L'essentiel c'est que, grâce à la transformation de notre régime électoral, la minorité ne puisse plus ni être complètement privée de représentation, ni accaparer la représentation tout entière, et, sous ce rapport, nous pouvons affirmer que le plus mauvais système de représentation proportionnelle est encore préférable aux meilleures formes du système majoritaire.

GOBLET D'ALVIELLA.

Hosted by Google

GERTIE [1]

II

CHAPITRE X.

Will, coiffé d'un chapeau de feutre à larges bords et vêtu d'un resplendissant costume de velours violet à côtes, était assis devant un chevalet dans le cloître de verdures, enclavé dans les jardins français du parc des Écacheries, et dont les arceaux, dépouillés déjà par la première morsure de l'automne, commençaient à laisser apparaître le ciel à travers leurs branches. Empoigné par son sujet, il achevait fiévreusement la toile qu'il destinait au prochain Salon et qui déjà avait reçu ce titre : *l'Attente*. Séparée de lui par le bassin étroit et allongé, dont l'eau dormante se tachetait de feuilles mortes, Marie-Josine était étendue tout de son long sur la berge gazonnée, gardant la pose que lui avait imposée le peintre. Les bras repliés sous sa nuque, elle laissait tremper dans le flot le bout d'un de ses beaux pieds nus, dont la carnation éblouissante avait tenté l'artiste. Et c'était presque tout le sujet du tableau (le corps de Marie-Josine se perdant dans un raccourci vaporeux) que cette cheville et ce pied qui pendaient sur le bassin enciellé, et s'y continuaient en un reflet à peine pâli, tant l'eau était immobile et la chair éclatante.

(1) Suite, voir la *Revue de Belgique* du 15 juin 1896.

Hosted by Google

« Ne bougez pas, je vous prie, disait Will à la jeune fille, la séance sera bientôt terminée... »

Les arbres, au-dessus du modèle, mettaient comme une épaisse tenture où couraient des veinules sanguinolentes, des arabesques d'or bruni, mêlées à des mouchetis clairs de feuilles jaunies, à peine encore attachées aux ramilles et qui, à la brise molle, chargée de senteurs balsamiques, s'envolaient une à une, venaient choir en frémissant dans le bassin. Au pied des hauts fûts, les frondaisons dégarnies s'ébouriffaient comme une toison légère que blondissait le soleil matinal. Et des oiseaux y batifolaient, troupes des migrations coutumières, béguinettes à oreillères blanches, mésanges au petit ventre vert, grives au cri aigu.

Mais un groupe de personnes déboucha d'une allée. Au bruit des voix, le peintre tourna la tête. Il reconnut l'abbé Léonard, Gertie, Émilienne, Félicien Préviaire, et, pendant un instant, il jouit en connaisseur de l'apparition charmante des deux jeunes femmes en robes claires sur lesquelles se détachait curieusement la soutane noire de l'abbé.

Depuis deux ans qu'elle était mariée à M. Heurtel, Gertie n'avait rien perdu de sa beauté souveraine. Son teint avait seulement un peu pâli, ses traits s'étaient légèrement émaciés, et son charme mélancolique était délicieusement en harmonie avec la douceur d'adieu de cette nature d'automne.

Elle semblait heureuse de sa nouvelle vie, touchée à chaque heure par les prévenances discrètes et attendries de son mari. C'est à peine si elle avait le temps de formuler un désir, qu'elle voyait souvent exaucé avant même qu'elle parlât, tant M. Heurtel mettait une étude constante à plaire à sa femme. On avait peu voyagé, la santé de l'ingénieur s'accommodant mal des changements de climat. Mais, à différentes époques de l'année, le château se peuplait d'invités qui mettaient de l'animation et de la gaieté dans la vie de la jeune femme. Entre temps, on fréquentait les habitants des châteaux environnants avec lesquels le ménage avait établi des relations suivies, les de Vaucheroy

Hosted by Google

d'Irchies, les Dubosson de Saint-Amand-l'Évêque, les Pasquier de Betissart. Puis encore, Gertie prenait une part importante de la mission de charité que s'était imposée son mari, et elle s'en acquittait avec un zèle d'autant plus délicat qu'elle avait elle-même connu naguère des souffrances semblables à celles qu'elle soulageait. Émilienne, consultée par Will au sujet de l'état d'âme de Gertie, avait répondu :

« Elle est très calme, très confiante, très heureuse. »

Pourtant la mort de M. Gédéon était venue jeter une ombre sur ce tableau de paix intérieure. Le digne vieillard avait quitté ce monde au moment où il allait pouvoir réaliser ses vœux de cure merveilleuse, et à l'heure même où il faisait ses apprêts pour se rendre en Illyrie, séduit par de nouveaux prospectus qui chantaient les délices d'une cure sur les bords de l'Adriatique.

Cette mort, survenue pendant les premiers mois de son mariage, pesa cruellement sur Gertie. La tendresse émue de son mari finit cependant par rasséréner la jeune femme. De son côté, M. Heurtel était enchanté de la douceur aimante, de l'attachement sincère et confiant que Gertie lui témoignait. Et il n'était jusque Félicien, ombrageux et craintif aux premiers jours du mariage, qui ne se sentait maintenant subjugué par la quiétude souriante qui planait sur tous les hôtes des Écacheries.

« Eh bien, monsieur Fleuriot, dit l'abbé Léonard en s'approchant de l'artiste qui s'était levé, où en est-il, ce tableau?

— Voyez vous-même, monsieur l'abbé, fit le peintre en s'effaçant. Je serais charmé de connaître votre avis, car vous êtes aussi fin connaisseur que moi.

— Oh! fin connaisseur! repartit le prêtre en riant. Vous vous moquez, vraiment. Je me contente de juger d'après la première impression de plaisir ou de dépit que j'éprouve... Vous savez bien toutes les peines que vous avez eues à m'initier aux finesses techniques de votre art.

— Aussi ne s'agit-il pas de finesses ici, reprit Will ; j'ai voulu

Hosted by Google

produire une large impression de vie et de poésie tout à la fois, quelque chose qui irait droit au cœur, tout en restant un plaisir d'harmonie et de rêve pour les yeux et l'esprit. Ça y est-il ?

— Incontestablement ! s'écria l'abbé, ce pied nu, d'une tonalité vibrante au milieu de ce paysage assombri, est un morceau d'une rare valeur. Mais dites-moi, pourquoi ce titre : *l'Attente?*

— Oh ! une concession au goût des énigmes du jour », dit Will en riant.

L'abbé rougit légèrement.

« En tout cas, l'énigme ne sera peut-être pas du goût de ces dames, fit-il en levant un regard troublé sur Gertie.

— Je l'approuve, moi, s'écria vivement Émilienne. Il faut bien que Will sacrifie au goût du jour s'il veut que ses tableaux, outre un succès d'art, provoquent un succès de curiosité. Et c'est la moitié de la réussite cela. Tu ne trouves pas, Gertie ?...

— Le titre m'importe assez peu, répondit la jeune femme. Je ne vois que le tableau, qui est fort beau, et qui me plaît infiniment. »

A l'arrivée du groupe des promeneurs, Marie-Josine avait interrompu sa pose et s'était levée. Elle se tenait un peu à l'écart, les yeux curieusement fixés sur Gertie, dont elle ne perdait pas un geste, pas un tressaillement du visage.

Émilienne s'aperçut, sans doute, de cette attention qui, visiblement, pesait à M^me^ Heurtel, car elle en fit la remarque à Will.

« Ton modèle s'impatiente, je crois, dit-elle ; si ta séance est terminée, tu ferais bien de rendre la liberté à cette jeune fille.

— C'est fini pour aujourd'hui, Marie-Josine, cria Will ; n'oublie pas de revenir demain à l'heure habituelle.

— Singulière créature, murmura l'abbé en regardant s'éloigner la paysanne.

— Mais très intéressante, je vous assure, ajouta le peintre.

Hosted by Google

Un étonnant mélange de candeur et de perversité. Pas dissimulée pour un sou. Ce qu'on pourrait appeler une ingénue du vice.

— On disait pourtant qu'elle s'était amendée? interrogea l'abbé.

— En effet, intervint Félicien, depuis deux ans elle étonne tout le monde. On n'entend plus aucune rumeur désobligeante sur son compte. Au contraire, il paraît que tous les gars du village qui lui faisaient autrefois la cour n'essuient plus que des rebuffades.

— A quoi attribue-t-on ce miracle? demanda l'abbé.

— On ne sait pas, répondit Félicien, un peu gêné par cette question.

— On dirait que Marie-Josine ne me supporte pas, fit Gertie. Chaque fois que je la rencontre, elle dirige sur moi un regard furieux, comme pour me dévorer. Tout à l'heure encore... Avez-vous vu?... Je me demande ce que je puis lui avoir fait...

— La haine instinctive du démon pour l'archange, conclut galamment l'abbé.

— Elle m'intéresse, moi, cette petite, repartit Will; pendant qu'elle pose, je la fais causer; je crois qu'elle aime quelqu'un,... oui, elle doit avoir un chagrin d'amour.

— Tu confesses tes modèles, maintenant? interrogea ironiquement Émilienne.

— Mais pourquoi pas? objecta l'artiste avec son geste des grandes occasions. Elle est pleine d'imprévu, cette paysanne, et savoureuse comme une pomme fraîche.

— Ah! mais, vraiment, tu en deviens amoureux! ricana Mme Fleuriot avec une pointe d'humeur taquine.

— Il ne faut jurer de rien, affirma Will sentencieusement.

— Monstre, va! » s'écria Émilienne en saisissant le bras de son mari et en le pinçant si cruellement que le peintre jeta un cri.

C'étaient leurs jeux habituels, leurs gamineries d'enfants

Hosted by Google

lâchés, qui s'achevaient toujours, après quelques brusqueries plaisantes, en un baiser appliqué, sans souci de la galerie, sur les mains, le visage, la nuque, au hasard des étreintes étourdies.

Mais Gertie était devenue subitement sérieuse.

« Voyons, Émilienne, dit-elle sur un ton de gronderie amicale, cesse donc ces folies ; je t'assure que ce n'est vraiment pas convenable... »

Depuis qu'elle était mariée, c'était la cinquième ou la sixième fois que Gertie, par une observation de ce genre, refrénait l'expansion amicale de Will et d'Émilienne. Elle qui, d'ordinaire, assistait, au moins indifférente, aux espièglerie du couple Fleuriot, qui même en riait parfois de bon cœur, elle éprouvait maintenant comme un malaise, une irritation sourde devant les privautés de ces vieux mariés, si jeunes toujours, qui décidément se gênaient trop peu.

« Ma chère, qu'est-ce qui te prend? s'exclamait Émilienne.

— C'est déplacé, répondit Mme Heurtel; toi-même tu en conviendras.

— Ah! par exemple!... Je ne te reconnais plus.

— Respecte au moins l'abbé », ajouta Gertie en se tournant vers le prêtre, espérant qu'un appui lui viendrait de là.

Mais celui-ci, au contraire, étonné qu'on l'interpellât à propos d'une chose dont il s'amusait lui-même :

« Je ne suis pas offusqué, madame,... j'approuve cela parfaitement... Pour qui ces jeunes gens devraient-ils se gêner?... Ils sont mariés... Ne l'êtes-vous pas vous-même?... Quant à moi, j'ai des grâces d'état... un prêtre! Le spectacle d'un ménage tendrement uni est toujours doux au cœur. »

Gertie, un peu nerveuse, haussa imperceptiblement les épaules.

« C'est égal, affirma-t-elle avec résolution, je les prie néanmoins de se contenir devant nous. »

Will, écoutant cette scène sans y prendre aucune part, réfléchissait profondément. Émilienne, quoique alarmée encore de

Hosted by Google

cette contradiction d'humeur qu'elle constatait entre la Gertie d'autrefois et celle d'aujourd'hui, ne voulut pas qu'une futilité de ce genre eût une conséquence quelconque sur leur vieille amitié. Elle se rapprocha, câline, de Mme Heurtel, et d'une voix basse, caressante :

« Voyons, murmura-t-elle, qu'as-tu ?... Tu as un chagrin ?... Ce n'est pas naturel.

— Je n'ai rien, je t'assure,... » répondit Gertie, touchée de cette chaude affection qui répondait à sa dureté.

Mais les tressaillements de son visage, les battements des cils par lesquels la jeune femme s'efforçait de maîtriser des larmes imminentes, édifièrent Mme Fleuriot.

« Oh! que si!... » dit-elle.

Deux nouveaux promeneurs venaient d'apparaître dans l'allée. L'un était M. Heurtel — mais un M. Heurtel rajeuni — avec un vernis de jeunesse aux joues, l'œil radieux, le dos moins voûté. Toujours vêtu avec sa correction élégante, il marchait, comme jadis, à petits pas prudents et légers. Il accompagnait Mlle de Roquemarcande, une grosse dame âgée — qui paraissait d'autant plus forte qu'elle était restée fidèle à la crinoline des modes de l'Empire — et dont le visage rond et coloré s'encadrait entre d'épaisses boucles blanches qui lui descendaient sur chaque oreille.

Mlle de Roquemarcande, s'armant de son face-à-main, vint lorgner le tableau du peintre. Et d'une voix lente, modulée, qui accentuait un peu exagérément chaque syllabe, une voix préparée, étudiée, une voix qui s'écoutait :

« Charmant, monsieur l'artiste, dit-elle. Vous excellez à arrêter l'art à la limite où il deviendrait du libertinage.

— Détestez-vous cela, mademoiselle ? demanda Will en s'avançant son feutre à la main.

— Presque pas, détacha la vieille dame. Je puis vous promettre que la gravure s'emparera de votre sujet, ce qui est un peu la gloire en gros sous des peintres, n'est-ce pas ? »

Will s'inclina.

Hosted by Google

« Tenez, continua Mlle de Roquemarcande, tandis que les auditeurs faisaient cercle autour d'elle, vous nous avez peint ici, l'an dernier, à la même époque, un coin du bois des Gades, dénudé par l'automne, d'une lumière fine et légère — exquisement — où deux figures, un jeune homme et une jeune fille, s'embrassaient sans plus se gêner. Cela s'appelait, je m'en souviens : *Dernier soleil*. Croiriez-vous que je suis allée expressément au Salon, cette année, moi qui n'y avais de ma vie mis les pieds, pour revoir votre œuvre?... Et savez-vous ce qui m'est arrivé encore? ajouta-t-elle en se tournant vers Émilienne. Il m'est arrivé de trouver ce minois-là, en photographie, sous le bonnet tuyauté d'une petite fermière juchée au sommet d'une charretée de blé..., un retour de moisson... Fi! le vilain, qui n'a pas honte de mettre ainsi sa femme en circulation.

— Mais vous-même, mademoiselle, quand me ferez-vous l'honneur de poser à votre tour? Voilà deux ans que je vous le demande.

— Et deux ans que je vous le refuse, monsieur l'artiste. Il n'existe de moi qu'un pastel de jeune fille, à quinze ans, par Mme Lebrun. Je désire que ce soit sur cette impression que la postérité me juge, monsieur. Connaissez-vous rien de plus triste et de plus ridicule à la fois que ces portraits à différents âges qui permettent de suivre les progrès de la décrépitude humaine, et qui font dire au public stupéfait qui les compare entre eux : « Est-il possible que cette adorable enfant et cette vieille duègne soient une seule et même personne? »

On rit. Tout en bavardant, on avait quitté le cloître. Will et Félicien avaient replié le chevalet, et s'étaient chargés qui du tableau, qui des accessoires. On marchait le long de la grande pelouse qui s'étendait en face du château. Comme on se rapprochait des bâtiments, un soldat de cavalerie sortit des cuisines, traversa la cour et s'en alla par la grille dans la direction de la ville. Mais avant de disparaître, ayant aperçu M. Heurtel et le groupe des personnes qui l'accompagnaient, il s'arrêta pour faire le salut militaire.

Hosted by Google

« Qu'est ceci, s'écria Léonard, la force armée chez nous?... Le château serait-il occupé?...

— Oh! rien, répondit M. Heurtel en souriant, un brave garçon que j'ai envoyé se réconforter à l'office et qui vient de m'apporter en cadeau un superbe lot d'assiettes de vieux Tournay.

— Un cadeau? ce soldat?...

— Voici l'histoire, puisqu'elle paraît vous intriguer. Il y a quelques semaines, une vente devait avoir lieu dans un village voisin, à Ormoy, d'un mobilier de vieille ferme. J'avais appris qu'il s'y trouvait douze assiettes de vieux Tournay, de pures merveilles. J'envoyai mon intendant, M. Jevenois, à la vente avec ordre d'acquérir les assiettes à tout prix. Mais voyez la malechance; Jevenois et moi nous nous trompâmes d'un jour, et quand mon intendant arriva le jeudi matin à Ormoy, il apprit que les assiettes avaient été vendues la veille. Jevenois eut le bon esprit de s'informer du prix et de l'acquéreur. La douzaine était allée à 200 francs, c'était tout simplement la valeur de chaque assiette. Mais le notaire d'Ormoy étant absent ce jour-là, Jevenois ne put connaître le nom de l'acquéreur. Il apprit seulement que le jour de la vente, un monsieur, monté sur un cheval bai-brun, était passé par le village, avait vu un attroupement devant la ferme où se faisait la vente, s'était arrêté et, comme précisément on en était aux assiettes, les avait rapidement examinées et s'était fait adjuger le lot.

« Ah! mais je le connais, je crois, interrompit Félicien. Il s'agit d'un officier de cavalerie qui est depuis une quinzaine de jours à Frasnault, en disponibilité, dit-on, à la suite d'un duel. Il est arrivé ici avec son brosseur et deux chevaux de selle, et on ne voit que lui galopant sur les routes du pays.

— C'est donc une disgrâce? demanda l'abbé.

— Oh! une de ces disgrâces militaires, pour affaire de duel, comme dit Félicien, répondit M. Heurtel, et qui sont, en réalité, des titres nouveaux à l'avancement. Je connais cela. Donc, — je poursuis mon histoire, — Jevenois fit une enquête.

Hosted by Google

Il apprit quel était l'heureux propriétaire des assiettes convoitées, mais comme, selon toute apparence, elles étaient tombées aux mains d'un collectionneur sérieux, j'ordonnai en même temps à Jevenois de cesser toute démarche à ce sujet, et je renonçai à mes assiettes... Qu'est-il arrivé? L'officier a-t-il eu vent de mon désir de posséder ces faïences?... Jevenois n'a-t-il pas mis dans ses informations toute la discrétion désirable? Je ne sais. Toujours est-il que ce matin, le planton que vous venez de voir m'a apporté les inestimables assiettes, en me disant que son maître ne se consolerait pas d'en avoir privé un amateur comme moi.

— Ah! mais c'est fort gracieux, s'écria Mlle de Roquemarcande. Il faudrait connaître ce monsieur. Comment s'appelle-t-il?

— Ma foi..., dit M. Heurtel en cherchant vainement dans sa mémoire, je l'ai oublié... Sa carte est là-bas avec les assiettes... En tout cas, j'ai prévenu votre désir, ma cousine, et j'ai invité cet officier à venir nous voir.

— Connaît-on les détails du duel? demanda Will.

— On raconte qu'il a tué son adversaire, répondit Félicien, un compagnon d'armes, pour une femme.

— L'éternelle histoire », soupira mélancoliquement l'abbé.

Émilienne avait écouté ce récit d'une oreille assez indifférente. Les vieux Tournay de M. Heurtel ne l'intéressaient que médiocrement. Mais, en ce moment, ses yeux tombèrent sur Gertie et elle fut frappée de l'extrême pâleur de la jeune femme. Mme Heurtel écoutait les paroles de son mari avec une expression d'égarement dans les yeux, qui serra subitement le cœur de Mme Fleuriot. Quelque chose comme un pressentiment la saisit. Involontairement, elle établit une corrélation entre cette émotion et l'humeur inexplicable que Gertie avait montrée tout à l'heure, dans le cloître. Elle eut brusquement le soupçon d'une de ces coïncidences, d'un de ces hasards si fréquents dans notre pauvre vie et qui décident de tout. Elle comprit que l'inévitable, tant redouté par sa petite imagination

Hosted by Google

romanesque, était là, et que tout allait être consommé. Cela fut net, perçant, définitif comme un coup de couteau au cœur, ou comme une certitude.

Sous un prétexte quelconque, Émilienne, inquiète, se détacha du groupe, pénétra dans le château. Elle interrogea le premier domestique qu'elle rencontra.

« On a apporté des assiettes tantôt..., où les a-t-on mises?

— Dans le salon carré, madame, sur la table. »

Elle se précipita, poussée par une insurmontable curiosité. Elle ouvrit la porte du salon : les faïences à fleurettes bleues et roses étaient là, dans un panier d'osier, laissé par le soldat. A côté du panier, sur la table, le petit rectangle de bristol faisait une tache claire. Fiévreusement, Émilienne s'en empara, et la frêle carte trembla dans ses doigts, à la lecture de ce nom :

Le capitaine O. de Lanquesaint.

(A suivre.) FRANZ FOULON.

Hosted by Google

ÉTUDES SUR VICTOR HUGO [1]

IV. — La Philosophie de l'histoire dans Victor Hugo et la Philosophie politique.

Tout grand historien se propose une double tâche : reconstruire, faire revivre le passé et le comprendre, l'interpréter; et cette double tâche met en jeu une double faculté : l'imagination créatrice et la raison philosophique. Ces deux facultés sont-elles combinées dans Victor Hugo? Trouvons-nous chez lui à la fois la vision lucide des faits et leur interprétation rationnelle? Victor Hugo lui-même distingue quelque part, dans *William Shakespeare*, une histoire fictive, l'ancienne histoire à l'usage des rois, *ad usum delphini*, et l'histoire nouvelle, l'histoire réelle, à l'usage du peuple. L'histoire de Hugo est-elle cette histoire réelle, *ad usum populi?*

Quant au premier point, quant à la vision de l'histoire, je ne crois pas que personne ait jamais pu sérieusement la contester à Victor Hugo. Le passé lui apparaît avec une netteté et un relief qui tiennent de l'hallucination. Il saisit étonnamment la physionomie, tout au moins, des siècles disparus, la couleur locale des pays lointains. Et non seulement il a la faculté de l'histoire, mais il en a la passion, il a l'ivresse des reconstructions historiques.

Tous ses drames sont des drames historiques et veulent être des drames rigoureusement exacts (voir *les Préfaces*). L'Espagne inquisitoriale de Ferdinand le Catholique, dans

(1) Suite, voir la *Revue de Belgique* du 15 mars 1896.

Hosted by Google

Torquemada; l'Espagne impériale de Charles-Quint, dans *Hernani;* l'Espagne décadende de Philippe IV, dans *Ruy Blas;* la France de Louis XIII et de Richelieu, dans *Marion Delorme;* la France de la Renaissance et de François Ier, dans *le Roi s'amuse;* l'Allemagne féodale des Barberousse, dans *les Burgraves*; l'Italie machiavélique du Rinascimento, dans *Angelo* et dans *Lucrèce Borgia;* l'Angleterre puritaine, dans *Cromwell,* et l'Angleterre de la réaction catholique, dans *Marie Tudor:* voilà les cadres de ses drames. Pareillement, presque tous ses romans sont des romans historiques : Paris gothique, dans *Notre-Dame de Paris;* Paris révolutionnaire, dans *Quatre-vingt-treize;* Paris pendant la transformation sociale du XIXe siècle, dans *les Misérables;* l'Angleterre aristocratique de la reine Anne, dans *l'Homme qui rit* : voilà les cadres de ses principaux romans.

Pareillement son livre sur Paris; ses chefs-d'œuvre en prose : *William Shakespeare* et *Napoléon le Petit* sont des œuvres historiques. Pareillement ses chefs-d'œuvre en vers : *les Châtiments* et *la Légende des siècles* sont des œuvres historiques. *La Légende des siècles* est peut-être fausse comme histoire philosophique; comme histoire pittoresque, elle est admirable et elle est exacte. Il suffit de comparer tels petits poèmes de *la Légende*, comme *Aymerillot* et le *Mariage de Roland* avec les vieilles épopées qui les ont inspirées, pour se convaincre avec quelle fidélité Hugo sait extraire d'un poème médiéval la quintessence de sa vérité historique.

Lisez au hasard quelques scènes historiques : *l'Année* 1817; *l'histoire de l'égout* (dans *les Misérables*); *Un spectacle à Athènes* (dans *William Shakespeare*); ou *le Tribunal révolutionnaire* (dans *Quatre-vingt-treize*). Lisez surtout ces scènes historiques comme *la Retraite de Moscou* et *la Bataille de Waterloo,* où Hugo a eu à rivaliser avec un grand peintre (Meissonnier) et avec un grand historien (Thiers). Comme le pinceau de l'un et la science historique de l'autre restent ici inférieurs aux vers de Hugo! Aussi bien, on peut chicaner le poète sur la sûreté de son érudition qui va jusqu'à parler de *l'Histoire de*

Hosted by Google

Henri VII, du grand Bacon, comme de l'œuvre d'un nommé Baronius; on peut contester l'exactitude de sa description de l'Angleterre sous la reine Anne (dans *l'Homme qui rit*); on peut trouver dans ses œuvres de jeunesse des contre-sens historiques (cf. *Cromwell*, p. 7); on peut trouver que des passions anticléricales l'aient empêché de voir l'œuvre civilisatrice du moyen âge qu'il avait été le premier à célébrer (dans *Notre-Dame de Paris*); tout cela peut être fondé; il n'en reste pas moins qu'aucun historien de profession, qu'aucun Hallam et aucun Freeman qui ont pâli sur les documents, mais à qui manquait au même degré l'imagination constructive et pittoresque, n'ont aussi admirablement *vu* le passé, son décor extérieur; il n'en reste pas moins que dans ce domaine Hugo n'a été égalé que par des visionnaires comme Michelet ou Carlyle.

Victor Hugo a-t-il également bien interprété l'histoire? Il a vu les faits, mais a-t-il également bien compris la raison des faits et leur enchaînement causal? Sur ce point, divergence absolue d'opinions. Mais ce qui est à noter, c'est que ce sont surtout des littérateurs purs qui dénient à Hugo toute compétence philosophique, et ce sont les philosophes, c'est-à-dire de bons juges, semble-t-il, qui la lui reconnaissent. Par exemple pour M. Faguet, le *William Shakespeare* est le comble du vide. M. Renouvier, au contraire, ne dédaigne pas de consacrer à ce livre une partie importante de son ouvrage sur Victor Hugo. D'après Jules Lemaître, l'histoire de Hugo n'est qu'une histoire à la Guignol; d'après M. Flint, une des plus hautes autorités sur la philosophie de l'histoire, il y a trois poètes dans les temps modernes qui mériteraient une place importante dans une histoire de la philosophie de l'histoire, et ce sont Dante, Shakespeare et... Victor Hugo. « De même que dans Dante, c'est la philosophie de l'histoire du catholicisme qui a trouvé sa plus noble et sa plus poétique expression, de même dans Shakespeare, c'est celle de l'humanisme, et dans Victor Hugo, celle de la démocratie (1) ».

(1) FLINT, *The philosophy of history in France.*

Hosted by Google

Quoi qu'il en soit, il est certain que la philosophie de l'histoire de Victor Hugo découle *logiquement* de sa philosophie générale.

D'après Hugo, l'histoire représente dans la vie collective et dans des proportions colossales, ce duel que nous retrouvons partout dans la vie individuelle : duel entre le bien et le mal, entre le droit et la loi, entre ce qui est et ce qui doit être, entre les grands hommes de la matière de la force et les grands hommes de l'idée (cf. *le Droit et la loi*, introduction des *Actes et paroles*).

Mais si l'histoire est une lutte, elle est aussi un triomphe graduel et continuel. Et ce triomphe graduel a nom Progrès. Et ce progrès se fait avec nos souffrances, nos imperfections, nos vices même. Lisez, dans *l'Année terrible*, la « Loi de formation du progrès ». Tout ce poème n'est que l'amplification de cette idée fondamentale.

Quoi ! le deuil triomphant, le meurtre épanoui,
Sont les conditions de nos progrès ! Mystère !
Quel est donc ce travail étrange de la terre ?
Quelle est donc cette loi du développement
De l'homme par l'enfer, la peine et le tourment ?
Pour quelque but final dont notre humble prunelle
N'aperçoit même pas la lueur éternelle,
L'être des profondeurs a-t-il donc décrété,
Dans les azurs sans fond de la sublimité,
Que l'homme ne doit point faire un pas qui n'enseigne
De quel pied il chancelle et de quel flanc il saigne,
Que la douleur est l'or dont se paye ici-bas
Le bonheur acheté par tant d'âpres combats ;
Que toute Rome doit commencer par un antre ;
Que tout enfantement doit déchirer le ventre ;
. . . . . .
— Penseurs, réformateurs, porte-flambeaux, esprits,
Lutteurs, vous atteindrez l'idéal ! à quel prix ?
Au prix du sang, des fers, du deuil, des hécatombes.
La route du progrès, c'est le chemin des tombes. —

Voyez. Le genre humain, à cette heure opprimé
Par les forces sans yeux dont ce globe est formé,
Doit vaincre la matière, et, c'est là le problème,
L'enchaîner, pour se mettre en liberté lui-même.
L'homme prend la nature énorme corps à corps ;
Mais comme elle résiste ! elle abat les plus forts.

Hosted by Google

Derrière l'inconnu la nuit se barricade ;
Le monde entier n'est plus qu'une vaste embuscade ;
Tout est piège ; le sphinx, avant d'être dompté,
Empreint son ongle au flanc de l'homme épouvanté ;
Par moments il sourit et fait des offres traîtres ;
Les savants, les songeurs, ceux qui sont les seuls prêtres,
Cèdent à ces appels funèbres et moqueurs ;
L'énigme invite, embrasse et brise ses vainqueurs ;
Les éléments, du moins ce qu'ainsi l'erreur nomme,
Ont des attractions redoutables sur l'homme ;
La terre au flanc profond tente Empédocle, et l'eau
Tente Jason, Diaz, Gama, Marco Polo,
Et Colomb que dirige au fond des flots sonores
Le doigt du cavalier sinistre des Açores ;
Le feu tente Fulton, l'air tente Montgolfier ;
L'homme, fait pour tout vaincre, ose tout défier.
Maintenant regardez les cadavres. La somme
De tous les combattants que le progrès consomme,
Étonne le sépulcre et fait rêver la mort.
Combien d'infortunés noyés dans leur effort
Pour atteindre à des bords nouveaux et fécondables !
Les découvertes sont des filles formidables
Qui dans leur lit tragique étouffent leurs amants,
O loi ! tous les tombeaux contiennent des aimants ;
Les grands cœurs ont l'amour lugubre du martyre,
Et le rayonnement du précipice attire.

Ceux-ci sacrifiant ; ceux-là sacrifiés.

Cette croissance humaine où vous vous confiez
Sur nos difformités se développe et monte.
Destin terrifiant ! tout sert, même la honte ;
La prostitution a sa fécondité ;
Le crime a son emploi dans la fatalité ;
Étant corruption, un germe y peut éclore.
Ceci qu'on aime naît de ceci qu'on déplore.
Ce qu'on voit clairement, c'est qu'on souffre. Pourquoi ?
On entre dans le mieux avec des cris d'effroi ;
On sort presque à regret du pire où l'on séjourne.
Le genre humain gravit un escalier qui tourne
Et plonge dans la nuit pour rentrer dans le jour ;
On perd le bien de vue et le mal tour à tour ;
Le meurtre est bon ; la mort sauve ; la loi morale
Se courbe et disparaît dans l'obscure spirale.

Le présent est supérieur au passé, comme le futur sera supérieur au présent. Hugo est tellement obsédé de la vision de l'aurore prochaine, qu'il est porté à s'exagérer encore les

Hosted by Google

ténèbres du passé : suivant la tournure constitutionnelle de son esprit, suivant cette tendance à l'antithèse, le Passé,

L'horrible Hier qui veut tuer Demain

finit par être synonyme de Mal, l'Avenir, synonyme de Bien suprême.

Le Progrès est donc un axiome, un dogme pour Hugo. Jamais il ne lui arrive de douter, de s'effrayer des objections terribles qui ont toujours troublé les philosophes de l'histoire.

Et d'abord, il ne s'inquiète guère *des objections de fait.* Est-il vrai, est-ce un fait qu'il y a une loi de progrès? Par exemple, le Moyen Age est-il supérieur à l'Antiquité? S'il était logique, il reconnaîtrait cette supériorité, et s'il avait pu pénétrer l'esprit du Moyen Age, peut-être la reconnaîtrait-il encore. Au contraire, que voyons-nous? Hugo ne cesse de proclamer lui-même que l'Antiquité grecque, comparée au Moyen Age, est un rayonnement, que le Moyen Age n'est que barbarie. Mais il ne se trouble pas pour si peu. Il ne s'occupe pas davantage de la question. Quant à l'objection la plus forte, celle de la supériorité de l'Art antique, Hugo a bien commencé par rendre justice à l'Art gothique; mais plus tard, il s'éloigne de plus en plus du Moyen Age et il tourne la difficulté en proclamant que l'art échappe à loi du Progrès, que l'art est la région de l'Absolu, la « région des Égaux ». Ceci n'est plus résoudre un problème; c'est trancher un nœud gordien. (Voir *William Shakespeare.*)

Voilà quant aux objections de fait. Hugo ne se trouble pas davantage devant *les objections logiques...* Comment expliquer logiquement ce progrès? Ce passé ne vous semble que ténèbres. Comment expliquer que le XVI^e^, le XVII^e^ et le XVIII^e^ siècle aient pu sortir du chaos? C'est donc dire que l'histoire est un effet sans cause. C'est donc réintroduire le miracle et le surnaturel.

Et, enfin, Hugo surtout ne se préoccupe guère des *objections morales.* Le présent n'a-t-il donc aucun droit? Pourquoi ce sacrifice, ce martyre, cette immolation perpétuelle du présent à l'avenir? Pourquoi les ascendants éternellement sacrifiés aux

Hosted by Google

descendants? Pourquoi Moïse, qui a tout fait, ne verra-t-il jamais Chanaan? Et pourquoi Josué, qui a si peu fait en comparaison, entrera-t-il seul dans la Terre-Promise?

Ce qui est étonnant, c'est que Hugo pose cette objection très nettement, c'est qu'elle l'occupe pendant tout un long chapitre des *Misérables*, et que cependant elle ne le préoccupe pas davantage. On reconnaît bien là le croyant. Si Hugo ne se trouble pas, c'est qu'il a la foi. Le Progrès est Dieu, ou plutôt il est la loi divine, et Hugo est son prophète. Il ne se lasse pas d'accumuler métaphore sur métaphore, amplification sur amplification pour proposer le problème ou plutôt pour fixer le dogme du Progrès.

Le Progrès est la navigation vers le Nouveau-Monde (*Avant l'exil*, I, 77).

Le Progrès est la gigantesque horloge (*Pitié suprême*, 99).

Le Progrès est le forgeron géant (*Année terrible*, 138).

Le Progrès est la ténébreuse abeille (*Châtiments*, 353).

Le Progrès est l'arbre saint (*Châtiments*, 360).

Le Progrès est la locomotive dans le ténébreux tunnel de l'humanité (*Banquet des misérables*). Cette dernière métaphore est amplifiée dans une page admirable dont Mérimée a pu dire qu'elle contient plus de poésie que tout ce qu'on a écrit sur la philosophie de l'histoire.

Ou encore, le Progrès est la caravane dans le désert (*Châtiments*).

Ou encore, le Progrès est la grande spirale (*Année terrible*).

Il est clair que pour un croyant comme Hugo, le présent, le XIX^e^ siècle, doit surpasser tous les autres. Personne plus que lui n'est *moderne*. Le XIX^e^ siècle est le grand siècle de l'Histoire.

« Proclamons-le hautement, proclamons-le dans la chute et dans la défaite, ce siècle est le plus grand des siècles; et savez-vous pourquoi? parce qu'il est le plus doux. Ce siècle, immédiatement issu de la Révolution française et son premier-né, affranchit l'esclave en Amérique, relève le paria en Asie,

Hosted by Google

éteint le suttée dans l'Inde, et écrase en Europe les derniers tisons du bûcher, civilise la Turquie, fait pénétrer de l'Évangile jusque dans le Koran, dignifie la femme, subordonne le droit du plus fort au droit du plus juste, supprime les pirates, amoindrit les pénalités, assainit les bagnes, jette le fer rouge à l'égout, condamne la peine de mort, ôte le boulet du pied des forçats, abolit les supplices, dégrade et flétrit la guerre, émousse les ducs d'Albe et les Charles IX, arrache les griffes aux tyrans.

« Ce siècle proclame la souveraineté du citoyen et l'inviolabilité de la vie; il couronne le peuple et sacre l'homme.

« Dans l'art, il a tous les génies : écrivains, orateurs, poètes, historiens, publicistes, philosophes, peintres, statuaires, musiciens; la majesté, la grâce, la puissance, la force, l'éclat, la profondeur, la couleur, la forme, le style; il se retrempe à la fois dans le réel et dans l'idéal, et porte à la main les deux foudres, le vrai et le beau. Dans la science, il accomplit tous les miracles; il fait du coton un salpêtre, de la vapeur un cheval, de la pile de Volta un ouvrier, du fluide électrique un messager, du soleil un peintre; il s'arrose avec l'eau souterraine en attendant qu'il se chauffe avec le feu central; il ouvre sur les deux infinis ces deux fenêtres, le télescope sur l'infiniment grand, le microscope sur l'infiniment petit, et il trouve dans le premier abîme des astres et dans le second abîme des insectes qui lui prouvent Dieu. Il supprime la durée, il supprime la distance, il supprime la souffrance; il écrit une lettre de Paris à Londres, et il a la réponse en dix minutes; il coupe une cuisse à un homme, l'homme chante et sourit. »

Et maintenant, quels sont les facteurs de ce progrès? Ces facteurs sont la poésie et la science. Sur la poésie et sur son rôle civilisateur, inutile d'insister. Nous l'avons fait longuement dans le chapitre précédent. Sur la science, Hugo a écrit des pages merveilleuses. Les découvertes scientifiques des derniers siècles, il les a magnifiquement célébrées dans presque toutes ses œuvres. Voyez les pages superbes de *Napoléon le Petit*, voyez le poème de la *Légende des siècles :* « Pleine mer, plein

Hosted by Google

ciel ». Ou voyez encore la page qui termine le poème : « Force des choses. » Quel pæan à la science!

De toutes les découvertes scientifiques, la plus importante, celle qui a donné l'impulsion la plus vigoureuse au Progrès, est l'imprimerie, la multiplication des pains de l'âme. Il a célébré l'imprimerie dans un chapitre mémorable de *Notre-Dame de Paris :* « Ceci tuera cela. » Il l'a encore chantée dans cette page de *William Shakespeare :*

« Gutenberg est un rédempteur. Ces submersions des œuvres de la pensée, inévitables avant l'invention de l'imprimerie, sont impossibles à présent. L'imprimerie, c'est la découverte de l'intarissable. C'est le mouvement perpétuel trouvé en science sociale. De temps en temps, un despote cherche à l'arrêter ou à le ralentir, et s'use au frottement. La pensée impossible à entraver, le progrès inarrêtable, qu'on nous passe le mot, le livre imperdable, tel est le résultat de l'imprimerie. Avant l'imprimerie, la civilisation était sujette à des pertes de substance. Les indications essentielles au progrès, venues de tel philosophe ou de tel poète, faisaient tout à coup défaut. Une page se déchirait brusquement dans le livre humain. Pour déshériter l'humanité de tous les grands testaments des génies, il suffisait d'une sottise de copiste ou d'un caprice de tyran. Nul danger de ce genre à présent. Désormais, l'insaisissable règne. Rien ni personne ne saurait appréhender la pensée au corps. Elle n'a plus de corps. Le manuscrit était le corps du chef-d'œuvre. Le manuscrit était périssable, et emportait avec lui l'âme, l'œuvre. L'œuvre, faite feuille d'imprimerie, est délivrée. Elle n'est plus qu'âme. Tuez maintenant cette immortelle! Grâce à Gutenberg, l'exemplaire n'est plus épuisable. Tout exemplaire est germe, et a en lui sa propre renaissance possible à des milliers d'éditions; l'unité est grosse de l'innombrable. Ce prodige a sauvé l'intelligence universelle. Gutenberg, au XV^e^ siècle, sort de l'obscurité terrible, ramenant des ténèbres ce captif racheté, l'esprit humain. Gutenberg est à jamais l'auxiliaire de la vie; il est le collaborateur permanent de la civilisation en travail. Rien ne se fait

Hosted by Google

sans lui. Il a marqué la transition de l'homme esclave à l'homme libre. Essayez de l'ôter de la civilisation, vous devenez Égypte. La seule décroissance de la liberté de la presse diminue la stature d'un peuple.

« Un des grands côtés de cette délivrance de l'homme par l'imprimerie, c'est, insistons-y, la conservation indéfinie des poètes et des philosophes. Gutenberg est comme le second père des créations de l'esprit. »

Quand nous disons que, d'après Hugo, la science, la poésie et l'art ont été les facteurs du progrès, il faut s'expliquer : ce sont plutôt les poètes et les savants qui en ont été les auteurs. La conception historique de Hugo est essentiellement personnelle. Il croit aux génies, aux héros. Tout le livre sur Shakespeare est une glorification des génies. Comme Carlyle et Emerson, il dirait que l'histoire est la biographie des grands hommes. Ceci est conforme à son tempérament mythologique et anthropomorphique. Toute découverte, toute idée doit s'incarner dans un homme. Il ne voit pas des forces collectives ou physiques, des races, des climats, il voit des personnes (*Shakespeare*, 330). La Révolution, c'est Mirabeau, Danton, Robespierre et Marat! La civilisation, c'est Job, Eschyle, Saint-Paul, Gutenberg, Shakespeare, Newton.

Aucune mémoire de poète n'a jamais accumulé autant de noms de héros. Ce sont sans cesse des dénombrements d'hommes illustres. On pourrait extraire de ses œuvres tout un calendrier biographique des grands hommes.

Et, de même que la science et la poésie ont été les grands facteurs du progrès, l'ignorance et les préjugés en ont été les grands obstacles (cf. « Statistique de l'ignorance et du crime » dans *Shakespeare*, 239). De même que les savants et les poètes ou les hommes de l'idée ont été les guides sublimes de l'humanité, les rois et les prêtres ou les hommes de la force ont été ses ennemis irréconciliables. Hugo ne s'est pas lassé d'attaquer le « vieil esprit monarchique et sacerdotal ».

Parmi les nations, il y a des nations bénies et privilégiées qui ont été, plus que d'autres, les porte-flambeaux de l'humanité.

Hosted by Google

Trois villes surtout ont été les villes de lumière : Athènes, Rome et Paris. Et ce qu'Athènes et la Grèce, ce que Rome et l'empire romain ont été dans l'antiquité, Paris et la France l'ont été au moyen âge et dans les temps modernes. On pourrait faire un gros volume des glorifications de Paris enchâssées dans ses œuvres.

Ce qui fait de la France le phare lumineux, c'est qu'elle a fait la Révolution, qui est, avec l'imprimerie, le plus grand fait des temps modernes. Elle est le *fiat lux* des temps modernes. Elle aussi, la grande Révolution, réapparaît dans toutes les œuvres du poète. Elle est une des nombreuses idoles à majuscule qui hantent sans cesse son imagination.

« La Révolution, c'est la France sublimée. Il s'est trouvé, un jour, que la France a été dans la fournaise; les fournaises à de certaines martyres guerrières font pousser des ailes, et de ces flammes cette géante est sortie archange. Aujourd'hui pour toute la terre la France s'appelle Révolution ; et désormais ce mot, Révolution, sera le nom de la civilisation jusqu'à ce qu'il soit remplacé par le mot Harmonie. Je le répète, ne cherchez pas ailleurs le point d'origine et le lieu de naissance de la littérature du XIX^e^ siècle. Oui, tous tant que nous sommes, grands et petits, puissants et méconnus, illustres et obscurs, dans toutes nos œuvres, bonnes ou mauvaises, quelles qu'elles soient, poèmes, drames, romans, histoire, philosophie, à la tribune des assemblées comme devant les foules du théâtre, comme dans le recueillement des solitudes, oui, partout, oui, toujours, oui, pour combattre les violences et les impostures, oui, pour réhabiliter les lapidés et les accablés, oui, pour conclure logiquement et marcher droit, oui, pour consoler, pour secourir, pour relever, pour encourager, pour enseigner, oui, pour panser en attendant qu'on guérisse, oui, pour transformer la charité en fraternité, l'aumône en assistance, la fainéantise en travail, l'oisiveté en utilité, la centralisation en famille, l'iniquité en justice, le bourgeois en citoyen, la populace en peuple, la canaille en nation, les nations en humanité, la guerre en amour, le préjugé en examen, les frontières en soudures, les limites en ouvertures, les ornières en rails, les sacris-

Hosted by Google

ties en temples, l'instinct du mal en volonté du bien, la vie en droit, les rois en hommes, oui, pour ôter des religions l'enfer et des sociétés le bagne, oui, pour être frères du misérable, du serf, du fellah, du prolétaire, du déshérité, de l'exploité, du trahi, du vaincu, du vendu, de l'enchaîné, du sacrifié, de la prostituée, du forçat, de l'ignorant, du sauvage, de l'esclave, du nègre, du condamné et du damné, oui, nous sommes tes fils, Révolution! »

Sans doute, ce patriotisme de Hugo est outré. Il fera sourire les Anglais. Mais, s'il est excessif, il n'est pas exclusif. Hugo n'est jamais chauviniste au point de méconnaître le rôle civilisateur des autres nations.

Il ne méconnaît pas la grandeur de l'Angleterre. Il lui a dédié un de ses livres les plus caractéristiques qu'il a consacré au plus grand de ses poètes. Il ne méconnaît pas davantage le rôle de l'Allemagne. Il a toujours préconisé — jusqu'à la guerre — l'alliance de la France et de la Germanie. Cette alliance est le programme politique qui termine son livre du *Rhin*. Il a chanté l'Allemagne dans *William Shakespeare*. Il l'a même chantée au milieu des horreurs de l'invasion, quand il fallait du courage pour glorifier l'envahisseur (*Année terrible. A l'Allemagne!*).

La politique de Victor Hugo découle logiquement de sa philosophie de l'histoire, comme sa philosophie de l'histoire est en harmonie avec sa métaphysique. Victor Hugo, comme l'a si bien vu M. Flint, a été toute sa vie le poète de la démocratie et le poète de la Révolution. Que les « Immortels principes » aient été pour la France l'Évangile des temps nouveaux ou qu'ils doivent la précipiter vers sa perte, toujours est-il que Hugo en a été l'apôtre le plus convaincu et le plus inspiré. Quand la France accourut tout entière pour l'acclamer à la mort de Victor Hugo, elle sentait d'instinct que c'était son poète à elle qu'elle glorifiait dans une dernière apothéose.

Je dis que Hugo a été l'apôtre le plus convaincu et le plus inspiré de la démocratie. C'est qu'on a beaucoup trop dit et

Hosted by Google

redit, à la suite de Veuillot et de M. Edm. Biré, que Hugo n'a pas eu de politique suivie et qu'il a subi toutes les fluctuations des événements extérieurs ou de ses passions intérieures. Il est vrai que personne plus que Victor Hugo lui-même n'a contribué à répandre ce préjugé. En falsifiant, en antidatant de nombreux passages dans ses premières œuvres, passages que M. Edmond Biré a relevés et traqués avec un zèle digne d'une meilleure cause, Victor Hugo a donné l'illusion qu'il avait à tromper la postérité sur des apostasies réelles. En réalité, c'était là une préoccupation ridicule de sa vanité de poète, qui ne voulait pas avoir jamais changé, qui voulait avoir devancé toutes les idées politiques, qui voulait avoir été en même temps guide et prophète. Certes, il n'a été ni guide ni prophète, il n'a fait que suivre l'évolution des idées démocratiques et républicaines ; mais, d'autre part, il n'a pas été davantage renégat ou apostat. En fait, il a bien moins changé que Lamartine. Même à une époque où il était encore royaliste et pensionnaire de Charles X, un prophète clairvoyant aurait déjà pu prédire le développement logique de ses idées. Dès avant 1830, Hugo est pénétré de l'esprit nouveau de la Révolution. Des œuvres comme *Cromwell*, comme *Marion Delorme*, comme le *Dernier jour d'un condamné*, comme *Hernani*, où le bandit était glorifié aux dépens du roi, sont déjà d'un royalisme bien suspect et surtout sont l'indice d'un tempérament fort peu réactionnaire.

Plus suspectes encore sont ses œuvres subséquentes. De même que dans *Hernani*, le beau rôle appartient au bandit, de même dans *le Roi s'amuse*, dans *Claude Gueux*, dans *Marie Tudor*, le beau rôle appartient à la victime, au condamné, à l'homme populaire. Désormais l'inspiration est franchement révolutionnaire. Désormais il chantera sincèrement la triade révolutionnaire : liberté, égalité, fraternité, avec une sincérité telle qu'il ne se doutera jamais de tout ce que les deux premiers termes de la triade ont de contradictoire. Désormais il sera toujours du côté des misérables, comme d'instinct et par tempérament. (*Pour les pauvres, les Malheureux, Pauvres gens, Melancholia, la Question sociale, Discours sur la misère,*

Hosted by Google

préface des *Misérables.)* Reconnaître cela, ce n'est pas d'ailleurs faire l'apologie de la politique de Hugo, qui a souvent été détestable, ni justifier ses magnifiques amplifications en faveur du suffrage universel, dont il a d'ailleurs été la première victime et qu'il a d'ailleurs non moins magnifiquement réfuté (1).

V. — Les caractères dans Victor Hugo.

Ici encore, nous rencontrons dans sa critique les opinions les plus divergentes. L'opinion prédominante semble cependant être de nos jours que c'est ici la partie la plus faible de l'œuvre de Hugo. Victor Hugo, dit-on, ne crée pas des caractères. Il est comme Byron trop subjectif et trop égoïste, trop incapable de sortir de son moi : ses drames sont bons tout au plus pour le théâtre de la Porte-Saint-Martin, pour un public avide de mélodrames. Ses romans sont bons tout au plus pour des lecteurs avides d'émotions violentes, lecteurs du *Juif Errant* et des *Mystères de Paris.* Il est à noter une fois de plus que de pareils jugements ne prouvent rien contre le génie dramatique de Hugo : nulle part il ne faut autant se défier des verdicts de la critique que dans l'art dramatique. Nulle part les opinions individuelles ne se sont donné aussi libre carrière. Étudiez les variations de la critique sur la plupart des dramaturges de tous les temps, Sénèque, Corneille, Racine, Voltaire, Shakespeare, Byron, et vous conclurez que dans aucun domaine les réputations littéraires n'ont subi autant de vicissitudes.

Si nous voulons savoir ce qu'il y a de fondé dans ce jugement sur les caractères créés par Victor Hugo, tâchons d'abord de nous orienter dans cette humanité étrange qui se meut dans son œuvre. Quel dénombrement homérique! Dans le drame : Cromwell, Carr, Hernani, Ruy Gomez, Dona Sol, Don Carlos, Marion Delorme, Didier, François Ier, Blanche, Triboulet, Lucrèce Borgia, Marie Tudor, Ruy Blas, Salluste

(1) Je ne crois pas qu'il existe une plus éloquente réfutation du suffrage universel que la pièce : « Les 7,500,000 oui », dans l'*Année Terrible*.

Hosted by Google

de Bazan, César de Bazan, Angelo, La Tisbe, Job, Magnus, Otbert, Torquemada, Ferdinand le Catholique, Alexandre VI, Saint-François de Paule.

Dans le roman : Han d'Islande, Bug Jargal, le Condamné à mort, Claude Gueux, Claude Frollo, Quasimodo, la Esmeralda, Jehan Frollo, Gringoire, la Folle, Myriel, le Conventionnel, le Sénateur, Mme Magloire, Mlle Baptistine, Valjean, Fantine, Cosette, Javert, Thenardier, Marius, Tholomyes, Enjolras, Combeferre, Gavroche, Gillenormand, le colonel Pontmercy, Mlle Gillenormand, Gilliatt, Mess Lethierry, Deruchette, Sieur Clubain, Rantaine, Gwynplaine, Josiane, Cimourdain.

Dans les poèmes : Le Cid, Eviradnus, Ratbert, Zim Zizimi, Eschyle, Shakespeare, les Génies, Napoléon Ier, Napoléon III, Guillaume Ier.

Je le répète : Quel dénombrement homérique et quelle humanité extraordinaire! Et il semble bien au premier abord qu'il soit impossible de se retrouver au milieu de ce chaos de personnages.

Mais il ne faut pas chercher et comparer longtemps sans s'apercevoir qu'entre un très grand nombre de caractères il y y des traits frappants de ressemblance. Et d'abord, tous ces êtres sont extraordinairement simples, ayant tous une ou deux facultés maîtresses.

Les uns sont des prodiges de vertus : tels Mgr Bienvenu, Didier, le Conventionnel, les Étudiants, le colonel Pontmercy, Gilliatt, les Paladins.

A l'autre pôle, nous trouvons des monstres du vice, des bandits comme Thenardier, Sieur Clubain, Napoléon III, l'empereur Guillaume, Zim Zizimi et, en général, les rois et les prêtres.

Voilà donc deux catégories de personnages bien caractéristiques, mais il en est deux autres plus caractéristiques encore : à côté de ces âmes prodigieusement simples, nous trouvons des âmes plus prodigieusement et plus monstrueusement

Hosted by Google

doubles, des caractères qui sont des antithèses vivantes.

Tantôt l'antithèse est purement psychologique : elle consiste dans un mélange extraordinaire de vices et de vertus, ou plus souvent encore dans le contraste entre une âme monstrueuse et un sentiment noble qui la purifie ou la relève. Cette antithèse psychologique vous la trouvez, par exemple, dans Triboulet et dans Lucrèce Borgia, dans Marie Tudor, dans Mirabeau et dans Danton.

Tantôt l'antithèse est plutôt sociale ; elle est entre l'âme et la profession, elle est entre la noblesse native du cœur et une situation sociale avilissante. Tels Hernani, le bandit-héros; Ruy-Blas, le valet premier ministre; Torquemada, l'inquisiteur qui brûle les hommes par charité; Valjean, le forçat sublime; Javert, le mouchard grandiose ; Gavroche, le gamin de Paris héros; Marion Delorme, la courtisane pure; Claude Frollo, le prêtre amoureux; Gwynplaine et Quasimodo, les bossus amoureux d'une étoile.

C'est cette dernière catégorie qui est évidemment la plus caractéristique du génie de Victor Hugo; il est clair qu'on est ici en présence non pas d'une formation inconsciente, mais d'un procédé conscient dont Victor Hugo lui-même a donné l'esthétique dans la préface de *Cromwell*.

En résumé, nous pouvons donc ramener le nombre énorme de personnages de Hugo à quelques types bien distincts. Ce qui leur est commun à tous, c'est qu'ils sont des êtres à part, c'est qu'ils forment une humanité d'exception, primitive, très simple (qui correspond étonnamment à la théorie de Taine), avec une ou deux facultés maîtresses. Évidemment, Hugo se complaît aux âmes monstrueuses, démesurées, outrées dans leur simplicité, et qui se manifestent surtout dans des situations extraordinaires, dans des coups de théâtre. (Voir esthétique, dans *W. Shakespeare*.) Évidemment encore, il y a là un élément de mélodrame; incontestablement, il y a là une parenté avec les personnages d'Eugène Sue. Nous sommes ici à cent lieues de la psychologie fixe mais complexe, délicate mais profonde de Racine.

Hosted by Google

Mais remarquons-le, cette prédilection pour les coups de théâtre, pour les changements à vue n'est pas particulière à Victor Hugo : elle se trouve chez un plus grand que Hugo, chez un plus grand que Racine, elle est caractéristique de Shakespeare. Jusqu'à un certain point, Taine a raison : dans Shakespeare, l'homme est naturellement déséquilibré ou aliéné. *Othello*, par exemple, est un monstre et sa psychologie assurément n'a rien ni de bien compliqué, ni de bien profond : il est heureux, il adore sa femme : or, voici qu'il suffit *d'une seule scène*, sans aucune préparation, aucun développement, sans autre nécessité que la fatalité du caractère, il suffit d'une seule scène pour transformer cet homme en une sorte de bête fauve qui rugit et qui tue et qui se tue parce qu'il s'est fait accroire qu'on lui a pris sa femme. Ou encore prenez le caractère de *Hamlet* : quelle psychologie bizarre! Ce qui fait pour nous la grande fascination de Hamlet, c'est que nous nous reconnaissons en lui : Hamlet est le représentant du sceptique, de l'homme moderne victime de la réflexion dissolvante, du doute qui tue l'action. Rappelez-vous le monologue sur le suicide : Hamlet doute de l'immortalité de l'âme, il doute d'une vie future. Mais comment peut-il douter de l'existence d'un autre monde, alors que toute la pièce, toute l'action est basée sur une apparition venue de l'autre monde, est basée sur des superstitions médiévales !

Il faut donc bien le reconnaître : si la psychologie de Victor Hugo est à priori d'un art inférieur, celle de Shakespeare ne l'est pas moins. Shakespeare et Hugo sont solidaires, et notre poète le sentait bien quand il écrivait son livre sur son grand rival. Mais la vérité est que cet art n'est pas inférieur à l'art classique, il est autre... Ces caractères outrés, prodigieusement simples et si l'on veut primitifs, vivent d'une vie intense; ce ne sont pas des marionnettes mélodramatiques, des fantômes irréels. Et remarquons-le, ce n'est pas là un maigre triomphe de faire vivre une humanité fantastique d'une vie aussi vivante que si elle était l'humanité réelle. Cette psychologie factice et imaginaire est singulièrement subtile. Voyez les chapitres de Jean Valjean, où il se décide et se résigne à se livrer à la justice;

Hosted by Google

voyez le caractère de Claude Frollo, la psychologie d'un prêtre victime des passions de l'amour; voyez le caractère de Torquemada, la psychologie du prêtre victime du fanatisme mystique.

On comprend le raisonnement des critiques qui dénient à Victor Hugo la faculté dramatique. Le dramaturge, disent-ils, est essentiellement un poète objectif, qui possède à un degré éminent le don de se transporter hors de soi en autrui. Or, Victor Hugo est essentiellement un poète subjectif, un Olympio incapable de se débarrasser de sa personnalité encombrante. Donc, à priori, Victor Hugo n'a pu être un grand dramaturge.

Heureusement que le génie dépasse toujours les catégories de la critique. L'histoire littéraire nous montre d'illustres exemples de poètes à la fois subjectifs et objectifs! Les dramaturges anciens eux-mêmes n'étaient-ils pas objectifs dans les scènes, et subjectifs dans les chœurs? Shelley n'est-il pas en même temps l'Ariel lyrique par excellence, et l'auteur d'un des plus beaux drames du théâtre moderne, *les Cenci?* Et Victor Hugo lui-même n'a-t-il pas prouvé qu'il possédait au plus haut degré le don d'objectivation? N'est-ce pas dans l'épopée, c'est-à-dire dans le genre objectif par excellence, qu'il a remporté ses plus éclatants triomphes?

Reconnaissons donc que, sans doute, Hugo ne possède pas l'art complexe et raffiné d'un classique, reconnaissons que ses personnages ne sont pas réels, mais factices et imaginaires. Mais reconnaissons aussi qu'il n'en a pas moins possédé au plus haut degré le don de créer des caractères. En un sens, dans le sens étymologique du mot, Hugo a été plus *créateur* qu'un Molière ou qu'un Racine. Tandis que Molière et Racine ont pris leurs caractères dans la réalité ambiante, Victor Hugo a su créer, c'est-à-dire a su tirer du néant, des êtres, des personnages, fantastiques si l'on veut, mais qui ont le don de vie et qui pour cette raison sont assurés de l'immortalité.

CHARLES SAROLEA.

Hosted by Google

LA NATURE ET LA MORALE [1]

L'alimentation. — A l'état de nature, le sauvage a les voracités irrégulières des carnassiers; le policé isolé est sobre, gourmand en société; l'intellectuel est sobre et porté au régime végétarien. C'est l'intellectuel qui, d'instinct, observe le mieux les exigences de l'organisme.

La faible capacité de l'estomac humain, relativement au poids du corps, indique l'exiguïté des besoins, d'autant mieux que le travail de chymification ne permet pas aux aliments d'emplir plus de la moitié de son volume. Le bien-être physique et moral qui accompagne la sobriété en fournit une deuxième preuve. L'extraordinaire résistance des jeûneurs de profession et de ceux que la misère condamne à une sorte de jeûne perpétuel, nous vaut une troisième preuve [2].

Le travail, ou toute excitation de l'organisme, en accroissant l'usure des tissus, oblige à une restitution correspondante par un supplément livré en un repas supplémentaire ou par une alimentation plus protéique.

La sobriété et un régime végétarien non absolu sont surtout propres aux régions favorisées du soleil. Sous les puissantes actions de la lumière et des actions chimiques solaires, les feuilles enrichissent les organes d'emmagasinement en principes plus abondants, mieux élaborés et plus nutritifs (fécu-

(1) Voir la *Revue de Belgique* du 15 mai 1896.

(2) Les jeûnes de 30 et 40 jours sont évidemment funestes à l'organisme, mais ils fournissent à l'hygiène une précieuse indication si on les compare aux affections mortelles qui suivent 3 ou 4 jours successifs d'excès de table, en ne tenant compte que des aliments.

Hosted by Google

lents, sucre, huile, etc.), que ceux obtenus sous des cieux plus couverts et plus froids. Ces principes se montrent pourtant moins nécessaires à l'organisme animal aux déperditions plus mesurées sous ces climats, mais l'équilibre se rétablit logiquement par les faibles efforts que l'homme fait pour se les procurer, faibles souvent au point d'amener l'excès contraire, la famine, aussi bien que par l'abondance d'autres vies animales concurrentes. La sobriété y résulte donc de la faiblesse des besoins matériels, du peu de sollicitation due à l'imitation, et, chez les êtres d'une mentalité supérieure, d'une certaine suprématie de la vie intellectuelle sur la vie matérielle.

Sous les climats plus rudes, les déperditions plus abondantes, les besoins plus vifs, le travail plus actif, la vie intérieure forcée par les intempéries, poussent davantage à la matérialité de l'existence et à l'exagération des besoins réels par la suggestion de l'exemple; les végétaux moins aptes à satisfaire l'organisme trouvent un puissant auxiliaire dans l'alimentation animale, mieux à sa place dans les contrées tempérées par suite de la valeur des fourrages, de leur production continue et des qualités qu'ils valent à la viande. Sous les zones inhospitalières du Nord, le régime animal devient presque exclusif, aussi bien pour les rares animaux domestiques que pour la faune indigène et l'homme.

La composition élémentaire des aliments éprouve des modifications correspondantes dont il importe de tenir compte, soit pour le climat, soit pour les conditions équivalentes des saisons. Les composés hydrocarbonés (amidon, fécule, sucre) et les alcaloïdes condimentaires qui les relèvent, prédominent dans les régions chaudes et peuvent satisfaire un régime exclusif, leurs compléments en matières protéiques étant suffisants, s'ils ne dépassent pas les exigences naturelles de l'organisme; mais s'ils sont appelés à dépasser les limites de la sobriété, leur travail physiologique amène des troubles profonds du tube digestif et de ses annexes, notamment le foie, du cœur et du système nerveux.

Les composés protéiques (C. H. O. Az + Ph + S) jouent un rôle plus important dans les zones tempérées; leur abus con-

Hosted by Google

duit aux mêmes troubles, avec une action plus sensible sur les organes de la dépuration urinaire, les éliminateurs de l'azote. Les composés gras domineront vers les latitudes polaires, mais leur abus est moins à redouter en raison de la pénurie alimentaire des régions glaciales.

La sobriété, à proportionner au climat et aux nécessités individuelles, tend donc à faire de l'homme intellectuel un herbivore, alors que la société, par l'exagération de ses besoins et l'intensité de ses luttes, tend à en faire un carnivore.

Un autre facteur, souvent négligé, intervient dans ces considérants : c'est la culture et l'élevage qui, par les conditions artificielles imposées à la production, peut rendre insuffisante pour l'organisme animal la composition chimique des aliments, soit par les déperditions du sol cultivé, soit par la composition incomplète des fourrages. C'est pourquoi nous considérons les engrais organiques, à la composition multiple, de beaucoup supérieurs aux engrais chimiques, à la restitution partielle. C'est aussi pourquoi nous considérons l'exploitation des eaux par la pisciculture comme extrêmement profitable à l'organisme humain, d'abord par la restitution des substances que les eaux ont enlevées aux continents, ensuite par les éléments de faible dosage (iode, fluor, brome, etc.) que ses produits livrent mieux que les animaux élevés plus artificiellement, et qui sont nécessaires à l'intégralité du protoplasme.

Il est difficile d'établir la formule typique d'une ration d'entretien naturelle, les recherches ayant surtout porté sur les rations des travailleurs, donc des rations de production. A côté de l'âge, du tempérament, du climat, des saisons, qui influencent les déperditions organiques, il y a lieu de considérer l'effet, individuel et héréditaire, d'un long entraînement. L'abus de l'alimentation, en distendant peu à peu l'appareil digestif, semble rendre normal une ration qui dépasse les besoins réels de l'organisme et surmène les organes préparateurs, les organes distributeurs, pour aboutir à une restitution intensive dommageable à l'équilibre fonctionnel.

L'abus de l'alimentation s'observe chaque fois que l'homme a la vie matérielle plus ou moins assurée; il se caractérise

Hosted by Google

généralement par l'exagération du volume de la ration chez les moins fortunés et par l'intensité nutritive dans les familles riches. La table prend une importance qui grandit avec le degré d'aisance : l'ordinaire, les collations supplémentaires, les dîners d'apparat, les soupers et les banquets se succèdent et remplissent de leur grossière matérialité des existences qui sont pourvues des moyens de bien vivre intellectuellement. Sur les quinze heures consacrées à la veille active de chaque jour, neuf heures sont acquises à la digestion, au détriment des autres fonctions de l'organisme et de la perfection du travail réclamé par les exigences professionnelles. Deux repas par jour suffisent à l'homme, un seul même dans les zones chaudes, et leur quotité sera jugée conforme à l'hygiène rationnelle quand, sans lourdeur d'estomac, sans gêne abdominale, la digestion s'en effectuera en laissant l'esprit léger et dispos.

L'excès des aliments est complété par l'excès, plus général encore, des boissons. L'eau est la seule boisson naturelle qui convienne à l'organisme, qui avantage réellement les aliments quelconques et dont les sens se refusent à faire abus. L'animal (et la plante), à l'état de nature, ne veut pas d'autre boisson, bien qu'elle soit le plus souvent contaminée par les microbes pathogènes. Les microbes, qui ont existé de tout temps et ont même constitué vraisemblablement les premiers organismes, pullulent dans tous les milieux, et si leurs effets nocifs étaient constants, jamais la vie animale n'aurait pu se développer. Le microbe demande un terrain de culture et ce terrain lui est offert par les organismes affaiblis. Ce n'est donc pas le microbe qui est dangereux, mais les conditions physiologiques défavorables, dues à notre ignorance ou à nos excès volontaires, qui préparent sa venue, son extension et sa redoutable contagion.

En surplus des causes physiologiques, il convient d'insister sur une conséquence moins connue du déboisement outrancier que nous devons à notre imprévoyance. Les forêts limitent les vents [1] et filtrent les poussières atmosphériques où pullulent des microbes à vie latente; pluies et brouillards épurent l'atmo-

[1] « Les troubles climatériques », par Léon Dumas, *Revue de Belgique*, 15 mai 1889.

Hosted by Google

sphère et lavent les feuilles poussiéreuses, entraînant les microbes dans le terreau *acide* des forêts qui les détruit. Or, le voisinage des forêts multiplie les sources, entretient leur débit et les alimente d'eau réellement potable. La destruction des bois, l'extension des villes et des usines, l'exploitation du sous-sol, l'antihygiénique enterrement des cadavres, la pollution des cours d'eau ont contribué à souiller toutes les eaux souterraines, et l'eau potable est devenue un mythe.

La nature ne fournit à l'animal, en dehors de l'eau douce, que des boissons sucrées ou acides livrées temporairement et en minime quantité par les fruits. Mais dès les débuts de la vie sociale, l'homme a éprouvé pour les boissons fermentées une singulière prédilection, sans doute facilitée par la faiblesse du sens du goût, le moins parfait de ses sens à l'état de nature, et entretenue par la béatitude de l'ivresse au premier degré. Les phénomènes normaux de la digestion, comme ceux de l'évolution de la matière organique, condamnent cette utilisation. Les aliments féculents et sucrés, si fermentescibles, sont assimilés avant leur transformation en alcool, lequel reste étranger à l'organisme ; les matières excrémentitielles qui séjournent dans le gros intestin reçoivent du foie une sécrétion antiseptique qui arrête leur décomposition et empêche l'apparition de l'alcool ; la maturation des produits végétaux s'arrête aux mêmes phases ; quand la germination saccharifie l'amidon pour le développement de la jeune plante, elle arrête également cette transformation à la formation de la glucose. Ce n'est que lorsque l'organe végétal a complété son évolution et qu'il meurt que l'alcool fait son apparition comme premier produit, non plus d'évolution vitale, mais de décomposition putride. Introduire des alcools dans l'organisme équivaut donc à introduire des germes de mort. L'organisme peut offrir des degrés variables de tolérance selon l'énergie vitale, la dilution de l'alcool, la nature de ces alcools, mais cette tolérance n'est que relative et tôt ou tard, et toujours trop tard, l'action néfaste de l'alcool devient manifeste.

Les boissons peu alcooliques sont consommés en quantités énormes qui compensent la faiblesse de leur titre et ajoutent à

Hosted by Google

leur nocuité celle d'un volume d'eau absolument incompatible avec une évolution normale des phénomènes de la vie.

L'alimentation ainsi comprise — et c'en est la conception générale — réduit notablement la longévité humaine (atteintes des: estomac, intestins, foie, reins, vessie, cœur, vaisseaux, nerfs, cerveau) et la réduit d'autant plus qu'elle se complique, en raison de la mauvaise organisation du travail, de criminelles falsifications.

La sociabilité de l'homme est mensongère, disions-nous en examinant avec brièveté les mœurs dues aux populations, mais il semble que les *plaisirs de la table* atténuent cette hypocrisie par une fraternité en dehors qui séduit tout le monde sans tromper personne. Ce n'est là, en effet, qu'une apparence, car c'est surtout en vue de l'alimentation et des relations sociales qu'elle établit — l'homme mettant son honneur à exhiber la puissance de sa matérialité — que la lutte pour la vie est entreprise avec tant d'acharnement; c'est pour son superflu que l'homme se condamne à une existence sans repos et sans charmes, qu'il enlève à tant d'autres leur nécessaire; c'est pour souffrir longtemps et mourir plus vite qu'il empêche les autres de vivre.

Le travail. — L'organisation sociale ne peut s'abstraire des lois universelles, aussi présente-elle des états correspondants. C'est ainsi que l'universalisation et la pérennité du mouvement peut se traduire en sociologie par l'obligation du travail. Le travail est nécessaire au maintien de la vie; c'est le travail matériel qui permet d'établir la supériorité intellectuelle des êtres et la divergence de leurs aptitudes, c'est-à-dire la possibilité de leur association en réduisant les concurrences.

Ceux qui peinent pour s'assurer, à eux et à leurs descendants, une existence oisive, creusent leur propre tombe et préparent la décadence rapide de leur postérité. Les oisifs, par la libre disposition de leurs biens et la crainte qu'ils ont de les perdre, exercent une influence sociale nuisible à l'évolution naturelle du travail : ils prétendent enrayer le mouvement continu qui entraîne la nature, les hommes et leurs œuvres, avec le vain désir de stabiliser les milieux qui les ont fait ce

Hosted by Google

qu'ils sont; ils veulent s'arroger le droit de conduire les rouages dont ils ne connaissent plus le mécanisme. Les lois sociales qui détruiraient semblables prétentions en limitant la transmission héréditaire des biens et qui établiraient l'obligation au travail, seraient donc tout à la fois des lois de nature et des lois humaines.

Mais si le mouvement est continu dans la nature, il est relativement lent, il est varié et passe d'une phase à l'autre par transition. Les lois sociales se feront l'interprète de cette évolution en condamnant tout travail destructif de l'organisme — pour lequel l'homme dispose du machinisme — en réduisant le surmenage par la limitation de la durée, et en rendant possible la variété des occupations. Alors le travail devient hygiénique, parce que, à l'équilibre fonctionnel organique, il ajoute l'équilibre mental, la vie consolante et gaie des natures saines.

La limitation du travail doit se mesurer à sa nature pour éviter un nouvel abus qui, venant s'ajouter aux actions déprimantes des logements, des cités et de l'alimentation, réduit de plus en plus la longévité tout en augmentant les souffrances. La nature ne demande pas de repos — comme l'homme — parce qu'elle ne connaît pas le surmenage.

Le travail, quel qu'il soit, réclame l'aide de l'intelligence pour l'harmonie des fonctions et la perfection de l'œuvre. Or, s'il est rebutant ou trop prolongé, il provoque un état de demi-veille, d'hypnotisme, par lequel la nature annonce que le stade de repos est déjà dépassé; le travail cessera d'être productif et intelligent, il deviendra nuisible pour l'individu et donnera lieu à des produits moins utiles au consommateur.

Il n'est pas de travail qui ne mette en œuvre un produit naturel ou une loi de la nature, qui n'exige la connaissance de l'origine naturelle, de la production artificielle, de l'utilisation industrielle, pour la préparation parfaite que réclame la conscience professionnelle et qui satisfait également la loi de variété dans l'occupation. La nature et la science occuperont donc une partie des heures de loisirs, au grand profit de l'harmonie fonctionnelle et du développement de cette hygiène sociale qui a nom la morale.

Hosted by Google

Le travail intellectuel réclame l'équilibre dans un sens inverse : le misanthrope guérira sa folie en sciant du bois en plein air; cette formule banale pourrait trouver une utile application dans le traitement des affections nerveuses et cérébrales.

Mais à tous, ouvriers des muscles ou du cerveau, la connaissance de la nature s'impose, la société ne pouvant leur enlever leur qualité première d'être soumis aux lois universelles.

Le travail cérébral enfermé dans les limites étroites d'une bibliothèque, d'un cabinet malsain ou d'une usine, aboutit rapidement à l'autosuggestion, enfante erreurs sur erreurs et, se grandissant avec toute la présomption de l'ignorance, prétend réglementer la nature sans lui donner voix consultative.

La politique — un des aspects du travail intellectuel qui influe le plus sur l'évolution de la société — au sens vrai du mot, devrait être l'extrait pratique de ce que toutes les connaissances humaines peuvent pour le bien social. Elle n'est en réalité qu'une cabale des vanités, ne se maintenant qu'à la faveur des divisions, de la haine, groupant en clans ennemis les classes, les langues, les appétits, vivant de corruption et de mensonges, et ne laissant derrière elle que des ruines, cela parce qu'elle veut établir la souveraineté de l'individualisme égoïste, alors que la nature impose à tous mêmes besoins et mêmes devoirs. Les incontestables progrès sociaux ne lui sont point attribuables, elle les entrave jusqu'à ce que la raison populaire l'oblige à céder.

Certes, l'inégalité existe dans la nature, mais dans les associations du règne animal elle reste limitée aux nécessités de la paix du troupeau : les extrêmes disparaissent, les plus malfaisants chassés par la tribu et condamnés à la vie solitaire; les plus faibles enlevés par la sélection naturelle. Entre populations animales dissemblables, un certain équilibre se rétablit dans la puissance du nombre ou des moyens de défense. Chez l'homme, à l'état de nature, les mêmes lois se retrouvent, mais une fois que la population s'accroît au delà des ressources disponibles, une civilisation s'introduit spontanément pour combattre les inégalités trop marquantes, assurer à chacun la

Hosted by Google

protection de tous et utiliser toutes les aptitudes en les diversifiant.

La nature ne consacre que la supériorité des capacités, c'est la base de la loi de sélection, loi qui maintient la vie et stimule le progrès. A la vaillance, à la ruse, à la force, sont dévolus la direction de la famille ou de la tribu, la conduite temporaire de la guerre ou de la chasse. La société souffre de ce que cette loi est constamment méconnue.

L'organisation sociale ne peut fonctionner sans une certaine homogénéité, aussi les pouvoirs s'entoureront-ils d'un monde de fonctionnaires d'une capacité et d'une moralité répondant à la leur. Le fonctionnarisme, issu de la nation, réagira sur les familles par ses relations, sur l'industrie et le commerce par ses besoins et ceux de l'État; la répercussion s'effectuera du patron sur l'ouvrier, des mandataires sur l'électeur. Les caractères, les indépendances de bon aloi, le savoir libre seront grandis ou avilis selon que les gouvernants seront honnêtes ou vils. Les nations honnêtes peuvent seules jouir d'une existence heureuse, la vie et les droits de chacun étant respectés, et l'organisation sociale répondant à l'évolution de la nature. Mais si tout le progrès social n'a consisté qu'à remplacer le banditisme brutal des siècles passés par un banditisme sournois, le sac des maisons par le sac des fonctions, l'épée par la plume homicide, l'exécution publique par le retrait des moyens d'existence, le pouvoir franchement personnel par les fuyantes impersonnalités et irresponsabilités des rouages *moteurs*, il y a plutôt régression qu'évolution, car les milieux intellectuels ne sont plus ceux d'autrefois.

Pareille organisation et son ferment de pourriture entraînent une inévitable décomposition sociale où se retrouve encore les lois de la nature : la lutte est toujours plus vive dans les milieux putrides que dans les milieux sains. Les ennemis ne sont plus au dehors mais en dedans; la minorité privilégiée concentre les dépendances, et comme il les lui faut nombreuses et sûres, elle recourt à la corruption par les honneurs et à la coercition par l'autocratie des règlements qu'elle seule peut violer à l'aise. Cette armée formée par l'immoralité, l'abaisse-

Hosted by Google

ment, insatiable, mécontente, déçue, est flottante suivant les fluctuations de ses intérêts et n'a, en réalité, d'autre maître que le succès. Ses éléments hétérogènes sont livrés à des luttes intestines d'autant plus féroces qu'elles sont plus dissimulées. Partout et toujours la lutte s'établit entre le nombre et le privilège, l'un ne faisant que grandir et s'aigrir, l'autre s'affaiblissant et s'apeurant. Entretemps la ruine, consommée par l'énervement des énergies, l'impuissance des forces, gagne toutes les sources de production, précipite la débâcle, élève les colères au paroxysme et met en fuite les privilégiés déshonorés et ruinés à leur tour par la résorption des valeurs qu'ils ont dilapidées plutôt que gérées.

Les peuples, a-t-on dit, possèdent les gouvernements qu'ils méritent. Rien n'est moins vrai, les peuples étant foncièrement ignorants et leur ignorance étant soigneusement entretenue par la réaction comme par les préjugés. Les peuples sont victimes de leur confiance; leur tolérance s'explique par leur amélioration morale, comme se justifie l'abnégation d'une victime plus civilisée que ses persécuteurs. Aux nations encore barbares, l'application nécessaire de la loi de lynch et la discorde civile en permanence; aux nations civilisées, la ressource, trop précaire actuellement, de l'intervention judiciaire.

La politique n'appartient pas qu'à la fange, elle rencontre deça et delà des défenseurs de cœur et de mérite, souvent trop modestes et de goût trop relevé pour aborder le terrain militant. Mais à ceux-là aussi on est en droit de reprocher une adoration trop étroite de l'homme, qui est peu, et la méconnaissance de la nature, qui est tout. L'individualisme, l'autocratie, le conservatisme, le constitutionnalisme, le socialisme, le collectivisme, le communisme, l'anarchie pacifique, constituent autant d'écoles exclusives qui éparpillent l'opinion, groupent plus de sectaires par mécontentement que de convaincus, et multiplient l'indifférentisme. N'est-ce pas le résultat fatal de la suggestion des milieux restreints, enfermés, tristes, où la pensée s'étouffe sous le poids des commentaires du livre, de la résurrection infidèle d'un passé inconnu, où la simplicité

Hosted by Google

des principes se noie dans l'infinie énumération de détails occasionnels?

Dans la nature, le conservatisme est individuel parce qu'il émane de l'instinct de conservation vitale; il ne peut être collectif, car il contrarierait l'inviolable loi d'évolution. L'individualisme, qui accompagne souvent le conservatisme, existe chez tous ceux qui peuvent se suffire à eux-mêmes et dans les associations qui ne comportent pas la division du travail. L'autocratie ne s'observe que chez les familles isolées, polygames ou monogames; elle est surtout propre aux anthropomorphes et à l'homme. Le constitutionnalisme apparaît dans quelques groupes communautaires, mais à titre mixte : les fourmis, les termites et les abeilles composent des classes de soldats et d'ouvrières ayant chacune une organisation autonome; leur reine n'est qu'une esclave, tolérée et choyée tant que sa puissance productrice suffit à l'extension et au renouvellement de la population ; l'association est en fait républicaine, puisque la reine, morte ou tuée, c'est souvent à une larve d'ouvrière bien nourrie, au peuple donc, qu'on demande une nouvelle reproductrice ; les mâles, éléments parasites, sont chassés et détruits une fois la fécondation assurée. Les oiseaux, les crocodiliens, les batraciens, quelques rongeurs, les poissons, etc., forment des associations appartenant à l'anarchie pacifique. Les troupeaux à la pâture, les bandes qui émigrent, les sociétés de singes, présentent un régime collectiviste compliqué d'une monarchie familiale bornée à l'adoption d'un guide ou d'un veilleur. Au fond, le règne animal nous montre une organisation socialiste plus ou moins libre, selon les circonstances, mais nulle part ne s'observe l'arbitraire, l'oisiveté et la permanence des chefs. Ces divers modes d'association coexistent en parfaite harmonie, observation qui peut s'étendre aux sociétés humaines.

L'organisation sociale humaine a passé par les mêmes phases et offre des modalités gouvernementales sans importance sur les progrès sociaux. Le communisme des Péruviens et des Mexicains, collectiviste, socialiste et monarchique à la fois, était très autocratique, il combinait donc les extrêmes. En

Hosted by Google

réalité, ce sont les mœurs des populations qui exercent une influence prépondérante, influence funeste quand elles s'inspirent du passé plutôt que des nécessités présentes, mais qui deviendra réellement progressive et féconde lorsque le niveau intellectuel de la masse se montrera beaucoup plus élevé qu'il ne l'est. Le heurt des populations est, au fond, un heurt de civilisations, les classes répondant à des périodes diverses d'évolution.

La politique, honnêtement entendue, féconde en démonstrations exagérées, en indignations, en découragements, est certes une des formes du travail intellectuel qui excite le plus le système nerveux et les fonctions du cœur, avec usure prématurée pour aboutissement.

Pas plus que la politique, la *science* ne répond aux conditions de nature. L'homme a voulu monopoliser pour une fraction infime de la société les connaissances aisément accessibles à tous, et il y a réussi grâce à un système défensif composé, jadis, de théories préconçues, échafaudées dans une langue morte, aujourd'hui, de théories plus rationnelles, mais énoncées dans un langage à part, de systèmes qui s'appuient sur des recherches pratiques souvent suggérées par des systèmes. Le savant, le plus souvent un particulariste chercheur, abonde dans la méticulosité des détails d'intérêts très variés, creuse son sujet dans une direction déterminée, voulue, ajoute à ce qu'il voit ce que sa logique voit suivre.

Dans l'enseignement, il aura un rôle prépondérant et créera une école — qui ne durera pas une génération, selon la loi fatale — absolue et susceptible comme toutes les écoles, écoles que la lutte fait vivre, qui soulèvent des oppositions systématiques et alimentent une animosité plus ou moins profonde entre tous ceux qui cherchent la vérité en torturant la nature dans l'obscurité d'un laboratoire.

En pleine nature la science reste simple, aimable, séduisante; d'un coup d'œil elle fait comprendre, à qui sait l'interroger, ce que nous avons peine à saisir dans la contention des auditoires ou la prolixité des textes; elle ne décèle ni système ni école, mais une constante unité dans la variété des appa-

Hosted by Google

rences, une constante simplicité dans la combinaison des phénomènes, un ordre admirable dans l'harmonie universelle sans intervention d'un classement toujours erroné. L'homme a pu séparer les sciences pour la facilité de ses investigations, mais la nature ne reconnaît qu'une science universelle sans division possible: la vie (1). La matière minérale a une vie propre; la vie organique n'est que de la matière minérale soumise plus intensivement aux influences des astres; la maladie accuse une évolution en défaut, le traitement curatif s'appuie sur le retour des influences primordiales.

Certes, la science ne peut éviter l'isolement des phénomènes

(1) *Le mouvement, c'est la vie!* nous paraît autre chose qu'un adage vulgaire. Ce pourrait être un axiome qui engloberait le *monde* minéral dans l'expression de sa vérité. Remarquons, en passant, combien ce mot *monde*, appliqué à la matière brute, paraît irrationnel, mais choisi d'instinct il pourrait bien traduire une réalité. Les philosophes qui raisonnent les mystères des combinaisons chimiques sont bien près de les assimiler aux phénomènes de la vie. En ce cas, le roc brut présenterait la phase temporaire et transitoire de la mort, du moins dans ses parties les plus cohérentes. Mais sous l'influence de l'énergie solaire lumière, chaleur et froid, électricité), des agents extérieurs (eau aux trois états, oxygène, acide carbonique, nitrates, sulfures, chlorures, etc.), et de la vie (qui réagit sans cesse sur les vies avoisinantes), les faces accessibles du roc se désagrégent et font entrer leurs éléments dans les combinaisons confuses en apparence, définies en réalité, des stabilité et instabilité successives de l'affinité chimique. Ce peut-être là l'ébauche de la vie, la phase minérale de son évolution, moins complexe que la phase minérale organique; comme toute vie, elle se limite à une masse de matière déterminée, toujours faible. Cette phase se poursuit sous un autre aspect et donne naissance, dans des milieux propices, à un monde non encore déterminé, bien que qualifié *bactéries*, *protistes*, etc., et que le vocable générique *microbe* pourrait suffire à caractériser. Les bactéries sont des agents de décomposition, ils tentent donc à la minéralisation des milieux (morts, malades et affaiblis) qu'ils envahissent.

L'évolution de la vie se précipite et suit dès lors les stades successifs: végétarienne inférieure (cryptogamique), végétarienne supérieure (phanérogamique), animale inférieure (infusoires, zoophytes, etc), animale moyenne (sang froid), animale supérieure (sang chaud), avec pleine floraison dans la race humaine, laquelle a sans cesse perfectionné l'essence même de la vie (la condensation de l'énergie dans les manifestations psychiques du cerveau) et qui peut comprendre la phase animale, la phase sociale ou matérielle et la phase intellectuelle.

Cette évolution s'est lentement poursuivie dès la naissance des planètes, toutes ces phases se manifestent simultanément dans la pleine vitalité de la période actuelle; mais dès que la terre cessera d'être habitable pour l'homme, les stades regresseront, chaque stade supérieur disparaissant dans le temps.

Hosted by Google

au sein du laboratoire pour apprécier l'importance de chacun, mais il y a loin de cette détermination passagère au mode exclusif d'acquisition des faits que l'homme lui reconnaît. On ne peut mieux établir l'erreur d'une semblable méthode qu'en constatant combien la science de cabinet est particulariste et étroite, qu'elle enfante maintes fois des idées réactionnaires, alors que la nature ne procure que la science libre, universelle, généreuse et fraternelle pour tous les êtres ; la première fait de l'homme un faux dieu et engendre une religion, la seconde laisse l'homme à sa vraie place, dans l'universalité des choses.

La *philosophie* humaine ou l'évolution des erreurs d'idéals trouve sa justification dans les mêmes étroitesses de vues. La philosophie de la nature n'est que poésie, et non une doctrine qui écrase les destinées humaines, poésie large, subtile, faite d'apparences pour les sens bornés de l'homme, apparences qui ne s'offrent même plus aux sens plus bornés de l'animal. Le sommeil et la mort ont créé l'idée de l'âme ; l'âme errante des primitifs et l'âme errante ou fixée des spirites représentent le même degré dans l'évolution de l'erreur ; la télépathie devait en naître pour ces derniers interprètes. Le spiritualisme, degré supérieur parce qu'il immatérialise davantage l'âme, devait enfanter la vie spirituelle au delà de la mort, avec d'enfantines conceptions tout entières dérivant d'une anthropolâtrie inconsciente : l'homme est un être exceptionnel, la nature a été *créée* pour lui, les méchants (ceux qui sortent de l'exclusivisme mental admis) seront punis, les bons (fidèles serviteurs des coutumes), les saints (fanatiques de la foi) seront récompensés, d'où l'enfer et le paradis. Les croyances, presque d'accord avec la nature, faisaient de cet enfer une vie de souffrances, comme est toute vie humaine mal réglée par les législations et les mœurs ; et du paradis une vie de félicité — mal définie en dehors de la cessation des souffrances et de l'abolition de la mort — comme pourront l'être pour les vies à venir leur apparition dans des civilisations sans cesse en progrès. La métempsycose n'est que l'image déformée des transformations réelles de la matière. Le panthéisme, c'est la religion de la nature avec l'étroitesse de conception de l'ignorance scienti-

Hosted by Google

fique; la théologie devient une viciation secondaire du panthéisme dérivant d'abord de l'astrolâtrie, ensuite de l'humanisation des astres, tous deux produits de fermentation de l'anthropolâtrie. La nature fait place à toutes les théories, mais en redressant leurs interprétations, alors que le savoir livresque traditionnel aboutit au sectarisme et à la folie.

Or, c'est à ces trois catégories du travail intellectuel : la politique, la science et la philosophie, qu'ont été confiés les intérêts de l'enseignement. Cela suffit pour comprendre l'échafaudage d'aberrations qui composent l'expansion des connaissances humaines :

On prétend initier la jeunesse à la science de la nature sans jamais rien lui en faire voir, sinon la mort en d'informes échantillons, à l'abri du soleil qui ouvre l'esprit et de l'air pur qui vivifie;

L'anthropolâtrie l'emporte par ses méthodes d'analyses et de synthèses;

On prétend préparer un esprit ouvert en lui enseignant l'abstrait au lieu du concret;

On prétend en faire un être utile à la société en remplaçant l'allure professionnelle des études, par des généralités d'une philosophie fermée;

On croit préparer son avenir en l'obligeant à ne considérer que les siècles passés, vus à travers la partialité des historiens;

On veut infuser en quelques mois l'expérience acquise par des vies entières, donner la science faite sans apprendre le travail préparatoire de l'élaboration; on dégoûte les esprits des études ultérieures; on communique aux zélés l'artificialité des moyens d'investigation;

On prend l'enfant en pleine croissance, on déforme son corps par la contention des attitudes, on affaiblit ses sens en limitant leur portée d'action, on lui détruit le cerveau par un abominable surmenage, et on répond à l'harmonie du fonctionnement organique par une dénutrition générale qu'accompagne une surexcitation des régions localisant la mémoire. N'était la résistance de la jeunesse, la mort pourrait faucher à l'aise dans les rangs de nos écoles. Mais il n'en reste pas moins

Hosted by Google

des organismes dont on a enrayé le développement normal par une maturité précoce, au détriment de la longévité humaine absolue — théoriquement quintuple du temps de complet épanouissement — au détriment de l'intégrité organique, au détriment des futurs descendants de cette génération.

On a perturbé les facultés cérébrales au grand dam de l'émancipation de l'humanité, du paradis sur terre, le seul sur lequel l'homme puisse compter et qui dépend uniquement de ses œuvres.

On a aggravé les causes de dissentiments qui déchirent les sociétés, au point qu'il est patent que l'instruction ainsi comprise doit empirer les misère sociales et amener la vaine, mais perpétuelle appréhension d'épouvantables cataclysmes.

Mais c'est à l'instruction aussi qu'il appartient de réparer le mal, à la condition qu'elle soit conduite par une science s'inspirant de la nature, et que la politique et la philosophie dogmatique soient résolûment écartées de son entourage.

L'art lui-même, si indépendant qu'il paraisse, souffre de l'artificialité de nos mœurs. Ce n'est pas au sein de populations ignares et de cités malsaines, entouré de conventions qui ne reposent que sur des habitudes, qu'il peut puiser l'inspiration voulue. Encore convient-il de savoir ce que doit être cette inspiration! Les réformistes par tempérament ou par intérêt se groupent, sans plan déterminé, en associations d'expectative. Le milieu prête aux étroitesses de conceptions, pousse aux écoles, et les apôtres finissent par se diviser en clans hostiles opposant les génies supérieurs aux *philistins*. Il suffit de ces mépris réciproques pour se convaincre que l'art est absent partout; on constatera aussi que le mot vole sans cesse dans l'air, là où la chose n'est plus.

La nature communique son ampleur et son impersonnalité aux vrais artistes qui la consultent. Elle n'est, en peinture, ni froidement académique, ni luministe, ni pointilliste, ni symbolique; elle est un peu de tout cela ensemble sans les outrances de la traduction humaine: elle n'est académique, et sans raideur, que pour les choses mortes; le bleu violeté l'inonde parfois, mais avec infiniment plus de discrétion que ne le veulent

Hosted by Google

les luministes ; sous un soleil ardent l'atmosphère qui couvre un sol nu *semble* se pointilliser ; le symbolisme de la nature, qui n'a rien d'abracadabrant, s'adresse à l'esprit et reste intraduisible au pinceau.

Mais la nature se voit au travers de nos sens et c'est à travers ses sens que l'artiste doit la voir, avec son entendement personnel non frelaté par les dogmes, il doit s'en imprégner sans parti pris, sans efforts discordants, pour l'interpréter. Le poète la traduira par la pensée, comme le peintre la traduit par le trait et la couleur ; il honnira l'amalgame des mots et l'acrobatisme des phrases pour respecter l'inséparable harmonie du fond et de la forme ; il verra la nature riante et consolante, malgré ses heures de rudesse, et non macabre et suicidante comme le lui montre une imagination gravement malade. Le musicien la trouvera simple et toujours harmonieuse, avec la méconnaissance des fonds ténébreux du classicisme ; la nature lui inspirera des accords berceurs et charmeurs, sans l'irritabilité nerveuse que son art surmené lui vaut dans les milieux artificiels.

Les multiples aspects du travail intellectuel subissent donc le contre-coup des conditions sociales L'urbain, par ses logements, ses villes, ses usines, son alimentation, ses abus matériels de toutes natures, a profondément troublé son organisme végétatif et mal disposé l'organisme de relation ; le milieu social achève ce dernier et permet enfin de comprendre l'extraordinaire lenteur des progrès moraux. La maladie, la souffrance et la mort sévissent à souhait (1) dans la décadence des générations, et leurs ravages seraient plus effrayants si les populations ne se reformaient sans cesse par l'immigration (2).

Non, la nature n'est pas une marâtre, elle l'est si peu que dans ces milieux meurtriers, elle accorde à l'individu une inconcevable force de résistance. L'homme subit mille épreuves, il contrarie la nature depuis sa naissance, et malgré tout il vit, mal et d'une vie alanguie qui s'épuise chaque jour, mais qui doit à la jeunesse, au renouvellement des organes

(1) Puisque les causes en sont volontaires.

(2) Universalité du mouvement, *Revue de Belgique*, Août-septembre 1894.

Hosted by Google

mous — si susceptibles — une plus lente évolution de la maladie, et seulement son développement, mais alors incurable, dans la phase assez longue de la maturité.

Le mal existe plus ou moins profond, qu'il soit deviné ou qu'il reste inaperçu sous des dehors trompeurs, et de l'organe atteint il se réfléchit sur les facultés intellectuelles, entachant toutes les œuvres humaines, empoisonnant la vie sociale, comme elle empoisonne la vie publique et la vie privée. La société est régie par des malades, dans tous ses rouages, par des malades qui jouissent d'un pouvoir, absolu ou relatif, incompatible avec la maladie, dont les jugements seront plus ou moins faux, plus ou moins partiaux, plus ou moins contraires aux intérêts de la société. N'est-ce pas contre leurs caprices, ignorés d'eux-mêmes, qu'il a fallu élever des réglementations cherchant à sauvegarder tous les intérêts, barrières souvent défectueuses comme tout ce qui comprime la pensée libre, mais nécessaires dans les milieux sociaux où l'irritabilité des fonctions vitales est sans cesse exitée et se détend sur le prochain?

Et l'urbain ne compromet son existence que pour une vie morale factice. En dehors du travail qui concentre notre attention et nous procure de vraies joies, des affections de famille ou d'amitié que nous n'apprécions pas assez, les relations sociales que l'on recherche tant ne laissent souvent que des traces d'amertume. Si confraternelle que soit une réunion — et celles-là sont rarissimes — les conventions de ton, de pensées, de manières, l'emportent sur les sentiments du cœur; il semble que chacun cherche plus à s'étourdir qu'à fraterniser, absolument comme derrière un corbillard la parole s'égare volontairement sur mille choses, alors que la pensée se concentre sur le tangible rappel d'une loi inexorable que l'on a devant soi. Des réunions sociales rien ne reste, sinon les atteintes d'amour-propre, les flatteries, la vanité des choses, d'où naissent le pessimisme et le scepticisme plus ou moins déguisés. Livres, journaux, conversations, événements journaliers, tout rappelle la maladie, la souffrance, la désespérance, la mort, que l'étourdi laisse passer sans les voir, mais qui aigrissent le penseur imbu de

Hosted by Google

l'importance humaine, endeuillent ses espérances, le font blasphémer contre la nature, et qui donnent aux religions consolatrices, aux heures critiques, un prestige sans égal. D'un pôle à l'autre, à tous les degrés de civilisation, le grand souci de l'existence se traduit par une inquiétude, restée sincère quoique banale « Comment vous portez-vous? » et un souhait identique « Portez-vous bien! » qui expriment un certain altruisme, bien qu'inspiré par l'intérêt personnel que l'on veut y trouver, le bien de l'un éloignant le mal pour l'autre.

Plus isolé dans la nature, l'homme cesse d'avoir sous les yeux les navrances des grandes populations; sa personnalité, qui emplissait toute l'activité sociale, se réduit à rien dans l'immensité qui l'entoure; les manifestations de la vie y sont calmes, attirantes, charmeresses; la douleur perd de sa fréquence, de son acuité et reste un avertissement bénin; la mort y est moins apparente, plus douce, sans trop de hideur, et la loi inexorable se philosophie en une loi d'évolution autrement consolatrice dans sa vérité que les mensonges des religions acceptés par une foi que la peur rend complaisante. Bienfait suprême, la nature abandonne ses biens à qui veut s'intéresser à elle, elle enlève les soucis de la vie matérielle, elle divinise le travail et, déchéant l'argent de sa grandeur factice, elle détruit son pouvoir fascinateur et les maux qu'il engendre.

La vie sociale équivaut à un suicide lent et inconscient. Les lois de la nature, mieux observées, nous valent la santé et la gaîté, non relatives mais réelles, et avec elles les qualités morales qui en découlent spontanément, une bienveillance naturelle, altruiste et sans calcul, qui, dans le domaine physique, nous rend sociable, tolérant, secourable, et dans le domaine intellectuel, nous vaut la plus grande largeur de vues, qui se concrète dans l'idée de justice. Cette bienveillance n'est en rien comparable, par son élevation, à la bienveillance égoïste, apeurée, de ceux qui se sentent menacés dans leur existence. Elles nous valent encore ce précieux don de savoir jouir du présent, qui est la vie, alors que le citadin vit surtout d'espérances, et partant ne demande qu'à vieillir, cela jusqu'au jour où il s'aperçoit avec terreur qu'il ne lui reste plus guère le

Hosted by Google

temps de jouir, et que la fièvre de son existence ne lui a jamais appris à savoir jouir. Il ne peut être autrement, la vie sociale, foncièrement matérielle, ne recherche que les éphémères jouissances des sens, alors que la vie réelle réside dans la prépondérance des sentiments intellectuels ; ce n'est même que par là qu'elle se distingue de la vie animale.

La natalité. — La nature ne marque aucune préférence pour l'homme, ses lois ne souffrent pas d'exceptions. Ces lois sont harmoniques quand rien ne contrarie leur évolution, ce qui se présente lorsqu'une équitable pondération s'établit entre la répartition de la masse jugée inerte et de la masse vivante, entre la masse vivante végétale et la masse vivante animale, entre les masses animales de milieux différents, entre les masses animales d'un même milieu ayant des mœurs différentes. Que l'un ou l'autre de ces chaînons harmoniques vienne à faiblir ou à dominer, et l'évolution des phénomènes se poursuit dans un autre sens, entraînant un trouble profond dans les conditions vitales établies.

L'homme matériel est un animal destructeur par excellence ; la prédominance grandissante de son espèce a rompu l'équilibre initial au point de perturber les climatures et d'entraîner la disparition complète d'espèces animales et végétales qui, sans lui, eussent poursuivi leur évolution. La nature réagit en compromettant la vie matérielle de l'homme, dans ses moyens d'existence comme dans l'intégrité de son organisme : le climat influence les cultures ; la disparition des animaux plus ou moins volumineux favorise la multiplication des petites espèces qui leur servaient de proie, lesquelles évoluent en progressant, sont plus nuisibles et plus difficiles à réduire, de petites espèces qui attaquent les cultures et propagent les maladies ; l'extension des cultures aide à l'évolution des carnivores en herbivores ; la terre maltraitée s'épuise, etc., le climat devient plus aggressif alors que l'organisme devient plus sensible.

L'homme intellectuel est protecteur, parce qu'il est conscient, prévoyant, bienfaisant, poète et philosophe. Il pourrait réparer les épouvantables ravages occasionnés par les générations antérieures, si, malheureusement, dans cette civilisation

Hosted by Google

dont nous sommes si fiers, il ne représentait qu'une infime minorité, parfois honorée, mais toujours impuissante.

C'est déjà reconnaître à l'homme une importance considérable dans l'ensemble des espèces, en estimant à la production moyenne d'un hectare (1) la somme annuelle de ses besoins matériels. Mais à côté de cet hectare distrait pour les besoins d'un seul être, il convient d'en laisser au moins trois pour la production spontanée de la nature, l'abri et la vie des autres êtres, dont l'homme, au surplus, pourra retirer des avantages directs ou indirects (2).

Les 4 hectares multipliés par la population humaine supposée du globe, soit 1,500,000,000, représentent 6 milliards d'hectares. La surface terrestre émergée comporte 12 milliards 900,000,000 d'hectares, sur lesquels on peut, arbitrairement il est vrai, retrancher 6,900,000,000 peu ou point aptes à la végétation faute de sol arable.

Il n'est donc point souhaitable que la population humaine,

(1) Pain, 10 ares; pommes de terre, 5 ares; produits animaux 50 ares ; textiles, approvisionnement d'hiver pour le bétail, 35 ares; estimations plutôt insuffisantes qui supposent le libre échange pour combler les vides dus aux manques de récoltes.

(2) L'homme ne s'est jamais rendu compte que, toute infime qu'il fût, sa puissance de destruction pouvait précipiter la fin de toutes les formes de la vie et hâter la mort de notre planète. Lorsque l'écorce terrestre aura achevé l'absorption des eaux qu'elle supporte, de l'atmosphère qui l'entoure, et qu'elle aura perdu par rayonnement la quantité de calorique nécessaire à la vie, notre planète commencera une agonie lente. Or, par le déboisement (et l'exploitation minière) l'homme favorise les pertes définitives des eaux dans le sol et l'activité du rayonnement dans l'espace du calorique terrestre. La végétation entretient avec l'atmosphère des échanges qui contribuent au maintien de ses constituants, elle rejette dans la circulation les eaux que les météores ont puisé partout, et que ses feuilles arrêtent dans l'air comme ses racines les arrêtent dans leur trajet souterrain; enfin la couverture qu'on lui doit modère l'action solaire, en emmagasinant une grande part de son énergie et conjure en partie le refroidissement du globe par rayonnement. L'homme est à même d'entretenir la jeunesse de la terre — sa maturité croient les géologues — et sa fécondité, par la sylviculture, l'agriculture, les irrigations, les puits artésiens; d'y prolonger la vie et la conservation de sa race, mais il est temps qu'il combatte cet instinct de destruction qui a guidé ses actes pendant les 5,000 ans de période historique. La carte terrestre montre de vastes zones nues, stériles, qui accusent des symptômes de souffrance, de vieillesse anticipée, auxquels il importe de porter remède sans plus tarder.

Hosted by Google

déjà bien grande pour la planète, augmente encore. La disparition des races inférieures — due à la *civilisation* — ne laissera qu'un vide peu sensible et trop largement comblé par les excédents des grands centres. Et ces centres, où la vie est plus menacée que partout ailleurs, sont aussi ceux où on lutte avec le plus de succès en faveur de la vie, d'où une augmentation croissante de la longévite moyenne ; la diminution des catastrophes maritimes, minières, industrielles ; la prolongation des vies menacées des malades et des vieillards, la lutte heureuse contre les épidémies, l'excédent des naissances sur les décès et la suppression des guerres, aussi stupides que horribles. Mais ces progrès humains se retourneront contre l'humanité elle-même si l'homme ne modère ses passions génésiques, d'ordre animal, pour limiter la conservation de l'espèce au bien-être de la famille, à l'équilibre social, à l'harmonie universelle. Ce progrès appartient à l'homme intellectuel et pourra être résolu sans privations par suite du dérivatif que les fonctions physiologiques entretiennent entre les facultés cérébrales et les besoins génitifs.

Déjà ne voyons-nous pas le monde souffrir cruellement de l'intensité actuelle de sa population, mal répartie, fuyant la salubrité des campagnes pour s'écraser dans des agglomérations malsaines où la vie est une souffrance morale et physique qui laissent des traces héréditaires et s'aggravent chez les générations qui suivent. La crise économique est une crise de population mal équilibrée, où la production se neutralise en se disproportionnant à la consommation, où la consommation ne manque que par misère, où à côté de ceux qui meurent par excès de consommation, il y a une foule qui meurt de dénutrition.

Les progrès de grandes agglomérations nous leurrent souvent par leurs apparences, nous oublions trop souvent qu'ils constituent des remèdes nouveaux à des misères nouvelles. Une population de 400,000 habitants aura moins de besoins, donc moins de misères, réparties en vingt cités de 20,000 habitants ; le progrès, réel cette fois, s'accentuera avec une répartition nouvelle en vingt villages de 1,000 habitants, et l'idéal sera

Hosted by Google

obtenu en espaçant cette population sur deux cent cinquante domaines gouvernés librement (1) par une famille de quatre têtes. L'instinct de sociabilité pourra en subir quelque atteinte, car il ne prend naissance que pour les nécessités d'une défense commune; mais il est limité en fait et s'affaiblit considérablement avec l'accroissement des grandes populations, lesquelles, spontanément, se fractionnent en subdivisions d'intérêts — donc de sympathies — distincts. La gestion des centres populeux devient moins familiale, moins équitable; la contribution collective sera plutôt à satisfaire les besoins plus artificiels des privilégiés (transports, éclairage, téléphone, théâtres et plaisirs publics, monuments publics, esthétique des villes, etc.), et ne bénéficie aux classes pauvres, pour une maigre part, que sous forme de bienfaisance plutôt que sous celle de travail. Sous l'effort du *progrès*, les dépenses s'accroissent plus rapidement que les recettes, et les dettes surviennent, grandissant sans cesse, menaçant les générations futures de crises nouvelles.

Les grandes populations ne sont donc pas favorables à la vie matérielle, sauf en ce qui concerne la dissipation des fortunes et de la santé par le luxe et les plaisirs, progrès très contestables. Elles ne sont pas plus favorables aux intérêts intellectuels, car tout le mouvement qu'elle crée à cet égard est beaucoup plus bruyant qu'intéressant et progressif. Les sciences médicales semblent faire exception, mais leur supériorité de moyens provient de ce que les grandes populations multiplient la souffrance et créent des maladies nouvelles, *avantages* (?) que n'ont pas les centres plus limités, ce qui leur permet de ne pas sentir la privation des sommités médicales.

Ce sont là les conditions de milieu social de l'homme matériel, mais l'homme intellectuel se trouvera mieux des milieux qui se rapprochent de la nature, il pourra y étudier les phénomènes d'un organisme normal, sans la désorientation que procure la vie fiévreuse, exacerbée, qui ruine tout à la fois le physique et le moral. Rien, absolument rien, ne lui interdira

(1) Au point de vue de la production.

Hosted by Google

de mettre en application pour le service commun les progrès scientifiques adéquats aux conditions d'existence.

La civilisation matérielle renforce les causes naturelles de mortalité et en ajoute d'artificielles. La civilisation intellectuelle, s'inspirant mieux des phénomènes naturels, agit en sens inverse et favorise la longévité humaine. Le problème de la natalité aura donc pour elle un intérêt primordial, car il lui permettra, en limitant la marche progressive des populations, en cherchant à la rendre stationnaire, le maintien de tous les progrès qu'on lui devra : la vie heureuse, longue et sans souffrance, impossible sans le retour à l'harmonie universelle, à rétablir par le juste équilibre des générations animales et végétales qui toutes s'entr'aident et ont un égal droit à la vie libre.

La nature suscite l'enthousiasme de l'intellectuel, mais sa beauté agreste n'existe plus guère que dans quelques recoins ; partout ailleurs l'homme l'a mutilée et détruite, et il se conçoit qu'en présence de ces ravages, rien ne l'émeuve et qu'il préfère les excitations morbides de sa vie matérielle. Mais il n'a pas frappé que sa perfectibilité, son sens de l'esthétique, sa moralité, il a atteint ses œuvres matérielles elles-mêmes et compromis sa vie animale : les champs couverts de cultures uniformément herbacées ne sont pas seulement laids et tristes, ils sont menacés dans leur vie propre et dans leur descendance par le danger inhérent à toutes les populations qui, par leur nombre, se montrent réfractaires à la loi de l'équilibre universel dans la pluralité des espèces. A côté de l'herbe — plutôt en associations que monophytes — il faut que l'arbrisseau, l'arbuste et l'arbre aient le droit de se développer librement, isolément ou en sociétés polyphytes selon leurs convenances, exploités par l'homme s'il le faut, mieux vivant en pleine liberté, donnant au sol une couverture qui modifie les réactions du soleil sur le climat, accordant aux autres vies plus modestes, mais non moins admirables, une légitime protection payées en destruction de vies parasitaires. L'agriculture bien entendue commande donc un certain retour aux primitives conditions de nature (1).

(1) Ces aspirations trouveraient leur formule pratique dans la combinaison

Hosted by Google

Partout, pour tous les êtres, de la bactérie à l'homme, la même loi simpliste s'impose. L'homme matériel, ignare et borné, la considérera erronément comme un retour à la vie sauvage ; mais pour l'homme intellectuel la vie humaine n'a jamais cessé d'être sauvage: elle a évolué en sauvagerie, passant du massacre bestial à l'inanition des hautes civilisations, du cannibalisme animal au cannibalisme moral; aux bêtes féroces elle a substitué les nations guerrières; elle a remplacé les dangers de la chasse, à victimes isolées, par les écarts de nos mondes mécaniques qui déciment les individus isolés et des populations entières de travailleurs ; elle a remplacé le cerveau fruste du primitif par le cerveau lassé, surmené, d'où éclosent de plus en plus abondamment le pessimisme, la névrose, le suicide et le crime ; elle a condamné l'autoritarisme des premiers chefs au profit d'un despotisme réglementatif sans que la force ait perdu sa suprématie sur le droit.

Connaître la nature, c'est acquérir la science; appliquer la science au profit de l'homme en protégeant toutes les existences dépendantes, ce n'est pas retourner à l'état sauvage, mais bien satisfaire dans la mesure humainement possible à nos conceptions sur la vie divine, l'idéal paradisiaque, qui se résume pour le philosophe en la vie sans douleur pour le physique, consciente pour le moral.

L'homme n'atteindra jamais cet idéal, mais ses misères grandissantes l'obligeront à s'en rapprocher sans cesse. Sa première œuvre morale devrait être d'en propager les principes parmi les jeunes générations et l'utilité pratique parmi tous ceux qui ont le pouvoir d'enrayer nos instincts de destruction.

LÉON DUMAS.

rationnelle des cultures alimentaires, industrielles, fruitières et forestières, complétées par un régime pastoral plus ou moins intensif, en harmonie avec les besoins de la consommation locale ou nationale. La limitation des besoins couperait court aux spéculations insatiables qui créent des stocks d'un côté et la famine de l'autre, qui excitent les peuples par de néfastes guerres de tarifs, qui ruinent l'homme et la nature. La limitation serait facile à réaliser en accordant à l'exploitation du bétail l'importance qu'elle mérite ; nul n'ignore que les pays d'élevage ne connaissent qu'exceptionnellement les crises qui atteignent si douloureusement les cultures alimentaires et industrielles spéculatives.

Hosted by Google

LES BOURGMESTRES DE BRUXELLES (1)

JULES ANSPACH

Le 4 février 1875 fut célébré le mariage de la princesse Louise-Marie-Amélie de Belgique avec le prince Ferdinand-Philippe-Marie-Auguste-Raphaël duc de Saxe.

Anspach adressa, lors de la cérémonie du mariage, la charmante allocution suivante :

« Madame, Monseigneur,

« L'acte solennel qui vient de s'accomplir au nom de la loi a par lui-même toute sa grandeur; aucune pompe extérieure n'en distrait l'âme et la simplicité de la cérémonie contribue à augmenter encore l'émotion qu'elle fait naître.

« On songe au caractère indissoluble et saint des engagements consacrés, on voudrait pénétrer les secrets de l'avenir en même temps que l'on se rattache aux souvenirs du passé, et tant de sentiments divers assaillent à la fois les cœurs que les larmes se glissent aisément entre les sourires. En de pareils moments, il semble que l'on s'aime davantage et les souhaits de ceux qu'unissent les mêmes liens de parenté éclatent avec plus d'ardeur.

« Ces pensées m'autorisent à parler aujourd'hui à Vos Altesses Royales au nom de la grande famille belge et à

(1) Suite, voir le numéro de la *Revue de Belgique* du 15 juin 1896.

Hosted by Google

vous offrir, Madame, comme au Prince auquel votre sort est uni, les félicitations et les vœux d'une population libre et fière dont le dévouement réfléchi et le respectueux attachement pour la dynastie nationale traversent sans s'altérer les événements et le temps.

« Si la sincérité et l'unanimité des sentiments qui s'élèvent de toutes parts autour de la princesse Louise peuvent lui porter bonheur, rien ne saurait manquer à son avenir ; mais ce qui est certain, c'est que l'affection de tous la suivra dans sa patrie nouvelle et que la Belgique ne considérera jamais comme une étrangère la Princesse qu'elle a vu grandir sous l'égide de la plus aimée, de la plus respectée des mères et du plus justement populaire des rois. »

La ville de Bruxelles conclut en 1875, avec l'État belge, une convention par laquelle la ville substituerait, avant le 1er janvier 1879, au champ des manœuvres, situé à l'extrémité de la rue de la Loi, un nouveau champ de 45 hectares 46 ares 56 centiares, entre la chaussée de Wavre et le chemin de fer du Luxembourg. L'État devait construire de nouvelles casernes sur une partie des terrains en question, et la ville, à l'expiration du délai du 1er janvier 1877, devait rester maîtresse du champ de manœuvres de la rue de la Loi. Toutefois il était stipulé que si le gouvernement le demandait, il serait réservé, vers le centre du champ, un terrain de 6 hectares, destiné à la construction d'un monument et à la création d'un parc.

Rappelons qu'au cours de cette année, l'on adopta le système de l'exploitation en régie de l'usine à gaz.

Anspach, à cette même époque, alla représenter la ville de Bruxelles au banquet du lord-maire à Londres. La façon brillante dont il s'acquitta de cette mission lui valut les félicitations et les remerciements du conseil communal.

Hosted by Google

Anspach était, du reste, merveilleusement doué de l'esprit d'à-propos. Un rien suffisait pour lui fournir une entrée en matière dans les sujets les plus sérieux. C'est ainsi qu'à l'époque des travaux de la Senne, il lui arriva d'être l'objet d'attaques odieuses. Sur les murs, on pouvait lire des affiches l'accusant de toutes sortes d'abominations. En ce moment, il eut précisément l'occasion d'assister à un banquet à la Grande-Harmonie. Il en profita pour faire justice des attaques dont il était l'objet, et le début de son discours fut très curieux. Il s'exprima à peu près en ces termes : « Vous pouvez lire partout en ce moment, messieurs, s'écria-t-il, des affiches annonçant que le meilleur chocolat est le chocolat Perron. Eh bien, vous en avez lu d'autres qui doivent vous faire penser que le plus mauvais des bourgmestres est le bourgmestre de Bruxelles. Voyons donc ce qu'il faut croire de toutes ces insinuations. » Et le voilà entrant en plein dans son sujet et réduisant à néant les accusations auxquelles il était en butte. Il obtint un immense succès.

Dans une autre circonstance, il fut couvert d'applaudissements à l'occasion d'un discours... qu'il n'avait pas prononcé.

C'était lors du banquet libéral monstre qui eut lieu au Palais du Midi. La foule y était énorme et le tapage assourdissant. Anspach se leva et, au milieu de ce bruit, il fit mine de prendre la parole. Il avait parfaitement l'air de parler. Les mouvements de la bouche se produisaient, mais il n'émettait aucun son. Cela n'empêche que toutes les fois qu'il accentuait d'un geste énergique la phrase qu'il était censé émettre, éclatait un tonnerre d'applaudissements. L'apparence seule suffisait à allumer l'enthousiasme de la foule.

Parmi les discours les plus remarquables de Jules Anspach, il faut citer celui qu'il prononça au banquet qui lui fut offert, au mois de janvier 1874, à la Bourse, par

Hosted by Google

l'élite de la société bruxelloise, sous la présidence de M. Fortamps.

Voici en quels termes il s'exprima :

« Messieurs,

« Il n'est pas de récompense plus enviable pour un administrateur que celle que vous me donnez aujourd'hui. Je ressens vivement l'honneur qui m'est fait par tant d'hommes des plus distingués de toutes les sphères de l'activité bruxelloise, réunis dans une commune pensée de bienveillance pour celui qui vous parle.

« J'aime mieux ne pas faire de fausse modestie et vous dire franchement combien je suis fier du témoignage que je reçois. Si je sens en mon âme un certain mouvement d'orgueil, vous me le pardonnerez parce que vous en êtes la cause et que, par conséquent, vous en êtes les complices.

« Si je résiste autant que je le puis au sentiment que je vous exprime, il en est un autre auquel je m'abandonne sans réserve. Pour moi, messieurs, dans toutes les conditions de la vie, l'homme le plus heureux est celui qui est le plus aimé. C'est parce que je sens vos cœurs vibrer à l'unisson du mien, c'est parce qu'il y a entre nous des promesses tacites de relations constantes et affectueuses, c'est parce que, enfin, je me trouve ce soir au milieu d'un aussi grand nombre d'amis que notre réunion constitue pour moi un véritable bonheur.

« L'honorable M. Fortamps, dans d'excellentes et sympathiques paroles, auxquelles sa haute position ajoute un nouveau relief, a bien voulu rappeler la réussite de la grande entreprise dont l'inauguration de la Bourse est en quelque sorte la fin et le couronnement, je lui en suis profondément reconnaissant; mais, en même, temps je ne saurais m'empêcher de dire que j'ai joui de la fortune dont parle le poète ancien : celle qui seconde les entreprises hardies.

Hosted by Google

« J'ai eu cette fortune de trouver autour de moi, dans le sein du conseil communal, des hommes éminents de l'esprit desquels je me suis pénétré, qui ont étudié avec moi l'œuvre à accomplir, qui m'ont soutenu et encouragé, et qui, après la décision prise, m'ont énergiquement défendu, tandis que je rencontrais encore l'appui de la science des ingénieurs les plus éminents du pays.

« Lorsque l'assainissement de la Senne ne se traduisait pour la population que par l'augmentation des impôts et par les inconvénients nombreux des travaux en cours d'exécution, lorsque au trouble matériel des fouilles et des démolitions venait se joindre le trouble moral des actes de la société concessionnaire, j'ai eu cette fortune de voir que la confiance publique ne s'était point retirée de moi, non, la confiance publique ne s'était point retirée du conseil communal, et les électeurs de Bruxelles, sans s'émouvoir d'attaques bien vives et de plus d'une nature, exprimaient alors leur volonté persévérante et rendaient justice à l'administration.

« De sorte que, tout en s'adressant à moi, la manifestation de ce jour va plus haut et plus loin : elle est la fête du conseil communal de 1866. Dirais-je plus encore? Il semble que la population de Bruxelles, dont vous êtes une si importante représentation, se donne aujourd'hui une fête à elle-même, parce que c'est elle qui par sa patience, son intelligence et son esprit de suite nous a permis d'atteindre le but que nous touchons.

« Oui, j'oserai dire avec l'honorable ami qui préside ce banquet : l'œuvre accomplie est favorable aux intérêts bruxellois; elle l'est non seulement par elle-même, mais encore par l'enseignement qu'elle a donné pour mener à bien les transformations que notre belle capitale attend encore. Votre appui et votre confiance, messieurs, surexcitent notre courage et je puis vous promettre, au nom de l'administration communale, que nous ferons de Bruxelles

Hosted by Google

le joyau de la Belgique, comme la Belgique elle-même est un joyau parmi les autres nations du monde.

« En terminant, messieurs, comme j'ai commencé par une pensée de reconnaissance, je vous demande la permission d'emprunter quelques mots à un homme d'État anglais illustre, et de vous dire ce que M. Disraeli disait à ses électeurs du comté de Buckingham :

« Personne ne sait mieux que moi-même que, dans le cours d'une carrière agitée et déjà longue, j'ai fait des choses que je regrette, j'ai dit des choses que je ne redirais peut-être plus; mais la conduite d'un homme doit être jugée dans son ensemble, et je puis dire ceci en toute sécurité : J'ai toujours cherché à accomplir ce qui m'a paru juste et utile, je n'ai jamais cédé à des pensées dictées par des préoccupations ou des intérêts égoïstes et, enfin, il n'est pas de récompense qui me soit plus chère et plus précieuse que la bonne opinion de mes compatriotes, à quelque parti politique qu'ils puissent appartenir. »

Anspach prononça également un vigoureux discours au Parlement lorsque, à la suite des troubles provoqués par la nomination de M. Dedecker comme gouverneur du Limbourg, on l'accusa de ne pas avoir pris les mesures nécessaires pour maintenir l'ordre.

« Il m'est impossible, s'écria-t-il, de ne pas protester devant la Chambre contre les accusations de son président. Ce que je trouve étrange, c'est de les subir au moment où le bourgmestre n'hésite pas à compromettre sa popularité.

« Dans la rue, je ne suis d'aucun parti. Ce qui est d'une ingratitude inouïe, c'est qu'on vienne réclamer quand j'accomplis un devoir pénible en votre faveur. »

Comme M. Delaet l'interrompait en lui disant : « Vous deviez empêcher les écrasements », Anspach riposta :

« C'est la police qui vous a protégé, je demande ce que je pouvais faire d'autre que ce que j'ai fait. Quelles autres

Hosted by Google

mesures pouvais-je prendre? Hier, les ministres m'ont demandé si je pouvais intercepter la circulation rue de la Loi. Je n'avais qu'un mot à dire à cette admirable milice qui ne faillit jamais à son devoir quand il s'agit de défendre nos institutions. Je ne l'ai pas fait parce que je n'ai pas voulu faire de provocation. Si j'avais intercepté le passage rue de la Loi, il est probable qu'au lieu de 4,000 à 5,000 personnes, vous auriez eu 10,000 personnes à chaque extrémité de la rue de la Loi. Ensuite, est-ce que les députés ne devaient pas sortir quelque part? Pouvais-je dès lors empêcher les cris et les huées.

« Il faudrait qu'on puisse faire un grief de ces cris, de ces huées, empêcher qu'il y ait personne dans les rues. Si le gouvernement trouve, après tout le dévouement que nous avons mis, que nos mesures sont insuffisantes, il a des moyens dans la main. Il peut recourir à d'autres mesures. Le ministère peut agir sous sa responsabilité. Il peut assurer l'ordre lui-même et il ajoutera une faute énorme à celles qu'il a déjà commises. »

Et comme au cours du même débat, M. Jacobs avait dit, en parlant de l'émeute : « On la comprimera », Anspach s'écria :

« Je sais ce que cela veut dire. Cela signifie que l'on ne fera pas comme M. Dedecker en 1856, que l'on n'hésitera pas à recourir à l'armée. On y met des gants, mais l'intention n'est pas douteuse. On veut tout de suite recourir à l'armée, mettre le soldat dans la rue.

« Laissez-moi, messieurs, vous donner un conseil pour rester au pouvoir : Ne désarmez pas la police de Bruxelles, ne renvoyez pas les soldats citoyens, ne faites pas appel à l'autorité militaire, car vous feriez quelque chose de plus abominable encore que la nomination que vous avez faite. »

Durant l'année 1876, la section du contentieux décida que c'était sans titre ni droit que les Sœurs-Noires jouis-

Hosted by Google

saient gratuitement d'un immeuble appartenant à la ville, sis rue des Visitandines, et qu'il y avait lieu de faire cesser cet état de choses.

Cette question provoqua un incident curieux autant qu'amusant.

Une haute influence, à raison des services rendus par les Sœurs aux malades, avait demandé à Anspach s'il n'y aurait pas moyen de montrer moins de rigueur. Une discussion fort vive s'engagea au sein du conseil sur la question et aboutit, si j'ai bon souvenir, à un assez long délai accordé aux Sœurs pour se pourvoir ailleurs.

Ernest Allard, conseiller, s'était montré le moins accommodant au cours du débat. Or, la communauté avait eu l'idée d'adresser à Anspach, à titre de cadeau, une pelote supérieurement brodée. Le bourgmestre, avec l'esprit qui le caractérisait, fit un élégant paquet de la pelote en question et l'envoya à Ernest Allard en lui disant : « Je vous dénonce une tentative de corruption d'un magistrat communal, mais je n'hésite pas à vous envoyer le *corpus delicti*, avec prière de le conserver en souvenir de la discussion de la question des Visitandines. »

Le mois de juin amena le corps électoral dans ses comices. Des faits regrettables se produisirent en cette occasion. Des bandes de manifestants parcoururent les rues en brisant les vitres et les réverbères. Grâce à la fermeté du bourgmestre, grâce à ses sages conseils, ces atteintes à l'ordre et à la propriété cessèrent promptement.

Relevons, parmi les incidents qui se produisirent encore en 1876 et qui intéressent à la fois l'autorité communale et la vie bruxelloise, les faits suivants : la disparition de l'arbre de la liberté qui était planté au centre de la place des Palais. Lorsqu'il eut été abattu, on le transporta dans un local, où il fut déposé, recouvert de drapeaux

Hosted by Google

noirs et tricolores. Anspach eut l'idée de faire débiter cet arbre historique en petits cubes, portant une marque au feu et revêtu de la griffe du bourgmestre; ces cubes furent vendus au profit des pauvres. La question de la reprise par la ville du Jardin Zoologique fut mise, pour la première fois, sur le tapis au sein du conseil communal, par suite de la dissolution de la Société de Zoologie.

L'administration communale fut amenée à s'occuper du projet d'organisation d'une souscription publique au profit de l'œuvre tendant à la suppression de la traite des noirs, œuvre due à l'initiative du Roi. Le collège proposa de nommer, dans son sein, une commission de cinq membres, avec la mission de prendre les mesures nécessaires pour le fonctionnement d'une souscription dont le taux uniforme serait fixé à un franc. Cette commission fut composée du bourgmestre et de MM. Trappeniers, de l'Eau, Veldekens, Gheude et Bauffe.

L'on demanda aussi à la ville un subside annuel de 2,500 francs pour participer à la création d'un cirque permanent, de façon à ce que la capitale fût débarrassée des affreuses baraques foraines que l'on élevait chaque année pour abriter les cirques de passage. Cette proposition reçut un accueil favorable. Enfin, le comte de Renesse fit don à la ville de Bruxelles d'une magnifique collection d'orangers de grande dimension destinés à être placés au Parc.

Au début de l'année 1877, un deuil se produit au sein du collège. L'échevin Funck meurt le 9 avril. Anspach, dans le discours qu'il prononça, lors des funérailles, rendit un éclatant hommage aux qualités administratives du défunt. « Ayant participé durant seize années, dit-il notamment, à toutes les études, à tous les travaux de la commune, Funck contribua aux grandes mesures qui amenèrent l'embellissement et l'assainissement de notre ancienne cité. Il consacra de longues années à déve-

Hosted by Google

lopper l'instruction et à lui donner, dans la capitale, une organisation qui a souvent depuis servi de modèle. Parmi les créations dues à son activité, on peut citer, comme l'un de ses principaux titres à la reconnaissance de ses concitoyens, la création des écoles de jeunes filles, institutions nouvelles qui, malgré les efforts d'adversaires politiques, grandissent et prospèrent comme tout ce qui est juste, utile et conforme aux aspirations de l'opinion publique. »

Le développement de l'instruction engagea, pendant cette même année, le conseil à décider l'octroi d'un subside pour effectuer des promenades scolaires. L'on ferait une promenade tous les quinze jours, soit en ville, soit aux environs. En outre, deux grandes excursions, chaque année, seraient organisées tant pour la division supérieure des garçons que pour celle des filles, dans une localité industrielle ou commerçante du pays, à désigner par l'administration communale.

L'activité d'Anspach se manifeste en toutes choses. Nous le voyons s'occuper de la transformation du quartier de la rue Middeleer, qui comprenait le quartier compris entre le boulevard Central, la rue du Borgval, la rue des Poissonniers et la rue du Marché-aux-Poulets. Il provoque l'émission d'un vœu tendant à voir les hospices poursuivre progressivement et dans une juste mesure l'aliénation d'immeubles dont la conservation n'est pas indispensable aux services des hôpitaux et de la bienfaisance, considérant, dit-il, l'état de choses existant comme constituant une véritable main morte. Le bourgmestre proposa et amena le rachat du Jardin Zoologique, dont il avait été question l'année précédente. Une question délicate, celle des cimetières, fut surtout traitée avec beaucoup de sagacité par Anspach à cette époque. Pour repousser les demandes qui tendaient à la création de divers cimetières, suivant la diversité des cultes prati-

Hosted by Google

qués, ou la division d'un même cimetière par cultes, il invoqua le précédent posé par la commune de Saint-Gilles. Dès le commencement de 1862, la commune de Saint-Gilles dut fermer son ancien cimetière et en installer un nouveau. A ce propos, il cita ce fait curieux : Quelque temps après l'ouverture du cimetière, une famille extrêmement catholique eut le malheur de perdre un de ses membres. Le chef de cette famille vint trouver le bourgmestre et lui dit : « Il m'est impossible d'admettre que mon enfant soit enterré en terre non bénite. » Le bourgmestre lui conseilla de demander au curé de bénir spécialement la sépulture. Le père de famille objecta qu'il avait essuyé un refus de la part du curé.

— « Eh bien, riposta le bourgmestre, adressez-vous aux capucins. »

Le conseil fut suivi et la demande réussit parfaitement. Un capucin se présenta pour procéder à la bénédiction demandée.

C'est le cas ou jamais de répéter qu'il est avec le ciel des accommodements.

« Nous ouvrons donc à deux battants, dit Anspach, les portes de nos cimetières à tous les cultes; nous disons à tous les ministres des cultes : Venez accomplir toutes les cérémonies, tous les actes de votre religion et nous prenons l'engagement d'en faire respecter l'accomplissement dans toute leur dignité. »

Un nouveau deuil frappe le collège échevinal au mois de septembre, par suite de la mort de l'échevin Lemaieur. Anspach se plut à rendre un légitime hommage à ce collaborateur dévoué.

Anspach ayant placé un toast prononcé par lui le 24 novembre 1877 à la Grande Harmonie, à l'occasion de la Sainte-Cécile, sous l'invocation de l'ancienne amitié qui

Hosted by Google

le liait à Antoine Clesse, le poète montois lui dédia les couplets suivants :

Mon cher Anspach, à la Grande Harmonie
Ton amitié me fit un piédestal ;
Elle vantait, comme ceux d'un génie,
Mes vers éclos au souffle libéral.
Ce mot qui brûle aux lèvres de Basile,
Dieu nous sourit lorsque je le maintiens
Nous qui fêtons si bien sainte Cécile,
Mon cher Anspach, nous sommes bons chrétiens.

Quand le Bouzy dans nos verres pétille
Et de nos cœurs fait jaillir la gaîté,
Le genre humain nous semble une famille
Sous l'aile d'or de la fraternité.
Dieu ! les trésors de ta bonté profonde
Nous les chantons sans être épicuriens.
En vins exquis le Seigneur changea l'onde...
Mon cher Anspach, nous sommes bons chrétiens.

Notre amitié ! si quelqu'un la décrie,
Nous répondrons, magistrat, chansonnier,
Que tous les deux nous aimons la patrie,
Que tous les deux nous aimons l'ouvrier.
Quand retentit ta parole sonore,
Elle rappelle à nos cœurs plébéiens
Les grands tribuns que la Belgique honore :
Mon cher Anspach, nous sommes bons chrétiens.

Comme du cœur tu sais toucher la fibre,
Représentant du peuple et de la loi,
Lorsqu'à ta voix, enfants d'un pays libre,
Nous buvons tous à la santé du Roi !
Mais du concert voici l'heure choisie ;
En oubliant nos terrestres liens,
Je crois au ciel d'où vient la poésie.
Mon cher Anspach, nous sommes bons chrétiens.

Il faut ici s'aimer les uns les autres :
C'est avant tout l'humble que je défends,
Disait un jour le Christ à ses apôtres
Qui loin de lui repoussaient les enfants.
Nous demandons, forts de cette parole,
Afin qu'ils soient d'utiles citoyens,
Qu'aux malheureux partout s'ouvre l'école,
Mon cher Anspach, nous sommes bons chrétiens.

Hosted by Google

Salut à vous, puissante bourgeoisie,
Qui des petits sortez avec fierté !
C'est le devoir qui fut votre Messie
Fils du travail et de la liberté.
Sur vos droits saints notre charte se fonde :
Ici les rois s'en montrent les gardiens...
Jésus prêchait les franchises du monde !
Mon cher Anspach, nous sommes bons chrétiens.

Dans les premiers jours de janvier 1878, des protestations inconvenantes furent soulevées en Belgique contre l'unité de l'Italie qui, comme l'indépendance de la Belgique, était l'œuvre de la souveraineté nationale. M. Orts proposa au conseil communal de voter une adresse de sympathiques condoléances à S. M. le roi d'Italie, à l'occasion de la mort du roi Victor-Emmanuel, et d'inviter les conseils communaux des chefs-lieux de province à s'associer à cette manifestation.

Cette adresse, qui fut votée à l'unanimité, était énergiquement et patriotiquement conçue.

Il est permis d'en juger par les passages suivants :

« Sire,

« Depuis des siècles, la gloire et la souffrance ont fait de la Belgique et de l'Italie deux sœurs, sœurs par les traditions d'un grand passé communal, sœurs par le renom artistique, sœurs, enfin, par le long martyre de la domination étrangère.

« L'Italie et la Belgique sont sœurs encore dans le présent, car leur indépendance a une même origine, la volonté nationale ; une même sauvegarde, la monarchie constitutionnelle et libérale. L'une consolide ce que l'autre a fondé. Entre sœurs, un deuil de famille est un malheur que l'on partage. Nous nous croyons à ce titre le droit d'unir nos regrets aux douleurs de Votre Majesté et de son peuple : à tous les deux, la mort vient d'enlever un père. »

. . . . . .

Hosted by Google

Il est aisé de concevoir qu'une adresse conçue en de pareils termes n'était pas faite pour plaire aux cléricaux.

Anspach proposa au conseil, le 22 juillet, de voter un crédit de 100,000 francs pour la célébration des noces d'argent du Roi et de la Reine. Ce crédit dut être postérieurement majoré de 55,302 francs.

Les fêtes organisées à cette occasion provoquèrent l'enthousiasme de la foule accourue nombreuse à Bruxelles. L'on conçoit qu'il nous est impossible d'entrer dans les détails du compte rendu de ces diverses solennités. Il en est une, toutefois, qui touche de trop près le bourgmestre de Bruxelles pour qu'on puisse la passer sous silence, nous voulons parler de la revue des écoles, de ces écoles auxquelles Anspach avait toujours témoigné tant de sollicitude. Voici en quels termes touchants Eugène Landoy rend compte de cet intéressant épisode qui eut pour théâtre la place des Palais :

« La foule était immense. Une fanfare du côté de la rue Royale annonça l'arrivée du cortège. Le Roi, la Reine et toute la cour parurent sur l'estrade royale et les acclamations de la foule saluèrent leur présence. Le temps était incertain, le ciel tourmenté; de temps en temps on avait un semblant d'ondée comme si le bon Dieu eut dit : Si je voulais pourtant... Mais il n'avait garde de vouloir. Il voyait venir de loin tous les petits enfants...

« Bruxelles peut être fière de ses écoles communales, de ses instituteurs et de ses institutrices. Quel défilé et comme tout ce petit monde marchait criant d'une voix délicieusement grêle et fausse : Vive le Roi ! Vive la Reine ! Vive la famille royale ! Chaque école avait sa corbeille de fleurs, son drapeau, ses insignes. Les fillettes étaient charmantes avec leurs robes blanches et leurs rubans bleus ou tricolores. Il y en avait qui étaient des pieds à la tête vêtues aux trois couleurs. On déposait en passant les corbeilles de fleurs sur l'estrade royale. Les

Hosted by Google

écoles qui n'avaient pas de corbeilles avaient des bouquets; d'autres, je crois que c'était la belle école modèle de la Ligue de l'enseignement, de superbes couronnes. On a vu des écoles dont les élèves portaient et agitaient au dessus de leurs têtes de petits drapeaux, d'autres des nœuds de rubans tricolores, d'autres des fleurs qu'ils lancèrent tous au passage sur l'estrade royale. La musique ne manquait pas à la fête. On en a compté, dit-on, vingt-trois corps différents. Les écoles de filles avaient l'air de parterres de fleurs animées. C'était d'un frais, d'un joli, d'un gracieux, d'un charme ravissants.

« Les crèches étaient là. La députation des crèches était guidée par MM. L. Geelhand, président de la fédération, et Van der Noot, de la crèche de Saint-Josse-ten-Noode, délégué par M. Charles Rogier à ce poste d'honneur; un administrateur de la crèche d'Anderlecht était là aussi. Les petits enfants arboraient fièrement les couleurs nationales, ceux-ci sur de petites bannières qu'ils faisaient flotter, fallait voir! celles-là sur leur écharpe et, je crois, même sur leur robe, car à la crèche on ne se refuse rien.

« Les institutrices, guides à droite, réglaient le pas de la jolie phalange. Sa corbeille, dont on a beaucoup parlé, ressemblait à un berceau. Au-dessus, une corne d'abondance toute pleine de roses blanches et de laquelle s'échappaient flottants des rubans sur lesquels étaient inscrits les noms des crèches de l'agglomération bruxelloise. Pensez si le Roi et la Reine furent contents de recevoir de nos petits enfants une si jolie corbeille! Ils commandèrent qu'on en eut grand soin et la firent placer au milieu de toutes les autres. Et voilà comment les derniers sont les premiers. »

L'on sait que notre excellent peintre, Jan Verhas, a reproduit ce charmant épisode de la *Revue des écoles* dans un de ses meilleurs tableaux exposé au Musée moderne.

Hosted by Google

L'on sortait à peine des fêtes jubilaires organisées à l'occasion des noces d'argent des souverains, qu'il fallut songer à préparer l'exposition de 1880, destinée à célébrer le cinquantenaire de l'indépendance nationale. Aussi, dès 1878, il s'opéra, à ce propos, un échange de vues entre la ville de Bruxelles et le gouvernement. Ces pourparlers aboutirent, en 1879, à la convention relative au parc du Cinquantenaire, qui décidait les points suivants :

1° La création, aux frais de la ville, d'un parc d'une étendue de 12 hectares, avenues destinées à le border comprises ;

2° La concession à l'État du parc et des avenues ;

3° Les constructions provisoires nécessaires pour l'installation de l'exposition de 1880 ;

4° L'érection, aux frais de l'État, du monument définitif devant faire face au parc ;

5° Le partage, par moitié, des bénéfices éventuels de l'exposition nationale.

Relevons finalement, en 1879, deux menus faits qui tiennent cependant leur place dans la vie bruxelloise : l'adoption du placement dans la capitale de colonnes lumineuses et l'autorisation d'établir en ville un panorama.

Le 19 mai 1879, Bruxelles perdit son vaillant bourgmestre. La mort vint frapper Anspach. Le conseil décida que les funérailles solennelles seraient faites par la ville et chargea le collège d'exprimer ses vifs sentiments de condoléance à la famille.

Les obsèques du premier magistrat de la capitale eurent lieu au milieu de la douloureuse émotion de toute la population bruxelloise qui éprouvait pour Anspach un véritable attachement. Le premier échevin Vanderstraeten prononça sur la tombe de l'illustre défunt un discours éloquent dont il importe de citer les passages les plus saillants :

« L'affection populaire, dit-il, éclate aux jours de deuil comme aux jours heureux.

Hosted by Google

« La foule se presse silencieuse et désolée au bord de cette tombe prématurément ouverte. Son silence et sa douleur disent mieux que le plus éloquent langage combien était cher à tous le magistrat éminent dont Bruxelles pleure la perte.

« Cette affection populaire est une justice rendue; l'hommage suprême de la reconnaissance publique bien méritée. Peu d'hommes, en effet, ont consacré à leurs concitoyens autant de dévouement, autant de zèle, autant d'intelligence que notre bourgmestre à jamais regretté.

« Enfant de Bruxelles, Anspach n'eût qu'un but, servir sa ville natale. Sa vie entière s'est, on peut le dire, passée dans cet hôtel de ville où la mort l'a pris.

« Conseiller communal à vingt-huit ans, échevin à trente, il ne comptait pas cinquante années quand la mort impitoyable nous le ravit avant l'heure et l'arracha au fauteuil de bourgmestre qu'il occupait depuis 1863.

. . . . . .

« A peine entré au collège, le jeune échevin se dévoue au progrès de l'instruction populaire et le succès couronne ses efforts. Bourgmestre, il se préoccupa sans relâche d'assainir et d'embellir du même coup la capitale.

« Sa vive et droite intelligence comprend, et sa persistance persuasive réussit à faire comprendre aux autres qu'à la population d'une grande cité trois conditions d'existence sont indispensables : l'air, la lumière et l'eau.

« De là ces règlements destinés à rendre habitables et salubres, malgré le mauvais vouloir des propriétaires, les impasses habitées par nos travailleurs, règlements qui furent comme une joyeuse entrée de notre bourgmestre à l'administration communale. De là notre distribution d'eau incessamment complétée, étendue de jour en jour de façon à profiter au plus grand nombre. De là cette œuvre magnifique autant qu'utile du voûtement de la Senne. Cette

Hosted by Google

œuvre à elle seul rendrait impérissable le nom de l'homme de cœur et d'action qui sut la concevoir et parvint à l'accomplir, malgré les préjugés aveugles, les froissements de l'intérêt, les répugnances inavouables et les hostilités haineuses jusqu'à la calomnie. De là, enfin, son dernier labeur : ces quartiers nouveaux et sains remplaçant d'affreuses ruelles où s'installaient les plus tristes misères au détriment de la santé publique.

« Le peuple bruxellois était fier de son premier magistrat, et il aimait Anspach parce qu'il était aimé de lui.

« Qu'un accident, que l'incendie ou l'inondation vint menacer le plus pauvre quartier de Bruxelles, le premier au secours c'était le bourgmestre.

« Qu'une calamité frappât sa population, la première main tendue à l'infortune était encore la main du bourgmestre.

« Qui donc oubliera jamais à Bruxelles la noble conduite de Jules Anspach lors de l'épidémie cholérique de 1866? Avec les yeux du souvenir, nous le revoyons, insoucieux du danger, visitant jour et nuit les hôpitaux encombrés, parcourant les logements infectés des malheureux frappés à domicile, et portant jusqu'au grabat le plus désolé, le plus humble, et le remède qui sauve le corps et la parole d'encouragement qui relève l'âme abattue. Si, comme l'écrivait Anspach lui-même dans son rapport où il n'avait oublié que lui-même, la population de Bruxelles a traversé cette rude épreuve sans défaillance, l'héroïque exemple du chef de la commune contribua pour une large part à ce résultat honorable . . . . . .

« Il était véritablement bourgmestre dans l'âme et bourgmestre belge.

« Personne ne se montra jamais plus jaloux, jaloux jusqu'à l'extrême, des franchises et des prérogatives de la commune. Le moindre empiètement sur le domaine de l'autonomie communale le trouvait debout et en garde, à l'hôtel de ville comme au Parlement.

Hosted by Google

« On sait avec quelle fermeté notre excellent bourgmestre revendiquait aux jours d'agitation populaire le droit d'assurer seul le maintien de l'ordre dans la capitale et comment il s'acquittait de ce difficile devoir, grâce à la sagesse, au calme de son esprit, grâce aussi à la confiance qu'il inspirait et à sa légitime popularité . . . . . .

« La cité entière est là pour saluer d'un solennel adieu celui qui l'a si utilement servie, animé d'un dévouement si passionné, l'homme qui lui a donné sa vie. »

Le conseil communal décida qu'une concession gratuite de terrain au cimetière d'Evere serait accordée à la famille Anspach et qu'un mausolée serait érigé aux frais de la ville. Il arrêta, en outre, qu'une souscription serait ouverte pour l'érection d'un monument destiné à perpétuer la mémoire de Jules Anspach.

La succession de Jules Anspach, en qualité de bourgmestre de Bruxelles, échut à M. F. Vanderstraeten, qui fut appelé à ces fonctions par arrêté royal du 18 juillet 1876.

Lorsqu'il prit possession de son poste, le bourgmestre Vanderstraeten s'occupa d'une question importante. Il fit remarquer que sous l'impulsion de son prédécesseur, l'administration communale avait entrepris de grandes œuvres qui avaient nécessité des dépenses considérables. Pour mener l'achèvement des travaux en cours à bonne fin, des sacrifices nouveaux s'imposaient.

Or, il se plut à faire cette observation très juste que la ville de Bruxelles, avec une population de 164,000 habitants, au sein d'une agglomération d'environ 400,000 âmes, avait seule jusqu'alors supporté les charges écrasantes qui intéressaient cependant la généralité. Les communes qui entourent la ville, tout en participant aux avantages qui en sont la conséquence, n'étaient pas intervenues dans les sacrifices considérables exigés par l'organisation des grands services d'intérêt public, elles jouissaient dès lors

Hosted by Google

d'un privilège que rien ne justifiait. Il appuyait sa thèse sur la situation créée à la ville en matière d'assistance publique, d'instruction publique, sur les charges qui lui incombaient du chef de l'aménagement du Bois et de l'établissement de l'avenue Louise, de la construction du Palais de Justice, de l'appropriation du nouveau champ des manœuvres, du rachat du Jardin Zoologique etc., etc.

Il concluait en émettant l'idée de voir la ville réclamer des communes voisines un concours plus considérable dans les sacrifices qu'exige l'intérêt général de l'agglomération.

La loi de 1879 sur l'enseignement provoqua au sein du conseil communal de Bruxelles une discussion intéressante en ce qu'elle nous montre jusqu'où les cléricaux poussaient la haine à l'égard des écoles de la ville. Il s'agissait de la question de savoir si les administrations charitables avaient le droit de refuser des secours aux indigents dont les enfants ne fréquentaient pas les écoles communales.

Les cléricaux ne cachaient pas le but qu'ils se proposaient d'atteindre. Ils voulaient obtenir la *désertion des écoles soumises aux fossoyeurs qui trônent à l'hôtel de ville.* Un journal clérical de la capitale s'exprimait ainsi à ce sujet :

« Sur les 12,000 malheureux que l'*Étoile* enrégimente dans la caserne du colonel Van Humbeeck (1), il y a un grand nombre d'enfants pauvres sacrifiés par leur famille, grâce à la pression scandaleuse et très vive des bourreaux de la malfaisance maçonnique, des visiteurs ou plutôt des inquisiteurs des pauvres, des comités dits de charité, des comités dits des vieux vêtements, des agents de police, des fonctionnaires de l'hôtel de ville ou de l'État, etc, etc.

« L'enseignement libre à Bruxelles est absolument insuffisant sous le rapport des écoles gratuites. Il ne peut suffire

(1) Ministre de l'instruction publique.

Hosted by Google

aux demandes. Le jour où il possèdera des locaux et des maîtres pour 10,000 enfants pauvres, soit quarante écoles nouvelles au minimum, le jour où la charité catholique, avec le concours de tous les dévouements, aura soustrait les pauvres à la tyrannie brutale et sans cœur de la bête libérale, — et ce jour approche plus que ne le pense l'*Étoile* — l'on peut être certain que les enfants des indigents de Bruxelles en masse déserteront les écoles Van Humbeeck, destinées à devenir tôt ou tard, comme les pyramides d'Égypte, les monuments funèbres de l'orgueil et de l'impiété. En les fouillant, on trouvera plus tard la momie de l'*enseignement neutre*, proprement vidée, embaumée, entourée de bandelettes fournies par les circulaires ministérielles, cousue dans les ficelles et le fil gris des trucs et malices doctrinaires. Ces monuments, malheureusement, auront coûté bien cher au pays. Mais ce lui sera une consolation d'y déposer le cadavre de l'État maître d'école. »

Le conseil se plut à constater que l'administration charitable avait le droit, sans violer la liberté de conscience, d'obliger les parents secourus à envoyer leurs enfants dans les écoles communales.

L'on sait que la lutte organisée par le clergé contre l'enseignement communal fournit à M. le ministre Frère-Orban l'occasion de démasquer le double jeu de la politique du Vatican qui, ostensiblement, faisait mine de vouloir apaiser le clergé, mais qui, secrètement, attisait la lutte. Ce double jeu mit en question la suppression de la légation belge près du Vatican. Le conseiller Allard proposa l'envoi d'une adresse à M. Frère, chef du cabinet, exprimant le vœu de voir opérer cette suppression. Toutefois, le conseil se refusa à entrer dans cette voie en faisant observer que procéder de cette façon était sortir de ses attributions.

En 1879, par testament en date du 16 octobre, M. le

Hosted by Google

comte H. de Grimberghe laisse, au conseil général de l'administration des hospices civils de Bruxelles, 500,000 francs pour établir, sur le littoral belge, un établissement hygiénique destiné aux enfants pauvres rachitiques. C'est à Middelkerke que cet édifice a été installé.

Au commencement de l'année 1880, l'on mit sur le tapis au conseil communal la question de l'éclairage du parc. Aujourd'hui que notre belle promenade est dotée de la lumière électrique, dont on connaît le merveilleux effet, il est curieux de rappeler que des hommes éminents voulaient à cette époque laisser le parc plongé dans une obscurité complète. C'est ainsi que M. Beyaert disait qu'en somme mieux vaudrait ne pas éclairer le parc du tout. L'on invoque cet argument en faveur du projet que les pick-pockets font trop facilement leur besogne dans l'obscurité. Je crois, ajoutait-il, que ce n'est pas la grande lumière qui empêche ceux-ci d'exercer leur industrie. Je n'ai pas entendu dire, du reste, que des vols aient été commis pendant les concerts du parc. Par contre, j'ai entendu parler d'exploits commis par des voleurs en pleines galeries Saint-Hubert. Pour ceux qui veulent entendre la musique, je ne vois pas ce que la lumière pourra ajouter à leur satisfaction. Je crois, au contraire, que les véritables amateurs doivent se complaire à écouter plutôt qu'à voir.

Le bourgmestre n'avait pas cette confiance. Il est certain, disait-il, qu'au point de vue des mœurs on n'a rien à craindre si le parc ferme à la brune; mais, en été, pendant les concerts du Waux-Hall, on laisse le parc ouvert par tolérance, et je vous demande ce qui peut se passer dans un parc qui est plongé dans l'obscurité. Il est superflu d'ajouter que cette réflexion provoqua une hilarité générale.

La lutte fut chaude et le projet d'éclairer le parc par des candélabres à une seule lanterne ne fut adopté qu'à une voix de majorité.

Hosted by Google

Au mois de mars furent célébrées en grande pompe les fiançailles de la princesse Stéphanie de Belgique avec l'archiduc Rodolphe d'Autriche. La ville de Bruxelles décida d'offrir, à l'occasion de cette union princière, un voile en dentelles d'une valeur de 25,000 francs à l'auguste fiancée.

Relevons, durant l'année 1880, une observation bien juste, présentée par M. Buls, échevin, lors de la discussion du projet de règlement des écoles primaires. Comme certains membres du conseil semblaient vouloir que, deux ou trois fois par semaine, des cours de politesse et de bienséance fussent donnés aux élèves, M. Buls traça, du rôle de l'instituteur à ce propos, une esquisse qui mérite d'être rapportée :

« Quant à moi, disait-il, je suis plus exigeant. Je voudrais que ces notions fussent données constamment, chaque fois que l'occasion s'en présente. A mon avis, pas plus la morale que la politesse ne s'enseignent *ex cathedrâ*. Les sermons sont aussi ennuyeux à l'école qu'à l'église. Un cours de morale suppose entre les mains de l'instituteur un formulaire, un manuel, un *catéchisme*, puisqu'il faut l'appeler par son nom! qui impose à l'élève des règles sèches et inflexibles de conduite, tandis que la morale doit se dégager, suivant nous, de l'ensemble de l'enseignement; elle doit arriver directement des lèvres du maître au cœur des élèves; il faut pour cela que l'instituteur saisisse toutes les occasions qui se présentent pour développer dans ses élèves le sentiment du bien et l'amour de la justice, et ce n'est pas seulement la leçon du maître qui doit le leur inculquer, mais l'homme tout entier; il faut que par la franchise de sa parole, la loyauté de ses actes, la pureté de ses mœurs, la netteté de ses jugements, il éveille en ses élèves les sentiments d'affection et de respect qu'un père digne de sa mission sait inspirer à ses enfants, de sorte que les élèves se rappellent toujours leur maître comme un type de bonté et d'honneur auquel ils

Hosted by Google

reporteront leur souvenir au milieu des tentations et des vicissitudes de la vie.

« C'est pourquoi le rôle de l'instituteur est si beau, c'est pourquoi nous honorons celui qui le remplit dignement et qui respecte sa mission.

« On améliore les sentiments de l'enfant en lui donnant de bonnes habitudes, en le rappelant à chaque occasion au devoir, au respect de lui-même, des autres, ainsi qu'au respect de la loi.

« Or, ce n'est pas par le respect, sous ce dernier rapport, que brille notre population.

« La police n'est pas respectée, les règlements sont violés à chaque instant.

« La propriété privée et publique n'est pas à l'abri des dégradations méchantes. »

Il est impossible de tenir un plus noble langage en de meilleurs termes.

Notons, en passant, que le conseil communal, sur la proposition du collège, vota, en avril 1880, l'attribution, à titre gracieux, du terrain nécessaire à l'érection, dans le cimetière d'Evere, du monument destiné à perpétuer la mémoire des soldats français décédés à Bruxelles à la suite de la guerre franco-allemande.

A la même époque, le conseil adopta le règlement sur les inhumations.

Une intéressante discussion s'ouvrit également au sujet de la réorganisation de la police. On demandait l'augmentation du nombre des agents. Parmi les observations curieuses présentées pendant le débat, il faut relever celle d'un opposant qui s'écria : « J'ai démontré que plus on augmente le nombre des agents de police, plus on voit augmenter le nombre des crimes et délits. »

« Il faut donc croire, riposta M. l'échevin Delecosse, que ce sont les agents de police eux-mêmes qui commettent les crimes et les délits.

Hosted by Google

« Et, par conséquent, conclut le bourgmestre, qu'il faudrait les supprimer. »

A quoi M. Orts ajouta : « Donc voulons-nous n'avoir plus de crimes et délits à Bruxelles, n'ayons plus de police. »

M. Orts fit suivre cette plaisante boutate d'observations piquantes :

« Aujourd'hui, nous voyons trop souvent se produire des méfaits, des désordres dans les rues, tout le monde crie : La police! La police! et la police ne vient pas. »

L'honorable conseiller opposant le déclare et va jusqu'à reprocher aux journalistes, qui reproduisent les plaintes et se proclament les témoins des faits qui les motivent, de ne pas intervenir eux-mêmes dans les rixes et bagarres qu'ils constatent en l'absence de la police. Ce reproche est peu mérité et je conseille fort aux journalistes de continuer à s'abstenir.

Qu'un journaliste intervienne, simple particulier sans autorité, on lui dira de se mêler de ses affaires, et souvent les deux combattants mettront fin à leur lutte pour tomber ensemble sur celui qui vient ainsi les interrompre. J'assure que moi-même, quoique conseiller communal, ce qui me donne un peu le caractère d'autorité, si je voyais une rixe dans les rues, je ferais comme les journalistes, je passerais d'un autre côté.

Voilà qui corrobore bien l'appréciation qu'émettait M. Buls sur le peu de respect que l'on professe généralement pour l'esprit d'autorité.

Le projet de réorganisation fut adopté par l'assemblée.

L'année 1880 est mémorable à raison des splendides fêtes organisées à l'occasion du cinquantenaire de l'indépendance nationale. L'exposition nationale attira à Bruxelles une foule énorme d'étrangers et obtint le plus complet succès. Qui ne se souvient de ces interminables caravanes qui, le dimanche surtout, transformaient la rue de la Loi et les abords du palais du Cinquantenaire en

Hosted by Google

une véritable fourmilière humaine. L'on n'a pas oublié les solennités célébrées durant les mois d'août et septembre. Citons notamment le spectacle de gala du 9 août, la fête patriotique du 16, l'illumination générale du 17, le cortège aux lumières du 22, le feu d'artifice du 29, le bal donné à la Bourse de commerce le 12 septembre et, surtout, la grande cavalcade historique.

Le gouvernement avait institué une grande commission des fêtes. Bien que celle-ci comptât dans son sein quelques membres du collège, et que le collège eut fait tout ce qu'il était possible pour favoriser la ville de Bruxelles, le bourgmestre fut amené à déclarer au conseil que la grande commission en avait décidé autrement et qu'elle avait prononcé d'une manière souveraine. Les invitations étant faites par le gouvernement, la ville n'avait rien à y voir. Quant à la cavalcade historique, le bourgmestre avait fait tous ses efforts pour qu'elle passât par le centre de la ville, s'offrant à prouver par expérience que le plus grand char, qui avait 5 mètres de largeur, 12 de longueur et 14 de hauteur, pourrait passer par la rue de Ruysbroeck ; rien n'y avait fait, ses avances avaient été repoussées par la grande commission.

Il ne lui restait plus qu'à protester. C'est ce qu'il fit immédiatement. Il se rendit chez le ministre de l'intérieur pour dégager sa responsabilité. Le ministre lui répondit qu'il prenait la responsabilité de tout ce qui était fait, qu'il s'agissait d'une affaire gouvernementale et que la commune de Bruxelles n'avait rien à y voir.

Puisque nous parlons de la cavalcade historique, constatons que ce cortège fut un des plus difficiles que l'on eut à organiser. En effet. D'abord on avait été unanime à décider que le cortège ne devait avoir aucun caractère politique.

Louis Hymans, dans une de ses chroniques, donne à cet égard les renseignements intéressants suivants :

Hosted by Google

La ville de Bruxelles, qui était représentée dans le comité par l'échevin de l'Eau-d'Andrimont, consentit à faire une partie des frais du groupe de Marie-Thérèse. La province de Brabant mit 25,000 francs à la disposition des organisateurs pour le groupe de Léopold Ier. Anvers, sur la demande de M. Lagye, leur donna le char de Rubens, avec de superbes chevaux des Nations pour l'attelage. Les brasseurs, sous la présidence de M. Pâris-Pâris et sous la direction de M. Lamol, de Malines; les armuriers de Liége, stimulés par M. Ancion; les verriers, par M. Mondron; les menuisiers, par MM. Tasson et Washer; la Compagnie des bronzes, par M. Wauters-Coeckx, firent preuve d'une grande générosité et d'un grand élan. Mais jamais on ne serait arrivé à mettre la cavalcade sur pied sans l'intervention libérale et empressée des communes de Saint-Josse-ten-Noode et Schaerbeek, et sans l'infatigable obligeance de M. L'Olivier, colonel du régiment des guides.

Il fallait un hangar pour y remiser les chars. La ville de Bruxelles, à qui on demanda un terrain, répondit qu'elle n'en avait point. Que faire? On eut l'idée de faire appel aux faubourgs. Ixelles répondit qu'il ne voulait pas, Saint-Gilles qu'il ne pouvait pas. Alors, sur la gracieuse intervention de M. Tiberghien, l'éminent professeur à l'université libre, MM. Jottrand et Collignon, bourgmestres de Saint-Josse-ten-Noode et de Schaerbeek, offrirent un terrain à la place Lehon et un subside de 8,000 francs pour la construction du hangar.

Voici comment le colonel des guides a eu l'occasion d'aider à l'entreprise.

Il fallait surtout des lanciers pour porter des bannières et des chevaux habitués à la lance. Le colonel des guides se mit à la disposition du comité et fit exercer ses hommes et ses chevaux, pendant plusieurs semaines, dans le manège

Hosted by Google

de la caserne. Il consentit aussi à fournir des locaux pour y déposer les costumes et habiller les soldats, en même temps que la commune de Schaerbeek prêtait ses écoles pour servir de cabinets de toilette aux amazones.

A la fin de l'année 1880, la mort enlève l'échevin Orts, à qui l'administration communale tint à rendre les derniers honneurs qui, jusqu'alors, n'appartenaient qu'aux premiers magistrats de la ville.

Le 17 décembre, le bourgmestre Vanderstraeten annonça au conseil que, sur l'ordre impérieux de son médecin, M. le professeur Thirifay, il a adressé sa démission au Roi.

Le conseil tient à témoigner au bourgmestre tous les regrets qu'il éprouve de le voir se retirer. M. Depaire fit observer en cette circonstance que M. Vanderstraeten ne voulait d'abord pas accepter les fonctions de premier magistrat de la capitale et qu'il ne fit abnégation de ses convenances personnelles qu'à la suite d'une pressante démarche collective du conseil.

Au mois de mai 1881, la population bruxelloise voulut offrir une fête à la princesse Stéphanie de Belgique avant son départ pour Vienne, où devait se célébrer son mariage avec l'archiduc Rodolphe. Le 2 mai, la famille royale, se rendant à la promenade de Longchamps, passa par le boulevard Central. L'échevin, faisant fonctions de bourgmestre, à la tête du conseil communal, offrit, en face de la Bourse, un magnifique bouquet à la princesse. Une foule de sociétés de la ville faisaient la haie sur le parcours du cortège royal. La population bruxelloise tout entière prodigua à l'auguste fiancée les plus touchants témoignages de sympathie.

Le mariage ayant eu lieu à Vienne, le 10 mai, le télégramme suivant fut adressé au Roi le lendemain :

« Le conseil communal, réuni en séance publique, félicite le Roi et la Reine de l'heureux événement qui

Hosted by Google

vient de s'accomplir. Il s'associe aux vœux que les deux pays forment pour le bonheur des augustes époux. »

Le 30 mai, M. Dustin remettait au conseil communal, de la part de M. le chevalier von Newald, bourgmestre de Vienne, deux exemplaires de la médaille frappée par la ville de Vienne à l'occasion du mariage de la princesse. Ces médailles furent déposées dans les archives de la ville.

(A suivre.) ALBERT DU BOIS.

Hosted by Google

VILLES ALLEMANDES DU SUD

Dès la frontière de Bavière, je retrouve ces douaniers débonnaires auxquels il suffit que vous fassiez mine de consentir à ouvrir vos valises; et je retrouve aussi ces gardes-convois, ces chefs de gare, ces militaires, dont les uniformes vous disent avec persistance que vous êtes rentré dans le royaume où tout est bleu clair.

C'est par une plaine mélancolique et déserte que l'on arrive à Munich : pas d'accidents de terrain; culture pauvre ou nulle; des orges maigres, des pins misérables, jetés par ci par là; des marais partout, des tourbières ou *moore* s'étendant en longues traînées. La Bavière a précisément sa population la plus clairsemée aux approches de sa capitale. Cette campagne maussade est là pour offrir un contraste avec les richesses de la résidence des souverains. Enfin, je revois la monumentale gare de Munich, et je revois Munich. Après les bières jaunes de Pilsen ou d'Olmütz, aigres et anémiques, autrichiennes tout à fait, quelle joie de pouvoir m'abreuver de nouveau aux sources de la bière chaude et veloutée, céleste liqueur d'Odin et des Walkyries, qui dans l'Athènes moderne remplace le vin ptéléatique de l'Athènes antique!

En omettant même cette inestimable ressource, Munich est, à mon sens, de toutes les villes allemandes, l'une des plus séduisantes. Sans doute, pour percevoir son charme intime, il faut y séjourner quelque temps; pour la quitter avec regret, il faut avoir subi ces invitations à la flânerie et au repos, et avoir su élever son âme à cette noble sérénité si propice à

Hosted by Google

la jouissance d'art. Comme l'a noté un délicat écrivain français lors de son séjour à Munich (1), le voyageur pressé, qui ne fait que traverser la ville et va droit aux merveilles de peinture renfermées dans les musées, ne peut se rendre compte des séductions uniques de la capitale bavaroise. Il a des plaisanteries faciles à l'endroit de cette grande ville neuve, remplie de monuments hétéroclites bâtis chacun « sur le modèle » de quelque édifice célèbre; il raille l'extraordinaire assemblage de créations modernes, pastiches de tous les arts et de tous les siècles, jetées au hasard par les rues et les places publiques entre des brasseries : pinacothèques, glyptothèque, propylées, palais italiens, églises gothiques, arcs de triomphe romains, basiliques byzantines, temples égyptiens, chapelles rococo, maisons de la renaissance allemande, etc. Aussi bien, c'est ici le rendez-vous de tous les styles. Ajoutez que ces constructions, élevées dans un temps et dans un pays où l'on est économe, sont récrépies et restaurées sans cesse, faute de quoi elles tomberaient en ruines. Il y a des quartiers très âgés, il est vrai; la ville remonte même au moyen âge (2); mais, si nous exceptons la Marienplatz, au centre du vieux Munich, entre l'ancien hôtel de ville, l'église Saint-Pierre à tour romane du XII^e^ siècle et la gothique Notre-Dame du XV^e^, les quartiers qui ont survécu sont sans caractère. La ville est découpée par des voies toutes neuves, désespérément longues et droites, dont la principale, la Maximilianstrasse, a la perspective bouchée par la masse colossale et inutile du Maximilianeum, une école de fonctionnaires publics perchée sur une colline de l'autre côté de l'Isar. Et partout se dressent d'énormes immeubles de rapport d'une architecture lourde et froide.

Ville d'une laideur terrible, révoltante, proclament les gens prompts à formuler leurs jugements sur ce dont ils n'ont aperçu encore que la surface extérieure. Dans le fait, il

(1) M. André Hallays, auquel nous avons emprunté.

(2) Munich se fonda au XII^e^ siècle auprès d'un pont jeté sur l'Isar, sur un sol appartenant à des moines, ainsi qu'en témoignent son nom ancien *Forum ad Monachos*, et son nom moderne *München* (de *Mönch*, moine), et encore le moine qui figure dans les armes de la ville.

Hosted by Google

faut l'avouer, ces juxtapositions d'édifices discordants vous sembleraient peut-être saugrenues ailleurs. Mais ici, par un phénomène imprévu, le grotesque même apparaît si bon, si sincère, qu'il ne fait que vous divertir et que votre âme s'en trouve lénifiée d'un rire sain. Vous cessez bientôt, à Munich, de prendre au sérieux le grandiloquent décor; vous laissez votre regard et votre imagination vaguer avec délices au gré des souvenirs que par leurs restitutions plus ou moins gauches les architectes ont évoqués en tous les coins; de sorte que se promener dans Munich, c'est se donner le plaisir facile de revivre d'autres voyages.

Assurément, pour que surgissent l'image de la classique Athènes ou les merveilles de l'élégance florentine, il faut avoir la sagesse de laisser errer son esprit en une douce rêverie, sans trop esthétiser. Or, cette sagesse-là, tout à Munich la rend facile; tout y conspire à calmer les impatients et à désarmer les ironiques. Les beaux jardins et les parcs touffus qui enveloppent la cité incitent à de longues promenades; et, sur cette haute plaine bordée à quelques lieues seulement par les Alpes neigeuses, il court des bouffées d'air de montagne amenées par le large et délicieux torrent de l'Isar, qui a encore ici la fraîcheur, la couleur et l'élan des eaux du Tyrol.

Mais tout cela n'est qu'impression extérieure, physique, pour ainsi dire. Le charme de Munich, celui qui vous pénètre plus lentement, et plus profondément, vient de son éternelle, de son inépuisable *gemüthlichkeit*. Dans cette capitale sans fièvre, la vie circule d'un mouvement tranquille et mesuré, les visages et les gestes trahissent une résignation souriante au destin; tout s'accomplit en son temps, — jamais en avance! Regardez passer dans les rues larges et vides les petits *trambahnen* bleus clairs; ils ont le temps, rien ne les presse, pas plus, d'ailleurs, que les luxueuses voitures ou les modestes *locati*. A la brasserie, regardez cette *kellnerin* dont le costume noir et le visage gentil prête quelque gaieté aux salles enfumées; sans hâte, elle s'avance parmi les tables et s'attarde à causer; elle finira toujours par apporter la boisson ou le

Hosted by Google

mets demandé, soyez en sûr; elle n'oubliera pas; mais à quoi bon se hâter?

L'étranger qui, le premier jour, aura éprouvé quelque exaspération se calme bientôt; il sent la vanité de toute révolte; puis, quelques « litres » de bière brune aidant, il en vient à goûter à son tour la douceur de cette vie facile, cordiale, indulgente; et, dès lors, dans sa reconnaissance pour la ville aimable qui lui a enseigné la sagesse et le repos, il trouve moins déconcertants ces portiques des Propylées, ce palais Pitti, cette *Loggia dei Lanzi*, ces monuments égyptiens, grecs, italiens soustraits à leur ciel du Midi, et il plaint moins vivement ces marbres blancs, auxquels il faudrait toujours le soleil d'Athènes, d'avoir à subir les morsures d'un climat âpre et humide (1).

Parvenus nous-mêmes à cet enviable degré de *gemuethlichkeit*, allons flâner au Jardin de la Cour, *Hofgarten*, un large emplacement carré planté d'arbres, imitation des cours du Palais Royal de Paris. Autour règnent des arcades sous lesquelles s'étendent une série de fresques historiques et des paysages d'Italie et de Grèce. Ces arcades fournissent un promenoir abrité en temps de pluie; et les élégants de l'endroit s'y installent devant des victuailles et des rafraîchissements. L'ensemble de la place, des arcades et des fresques a un aspect bien munichois, aggravé de la présence, au beau milieu de l'espace libre, d'une de ces portes de pierre comme on n'en trouve qu'ici, d'une porte *pure*, c'est-à-dire ne donnant accès nulle part, étant sans rien devant ni derrière.

Un autre endroit caractéristique, montrant, celui-là, une Allemagne qui ne s'est pas défraîchie, c'est la célèbre Brasserie Royale, le *Hofbraeuhaus*. Allons nous y attabler. Vous con-

(1) Au surplus, ce n'est pas à Munich seulement que l'on trouve des monuments en matériaux gélifs exposés aux frimats du Nord. A Vienne, vous trouverez complètement emmitouflées, pendant la moitié de l'année, toutes les statues en marbre blanc des jardins du Ring; Schubert au Stadtpark, Grillparzer au Volkspark, les belles fontaines du Danube et de la Wien, et des parties entières d'édifices, telles que les grands escaliers de Schœnbrunn, disparaissent d'octobre à avril sous leurs couvertures.

Hosted by Google

naissez ce temple de la beuverie, où la bière semble couler d'une source intarissable en ces vastes hanaps à couvercles que les consommateurs décrochent, lavent, remplissent et renouvellent eux-mêmes. Le *maas*, l'énorme mesure de grès qui semble une cruche, s'obtient ici à 22 pfennigs, c'est-à-dire au prix de revient, paraît-il; le but de l'institution est d'ailleurs de maintenir un type intact de l'ancienne bière de Munich. Le local consiste en une réunion de caves, au pavé inondé en tout temps de mares de bière; il est resté le rendez-vous des vieux Bavarois, et il fait leur orgueil. Son aspect gargantuesque effarouche bien un peu l'étranger, mais il y règne une gaieté si cordiale, si bon enfant! Toutes les classes de la société s'y confondent; devant le *maas*, tous les Munichois sont égaux. Il semble que cette bière fraîche, savoureuse, pacifiante mette de la fraternité parmi les hommes.

Voulez-vous, mieux encore, saisir sur le vif l'âme démocratique de la Bavière? Allez les jours de fête ou de foire à la *Theresienwiese*. C'est l'immense prairie qui s'étend au sud-ouest de la ville. Là se dresse comme sur son autel le colossal bronze de la *Bavaria*, du triste Schwanthaler: la « Bavière », debout, proclame la gloire de ses fils dont les bustes sont rangés derrière elle, sous la colonnade d'un hémicycle baptisé du nom pompeux de *Ruhmeshalle* (Galerie de Gloire). C'est à ses pieds que se célèbrent les fêtes populaires; la pelouse est le théâtre alors de toutes les réjouissances foraines: baraquements divers, panoramas de batailles, rien n'y manque, et il s'organise même des concours et des courses de tous genres. En vérité, tout cela n'est pas très original, et si ce n'était l'allure remarquablement lente et silencieuse des promeneurs, et aussi l'apparence bavaroisement monumentale des toilettes féminines, on pourrait se croire à une foire d'un autre pays quelconque. Mais le spectacle devient *echt münchnerisch* en cette partie de la Theresienwiese où les brasseries de la ville dressent leurs tentes pittoresques. Là, tandis que des fanfares mugissent des valses, des milliers de buveurs engouffrent des milliers de litres de bière. Or, un vrai Munichois boit rarement sans manger : à ce besoin, les fabri-

Hosted by Google

cants de « delicatessen », c'est-à-dire les charcutiers, pourvoient. Ils cuisent en plein vent les cent variétés de la saucisse allemande, depuis les *Bockwürste* jusqu'aux *Dünn geselchte Würste*, en passant par la *Wurst* de Nuremberg et la *Wurst* de Ratisbonne. Devant les rôtisseries où la saucisse grésille, la foule se presse avidement et semble se mettre en appétit rien qu'à en humer les fumées. Sans attendre la fin de l'opération, chacun se met en devoir, avec un admirable sérieux, de choisir son morceau. Plusieurs ont quitté la brasserie en emportant à la main leur *maas* et se promènent longuement devant les petites boutiques, en examinant les victuailles avec l'attention d'antiquaires penchés sur une collection de médailles, jusqu'à ce qu'enfin ils aient fixé leur choix. Mais, ce qui est le plus extraordinaire et dénote une disposition d'âme tout à fait particulière, c'est que ces beuveries et ces ripailles restent presque silencieuses ; même le soir très tard, les pochards que vous rencontrez dans les rues de la ville se montrent doux et graves, toujours. Les Munichois, au surplus, se reconnaissent eux-mêmes si parfaitement placides que, s'il se trouve des gens bruyants parmi eux, ils vous déclareront sans hésiter que ce doit être des « Allemands du Nord ».

Assurément, il y a entre les Allemands du Sud et les Allemands du Nord des incompatibilités flagrantes d'humeur, d'éducation, de caractère; et elles font même que le Sud trouve assez lourde la suprématie du Nord et n'emboîte son pas qu'en rechignant. Dans le fait, les villes du Sud ne suivent qu'à distance les villes du Nord ; comparez la capitale de la Bavière aux grands villes du Nord : Berlin, Hambourg, Cologne, etc. Elle s'est relativement peu développée; elle est restée une résidence de moyenne grandeur et d'allure fort paisible. Il y a des rues nouvelles à hautes maisons le long de l'Isar, mais la fièvre de construction ne sévit pas encore à l'état aigu, et les emplacements vacants sont nombreux. Le changement qui frappe le plus l'étranger, somme toute, est la notable augmentation du prix des hôtels. Munich n'est plus

Hosted by Google

la capitale qu'on citait pour son proverbial bon marché. En cela, elle a suivi le reste de l'Allemagne dans son élan vers la richesse matérielle. Encore cette « modernisation » ne s'applique-t-elle qu'à la Munich des touristes.

Les habitants n'ont pas changé. Leur humeur joviale et douce garde à la ville son aspect familier et aimable, en dépit des monuments froids et prétentieux dont l'ont dotée ses rois à goûts archaïques. Si les Propylées, la Glyptothèque, les Pinacothèques avec leur caractère hellénique, leurs fresques délavées par les pluies, leur air de temple antique en parfaite dissonance avec le ciel du Nord semblent de grands décors d'où la vie est absente, en somme, ces monuments sont en dehors des quartiers populaires, et ce qu'ils ont d'artificiel paraît peu gêner la population. Le vieux Munichois reste fidèle à ses locaux anciens, que nous retrouvons presque intacts. La foule emplit toujours les vastes brasseries; elle va toujours l'été aux portes de la ville visiter les *bierkeller;* elle semble, comme par le passé, prendre son plus grand plaisir à boire sa bière veloutée au son d'une excellente musique.

Partout s'accuse la nonchalance générale; elle se traduit dans les traits les plus divers. Il n'est pas jusqu'au langage bavarois lui-même qui ne semble indiquer une sorte de paresse invétérée; il se distingue surtout du haut-allemand par une prononciation indécise des voyelles; beaucoup de consonnes ne s'entendent qu'à demi et un grand nombre de syllabes, surtout les terminaisons, sont complètement supprimées. Le Germain du Sud est loin de hacher ses mots avec la même netteté que le Germain du Nord.

Au surplus, son niveau intellectuel lui-même paraît être resté moins élevé. Il ne lit presque pas; tout au plus s'inquiète-t-il de ce qui l'intéresse directement. Dans les cafés pendent au mur un très petit nombre de journaux, que les jeunes filles de brasserie apportent sur demande, avec un geste peu encourageant, sans s'occuper de regarder s'il sont du jour, de la veille ou de l'avant-veille. Quelle différence avec l'Allemagne du Nord! Là chaque café possède une quantité de jour-

Hosted by Google

naux, et ils sont lus avec avidité : à peine le client s'est-il débarrassé de son chapeau et de son pardessus qu'il se jette sur les feuilles du jour. Là, un garçon est spécialement préposé au service des journaux; l'on en voit à physionomie de *privat docent* et pouvant donner, le cas échéant, avec gravité et compétence, des explications sur la question politique ou financière à l'ordre du jour. Il faut dire que, dans les grandes villes du Nord, une bonne partie de ces lecteurs assidus sont, non des Allemands proprement dits, mais des israélites, et que le nombre de ces derniers est fort minime à Munich (1).

Si l'Allemand du Sud se distingue de l'Allemand du Nord, il diffère, en somme, surtout du Berlinois. Ainsi que me l'explique un savant docteur munichois qui est un Allemand de vieille roche, la démarcation au point de vue des caractères est nette entre les habitants de l'Ouest et du Sud et les Prussiens de la Marche et de la Poméranie. Le caractère plus gai, plus heureux, plus aimable des premiers n'est pas sans affinités avec le caractère français, assure-t-il. C'est qu'ils ont été, dès l'origine, en contact direct avec la civilisation française, laquelle n'est venue aux Allemands du Nord et de l'Est que plus tard et indirectement. Ensuite, la religion dominante dans l'Ouest et le Sud est, comme en France, la religion catholique, plus empreinte de sentiment que la religion luthérienne (2); en outre, le climat plus doux rapproche davantage l'homme, et plus encore la femme, de la nature. Enfin, ajoute mon docteur, la race est relativement pure dans le Sud et l'Ouest, tandis que le Prussien est imprégné de Slave. Quoi qu'il en soit, le caractère des habitants a pour effet de rendre, parmi toutes les villes d'Allemagne, les villes de l'Ouest et du Sud les plus agréa-

(1) Les israélites sont, à Munich, 6,000 ou 7,000 à peine sur 350,000 habitants.

(2) En ce qui concerne la Bavière, les trois quarts des habitants sont catholiques. Les habitants du plateau méridional ont gardé l'ancienne religion; de même ceux de la région du Main; mais une région protestante occupe la partie centrale du royaume, de Nuremberg aux plateaux de Souabe.

Hosted by Google

bles à habiter, non seulement Munich, mais Mayence, Francfort et les villes rhénanes; Munich, bien entendu, est celle qui échappe le mieux à la fâcheuse influence de Berlin, laquelle sévit jusque dans les villes du Rhin.

La nation bavaroise est, dans l'Allemagne unie, celle qui a le plus conservé son patriotisme distinct; les mœurs, les coutumes, les traditions publiques et religieuses, — et sans doute aussi la situation géographique du pays, lequel appartient en grande partie au bassin du Danube et confine à l'Autriche —, l'ont maintenue longtemps dans un certain isolement par rapport au reste de l'Allemagne; c'est là toujours que se trouve le principal foyer de résistance au nouvel ordre de choses.

Lors de la fondation de l'empire, bien des patriotes, dans leur premier enthousiasme, espéraient que l'unification morale de l'Allemagne suivrait l'unification politique. Leur espoir ne s'est guère réalisé; peut-être même l'unification morale n'est-elle pas beaucoup plus avancée qu'en 1871. Nous ne parlons pas ici des populations de race étrangère, des *Mussdeutschen* ou « germanisés de force » que l'on a violemment incorporés à l'empire et qui, les uns depuis un quart de siècle, les autres depuis un siècle, protestent contre le régime auquel ils sont soumis. Entre l'Allemagne du Nord et l'Allemagne du Midi, c'est toujours le même antagonisme. En Bavière et en Wurtemberg, dès qu'une occasion se présente, et même un simple prétexte, on voit l'opinion publique se soulever contre les exigences de Berlin et la « prussification » qu'on aperçoit à l'horizon.

Du temps de Guillaume Ier et de Bismarck, les États allemands du Sud se trouvaient contents de leur sort; voulant avant tout l'unité allemande, ils acceptaient la suprématie de Berlin. L'Allemagne restait unie sous l'hégémonie de la Prusse, dans l'esprit des traités de 1871. L'auguste souverain qui était à la tête de la grande confédération avait le don précieux de se faire aimer et vénérer de tous. Il avait conduit tous les Allemands à la victoire, et son ministre était un géant poli-

Hosted by Google

tique devant qui l'Europe s'inclinait. Il avait réussi à faire s'évanouir les velléités de particularisme, au point que de Molke lui-même n'aurait plus pu reprocher aux Allemands « d'être de leur province avant que d'être Allemands ».

Mais Guillaume Ier et Bismarck ayant disparu, et les lauriers de la guerre s'étant peu à peu fanés, et aussi les beaux budgets ayant fait place à des déficits, l'enthousiasme soulevé par la grande période héroïque s'est refroidi. Aujourd'hui, l'auréole de la Prusse a cessé d'éblouir le Sud. Ainsi s'est fortifié le courant anti-berlinois; il a à Munich un organe qui tire à 50,000 exemplaires et qu'on trouve partout, *Das Bayerische Vaterland* (la Patrie bavaroise); le rédacteur est le chef du parti séparatiste, le prussophobe Dr Sigl, membre du Reichstag. C'est un polémiste-né, le Rochefort allemand. Pas un jour ne s'écoule ici sans que vous entendiez parler de lui. En effet, tout en continuant à subir le militarisme prussien et la tyrannie de la force, le Bavarois d'ancienne roche les déplore et les maudit. Son âme est loin d'avoir été entièrement transformée sous l'influence de ces terribles éducateurs que furent Guillaume Ier, Bismarck, de Moltke et de Roon; il jette volontiers un regard vers ses frères allemands d'Autriche, avec lesquels il eut si longtemps des rapports étroits; il s'afflige maintenant d'être absorbé par la Prusse, il n'est plus aussi fier de cette puissance que d'autres ont créée pour lui et qui lui coûte son indépendance et sa personnalité. Et des polémiques passionnées éclatent entre les *Münchner Neueste Nachrichten* et les grands journaux de Berlin.

A dire vrai, Munich s'est toujours défendu avec énergie contre l'envahissement des modes, des goûts et des mœurs de Berlin. Cette résistance va grandissant. Le costume et le langage berlinois sont un éternel sujet de railleries. Dans les « Alhambras », il suffit que sur la scène apparaisse un Berlinois au parler gras et traînard, pour provoquer des éclats de joie moqueuse.

En revanche, on garde pieusement en Bavière la mémoire du roi Louis II. Voilà dix ans que ce prince étrange est mort, noyé mystérieusement dans le lac de Starnberg, et il semble

Hosted by Google

que sans cesse grandit sa popularité. Chaque année, d'innombrables pèlerins vont visiter ses châteaux de la Haute Bavière : Linderhof, au style rococo; le fastueux Herrenchiemsee, imité de Versailles; le château de Berg, sur la rive du fameux lac de Starnberg; Neuschwanstein, juché sur un rocher escarpé parmi les Alpes, entre un lac et un torrent, près du Hohenschwangau de Maximilien II. On cherche à y surprendre l'aveu ingénu des rêves et des hallucinations du malheureux roi. De son vivant, on ne le voyait jamais, on le connaissait à peine, il était comme entré déjà dans la légende. Aujourd'hui, son souvenir n'est pas cher seulement aux rêveurs et aux artistes qui honorent en lui l'ami et le protecteur de Richard Wagner, qui bénissent le monarque auquel ils doivent Bayreuth et la joie d'un art nouveau; le peuple surtout reste profondément attaché à sa mémoire; il voit en Louis II le dernier des rois de Bavière et sans doute le dernier des princes de l'Allemagne romantique (1).

Le particularisme bavarois se marque aujourd'hui de toutes manières, et dans les domaines les plus inattendus. N'apparaît-il pas dans les conflits qui éclatent aux congrès du parti socialiste allemand, entre Vollmar, le député de Munich, et le directoire berlinois, le triumvirat Bebel-Liebknecht-Singer? On sait que, comme il arrive souvent, le principal ciment de la cohésion des socialistes allemands s'était trouvé dans les lois d'exception dirigées contre eux; au contraire, le régime libéral dont ils ont joui depuis quelques années a eu pour conséquence de les diviser ou de favoriser leurs divisions latentes. Aux temps héroïques des lois d'exception, c'est Bebel qui soutint la lutte et imposa son autorité : les temps sont

(1) Louis II a depuis 1894, à Murnau, bourg de la Haute-Bavière, un monument élevé par souscription publique : chaque souscripteur versait 10 pfennigs ; on a ainsi réuni 45,000 marks. Il aura aussi, nous dit-on, sa statue à Munich, bien qu'il n'y soit pas aussi populaire que chez les paysans. Les Munichois lui reprochent d'avoir peu fait pour eux, et d'avoir compromis les intérêts du pays en voulant imiter Louis XIV sans avoir ses ressources; mais cette « extravagance » a procuré beaucoup de commandes aux artistes de Munich.

Hosted by Google

changés, et Vollmar est apparu avec une influence grandissante d'année en année, de congrès en congrès. Or, les deux chefs dont l'autorité se combat aujourd'hui, Bebel et Vollmar, l'homme du Nord et l'homme du Sud, représentent assez exactement les tendances extrêmes et contradictoires du parti. Bebel est le socialiste farouche, fidèle aux principes ou aux dogmes du socialisme révolutionnaire, tandis qu'avec Vollmar le socialisme « s'embourgeoise » pour ainsi dire : le chef munichois affirme hautement sa politique opportuniste et atténue le sens du mot « révolutionnaire » jusqu'à le rendre synonyme de « progressiste ».

Vollmar qui, parmi les socialistes, a toujours eu des velléités d'indépendance presque hérétiques, a inauguré en Bavière un socialisme nouveau, fort édulcoré, mis à la portée du paysan moyen, et, à cet effet, soigneusement expurgé, au moins en ce qui touche à la terre, de ce collectivisme partageux qui répugne tant à l'esprit rural. En dehors des questions agraires, sa politique reste également prudente et opportuniste : il incline vers le socialisme d'État ; il se garde d'afficher des principes trop absolus ; il se contente de demander plus de justice dans la répartition des « taxes », par l'établissement de l'impôt unique progressif ; et les réformes qu'il prône peuvent se réaliser sur le terrain social actuel, dans les cadres de la société présente. Il n'oublie pas que si le socialisme allemand a eu Karl Marx, le rigide théoricien, pour docteur et cathéchiste infaillible, il a eu pour véritable fondateur et pour leader réel le souple et adroit Ferdinand Lassalle.

Tout le socialisme bavarois ne jure que par Vollmar. Il a pour lui le succès de sa tactique, grâce à laquelle la porte, jusque-là hermétiquement close, du *Landtag* ou Diète de Bavière, a été forcée ; dans ce Parlement pacifique, où les conservateurs des campagnes et les libéraux modérés des villes s'équilibrent à peu près et luttent sans acharnement, il est arrivé à faire seoir, en 1893, cinq compagnons résolus (1).

Il ne faudrait pas croire, d'ailleurs, que le socialisme en

(1) Un pour Munich et quatre pour Nuremberg.

Hosted by Google

Bavière soit l'opinion de la seule classe ouvrière; beaucoup de bourgeois sont également socialistes. Voyez ce qu'est Vollmar lui-même; il y a belle distance entre sa condition et celle de Bebel, qui fut simple ouvrier tourneur à Dresde. Georges von Vollmar est un homme d'une superbe prestance, un ancien cuirassier, qui a fait la guerre de 1866 contre la Prusse et la guerre de 1870 contre la France; blessé grièvement aux deux jambes, à la bataille d'Orléans, il touche depuis lors une pension du gouvernement. Il a épousé une femme riche et mène une vie très confortable; l'été, il reçoit ses amis en une ravissante villa aux environs de Munich, sur les bords pittoresques du Walchensee. L'autorité de son nom, de sa vie, de son talent, de son origine a attiré vers lui non seulement les ouvriers, mais un groupe important d'intellectuels : savants, artistes, professeurs, écrivains, qui soutiennent le *Münchner Post*, son journal. Quelle est son influence, on l'apprend vite là-bas, car il est presque impossible de s'entretenir avec un Bavarois des choses de son pays sans qu'il vous parle du plus vaillant et du plus intelligent des chefs socialistes.

(*A suivre.*) J.-G. FRESON.

Hosted by Google

DES RÉFORMES POSSIBLES

Après avoir consacré une première étude à quelques-uns des aspects négatifs de la politique future du libéralisme, je voudrais maintenant examiner les réalisations positives qu'il est appelé à faire siennes, sous peine d'irrémédiable déchéance. Car ce n'est pas seulement la désunion qui doit résulter d'un divorce doctrinal, pareil à celui qui divise aujourd'hui notre parti en deux tronçons, également impuissants. A force de vivre séparés, les progressistes et les doctrinaires, comme on les nomme, sont insensiblement conduits à rêver des alliances qui, il y a dix ans, eussent été jugées monstrueuses, mais qui leur paraissent déjà acceptables, parce qu'elles les consolent de leur faiblesse numérique et leur promettent cette part de jouissance parlementaire qui est aussi indispensable aux politiciens que la lumière du soleil à la totalité des hommes.

Pour échapper à la désagrégation, il n'y a qu'une recette possible, et cette recette, on le devine, c'est l'entente basée sur ce qui fait la dignité, et par la même la solidité des pactes, sur un corps de doctrines communes à tous les contractants.

Sans doute, une tentative de rapprochement a été faite, en 1893-94, et elle n'a guère eu de succès. Je crois qu'il convient de la rappeler et de tracer courageusement le bilan des responsabilités réciproques de ceux qui menèrent si promptement à mal les négociations engagées entre les deux fractions du parti. Les morts vont vite, les actes des vivants sont tôt effacés de la mémoire des foules. Se rappelle-t-on seulement, en dehors de quelques cénacles, d'où partit le premier appel? Et

Hosted by Google

que ce fut un « modéré » qui le claironna sur les fossés des deux camps?

M. Goblet d'Alviella avait malheureusement compté sans la procédure d'usage qui est plus compliquée, plus tatillonne en ces matières que ne le serait, en droit international, la conclusion d'un traité de paix entre deux puissances militaires. Il avait, dans la générosité de son élan, compté sans les lenteurs calculées de l'encommissionnement, sans les aigreurs des polémiques de presse, sans la malignité intéressée de nos adversaires, sans l'humeur acariâtre de tel dirigeant, les réserves cauteleuses de tel autre, la vivacité brouillonne d'un troisième. En relisant, avec le sang-froid de l'historien, les principaux documents de ces courtes et lamentables négociations de l'hiver 1893-94, on est frappé de l'allure nerveuse, irritante que prirent tout de suite les discussions. Les lettres échangées semblent émaner de gens bien décidés à embrouiller le jeu, soit en ne concédant rien aux cocontractants, soit en s'entêtant dans des chicanes puériles, que la forme épistolaire favorise et a l'ordinaire effet de grossir à la taille de procès de tendance. D'une part, excès d'optimisme (1), de l'autre, excès de défiance peut-être, en tout cas insistance exagérée en faveur d'une concession (la fameuse reconnaissance du droit de propriété individuelle) que l'on eût arrachée sans peine, après

(1) Je fais allusion ici à un passage de la correspondance échangée, dans lequel M. Janson s'exprimait ainsi : « Nous regrettons sans doute que le parti ouvrier « ait donné une adhésion trop absolue au principe collectiviste ; mais nous croyons « qu'il sera lui-même amené à reconnaître que ce principe doit subir d'importantes « restrictions et que rien ne pourrait, au surplus, plus efficacement amener ce « résultat, qu'un rapprochement durable réalisé entre le parti libéral et le parti « ouvrier » (lettre du 2 janvier 1894). Ce passage n'est pas le seul qui atteste des vues trop favorables à la propagande des collectivistes et une certaine méconnaissance des véritables desseins de leurs leaders. Mais, je l'ai déjà dit, l'opinion libérale encourageait partout ces dispositions sentimentales des dirigeants. M. Couvreur, lorsqu'il refusa un mandat de délégué au Congrès libéral que lui offrait la Ligue, ne s'abusa-t-il pas jusqu'à écrire ceci ; « Je ne redoute guère les progrès « du collectivisme, du communisme, du socialisme dans un pays aussi individua- « liste, aussi épris de liberté que le nôtre » (5 avril 1894)? Peu après, M. Franck appelait les miroitantes statistiques de l'étranger à son aide pour démontrer, dans l'*Indépendance belge*, que les socialistes n'avaient guère de chances électorales. Ce fut un réveil douloureux pour beaucoup que le matin du 15 octobre 1894.

Hosted by Google

échange d'explications, à des contradicteurs assis à la même table et ayant la bonne volonté de conclure (1). Il reste acquis, après un examen impartialement attentif de la correspondance échangée entre les deux fédérations, que c'est pour des mots, et non pour des idées, encore moins pour des réformes sympathiques aux uns, odieuses aux autres, qu'on se sépara sans rien débattre ni conséquemment rien décider.

En somme, il coûte peu de reconnaître que si MM. Neujean et consorts avaient tort au point de vue de la procédure, ils avaient, comme on dit au Palais, raison dans le fond. En adoptant, en 1894, une formule qui rendit malaisée les alliances avec le parti ouvrier (2), on forçait partout le rapprochement des deux fractions du libéralisme, et, au risque de contrarier bien des volontés individuelles, on rendait à nos idées l'immense service de les sauver du naufrage, en même temps qu'on réduisait notablement les chances des collectivistes et, par là même, l'arrogance de leurs mandataires. Des coalitions locales eussent pu s'ébaucher (3), mais elles n'eussent pas été pour les groupements bourgeois ce que furent les mariages hybrides qu'ils contractèrent avec les ligues ouvrières ;

(1) M. Janson l'avait fort bien compris, lorsqu'après avoir constaté que les lettres échangées avaient déjà eu pour effet de restreindre le différend, il proposait « une réunion plénière des délégués pour rechercher en commun s'il « n'existe pas quelque moyen d'aplanir un désaccord, que les déclarations faites, « de part et d'autre, paraissent ne pas rendre insoluble » (lettre du 2 février 1894). On sait que la Fédération libérale commit la lourde faute de décliner cette invitation.

(2) C'est ce qu'avaient deviné ces extrême-gauchers, MM. Furnémont, Grimard, Brunet et Hallet, qui n'attendaient que l'occasion propice pour franchir le seuil de la Maison du Peuple. De leur côté, on note le même désir d'obstructionnisme qui détermina l'attitude intransigeante de quelques conservateurs libéraux ; seulement, ce désir est avoué tout haut et formulé tout net. Dans la séance du 14 décembre 1893 de l'Association libérale, M. Brunet prononça un long discours où il combattit l'idée d'un congrès libéral avec une grande vivacité d'arguments. L'assemblée était si bien à l'unisson de l'orateur que M. Feron ne sauva la situation qu'en proposant l'ajournement. Il est de stricte équité de montrer qu'il y eut des volontés négatives et des attitudes froissantes chez les progressistes aussi bien que chez les « modérés ».

(3) La Fédération libérale acceptait « l'éventualité d'alliances locales et passa- « gères avec *tous* les groupements ouvriers » (lettre du 19 février 1894).

Hosted by Google

la triplice eût mis les représentants de celles-ci à leur place, au lieu de les hisser sur le moins légitime des pavois.

Mais c'est assez de ces constatations où je ne voudrais à aucun prix qu'on vît un besoin de récriminer, d'ailleurs bien vain; le passé est accompli, et c'est vers l'avenir qu'il faut se tourner sans arrière-pensée. C'est ce que je m'efforcerai de faire, en envisageant de façon successive les points de doctrine sur lesquels l'accord des libéraux est déjà réalisé, ceux sur lesquels il me paraît facile et ceux qu'il convient d'écarter de nos débats, sous peine de les rendre encore une fois stériles et de retarder indéfiniment une entente qui est le salut.

I. — Ce qui nous unit (1).

On eut, en 1893, ce qu'un journaliste ingénieux appela « le jeu des programmes ». De fait, chaque association voulut se donner sa charte, sans trop se préoccuper des intentions ni des résolutions de l'association d'une ville voisine. L'esprit local transparaît ingénûment dans ces énumérations plus ou moins copieuses, qui tantôt empruntent à l'arrière-calcul de certains dirigeants un vague d'expression de nature à ne rien compromettre, tantôt, au contraire, se montrent nettes et claires dans l'énonciation des réformes à accomplir. Il ne faudrait pas, d'ailleurs, trop médire de ces avant-projets dont le congrès libéral n'a tiré qu'un maigre parti. Je préfère, pour ma part, le programme de Bruges (2) à la charte mort-née du libéra-

(1) On notera dans ce premier exposé une lacune trop considérable pour qu'on puisse ne pas la juger intentionnelle; j'entends la question de la séparation des Églises et de l'État dont les fractions libérales admirent des interprétations divergentes, mais que toutes s'accordent à vouloir résoudre *radicalement* aujourd'hui. Mais quel intérêt s'attache à des vœux, que j'appellerais académiques si je ne craignais de blesser certaines candeurs indéracinables? Il est regrettable que dans le jeu des programmes, les libéraux aient consacré vainement tout un paragraphe à ce qui fut l'arrogance sacerdotale, alors qu'ils se montraient si sobres d'éclaircissements sur la manière d'envisager les revendications des ouvriers industriels et agricoles.

(2) La question militaire était résolue dans le même sens par les associations des principales villes; l'assurance obligatoire des ouvriers était également admise par Bruges, Louvain et Gand. Gand acceptait même une limitation de la journée du travail industriel! Liége et Verviers se montrèrent particulièrement timides, on devine pourquoi; l'esprit qui animait leurs associations emporta tout.

Hosted by Google

lisme modéré. J'y trouve, en effet, les principales mesures ouvrières qu'il faudra bon gré mal gré imposer à tous nos amis de Bruxelles et des provinces, la réforme de l'impôt, la réduction de durée et la généralisation du service militaire, l'organisation du crédit et des comices agricoles avec des restrictions rigoureuses apportées au privilège du bailleur, des garanties données à la plus-value du fermier et la protection efficace de celui-ci contre les abus féodaux, nés de nos lois sur la chasse; il n'y manque même pas une réforme de l'enseignement moyen et supérieur, réforme plus urgente peut-être que celle de notre instruction primaire.

Il est regrettable de devoir reconnaître qu'à cet égard, le dernier ministère libéral fut loin de tenir toutes les promesses que ses amis avaient faites dans l'opposition, ou du moins qu'il déçut les espérances de beaucoup. Il ne comprit pas qu'il devait tout d'abord donner à nos universités un régime de liberté et combler le vide effrayant qui sépare, pour l'œil du pédagogue, l'enseignement moyen de l'enseignement supérieur, et tous les deux de l'enseignement normal, chargé de préparer les éducateurs de l'enfant. Ce fut une première faute; la seconde consiste dans la solution hâtive et boiteuse à laquelle on s'arrêta dans la question des athénées, de leur personnel et de leur programme. Le programme fut d'une complication et d'une incohérence achevées; le personnel se trouva recruté à l'aveuglette et, en majeure partie, peu en état d'appliquer avec sagesse un programme imparfait; de là une confusion anarchique et une baisse du niveau des études, dont nous subissons encore le contre-coup dans les universités. Pour achever de ravaler ce niveau, on maintint l'absurde système de 1876, que Frère-Orban avait contribué, plus que personne, à édifier; en supprimant le graduat, on avait fait œuvre mauvaise, et il est triste de confesser qu'il fallut la chute du ministère libéral pour qu'une barrière, d'ailleurs insuffisante, se dressât de nouveau au seuil de notre haut enseignement. En ce qui concerne celui-ci, il est indéniable que M. De Volder, intelligemment secondé par des initiatives professionnelles, osa plus et mieux que ne le fit M. Van Humbeeck, esclave, semble-t-il, de

Hosted by Google

l'esprit bureaucratique et peu familier, en tout cas, avec les disciplines élevées dont le sort lui était confié. Le chef du cabinet n'intervint guère que pour accentuer les regrettables tendances de ce singulier réformateur; on sait que, dès ses débuts parlementaires, Frère-Orban s'était déclaré partisan de la liberté des professions libérales et qu'il voulait substituer à nos examens scientifiques un examen professionnel unique (1). Je crois que personne ne songe aujourd'hui à reprendre pour compte cette thèse hasardeuse; mais ce qui n'a cessé d'être pour moi un sujet de surprise, c'est de voir cet esprit supérieur, grand dans le faux comme dans le vrai, ne pas pousser jusqu'au bout la logique de son plan éducatif et ne pas attacher son nom à une réforme des études moyennes dans le sens pratique et moderne. Ce sera là un des premiers devoirs du futur cabinet de concentration libérale; le programme progressiste est net au sujet de cette réforme, que la plupart des peuples voisins sont en train d'accomplir (2); si le programme libéral est silencieux, c'est par péché d'omission et pour nul autre motif.

Que dire de la loi de 1879? Qu'elle divisa le pays en deux camps, qu'elle nous valut les lois de 1884 et de 1895, sans qu'elle eût mis définitivement l'instituteur à l'abri de l'arbi-

(1) « Une moitié de la Belgique est occupée à examiner l'autre », disait-il, non sans un grossissement regrettable des faits, en 1854. En 1857, il revient à la charge et déclare notre système d'examen emprunté à la Chine; il insiste sur la nécessité de créer, à côté des jurys scientifiques, des jurys professionnels. En 1876, il se sépare de ses amis dans le vote de la loi sur la collation des grades académiques. Il était, en effet, d'avis d'abandonner cette collation aux universités, et le ministère catholique s'empressa de profiter de ce renfort imprévu, tandis que Rogier et Tesch combattaient énergiquement le projet de loi. Le 3 juin 1879, sa manière de voir s'était quelque peu modifiée; il admit des tempéraments à une doctrine qui ne concordait ni avec les principes libéraux, ni avec nos mœurs.

(2) Elle eut chez nous ses défenseurs dès 1831, non seulement dans notre parti, mais au sein même du catholicisme; on sait qu'une importante fraction de celui-ci travaille à une refonte des programmes dans le sens des sciences exactes et des langues modernes. La France, patrie d'élection du classicisme, procède, par étapes, à une transformation identique de ses lycées; en Allemagne, le privilège des *Gymnasien* est fortement entamé au profit des *Realschulen*, dont les élèves ont peu à peu forcé l'accès des enseignements préparatoires à la plupart des carrières libérales. En Norvège, enfin, le latin est banni de l'enseignement moyen.

Hosted by Google

traire communal, ni assuré sa situation matérielle (1), ni surtout qu'elle eût tranché une bonne fois la question des rapports des Églises et de l'État en matière d'enseignement.

Lorsque l'on compare le texte de la loi de 1879 avec celui de la loi de 1842, on est pourtant frappé de la grandeur du chemin parcouru. C'en est fait de la domination d'une Église dans les écoles de l'État, et soit qu'on admette que la doctrine libérale réserve un local pour l'enseignement religieux en dehors des heures de classe, soit qu'on se rallie à la formule infiniment plus vraie du prêtre à l'église et du maître à l'école, il est certain que le plus gros de la tâche était fait dès 1879.

Toutefois, loin que le sentiment des parlementaires libéraux d'alors fût en avance, j'allais dire en progrès, sur les réalisations qui avaient été si lentes à venir, on ne trouve guère dans leurs discours que la défense d'une morale universelle étroitement théiste (2). Frère-Orban, s'exprimait encore, en 1884, dans ces termes, qu'un spiritualiste conséquent ne désavouerait pas : « Le principe de la neutralité scolaire signifie et n'a

(1) M. Smets constatait, en 1894, que sur 206 communes du Limbourg, 68 avaient été autorisées à supprimer leur dernière école; on comptait, dans cette province, 145 écoles communales et 153 écoles adoptées; en tout 15 écoles gardiennes, dont 10 adoptées. Et la progression du confessionnalisme n'a pas dû s'arrêter là (*Revue pédagogique*, 15 mars 1894). C'est bien pis si l'on envisage la situation faite aux instituteurs; je voudrais donner quelques extraits de l'*Exposé* qui a été publié en 1895 par le syndicat des instituteurs de l'arrondissement de Bruxelles; mais il faudrait tout citer. Les faits de pression et d'atteintes matérielles s'alignent indéfiniment. Il en va de même dans les autres provinces, notamment dans celle de Liége, où j'ai constaté *de visu* et *de auditu* que de petites administrations libérales s'étaient, à l'unisson des catholiques, empressées de profiter des latitudes de la loi pour rogner les traitements du personnel enseignant. Pour peu que nos déchirements continuent, c'en sera fait de l'œuvre de 1879, et il faudra tout recommencer le jour où le pouvoir échappera à nos adversaires.

(2) Voyez notamment la séance du 27 mai 1879 dans laquelle M Frère-Orban défendit, avec une énergie indignée, certains membres du cabinet contre le reproche d'athéisme. Il est juste de reconnaître que beaucoup de libéraux ne se méprenaient pas sur les timidités fâcheuses de la loi. M. Neujean, tout ministériel qu'il fut, ne disait-il pas (séance du 2 mai 1879) : « La majorité du pays est « bien acquise au gouvernement et au projet de loi. Le pays s'est prononcé et « *une partie considérable du pays aurait même réclamé plus que ne l'a fait le* « *projet* » ?

Hosted by Google

« jamais signifié autre chose que ceci : c'est que l'enseignement « laïque ne repose pas sur les dogmes particuliers d'une « Église... il repose sur des vérités communes à tous les « cultes. » Et dès 1879, le ministre de l'instruction publique précisait une pensée, qui était bien celle de son chef de cabinet, dans des instructions portant ceci : « L'enseignement des « devoirs envers Dieu appartient plus spécialement aux reli- « gions ; mais en s'inspirant d'une idée commune à toutes, sans « pénétrer sur le terrain dogmatique, l'*instituteur peut trouver* « *l'occasion d'entretenir ses élèves de Dieu, de l'âme, ainsi que de* « *ces grandes vérités morales et chrétiennes qui, à l'honneur de* « *l'humanité, sont devenues progressivement le domaine de toutes* « *les religions* (1).

Tout le profit des interminables discussions qui précédèrent le vote de la loi de 1879 et des mesures d'application qui vinrent après, consista donc dans l'admission à la table du festin éducatif des autres confessions chrétiennes, sacrifiées jusque-là au catholicisme. Il faut avouer que c'était maigre, eu égard à l'importance numérique de ces confessions dans notre pays.

Voilà le passé ; mais il est strictement loyal de reconnaître qu'en ces matières, en dehors de quelques apeurés, on s'est rallié de côté et d'autre à des solutions plus radicales. Si des divergences subsistent, ce n'est pas dans la façon dont on entend appliquer le principe, admis par tous, de la religion hors l'école, mais bien dans la façon d'envisager le rapport de l'instituteur avec l'État. Les uns, soucieux de ménager l'autonomie communale et convaincus, d'ailleurs, que les maîtres ont tout à y gagner, ne veulent point dessaisir le moindre village du droit de choisir son personnel enseignant ; les autres, après avoir mûrement pesé le pour et le contre, se rallient à la solution étatiste ; non qu'ils se fassent illusion sur les dangers de l'esprit de parti, mais ils le retrouvent plus odieux et plus étroitement tyrannique dans les petits centres qu'il ne l'est au sommet de la hiérarchie des fonctions.

(1) Circulaire du 17 juillet 1879, citée par M. Hymans dans la *Revue de Belgique* du 15 avril 1896.

Hosted by Google

Un de nos meilleurs pédagogues (1) a imaginé un système mixte, qui pourrait fournir un mode transactionnel, acceptable pour toutes les opinions; il confie la nomination du personnel à des comités cantonaux, dont il y aurait lieu, toutefois, de modifier le mode d'élection et la composition (2), mais dont on pourrait généraliser l'institution sans grosses difficultés ni grands frais. On retrouve là ce qui est compatible avec nos mœurs des *school boards* anglais et des attributions conférées à ces corps éminemment progressifs; on pourrait même aller plus loin, et, tant en matière d'obligation scolaire qu'en matière de finances, leur laisser une initiative qui serait bien accueillie par l'esprit local. Je ne puis, d'autre part, admettre la répartition proportionnelle des charges qu'indique M. Smets. Car ici surtout je serais étatiste, conformément à la tradition constante du libéralisme, qui a toujours fait du Parlement le grand dispensateur des subsides scolaires (3)!

La contrainte désirable, exercée par le gouvernement, qu'il s'agisse de la fréquentation scolaire ou du service militaire, doit avoir pour contre-coup le reflux des charges vers celui qui a les profits de l'institution; ce qui serait une criante injustice dans un cas (et une injustice qui soulèverait l'opinion) ne peut pas ne pas l'être dans l'autre. Sur ce point, l'accord des libéraux sera, assurément, réalisé sans effort.

Cet accord s'impose, à un degré égal, devant le grave problème de l'enseignement professionnel. Sans la généralisation des écoles spéciales que possèdent déjà quelques villes, notre grande industrie est condamnée à rester inférieure à celle des Américains, des Anglais et des Allemands. Il ne peut être question d'attenter au caractère intellectuel et moral de notre

(1) M. SMETS, échevin de l'instruction publique à Molenbeek-Saint-Jean, dans la *Revue pédagogique*, 1893.

(2) Au lieu de deux délégués du conseil provincial, de cinq chefs de famille élus au suffrage universel et de deux délégués du personnel enseignant, je proposerais un, cinq et cinq respectivement.

(3) Prenons l'exemple de l'Angleterre, où les subsides scolaires se sont élevés de 15,900,000 (1865) à 94,580,925 (1893) en moins de trente ans. En 1870, la part des subsides de l'État belge dans l'instruction élémentaire ne s'élevait qu'à 5,724,691 fr. 13 c.; en 1880, elle était portée à 17,434,512 fr. 51 c.

Hosted by Google

enseignement primaire; les notions techniques, dont ne peut se passer l'ouvrier industriel, devront donc faire l'objet d'une initiation ultérieure, soit qu'on adopte le système du demi-temps qui a donné de si beaux résultats en Allemagne (1), soit qu'on recoure à un autre régime, plus sympathique à la fois aux patrons et à la classe ouvrière, et dont l'école d'adultes réorganisée et généralisée fournirait la base rationnelle (2) !

Il me reste à dire quelques mots de la réforme des degrés supérieur et moyen de notre enseignement. En réalité, pour en parler avec pertinence et apporter les documents à l'appui, il faudrait une brochure et non une page. Déjà j'ai essayé d'exprimer plus haut la pensée de beaucoup de bons esprits, qui réclament l'éducation moderne de nos collégiens; j'ai montré que les pays voisins sont en train de nous devancer en cela comme en toutes choses. Qui sait d'ailleurs si, après l'œuvre de M. De Volder qui a modernisé plus d'un aspect de nos hautes disciplines, nous n'aurons pas l'œuvre d'un de ses successeurs, s'efforçant de donner à nos athénées un régime

(1) Un arrêté municipal peut contraindre les jeunes gens âgés de moins de 18 ans à fréquenter les *Fortbildungsschulen* et les patrons à laisser à leurs apprentis le temps nécessaire pour que cette fréquentation porte ses fruits. La Saxe et la Hesse grand-ducale ont fait de cette obligation un article de loi. L'enseignement technique a ses trois degrés comme l'enseignement ordinaire; en Prusse, par exemple, où il date de 1886, il a été créé au degré élémentaire par une association privée; deux ans plus tard, deux cents écoles étaient debout; depuis, il a reçu la sanction gouvernementale.

(2) En France, on est très préoccupé de l'enseignement des adultes. Un congrès s'est tenu au Havre, en 1895, qui a adopté une série de vœux « tendant à » assurer efficacement soit l'instruction, soit l'éducation des jeunes gens, dans » la période qui s'écoule entre leur sortie de l'école et leur majorité ». Toutefois, le vent est encore aux créations d'ordre privé, et l'on voit des radicaux-socialistes comme M. Goblet se donner le plaisir d'une contradiction imprévue en combattant sur ce terrain l'initiative gouvernementale (*Revue bleue*, 24 août-14 septembre 1895). C'est aussi l'opinion du directeur de la *Revue socialiste*, M. G. Renard, et celle de M. Léon Bourgeois, qui souligne très sagement le caractère professionnel à imprimer aux cours d'adultes. M. Bérenger, qui a fait une intéressante enquête à ce sujet, est d'un avis opposé et le motive dans un article de la *Correspondance générale de l'enseignement primaire* (1er novembre 1895). Dès 1877, M. Laurent écrivait ceci : « Les jeunes ouvriers fréquentent les » écoles d'adultes, dira-t-on. Je réponds qu'ils ne les fréquentent pas, et ils ne » les fréquenteront que lorsque la loi aura rendu l'enseignement obligatoire » jusqu'à la majorité » (*Les sociétés ouvrières de Gand*, p. XIV).

Hosted by Google

plus conforme aux besoins du temps où nous vivons? Ce serait tant pis pour le libéralisme tardigrade, qui a laissé la farine sur la planche et n'a pas pétri le pain nouveau. Le plus pressé, en cette matière, consiste dans la réduction du temps consacré au latin et dans la suppression du grec, qui s'effrite, d'ailleurs, et s'en va de lui-même. Charles Thurot écrivait, en France, il y a plus de vingt ans: « Au sortir du lycée, on sait épeler le « grec, on sait à peine lire le latin. » L'homme de France qui a peut-être le plus fait pour le progrès du haut enseignement et que l'Académie de France vient d'élire, M. Gaston Paris, déclarait, en 1894 (1), qu'on ne savait plus la langue de Rome et qu'on avait « vu récemment deux licenciés ès lettres et un agrégé d'histoire avoir en latin la note zéro ». J'ai fait des constatations identiques non seulement à l'examen d'admission de l'école militaire, mais à Liége même, chez de bons élèves, qui ont six ans d'humanités et qui, pendant quatre années ultérieures, commentent encore Horace, Lucrèce et Tacite. La conclusion n'a guère besoin d'être formulée; elle sera adoptée d'enthousiasme par les pères de famille et par la majeure partie du professorat.

En ce qui concerne l'enseignement supérieur, la tâche est plus complexe, quoiqu'on puisse la résumer d'un mot: nos universités ont besoin de liberté. Plus libre devrait être le choix des professeurs, plus libre la sélection des cours préparant aux divers examens. Pourquoi les universités allemandes sont-elles les premières du monde? Parce que le personnel se recrute en dehors des influences de clocher et des préoccupations de parti, parce qu'aussi elles sont exclusivement scientifiques et n'ont pas à former des professionnels. L'État n'intervient que le moins possible dans leur ménage; elles ont la personnalité civile et, par là même, elles jouissent d'une indépendance qu'il est presque douloureux de comparer avec notre sujétion. Sans doute, cette sujétion est rendue tolérable par les

(1) *Le haut enseignement historique et philologique en France*, p. 24. En Belgique même, les avertissements n'ont pas manqué. Qu'on relise un discours de M. Elias, prononcé les 11 et 12 février 1889 au Parlement et les conclusions tout à fait « modernistes » du ministre d'alors, M. Pirmez, qui abonda dans le sens des idées du député liégeois.

Hosted by Google

pratiques de courtoisie et de détachement qui ont été constamment suivies par nos ministres de l'instruction publique. Mais admettons qu'il accède à ce haut poste un esprit fait d'étroit sectarisme et de mesquinerie policière ; la vie ne serait plus tenable pour un corps d'hommes généralement capables et dont quelques-uns sont des savants de premier ordre. Ceux-ci font grand honneur à notre pays en consentant à sacrifier la plus grosse part de leur temps à des besognes d'initiation, en somme inférieures et parfois rebutantes; le moins que leur doive la gratitude officielle, n'est-ce pas ce degré d'indépendance qui est dévolu à leurs confrères étrangers ?

A bien d'autres égards, la situation du haut enseignement belge laisse gravement à désirer : subsides insuffisants pour la tenue à jour des bibliothèques et des collections scientifiques, barème de traitement qui, n'étant plus en rapport avec le rang social des professeurs, les contraint à la recherche des besognes accessoires, sans parler de la curée mal odorante à laquelle peut donner lieu le partage du casuel, voilà quelques-unes des tares qu'il conviendra de faire disparaître. Elles sont toutes les fruits de la dépendance où nous végétons, de sorte que le libéralisme aura à prendre sur ce terrain une revanche qui se résume dans la décentralisation des études et des choix personnels et dans l'octroi d'une liberté juridique plus complète aux établissements. Ce sera, avec la refonte des programmes de l'enseignement moyen, la réorganisation nettement laïque de l'enseignement primaire et la généralisation des études professionnelles, le plus beau chapitre de notre charte de demain.

II. — Ce qui doit nous unir.

Nous devons nous entendre; pour cela, il ne faut pas multiplier les causes de dissidence; or, celles-ci ne disparaîtront que si l'on renonce à soumettre à l'approbation des uns et des autres un programme trop touffu. Quelques grandes lois concernant les travailleurs manuels et la réforme de l'impôt

Hosted by Google

constitueront, pour longtemps, un terrain de discussion assez vaste et un terrain d'entente assez limité. Parmi les mesures politiques, je n'en vois qu'une seule sur laquelle l'accord puisse aisément se faire, s'il n'est déjà fait. Je veux parler de la représentation proportionnelle.

Rien n'est plus curieux, ni moins édifiant à constater, que le revirement qui se produisit en 1894 dans les sentiments de la fraction modérée du libéralisme à l'égard de cette réforme. Les mêmes politiciens, qui, pour de belles et bonnes raisons, longuement déduites, s'étaient opposés avec le plus d'énergie à l'adoption législative de la représentation proportionnelle, se trouvèrent, au lendemain de leur échec électoral, subitement ralliés à un système, dont le plus sûr effet eût été d'envoyer à la Chambre une minorité d'hommes de leur nuance, que le vote plural absolu a éliminés en un tour de scrutin.

Ce n'est pas à dire qu'il faille considérer la représentation proportionnelle comme une panacée admirable, surtout dans un pays dont le mécanisme électoral est aussi grossier que le nôtre. Que penser, en effet, d'une législation, aux termes de laquelle le citoyen qui habite Lennick-Saint-Quentin a droit à dix-huit suffrages pour la Chambre (et à cinquante-quatre, s c'est un *triplural*), tandis que son compatriote de Virton ou de Neufchâteau, infiniment plus cultivé que lui et plus apte à remplir le devoir civique, ne dispose que d'une seule voix? Mais, sous ces réserves, et en attendant une réforme qui sera lente à venir, si elle doit être conforme à l'abstraite justice, on doit admettre que l'adoption de la représentation proportionnelle, facilitée par l'adhésion d'une partie de la droite et des collectivistes les plus sensés, serait déjà autant de conquis sur l'arriérisme intolérable de nos institutions politiques.

C'est surtout en matière sociale que cet arriérisme apparaît lamentable aux yeux de l'observateur étranger. Il est grand temps que l'on connaisse et médite, en Belgique, ce que des spécialistes comme MM. Brentano, Bucher ou Adler, ont écrit sur l'état d'infériorité dans lequel croupit notre législation ouvrière. Les libéraux qui lisent les revues d'économie politique en ont la rougeur au front, et ceux qui ne les lisent pas,

Hosted by Google

c'est-à-dire le plus grand nombre, devraient avoir à honte d'ignorer et, qui pis est, de mériter, par leur égoïsme, les jugements de la science étrangère.

En 1888, M. Georges Adler écrivait que notre pays est celui « où la classe ouvrière est la plus remplie de haine aveugle « et d'esprit de révolte contre la société existante. Les révoltes « de 1886 et 1887, ajoutait-il, ont fait de profondes blessures « à la prospérité nationale; et, selon toute apparence, ce pays « aura encore à subir de plus terribles épreuves que celles qu'il « a traversées, si les exigences de l'humanité et de la science « n'y sont pas bientôt satisfaites (1) ».

Depuis 1888, il faut bien reconnaître que le parti au pouvoir s'est efforcé de satisfaire à quelques-unes de ces exigences; il l'a fait toutefois avec beaucoup de timidité et par des voies plutôt bureaucratiques. Les mesures de conservation sociales édictées par le Parlement ont été combattues avec acharnement par une partie de la presse et la quasi-unanimité des industriels, qui se savaient soutenus par les vieux groupements politiques. De là la timidité des restrictions légales; de là les exceptions accordées en ce qui concerne l'âge des ouvriers non adultes et les heures de travail. J'y vois autant de concessions regrettables, d'autant plus regrettables qu'elles ne réconcilient pas les patrons avec le régime nécessaire de l'interventionnisme et qu'elles favorisent, parmi ces derniers, les moins dignes d'intérêt. Je ne crains pas l'opposition de MM. Greiner, Lepersonne ou Simonis à des mesures de préservation sociale; en revanche, l'histoire économique nous prouve que l'appétit de leurs concurrents de moindre taille est insatiable et leur âpreté de concurrence sans répit.

Je parlerai plus loin de l'Angleterre et des *Factory acts*. Lorsqu'en 1847, le *ten hour's bill* fut voté, la presse libérale et les associations industrielles annoncèrent les pires catastrophes. En réduisant à dix heures la journée de travail des femmes et des enfants, on allait obtenir un rendement si insuf-

(1) Jugement cité par M. MAHAIM dans la *Revue d'économie politique*, t. II, p. 604.

Hosted by Google

nsant que les prix de production ne permettraient plus de lutter avec l'industrie étrangère. Or, il n'en fut rien. L'industrie textile, dont on pronostiquait la déchéance irrémédiable, ne cessa de prospérer; les salaires ne cessèrent de croître et la production se trouva augmentée dans des proportions qui sont, encore maintenant, une cause d'agréable étonnement pour l'économiste. M. von Schultze-Gævernitz (1) emprunte au livre de paye d'une grande usine du Lancashire, le taux des salaires hebdomadaires de 1834 et de 1850. Les hommes de peine, les mécaniciens, les jeunes filles occupées au lainage et à l'étirage, enfin, les aides reçoivent la même rémunération; quant aux filateurs, ils touchent chaque semaine, en 1850, 40 shillings au lieu de 35; une légère dépression (27 au lieu de 30 shillings) s'accuse chez les cardeurs des deux premières classes; l'ensemble indique une progression qui s'accentue fortement, lorsqu'on tient compte du rabais obtenu sur le prix des principaux produits alimentaires; la même quantité de pain, qui coûtait 7 shillings 6 deniers en 1839, ne revient plus, en 1849, qu'à 3 shillings 8 deniers; des réductions analogues se constatent pour les denrées coloniales, et il n'y a que la viande dont le prix ne se soit pas modifié.

En Belgique, il en ira de même, si le gouvernement veut montrer quelque énergie et persévérer dans son chemin. Ce qui est de nature à l'encourager, ce sont les contradictions perpétuelles dans lesquelles se débattent les adversaires des réformes ouvrières. Les uns admettent la limitation du travail des femmes et des enfants, parce qu'il s'agit de protéger des êtres incapables de se défendre eux-mêmes; les autres ne font aucune distinction entre les sexes ni entre les âges; toute loi restrictive de la liberté du travail est une violation du pacte social. M. Yves Guyot est de ceux qui pensent ainsi. Par un singulier illogisme, il reconnaît la légitimité du droit de vote accordé à tous les adultes de vingt et un ans; mais il n'entend pas qu'ils en usent pour établir à leur profit un peu plus d'égalité dans les lois et dans les mœurs. Adversaire de la tyrannie

(1) *Das grosse Betrieb, etc.*, trad. franç., p. 189.

Hosted by Google

des syndicats, il l'est, avec non moins d'âpreté, du minimum de salaire et du maximum d'heures; que veut-il donc que les ouvriers fassent de leur bulletin de vote, si ce n'est y inscrire le nom de ceux qui s'engagent à adoucir une vie toute de labeur abrutissant et continu?

La raison d'être des partis collectivistes est là, et n'est que là. Les doctrines de ces partis sont lettre close pour l'ouvrier manuel (1); ce qu'il retient de leurs programmes, c'est qu'on légiférera pour lui s'ils sont réalisés, et cela lui suffit. Il dépend du libéralisme, en Belgique comme ailleurs, de modifier peu à peu la conviction de l'ouvrier à cet égard. Il faut pour cela, comme je l'écrivais récemment, démontrer l'inanité des promesses collectivistes; il faut, ensuite, annexer à la charte libérale tout ce qu'il y a de pratiquement réalisable dans les législations étrangères sur les usines, mines et ateliers. C'est à l'étude de ces législations dans leur rapport avec notre état social et économique que je consacrerai mon prochain article.

M. WILMOTTE.

(1) En octobre 1894, on entendait les ouvriers manuels, mineurs et usiniers, s'échauffer à Liége d'un mutuel enthousiasme et, à ceux qui leur demandaient le sens de leur vote, répondre avec la plus déconcertante ingénuité : *Nos votans po l'ovrî* (nous votons pour l'ouvrier). En réalité, ils votaient pour cinq bourgeois très aisés, et d'ailleurs très honorables, n'appartenant pas plus à leur parti qu'à leur classe; ils votaient pour un savant bruxellois qui, la veille encore, faisait partie de l'Association libérale et dont le doux platonisme se fût effarouché peut-être de telles marques d'ignorance. Ils votaient, en outre, pour un grand propriétaire, plus épris des fanfares républicaines que de toute autre chose, pour un ex-instituteur voué au culte des lettres et dont la rhétorique berce depuis quinze ans les oreilles populaires, enfin pour un ou deux artisans authentiques, qui représentaient seuls la politique de classe sur cette liste bigarrée.

Hosted by Google

LES BOURGMESTRES DE BRUXELLES (1)

CHARLES BULS

Un arrêté royal du 17 décembre 1881 appela M. Charles Buls aux fonctions de bourgmestre, et MM. De l'Eau-d'Andrimont, Delecosse, Walravens, André et De Mot à celles d'échevins.

« Je n'aurais pas accepté un poste aussi difficile à occuper, dit M. Buls, en annonçant cette nouvelle au conseil communal, si je n'avais osé compter sur les sympathies du conseil; depuis près d'un an que je le préside, il a rendu ma tâche si facile que je n'ai pas cru être trop présomptueux en ne refusant pas les fonctions si honorables auxquelles m'appelait la confiance du gouvernement.

« J'espère qu'avec son appui, qu'avec la collaboration de collègues qui ont donné des preuves de talent et d'énergie, et auxquelles m'unit une parfaite conformité de vues, je pourrai présider dignement aux destinées de la ville de Bruxelles. »

A peine le bourgmestre était-il en fonctions, qu'il perdait son échevin des finances, M. H. Delecosse. Le conseil communal se rendit en corps aux funérailles et M. Buls retraça en termes émus la carrière administrative du défunt. Nous relevons les passages suivants de son

(1) Suite, voir le numéro de la *Revue de Belgique* du 15 juillet 1896.

Hosted by Google

discours, qui rappellent que l'échevin Delecosse entra au conseil communal en 1873 et que son attention fut aussitôt appelée sur les questions d'hygiène, de bienfaisance et d'alimentation publique. Il prit l'initiative d'une enquête sur la situation des orphelins placés à la campagne par l'administration des hospices, la poussa avec vigueur et obtint des réformes importantes en faveur de ces malheureux enfants.

En 1879, il fut appelé aux fonctions d'échevin et il prit dans ses attributions la division des finances.

Sa grande préoccupation était de rétablir l'équilibre du budget tout en achevant et en consolidant l'œuvre de ses prédécesseurs. Il atteignit ce but en 1881.

C'est M. Becquet qui fut appelé à l'échevinat vacant, par arrêté royal du 7 mars 1882.

Dans le cours de ce même mois de mars, le conseil donna son approbation à la convention à signer par le gouvernement, le bourgmestre au nom de la ville et M. Casse, entrepreneur, pour l'exécution de l'ensemble des travaux du chemin de fer de ceinture entre la rue de la Loi et la chaussée de Louvain, travaux nécessités par la transformation du quartier Nord-Est.

La mort de Garibaldi fournit à M. Buls l'occasion de présenter, le 5 juin, au conseil communal une motion d'ordre à l'effet de proposer d'envoyer au gouvernement italien une adresse de condoléances en présence de la perte que l'Italie éprouvait en la personne d'un de ses grands citoyens.

Il fit observer que les luttes que l'Italie avait eu à soutenir ressemblaient en beaucoup de points à celles que nous soutenions nous-mêmes. Cette proposition fut unanimement adoptée.

Le 26 juin 1882, M. Buls adresse au ministre d'Angleterre à Bruxelles une lettre pour lui annoncer qu'il entrait dans les intentions de la ville de Bruxelles de transférer

Hosted by Google

dans le nouveau cimetière de la ville à Evere, les tombes d'officiers, sous-officiers et soldats anglais inhumés dans les anciens cimetières de Bruxelles à la suite des combats qui se sont livrés en Belgique en 1815, en faisant observer toutefois que si l'on était intentionné d'élever un monument commémoratif pour les officiers et soldats anglais, la ville, au lieu de rétablir les tombes isolément, s'empresserait de concéder gratuitement le terrain nécessaire pour les grouper et pour y ériger le monument. On sait que c'est cette dernière proposition qui fut acceptée et réalisée.

Dans l'intérêt de la prospérité de la capitale, M. Buls proposa, en juillet, au conseil de prêter son appui au projet de chemin de fer de Bruxelles à Mayence. Il faisait remarquer que toutes les grandes lignes ferrées des chemins de fer venant de Bohême, d'Autriche, de Hongrie, de Russie, d'Orient, du Tyrol, de Suisse et d'Italie venaient se concentrer à Mayence et que de ce point central l'issue la plus directe vers la mer serait ce chemin de fer qui par Bruxelles rattacherait Mayence à Anvers, Ostende et Calais.

Si quelque jour, comme nous n'en doutons pas, ajoutait le bourgmestre, un tunnel relie le continent à l'Angleterre, Bruxelles, grâce à cette ligne, deviendrait un point de concentration du trafic européen.

Un vœu fut formulé en ce sens. Qui sait si dans l'avenir les prévisions du bourgmestre ne se réaliseront pas ?

Au mois d'août, c'est de la transformation du quartier de la Vierge-Noire que l'autorité communale s'occupe. Ce quartier comprenait le bloc d'habitations qui existaient entre les halles, d'une part, et la place Sainte-Catherine, l'église Sainte-Catherine et la place de la Grue, d'autre part. La physionomie de Bruxelles continuait ainsi à se métamorphoser.

Bruxelles possède un nombre respectable de clubs. Il

Hosted by Google

en existait toutefois, en 1882, un spécial qui portait le nom de Dé Club. C'est ce que nous apprend certaine lettre adressée au conseil communal par la commission de cette association pour protester contre le refus opposé par la ville à une demande ayant pour objet d'accorder la jouissance temporaire des parcs publics aux enfants pauvres. Cette lettre curieuse en ses termes exagérés à plaisir ne provoqua point, faut-il l'avouer? une vive émotion parmi nos édiles.

Le 2 octobre, sur la proposition de M. Buls, le conseil communal autorise le collège à adresser un lettre de félicitations à Charles Rogier, à l'occasion du cinquantième anniversaire de son entrée à la Chambre.

En février 1883, le bourgmestre prononce l'éloge funèbre de M. Bischoffsheim, l'un des conseillers communaux les plus dévoués à la ville de Bruxelles, entré au conseil depuis 1843. Un épisode des derniers jours de sa vie, rappelé par Louis Hymans, donne une idée de la réelle valeur du généreux citoyen que la ville venait de perdre. Bien qu'il ressentît déjà les premières atteintes du mal qui l'a conduit au tombeau, disait-il, et que son médecin, le Dr Rommelaere, lui défendît de se livrer à un travail au-dessus de ses forces, Bischoffsheim s'occupait avec une infatigable activité d'une foule de créations utiles dont il avait été l'initiateur dévoué. Il avait créé l'école professionnelle de jeunes filles de la rue du Marais, la succursale de la rue de Ruysbroeck, transférée ensuite rue du Poinçon; il avait avancé la plus grande partie du capital de l'école modèle du boulevard du Hainaut; il habillait les enfants de l'école de Boitsfort, où il résidait l'été. Secondé par sa fille, Mme Montefiore-Levi, il provoqua l'institution des cours supérieurs pour dames; il participait activement aux travaux de la fédération libérale et, bien qu'il ne fît plus ce qu'il appelait des affaires, il était bien certainement l'homme le plus occupé de Bruxelles.

Hosted by Google

Depuis 9 heures jusqu'à midi, son cabinet était assiégé tous les jours par des solliciteurs de tout genre; il avait à répondre à des centaines de lettres dans lesquelles on lui demandait son concours, accordé d'avance quand il s'agissait d'une œuvre utile. Son médecin finit par lui ordonner de fermer sa porte; mais les solliciteurs s'adressaient à son secrétaire, et quand la porte était fermée, la bourse restait ouverte.

Dans les derniers temps de sa vie, il commit plus d'une imprudence qui faillit hâter sa fin. En dépit de son extrême faiblesse, il voulut absolument assister à la manifestation organisée en l'honneur de son vieil ami Charles Rogier; il allait et au Sénat et au conseil communal, refusant de se laisser accompagner et déjouant la sollicitude de ses proches.

Un jour, à l'époque du nouvel an, ses amis s'étaient donné le mot pour ne pas le fatiguer de leur visite. Un d'eux, qui n'avait pas été prévenu, se présenta chez lui et fut reçu par un domestique ignorant de la consigne. Il entra dans le cabinet de M. Bischoffsheim et lui présenta ses souhaits.

Aussitôt le malade se leva de son fauteuil et pressa le bouton de sonnette.

« Ah! c'est le jour de l'an », dit-il.

Et il lui fallut sur-le-champ son uniforme pour aller présenter ses hommages au Roi. Toute la maison fut sens dessus dessous et on eut toutes les peines du monde à empêcher le vieillard, qui pouvait à peine se traîner, d'aller remplir ses devoirs officiels.

Tel il était pour les grandes choses comme pour les petites, esclave de sa conscience et de ses affections.

Bref, il n'y eut pas d'homme plus foncièrement bon et plus sincèrement aimé.

Aussi M. Buls disait-il bien vrai quand, en terminant son discours sur la tombe du défunt, il émettait cette

Hosted by Google

pensée que sa parole résumait les regrets de toute une ville affligée.

Le 30 septembre 1883, le ministre de l'intérieur, M. Rolin-Jaequemyns, fait part au bourgmestre de Bruxelles de l'intention du gouvernement de soumettre à l'avis d'une commission l'examen des questions se rattachant à la transformation des canaux brabançons et au projet de créer de nouvelles installations maritimes à Bruxelles. Enregistrons cette étape de Bruxelles port de mer.

Communication est donnée, le 1er octobre, au conseil communal du testament de John Waterloo Wilson, ce généreux donateur qui, en 1878, avait fait à la ville un cadeau vraiment princier consistant en vingt-six tableaux qui ont formé le noyau du musée communal. Par ses dispositions dernières, M. Wilson léguait au collège communal une somme de 300,000 francs net de tous droits pour être affectée à l'achat de tableaux par les soins de M. Victor Leroy, de Bruxelles.

Pour perpétuer la mémoire du généreux donateur, le conseil communal décida de donner à l'une des voies publiques à ouvrir prochainement la dénomination de rue Wilson.

L'inauguration du nouveau Palais de Justice, qui eut lieu le 15 octobre, fournit à la populace l'occasion de commettre dans cet admirable monument des actes de vandalisme révoltants. Il se produisit à ce propos au conseil communal une proposition qu'il importe de rapporter. Le conseiller Allard demanda que le conseil mette à l'étude les moyens de réprimer les actes de vandalisme ou de simple inconvenance qui se commettent trop souvent dans les rues de Bruxelles, et surtout à l'occasion des réunions et fêtes publiques.

Par exemple, il était d'avis que l'autorité communale désignât des citoyens éprouvés, choisis dans toutes les

Hosted by Google

classes de la société, et qui seraient investis du droit de constater les actes répréhensibles qui pourraient être commis.

Cette pratique, qui fonctionne en Angleterre sous le titre de « constables volontaires », serait excellente en maintes circonstances chez nous. Mais il faut tout dire, en Angleterre le respect de l'autorité est inné. Ici, au contraire, étant donné l'esprit de la population, l'on est amené à avouer que les citoyens qui accepteraient un mandat d'agent de police spécial feraient acte d'un véritable dévouement.

Au mois de novembre 1883, la question flamande, agitée à propos d'une augmentation de crédit pour la traduction flamande de documents administratifs, soulève parmi nos édiles une discussion importante. Il s'y produisit des observations amusantes. L'un des orateurs, pour justifier ses tendances flamingantes, se plaint de ce qu'en voulant favoriser l'enseignement du français, l'on aboutit à créer un enseignement non seulement antirationnel, mais encore antinational. Écoutez plutôt, dit-il, voici ce qu'on apprend à chanter aux enfants :

Combien j'ai douce souvenance
Du joli lieu de ma naissance,
Ma sœur, qu'ils étaient beaux les jours
De France!
O mon pays sois mes amours
Toujours!

Et dire, s'écrie l'orateur, que cette chanson a été imposée à une élève alors qu'elle se disposait à chanter un hymne national flamand! Est-ce assez insultant!

Voulez-vous un autre exemple des fruits que doit porter votre système bâtard d'enseignement? Voici ce qu'enseignait une institutrice : « L'huile de poisson vient de la raie, qu'on appelle en flamand *stockvisch.* » Une hilarité générale accueillit cette sortie.

Un autre conseiller mit également l'auditoire en gaieté

Hosted by Google

en protestant contre les exagérations des tendances flamingantes. On veut tout traduire en flamand, faisait-il observer. On a traduit le livret des chemins de fer. C'était inutile, l'expérience l'a démontré. Dernièrement on a traduit en flamand le catalogue de l'exposition des beaux-arts. On en a tiré 2,000 exemplaires et l'on en a vendu deux à l'entrée de l'exposition.

Constatons que les partisans du flamingantisme succombèrent dans le débat et que la proposition d'augmentation de crédit fut repoussée.

Le 6 décembre éclata l'incendie qui anéantit le Palais de la Nation. Le bourgmestre fut un des premiers sur les lieux du sinistre.

Il prit toutes les mesures que la gravité des circonstances commandait. Le désastre, qui menaçait le Sénat et les ministères, se limita à la destruction du Palais législatif. Les actes de courage et de dévouement posés par les personnes accourues sur les lieux du sinistre furent nombreux.

Les sapeurs-pompiers de l'agglomération bruxelloise déployèrent le plus grand courage. Deux victimes succombèrent dans l'incendie, notamment le gazier Dacker. On leur fit d'émouvantes funérailles auxquelles toutes les autorités avaient eu à cœur d'assister. Le bourgmestre prononça sur la tombe du malheureux gazier Dacker, l'une des victimes, un discours plein de cœur :

« Pourquoi, dit-il, nous trouvons-nous aujourd'hui si nombreux et si recueillis autour de cette dépouille mortelle ; pourquoi ce concours d'autorités, cette escorte, cet appareil solennel ?

« S'agit-il de conduire à sa demeure dernière quelque grand de la terre chargé d'honneurs ? Non, c'est un humble ouvrier qui repose là et, tous émus au plus profond de nos cœurs, nous nous inclinons avec respect devant son cercueil, car nous vénérons en lui le héros modeste tombé

Hosted by Google

au champ d'honneur pour l'accomplissement de son devoir. En s'élançant au milieu des flammes, il n'avait à espérer ni gloire ni récompense; une seule pensée pouvait le pousser : remplir sa mission! Il l'a fait... et aujourd'hui un père manque au foyer où chaque soir les embrassements de ses enfants lui donnaient du courage nouveau pour le rude labeur du lendemain; leurs petits bras le cherchent en vain et ne rencontrent qu'une mère en pleurs.

« La destinée est dure aux petits, aux travailleurs que la société envoie ainsi aux avant-postes du danger; au moment où la catastrophe les saisit, avec quelle anxiété suprême ne doivent-ils pas tourner leur pensée vers leur femme, leurs enfants qu'ils laissent exposés au froid et à la faim?

« Cette fois au moins nous pouvons dire : Dors en paix, honnête et courageux Michel Dacker, tes fils n'ont rien à craindre; à partir de ce jour, la cité au service de laquelle tu es mort, en fait ses enfants adoptifs et plus tard, quand ils pourront comprendre la solennité qui entoure tes funérailles, ils parleront avec fierté de leur malheureux père. »

Le bourgmestre eut également à cœur, à la première séance du conseil tenue après le sinistre, de rendre hommage à la mémoire de ceux qui étaient tombés victimes de leur dévouement. La population de toute l'agglomération bruxelloise, disait-il, s'est jointe aux autorités pour faire de solennelles funérailles aux deux victimes de l'incendie du Palais de la Nation. Le président de la Chambre et le chef du cabinet ont déclaré que la Législature serait saisie d'une proposition en faveur des familles des victimes; l'une d'elles appartenait au service de la ville. Celle-ci voudra certainement s'associer au gouvernement pour assurer le sort de la veuve et des orphelins du malheureux Dacker.

Hosted by Google

Le bourgmestre proposa aussi de voter des remerciements aux pompiers, à l'armée et à tous les citoyens qui s'étaient dévoués dans cette pénible circonstance.

Comme toujours, en cas de grand sinistre, des plaintes s'élèvent sur l'insuffisance des secours. Le bourgmestre, au cours d'une discussion à ce sujet, exprimait une pensée fort juste et qui sera toujours de saison, c'est que lorsqu'on ne se trouve pas sous l'impression d'un événement extraordinaire, on hésite souvent à faire de grandes dépenses. Et il citait cet exemple : il a fallu les grands incendies des théâtres de Nice et de Vienne pour se résoudre à effectuer dans les théâtres de Bruxelles des travaux d'appropriation qui se sont élevés à 160,000 francs. Il faut donc l'aiguillon d'un événement douloureux pour qu'on se décide à faire des sacrifices considérables.

Quelques jours plus tard, un nouveau sinistre grave éclatait à Bruxelles, l'incendie du vaste édifice enseigné : *Le printemps universel*, au boulevard du Nord.

En mars 1884 meurt l'échevin De l'Eau-d'Andrimont, entré au conseil en 1872 et au collège en 1879. C'était un homme accueillant et serviable pour les petits, d'une bonté ingénieuse quand il fallait soulager leurs souffrances. Son seul tourment était de ne pouvoir secourir toutes les infortunes, redresser tous les griefs, satisfaire à toutes les sollicitations des malheureux.

C'est par ces termes élogieux qui dépeignent le caractère de cet homme de bien, que le bourgmestre commençait son éloge funèbre.

L'échevin De l'Eau-d'Andrimont, remplit aussi avec zèle les fonctions de commandant des chasseurs éclaireurs.

Il fut remplacé au collège par M. Ch. Janssen.

Nous arrivons à la période d'agitation qui suivit la chute du parti libéral lors des élections de 1884.

M. Buls fut, avec M. De Wael, bourgmestre d'Anvers,

Hosted by Google

le promoteur du compromis des communes, pacte conclu entre les représentants des grandes communes et d'importants villages du pays pour combattre la loi scolaire projetée par le nouveau cabinet clérical.

Le 9 août, cinq cents délégués se réunissaient dans la salle Gothique de l'hôtel de ville de Bruxelles et, au milieu du plus grand enthousiasme, acclamaient le bourgmestre de la capitale qui se constituait le promoteur de cette croisade nouvelle.

« Le projet de loi scolaire, s'écria M. Buls, a causé dans le pays une émotion profonde. Nous avons pendant vingt années poursuivi une lutte ardente pour obtenir la revision de la loi de 1842. Cette réforme enfin accomplie, nous avait apporté en même temps la création du ministère de l'instruction publique. En six années, une œuvre immense a été réalisée...

« Le ministère veut renverser cette œuvre glorieuse. Il n'est pas possible que nous laissions effectuer les projets réactionnaires dont nous sommes menacés. Nous serons tous unis pour protester par tous les moyens légaux. Il ne faut pas que la Belgique descende au-dessous des nations civilisées. Il ne faut pas qu'elle remette son enseignement à une caste ignorante.

« Si nous ne protestions pas, nous serions coupables et cela ne sera pas! Une certaine presse a dit qu'en protestant nous faisions une œuvre factieuse. La vérité est que nous sommes tous ici des bourgmestres, connaissant l'étendue de nos devoirs, de notre responsabilité et bien décidés à maintenir l'ordre. C'est une tâche à laquelle nous ne faillirons pas... Si nous connaissons nos droits, nous connaissons aussi nos devoirs et nous saurons tous repousser avec énergie le régime scolaire que l'on veut nous infliger.

« Si, par malheur, la loi était votée par les Chambres, sanctionnée par le Roi, nous l'exécuterions.

Hosted by Google

« Mais nous saurions aussi examiner ce qu'il faut faire pour sauver nos écoles et pour protéger les instituteurs et les institutrices qui ont eu confiance en nous, et dont l'existence se trouve placée sous notre sauvegarde. Quoi qu'il arrive, je puis le dire, il n'y aura pas une école communale de supprimée dans les communes libérales du pays. »

Ces énergiques paroles du bourgmestre de Bruxelles furent couvertes d'applaudissements et ce fut au milieu d'une émotion indescriptible que tous les assistants écoutèrent la lecture du compromis des communes, qui se terminait par cette mâle déclaration : « Les soussignés protestent solennellement et de toute leur énergie contre le projet de loi scolaire, prient très respectueusement les Chambres législatives et Sa Majesté le Roi de le repousser, et déclarent vouloir user de tous les moyens *légaux* pour en empêcher l'exécution.

« Pénétrés de leurs devoirs envers la nation, ils s'engagent par un serment inviolable à revendiquer sans trêve ni relâche les droits du peuple à l'instruction publique, donnée aux frais de l'État en exécution loyale et honnête de l'article 17 de la Constitution. »

Tous les assistants, vibrants d'enthousiasme, levèrent la main et prononcèrent ce serment.

Il avait été convenu qu'une délégation des communes qui avaient pris part au compromis irait remettre au Roi la protestation solennelle jurée le 9 août. Cette audience eut lieu le 17 septembre au palais de Bruxelles.

La députation du compromis des communes se composait de MM. Buls, bourgmestre de Bruxelles, De Wael, Lippens, Warnant, Sainctelette, Netzer, Cuvelier, Van Lint, Blyckaerts, Bockstael, Hollevoet, Dejaer, Jottrand, Collignon, Carbonnelle, respectivement bourgmestres d'Anvers, Gand, Liége, Mons, Arlon, Namur, Anderlecht,

Hosted by Google

Ixelles, Laeken, Molenbeek, Saint-Gilles, Saint-Josse-ten-Noode, Schaerbeek et Tournai.

M. Buls s'exprima en ces termes :

« SIRE,

« Nous venons au nom de huit cent et vingt communes, comptant ensemble une population de 2,732,659 habitants, présenter respectueusement à Votre Majesté les vœux de toutes les grandes villes du pays, de tous les grands centres de population, de ceux où la vie intellectuelle est le plus intense, où les arts, les sciences et les lettres fleurissent, où le commerce est le plus prospère et l'industrie le plus active.

« Mais, aux conseillers communaux de ces cités importantes se sont joints aussi les conseillers d'un grand nombre de communes rurales qui ont voulu affirmer la communauté de sentiments et d'intérêts qui les unit à ceux des communes urbaines.

« Loin de nous la pensée, Sire, d'avoir voulu, par cette solennelle affirmation de nos opinions, peser sur l'esprit de Votre Majesté; nous avons une confiance trop absolue dans sa sagesse. Elle nous a donné trop de preuves de sa scrupuleuse observation des devoirs de souverain constitutionnel, pour qu'un pareil mobile ait pu nous pousser. Nous avons voulu seulement permettre à Votre Majesté de s'éclairer sur les sentiments véritables d'une partie de la population, persuadés que cette fois encore Votre Majesté saura trouver la solution la plus conforme aux véritables intérêts du pays.

« C'est pénétrés de ces sentiments, que nous venons affirmer à Votre Majesté qu'elle pourra toujours compter sur notre profond respect et notre inaltérable dévouement. »

Le Roi répondit :

« Je reçois votre pétition comme étant l'expression des

Hosted by Google

vœux d'un grand nombre de citoyens investis des fonctions de magistrats communaux. J'ai reçu aussi, vous ne l'ignorez pas, messieurs, de très nombreuses pétitions dans un sens contraire au vôtre. En présence de ces opinions si divergentes, je dois me conformer à la volonté du pays, telle que l'ont exprimée les majorités des deux Chambres.

« Vous êtes trop bienveillants en louant ma sagesse, mais j'accepte sous réserve ce que vous voulez bien me dire de ma scrupuleuse observation des devoirs de souverain constitutionnel. Je resterai toujours fidèle à mon serment. Je continuerai, pour ce qui me concerne, à chercher à assurer la marche régulière de notre régime parlementaire. Je ne ferai jamais distinction entre Belges. Je serai pour les uns ce que j'ai été pour les autres. Ma conduite actuelle sera ce qu'elle a été en 1879. En usant de ma prérogative selon l'esprit de notre loi fondamentale, je sers la Belgique, nos deux grands partis et la noble cause de la liberté à laquelle je suis profondément dévoué. Je remercie sincèrement messieurs les bourgmestres des sentiments qu'ils expriment pour ma personne et je les prie en retour de vouloir bien compter sur les miens. »

Tout cela n'empêcha pas la loi scolaire de sortir ses néfastes effets.

Le bourgmestre avait quitté Bruxelles dans la soirée du 4 août 1884, pour se rendre à Londres à l'effet d'y assister au congrès international de l'enseignement. L'échevin Walravens le remplaçait et le rappelait par dépêche dès le 7 août, à raison d'événements graves qui se passaient dans la capitale.

Le renversement du cabinet libéral avait provoqué le mécontentement de la population. Des manifestations hostiles s'étaient produites dès le 5. Des huées avaient accueilli certains représentants cléricaux, notamment M. Woeste.

Hosted by Google

La police, la gendarmerie, les pompiers et la garde civique suffisaient toutefois parfaitement au maintien de l'ordre. Ce qui le prouve suffisamment, c'est que les quelques arrestations opérées au cours des bagarres qui s'étaient produites ne durent même pas être maintenues.

Aussi comprend-on combien grande dut être la stupéfaction de l'échevin faisant fonctions de bourgmestre, lorsque, rencontrant fortuitement dans la journée du 7 août le gouverneur, il apprit de ce dernier que, par ordre du gouvernement, il avait requis l'intervention de l'armée. Il ajouta qu'il en avait informé l'administration communale la veille au soir. Or, M. Walravens n'avait rien reçu et ce n'est qu'en rentrant sur-le-champ à l'hôtel de ville, à la suite de cet entretien, qu'il trouva, en effet, mêlée à la correspondance ordinaire, une dépêche du gouverneur ainsi conçue :

« Bruxelles, le 6 août 1884.

« Monsieur le bourgmestre,

« Ensuite d'instructions qui m'ont été données par M. le ministre de l'intérieur, j'ai l'honneur de vous faire connaître que, par arrêté de ce soir, j'ai requis la force armée aux fins d'empêcher le renouvellement des faits qui se sont passés hier et aujourd'hui et que l'administration de votre ville, à mon grand regret, s'est trouvée impuissante à réprimer.

« Je joins ici copie de ma réquisition.

« Veuillez agréer, etc. »

A cette lettre était jointe une copie de l'arrêté du gouverneur.

La lettre et l'arrêté étaient insérés dans une enveloppe portant les mots : « Confidentielle, urgente ». Or, le pli avait été déposé purement et simplement dans la boîte aux lettres de l'hôtel de ville pendant la nuit du 6 au 7.

Hosted by Google

C'est avec raison que M. Walravens s'étonna vivement du procédé employé pour effectuer la remise d'un document d'une aussi grande importance.

Dès que M. Walravens eut pris connaissance de cette dépêche, il convoqua d'urgence le collège et les cinq échevins, accompagnés du secrétaire communal, se rendirent au ministère de l'intérieur.

Introduits auprès du ministre M. Jacobs, le collège protesta énergiquement contre la conduite inqualifiable du gouvernement vis-à-vis de l'administration communale, conduite que rien ne justifiait et qui était grosse de périls.

Le ministre de l'intérieur se rendit avec les mandataires de la commune chez le chef du cabinet, M. Malou, ministre des finances, et le collège renouvela devant ce dernier ses énergiques protestations et demanda de nouveau le retrait complet du réquisitoire du gouvernement et le renvoi des troupes. Le ministre des finances acquiesça à ces demandes. Notons, en passant, qu'il désapprouva la façon dont le réquisitoire avait été remis et fit remarquer qu'un document de cette importance eût dû être remis, contre reçu, entre les mains du chef de la commune.

Les mesures prises par l'autorité communale suffirent amplement au maintien de l'ordre.

Il en fut notamment ainsi le 10 août, jour où une manifestation se faisait simultanément par l'Association libérale et par l'Association clérico-indépendante, ainsi que le 31 août, jour où un cortège imposant, composé de délégués de toutes les associations libérales du pays, parcourut les rues de la ville.

Les cléricaux, qui ne voulaient pas être en reste, avaient d'abord eu des velléités de manifester de leur côté le 31 août. On eut beaucoup de peine à les amener à remettre leur manifestation au 7 septembre.

Dans les entretiens que le bourgmestre M. Buls eut

Hosted by Google

avec les organisateurs de cette manifestation, il leur promit qu'il prendrait pour la protection de leur cortège exactement les mêmes mesures qu'il avait adoptées pour protéger le cortège libéral. Il ne pouvait naturellement pas prendre vis-à-vis d'eux l'engagement qu'ils seraient à même de parcourir paisiblement les rues de la capitale. S'il pouvait garantir des mesures de police, il était dans l'impossibilité de se rendre responsable des dispositions de la population, ni surtout de celles des étrangers à la ville.

Le bourgmestre crut cependant devoir prendre des précautions plus minutieuses en vue de la manifestation du 7. C'est ainsi qu'il disposa onze postes de police le long du parcours du cortège, au lieu de sept qu'il y avait le 31 août. La garde civique fut répartie dans neuf postes, elle n'en avait occupé que sept le 31 août. Une légion de plus avait été convoquée.

Il serait impossible d'entrer dans tous les détails des mesures prises par l'honorable bourgmestre de Bruxelles. Si des désordres se produisirent et amenèrent des bagarres violentes, il faut en faire remonter la cause aux manifestants eux-mêmes qui, par leur attitude, par les emblèmes qu'ils arboraient, par leurs chants se rendirent coupables de véritables provocations vis-à-vis d'une population essentiellement libérale.

Quel est l'honnête homme, s'écriait le bourgmestre, qui put voir porter dans les rues l'inscription suivante sans sentir bouillonner son sang :

Geuzen en hoeren
Durft gij roeren,
Zoo zullen de boeren
De bek u snoeren.

(Traduction) : Gueux et prostituées,
Si vous osez bouger,
Les paysans
Vous cloront le bec.

Hosted by Google

Il suffit de rapprocher cette inscription des articles de la presse cléricale, dans lesquelles les femmes libérales étaient traitées de prostituées, pour s'expliquer l'explosion de colère qui se produisit parmi la population bruxelloise.

Si l'on veut maintenant se faire une exacte idée de cette manifestation et de son caractère profondément blessant et provocateur, les documents officiels sont là pour l'établir. En voici quelques extraits édifiants :

Une note de l'officier de police G. Tilkin constate que le dimanche 7 septembre, de dix heures et demie du matin à une heure de relevée, c'est-à-dire avant la mise en marche du cortège, des scènes de sauvagerie ont éclaté et des actes immoraux ont été posés rues Woeringen, de la Caserne, des Foulons, boulevards du Hainaut et du Midi, notamment par les manifestants portant sur leur coiffure l'inscription *Boom*.

Les noms des bourgeois de Bruxelles qui, sous le coup d'une profonde indignation, ont déposé comme témoins devant cet officier de police, sont d'une honorabilité telle que des dépositions de cette nature ne peuvent être suspectées de partialité. Il en résulte que des gens inoffensifs, des femmes, des enfants, sans la moindre provocation ou dont le crime consistait à porter un bluet à la boutonnière, étaient assaillis et roués de coups de canne et de casse-tête.

Les manifestants proféraient, du reste, les plus graves menaces : « C'était pour taper sur les Bruxellois qu'ils étaient venus à Bruxelles », et, frappant l'un des blessés, rue Woeringen, l'un des agresseurs s'est écrié : « Il faut qu'il meure. »

Le rapport de l'officier inspecteur Desmedt constate qu'au point Central, il y eut continuellement des meneurs arborant orgueilleusement la fleur rouge et par leur attitude excitant au plus haut degré leurs adversaires politiques. A différentes reprises, il dut les protéger. D'autres,

Hosted by Google

que l'on désignait pour avoir distribué de l'argent à des voyous, prirent la fuite à son approche.

Mais voici un document plus curieux, c'est un extrait du journal catholique le *Mandelgalm*, qui contient les aveux d'un manifestant. La traduction (1) de l'article est édifiante, comme on peut en juger :

« Ce qui s'est passé pendant que nous sommes restés là à attendre et ce que nous avons ri, nous ne pourrions le raconter dans une gazette double. Voici quelque chose : Deux hableurs bleus avaient l'air de provoquer Iseghem et Roulers, mais aussitôt nous nous dirigeâmes vers les pauvres messieurs bruxellois qui se croyaient une force de mille hommes, parce qu'ils étaient accompagnés de deux agents de police bleus. « Attendez, s'écria A. D..., « d'Iseghem, personne n'a-t-il quelque projectile? —Voici, « répondis-je », et je lui remis un œuf frais. Et vlan! voilà l'œuf dans la nuque du monsieur! Était-il arrangé! Un bruyant éclat de rire se fit entendre. Mais lorsque le petit monsieur bruxellois sentit le jaune et le blanc d'œuf lui couler le long du dos, il entra dans une colère bruxelloise et commença à mouliner avec sa canne en tous sens; mais aussitôt une trentaine de cannes et de parapluies s'abattirent sur sa tête comme autant de fléaux. Alors un agent de police dégaina, et, tandis qu'il cherchait où porter un premier coup, notre Télémaque enleva à monsieur sa canne et l'on fit entrer monsieur avec sa redingote bariolée et une douzaine de bosses dans une maison voisine. Mais ce n'était pas tout : une dame laide comme la nuit, un vrai crapaud, avait assisté à la scène du haut de son balcon et était allée vite chercher un seau d'eau qu'elle vint vider avec force, sans regarder..., sur l'agent de police qui se trouvait là encore seul et fut inondé au point que l'eau dégoutait de son pantalon! Tableau!

« Des scènes semblables se répétaient de temps en

(1) Texte puisé au *Bulletin communal*.

Hosted by Google

temps. D'impudents paresseux bleus osèrent passer devant nous, en voiture découverte, faisant des grimaces et sifflant, tandis que d'assourdissantes huées les poursuivaient; mais la scène changea lorsque, un peu plus loin, ils durent passer devant la députation gantoise ou anversoise. En un clin d'œil, leur voiture fut entourée et les coups de bâton tombèrent drus comme grêle sur leurs têtes.

« Les femmes seules furent épargnées, quoique n'étant que les maîtresses de cette canaille bleue et aussi coupables qu'elle, tandis qu'elles se tenaient debout et hurlaient comme de vraies mégères.

« Un chauve bleu passa aussi par les baguettes et tomba de Charybde en Scylla. Rossé par les Anversois, qu'il avait cru pouvoir provoquer impunément, il s'enfuit sans chapeau et tomba dans les rangs des Gantois, qui le gratifièrent, à leur tour, de coups à l'échine. »

En présence de tels faits, l'on est en droit de dire que M. Buls était absolument dans le vrai lorsqu'il déclarait au conseil communal qu'il avait fait son devoir et même plus que son devoir. Il avait été jusqu'à faire une visite personnelle aux directeurs de l'*Indépendance,* de la *Gazette* et de la *Chronique,* pour les prier de publier des articles engageant la population libérale de Bruxelles à supporter avec calme et patience le passage, à travers les rues de la capitale, d'une manifestation en contradiction si flagrante avec ses opinions politiques.

A la même heure, certains organes de la presse cléricale se livraient à des excitations incessantes et insultaient grossièrement les femmes libérales.

Le conseil communal vota unanimement des remerciements à la police, à la garde civique et à la gendarmerie, et s'il ne put englober le bourgmestre et les échevins dans ce vote, c'est que les précédents s'y opposaient.

Comme M. Wauthier le fit très bien observer alors, les

Hosted by Google

foules comme les individus ont droit au bénéfice des circonstances atténuantes et les excusent. Ce n'est ni approuver ni légitimer des violences que de rechercher les causes qui les ont amenées et de constater les provocations que peuvent invoquer pour excuses ceux qui s'y sont malheureusement laissé entraîner.

En cette occasion, la répression fut telle que 236 procès-verbaux furent dressés et 198 arrestations opérées.

Comme le ministre de l'intérieur, M. Jacobs, avait par dépêche, en date du 7 septembre, manifesté au bourgmestre ses regrets de l'insuffisance des mesures prises pour protéger le cortège, M. Buls lui répondit dans des termes trop dignes pour ne pas être rapportés; sa lettre était ainsi conçue :

« Bruxelles, le 8 septembre 1884.

« Monsieur le ministre,

« Par votre lettre d'hier, vous exprimez le regret de ce que les mesures de police prises en vue de la manifestation catholique aient été insuffisantes. J'avais promis aux organisateurs du cortège une protection égale à celle que j'avais accordée aux manifestants libéraux.

« J'ai été au delà de mes promesses : j'ai convoqué plus de garde civique, j'ai employé la gendarmerie, ce que je n'avais pas fait dimanche dernier.

« Vous avez reçu communication des ordres adressés à la police et vous avez pu juger s'ils étaient précis et prévoyants.

« Si je n'ai pas requis l'armée quand vous m'avez offert son concours, c'est qu'à ce moment son intervention aurait pu amener d'irrémédiables malheurs et qu'elle eût du reste été inefficace.

« En agissant ainsi, je crois avoir rendu service au gouvernement.

« L'événement a démontré que c'est une entreprise

Hosted by Google

irréalisable que de vouloir faire circuler dans les rues de la capitale un cortège dont le caractère est aussi manifestement opposé aux sentiments de la population bruxelloise que celle d'hier.

« La garnison tout entière eût été impuissante à lui assurer un parcours paisible à travers nos rues.

« Agréez, etc.

« *Le Bourgmestre*,
« (Signé) BULS. »

Les manifestations en l'honneur de M. Buls, à l'occasion de son attitude énergique lors de la manifestation du 7 septembre, furent nombreuses. La plus éclatante fut celle qui eut lieu le 28 septembre à la Bourse. Dans des discours éloquents qui provoquèrent des ovations touchantes, MM. Crocq, au nom de l'Association cantonale et communale, et Janson, au nom de l'Association libérale, exprimèrent au bourgmestre de Bruxelles les remerciements les plus chaleureux pour avoir, par son énergie et son courage civique, préservé la capitale des horreurs de la guerre civile.

Un nouveau conflit ne tarda pas à surgir entre l'autorité communale et le pouvoir central, et cette fois encore l'on put voir avec quelle ardeur le bourgmestre défendit les prérogatives de la commune. Il s'agit de l'intervention des gendarmes en bourgeois aux abords du Palais des Académies lors des manifestations qui s'y produisirent à l'occasion de la distribution des prix aux lauréats du concours général, manifestations hostiles au ministère. Les gendarmes en bourgeois y avaient été envoyés par l'administrateur de la sûreté publique, M. Gautier.

Le bourgmestre protesta énergiquement, tant vis-à-vis de l'administration de la sûreté publique que vis-à-vis du ministre de la justice, contre l'immixtion dans ses attributions d'un fonctionnaire qui ne saurait établir en vertu de

Hosted by Google

quelle loi il s'arroge le pouvoir d'intervenir dans l'exercice du droit de police.

Il est curieux de rappeler à cette occasion que par lettre adressée le 1er ventose an XIII (la loi est de l'an VI), par le préfet du département de la Dyle à M. de Spittaël, adjoint au maire, chargé de la police de Bruxelles, le gouvernement rappelle précisément à ce dernier que les fonctions de la gendarmerie ne doivent surtout pas être confondues avec celles de la police.

Il y est dit entre autres choses que : la gendarmerie, placée exclusivement dans les attributions du ministère de la police générale pour l'action, le mouvement et l'emploi de la force est l'arme de la police; elle en est pour ainsi dire le bras; elle en est donc essentiellement dépendante et ne doit pas devenir la police elle-même.

Le bourgmestre ne laissa pas plus passer sans protestation très nette la circulaire du ministre de l'intérieur Thonissen, du 8 novembre 1884, qui notifiait aux gouverneurs que les gendarmes en bourgeois porteraient comme insignes, et ce sous le premier vêtement extérieur, une médaille en nickel dont il décrivait le modèle.

Par lettre du 14 novembre, le bourgmestre notifiait au ministre qu'il ne consentirait jamais à s'associer à une mesure qui aurait pour résultat d'ériger l'espionnage en institution publique et de dénaturer ainsi le caractère originel d'un corps qu'il respecte et qui l'a toujours secondé efficacement lorsqu'il l'a requis pour assurer le maintien de l'ordre.

Aussi donnait-il l'ordre aux commissaires de police de ne tenir aucun compte de la circulaire ministérielle et de dresser procès-verbal à charge des gendarmes, qu'ils soient porteurs ou non de médailles, qui tenteraient de s'immiscer dans les attributions de la police communale sans avoir été requis par les autorités auxquelles nos lois confèrent seules le droit de réquisition.

Hosted by Google

L'intervention des gendarmes en bourgeois, lors des incidents du 5 octobre, donna lieu à la Chambre des représentants à une interpellation de M. le comte de Kerchove de Denterghem, représentant pour Ath. La droite proposa un ordre du jour qui constituait indirectement un blâme de l'attitude de l'autorité communale.

Le bourgmestre ne désarma point en présence de cette attitude et maintint énergiquement, dans la séance du conseil du 8 décembre, les droits du pouvoir communal et proposa, aux acclamations du conseil, de voter des remerciements aux députés libéraux qui avaient au sein du Parlement défendu les prérogatives communales.

La ville de Bruxelles, qui tenait à recevoir dignement le roi et la reine des Pays-Bas, dont la visite eut lieu au cours de l'année 1884, consacra près de 40,000 francs aux fêtes organisées en l'honneur de ces souverains, notamment à l'illumination du parc et à la réception à l'hôtel de ville.

A la fin de l'année 1884, la ville vote un subside de 25,000 francs pour coopérer à l'organisation des fêtes destinées à célébrer le cinquantenaire des chemins de fer, et particulièrement à la création d'un cortège historique des moyens de transport, élément principal de ces attractions commémoratives.

Au mois de mars 1885, à l'occasion de la constitution de l'État libre du Congo, le bourgmestre proposa au conseil communal de s'associer aux félicitations déjà parvenues au Roi de différentes villes du pays et lui voter une adresse.

Un débat sur la politique coloniale fut soulevé à ce propos par M. P. Janson, qui se montrait hostile. La discussion aboutit au vote unanime, sauf les voix de MM. Janson et Lepage, de l'adresse suivante :

Sire,

« Au moment où les puissances réunies au congrès de

Hosted by Google

Berlin honorent l'auguste promoteur de l'œuvre grandiose accomplie en Afrique, il doit être permis au conseil communal de Bruxelles de féliciter Votre Majesté et de sa courageuse entreprise et du succès qui a couronné ses efforts.

« En ouvrant pacifiquement et par une initiative tout individuelle de vastes territoires, jusqu'ici inexplorés, au commerce et à l'industrie des deux mondes, le Roi a accompli une œuvre sans exemple dans l'histoire et montré qu'au XIX^e^ siècle la civilisation et le progrès ont d'autres auxiliaires que la guerre et la conquête.

« Un peuple laborieux comme le nôtre saura apprécier hautement les ressources multiples que l'État libre du Congo offre à son activité et à son travail; et la prospérité générale du pays devra à Votre Majesté une nouvelle et énergique impulsion.

« En rendant hommage à leur illustre concitoyen, au souverain éclairé qui, par sa persévérance, a servi si glorieusement l'humanité, les conseillers communaux de Bruxelles sont heureux, Sire, d'applaudir au triomphe d'une grande et généreuse pensée.

« Organes de la population de la capitale, ils présentent à Votre Majesté leurs félicitations les plus chaleureuses et ils la prient de vouloir bien en agréer la respectueuse expression.

« Bruxelles, le 16 mars 1885. »

Cette adresse fut remise, le 21 mars, au Roi, au Palais de Bruxelles. Le Roi y répondit en ces termes :

« MESSIEURS,

« Je suis extrêmement touché des sentiments que vous m'exprimez par votre adresse et je vous prie d'en recevoir mes remerciements les plus chaleureux.

« Bruxelles a été le berceau de ce mouvement africain qui aboutit en ce moment à la fondation d'un nouvel

Hosted by Google

État. Pour être indépendant, cet État n'en conservera pas moins plus d'un lien avec la Belgique. Les noms d'un grand nombre de nos compatriotes figureront avec éclat à la première page de son histoire, et ils auront en Afrique des émules et des continuateurs. Bruxelles peut devenir le centre européen de toute une vaste région tropicale. C'est d'ici que rayonnerait la lumière qui serait pour des millions d'hommes encore plongés dans la barbarie l'aube d'un temps meilleur.

« L'État que toutes les puissances ont voulu, en le reconnaissant, entourer de toutes les garanties d'un développement pacifique, a son avenir assuré. Aux ressources financières qui ont suffi jusqu'ici, malgré les exigences toujours onéreuses d'un premier établissement, vont s'adjoindre des revenus propres dont la base existe dès à présent. Ni les hommes ni les moyens ne feront défaut à l'entreprise qui s'appuie sur des concours individuels et absolument volontaires.

« L'entrée d'immenses territoires dans les voies de la civilisation est un fait d'une haute importance. La Belgique peut désormais profiter de ce grand événement aussi largement qu'elle le voudra, sans aucune charge pour elle.

« Nos riches cités regorgeront de tous les produits des industries les plus diverses; jamais elles ne trouveront, pour les écouler, un champ plus étendu. Notre jeunesse intelligente réclame avec raison, pour des forces surabondantes, de plus larges horizons. Nos populations ouvrières, si dignes d'intérêt, pourront emprunter à leur tour, aux régions vierges de l'Afrique, beaucoup d'éléments de prospérité et leur en rendre davantage.

« Le sort de bien des entreprises dépend du milieu où elles sont écloses; celle qui nous occupe, forte de nos sympathies, se développera, je l'espère, à l'exemple de la grande cité qui veut bien encourager ses débuts. Depuis

Hosted by Google

cinquante ans, l'importance de l'agglomération bruxelloise n'a-t-elle pas plus que quintuplé? Puisse l'État indépendant du Congo marcher vers tous les progrès d'un pas non moins rapide!

« En remerciant du fond du cœur le conseil communal de Bruxelles, je lui offre tous mes vœux pour la capitale, pour sa richesse, pour sa prospérité et pour sa grandeur. »

Le 27 mai 1885, la Belgique fut en deuil. Un de ses grands citoyens, Charles Rogier, vint à succomber. On décréta en son honneur des funérailles nationales. La ville de Bruxelles voulut que la dépouille mortelle de l'illustre défunt fût transportée dans l'antique palais communal où commença la carrière politique de l'éminent homme d'État. C'est, en effet, à l'hôtel de ville de Bruxelles que, le 23 septembre 1830, se réunissait la commission administrative qui, dès le 28, prenait le titre de Gouvernement provisoire, dont Charles Rogier faisait partie.

A la suite de ce décès, le conseil communal adopta les propositions suivantes :

1° D'envoyer une adresse de condoléance à la famille de Charles Rogier;

2° D'établir une chambre ardente à l'hôtel de ville pour y recevoir le corps du défunt;

3° De placer le buste de Rogier à l'hôtel de ville, afin de rappeler que c'est lui qui a fondé le Gouvernement provisoire;

4° De prendre l'initiative d'une souscription nationale pour l'érection d'un monument à la mémoire du défunt.

Les funérailles de Rogier eurent lieu au milieu d'un immense concours de monde et revêtirent le caractère le plus imposant.

(A suivre.) ALBERT DU BOIS.

Hosted by Google

GERTIE [1]

CHAPITRE XI

Dans le petit cabinet de soie bleue, aux tentures ourlées d'une exquise dentelle en point de Flandre, dans ce nid délicat que M. Heurtel avait fait aménager pour sa fiancée aux premières heures de son rêve tardif, Gertie était seule depuis le matin. Une indisposition lui avait servi de prétexte auprès de ses invités pour s'isoler avec sa pensée, et elle s'était déchargée sur M^lle^ de Roquemarcande de ses soucis de maîtresse de maison.

La veille, après avoir écouté l'histoire de la vente d'Ormoy, racontée par M. Heurtel, elle avait dû assister, avec toute la compagnie, à l'inspection de l'envoi de M. de Lanquesaint, et entendre l'ingénieur en détailler les mérites avec l'enthousiasme légitime d'un collectionneur mis inopinément en possession d'une inestimable trouvaille. Par un souverain effort de sa volonté, elle avait su rester impassible lorsque le nom de M. de Lanquesaint fut prononcé. Il est vrai que Will et Émilienne mirent tout en œuvre pour l'occuper à ce moment et détourner son attention. Mais, quoi qu'ils firent, ce nom qu'elle appréhendait, elle l'entendit, et, aussi bien, depuis le matin même elle ne conservait plus aucun doute. Déjà elle était fixée antérieurement au récit de M. Heurtel.

Sa certitude était née, dès la première heure de son lever, tandis qu'elle vaquait aux soins de sa toilette, allant et venant

(1) Suite, voir le numéro de la *Revue de Belgique* du 15 juillet 1896.

Hosted by Google

entre ce même boudoir bleu, où elle se trouvait maintenant, et sa chambre. Un coup d'œil, qu'elle avait distraitement jeté par la fenêtre ouverte, lui avait fait distinguer, tout au bout de la grande drève qui s'élançait de la grille du château jusqu'en rase campagne, un petit point noir qui d'abord ne l'occupa pas autrement. A un second coup d'œil, ce point noir était devenu un cavalier avec sa monture qui tous deux se trouvaient en ce moment à peu près au milieu de la drève et continuaient d'avancer lentement. Quel était ce cavalier? Quelque châtelain des environs en visite, sans doute? L'heure cependant était matinale. Mais à trois ou quatre cents mètres de la grille, le promeneur avait arrêté son cheval, et il paraissait inspecter le château comme s'il le voyait pour la première fois. Une curiosité bien naturelle fit que Gertie saisit les lorgnettes, qui se trouvaient à demeure, sur un guéridon, et dont elle avait coutume de se servir pour reconnaître au loin les visiteurs qui venaient par la drève. Elle les braqua sur l'inconnu et jeta un léger cri. Elle crut avoir une hallucination. Puis, un second regard, plus prolongé cette fois, la convainquit en la jetant dans une agitation extrême. C'était bien M. de Lanquesaint qu'elle voyait. C'était bien sa moustache blonde, ébouriffée, son nez en bec d'aigle, sa taille longue et souple. Son visage s'était coloré, peut-être, des plis légers lui descendaient de chaque côté de la bouche. Mais l'erreur n'était pas possible. L'homme qu'elle avait sous les yeux n'était autre que son ancien amant.

Le cavalier, après une dernière inspection des dépendances, et un regard rapide sur le parc, avait détourné son cheval et disparaissait dans un chemin de traverse.

Gertie fut prise d'un tremblement. M. de Lanquesaint à Frasnault!... D'où venait-il?... Que faisait-il?... Pourquoi était-il là?... Ces pensées se heurtèrent dans sa tête. Elle acheva pourtant de s'habiller, descendit auprès de ses invités. Mais toute la journée sa pensée fut lointaine. Elle ne doutait pas que, si M. de Lanquesaint était dans le pays, il chercherait

Hosted by Google

à s'introduire dans l'intimité des Écacheries. Elle se demandait seulement par quel artifice il y arriverait. L'histoire des assiettes de vieux Tournay lui parut d'une habileté consommée. Connaissait-il le mariage de Gertie? Savait-il qu'il trouverait dans ce château la femme qu'il avait si indignement trompée?... Assurément; s'il l'ignorait en venant à Frasnault, les bruits de la ville devaient le lui avoir appris. Sa conduite apparut alors à Gertie d'une impudence rare... Pourtant une chose l'étonna : ce duel, pour une femme, dont il traînait après lui la légende. Jugeait-il qu'après le retentissement de cette aventure il ne pouvait plus être compromettant pour personne, et croyait-il que le passé pouvait tomber dans l'oubli devant des faits irréparables de part et d'autre?...

Telles furent les réflexions de la jeune femme le premier jour. Néanmoins, la nuit fut calme, au point qu'elle s'en étonna au réveil. Elle s'était laissée aller au sommeil, stoïquement, indifférente du danger, comme un marin qui, sachant qu'il ne peut rien contre les éléments déchaînés, pose sa tête au fond de sa barque et s'endort.

Le lendemain, Gertie se sentit pleine de sang-froid. Elle résolut de profiter de cette bonne disposition de son esprit et de ses nerfs pour examiner avec calme la situation et déterminer la conduite qu'elle aurait à tenir. Dès le début, un dilemme se posa dans sa pensée : ou bien M. de Lanquesaint ignorait que Gertie et M^me^ Heurtel fussent une seule et même personne, ou bien il le savait... Dans le premier cas, les choses iraient très simplement. Il suffisait que l'officier fût instruit de la présence de Gertie pour que le souci de sa dignité et de l'honneur de cette maison lui commandassent de se retirer. Mais dans l'autre cas!... Si, en cherchant à pénétrer aux Écacheries, il savait qu'il y rencontrerait Gertie, et ne venait, en somme, que *pour* l'y rencontrer. Ah! certes, cette supposition était odieuse. Après les torts qu'il avait eus envers Gertie Spilett, il faudrait une froide audace à M. de Lanquesaint pour se présenter à M^me^ Heurtel la tête haute et, peut-être, avec des arrière-projets

Hosted by Google

de séduction nouvelle. Mais Gertie connaissait assez l'homme qu'elle avait aimé naguère, dans la candeur de sa première illusion, pour savoir qu'il n'en était pas incapable. Il devait avoir calculé que l'âge et le tempérament de M. Heurtel défendaient mal sa femme contre des entreprises de ce genre. L'aubaine de retrouver dans ce pays perdu une personne jadis aimée, était bien faite pour charmer les ennuis d'un exil monotone et mélancolique. Et maintenant que les liens d'un mariage attachaient la jeune femme à un autre homme, l'éventualité de devoir épouser une fille pauvre n'était plus là pour faire reculer le téméraire.

Gertie eut un geste de désespoir. Ainsi donc, jeune fille et pauvre, elle eût été protégée contre les assiduités nouvelles de M. de Lanquesaint? Et c'était précisément cette élévation qu'elle avait consentie, uniquement, pour être de tous respectée et à jamais à l'abri des calculs outrageants, qui rendait au séducteur son assurance provoquante et l'incitait à venir!

Défendue, elle ne l'était que par elle-même. Sans doute, elle était sûre d'elle. Mais, pendant une minute, elle eut l'angoisse de sa situation. Jeune femme d'un vieux mari, elle comprit quelles convoitises devaient s'éveiller dans l'imagination des libertins autour d'unions de ce genre. Elle se plaignit sincèrement...

Ah! jamais elle n'avait pensé si loin. Elle sentit combien peu la personnalité de M. Heurtel la gardait contre les hommages intéressés, et qu'elle ne devait compter que sur elle-même. Mais quelle humiliation, pour la fière et hautaine jeune femme, de comprendre que son ancien amant avait deviné autour d'elle un terrain propice sur lequel il osait s'avancer d'un pas résolu! Elle était devenue une de ces femmes contre lesquelles on peut narquoisement abuser des travers d'un époux hors d'âge, et qui sont, en réalité, moins protégées que les filles qui courent les bois. Une irritation soulevait Gertie, une irritation irraisonnée, qui ne s'adressait à aucun objet déterminé, mais s'éparpillait sur elle-même, sur M. de Lanquesaint, sur le vieillard qui lui avait donné son nom...

Hosted by Google

Elle fit quelques pas sur le tapis, en proie à une lassitude du corps et de l'esprit qu'elle ne cherchait plus à surmonter. Elle revint se poster devant la fenêtre ouverte où, hier, était apparu l'importun promeneur. Mais la drève était déserte. Seuls, dans le vent léger du matin, les arbres répandaient la pluie claire de leurs feuilles mortes, et c'était comme une tombée de larmes, émouvante et solennelle.

Cependant, l'heure ne tarderait guère où l'officier allait revenir. Il avait reçu l'invitation malencontreuse de M. Heurtel, et il ne laisserait guère passer un long temps avant d'y faire droit. Coûte que coûte, il fallait trouver un prétexte pour l'éconduire.

D'abord, elle avait pensé tout dire à son mari. C'était aussi l'avis d'Émilienne, avec laquelle elle avait pu causer hier soir, après le dîner, dans un coin de la salle à manger. Mais bien vite Gertie avait rejeté ce projet. A quoi bon raviver les souffrances de M. Heurtel, lui rendre le souvenir de l'horrible vérité qu'il semblait avoir oubliée? N'était-ce pas aussi le sentiment d'Émilienne qui, autrefois, avait pris sur elle de dire à l'ingénieur que le séducteur de Gertie était mort? En agissant ainsi, M^me^ Fleuriot n'avait-elle pas eu pour mobile d'épargner à l'honnête homme les tortures que lui aurait causées une rencontre possible — et certaine aujourd'hui, hélas! — Qu'il reste en dehors de ces manigances nouvelles. Il n'y avait été que trop mêlé jusqu'ici. C'était à Gertie seule qu'il incombait de faire comprendre à M. de Lanquesaint que sa présence aux Écacheries était une offense, et elle comptait s'en acquitter résolument, avec calme.

Décidée à tout faire par elle-même, elle se sentit aguerrie et réconfortée. Elle jugea inutile d'inquiéter plus longtemps ses invités par son absence, et descendit.

Tout le monde, comme la veille, était allé voir travailler le peintre à son fameux tableau : *l'Attente*. M. Heurtel s'était enfermé dans son bureau avec Félicien.

Gertie se rendit aux jardins français. Comme elle traversa la

Hosted by Google

pelouse, elle se croisa avec Marie-Josine, qui se dirigeait à grands pas vers le château.

« Tiens! s'écria Gertie avec surprise, à la vue de la paysanne, où courez-vous?... Est-ce que vous ne posez pas aujourd'hui?

— Si..., répondit la jeune fille en s'arrêtant. Mais la vieille dame se ressent de la fraîcheur et elle m'envoie quérir un châle... »

Marie-Josine, en parlant, fixait ses grands yeux sur Mme Heurtel, et celle-ci y lisait cette hostilité étrange, dont elle cherchait vainement les raisons. Elle voulut en avoir le cœur net.

« Marie-Josine, fit-elle, on dirait que vous me détestez... Vous ai-je fait quelque chose?... »

La paysanne recula de quelques pas, sans baisser son regard.

« Vous me détestez! répéta Gertie.

— Peut-être bien, murmura effrontément Marie-Josine.

— Pourquoi cela?... Dites... Il doit y avoir un motif... »

La fille hocha la tête.

« Je veux le savoir, s'écria Gertie..., si je vous ai fait du mal, c'est bien sans le savoir et je tiens à le réparer... »

La paysanne ne répondit rien.

« N'ayez pas de crainte..., si vous me détestez, moi je vous aime, Marie-Josine... Répondez-moi franchement...

— Vous m'avez pris mon amoureux, dit ingénûment la jeune fille, tandis que ses joues s'empourpraient. »

Cela parut si énorme à Gertie, qu'elle se mit à rire.

« Moi?... Je vous ai pris votre amoureux? Et qui donc?...

— M. Préviaire, avoua Marie-Josine.

— Vous aimez M. Préviaire, ma pauvre fille?...

— Oui, répondit-elle, et c'est à cause de lui que je suis sage, maintenant.

— Ah! mais c'est très bien cela, reprit Gertie en souriant, intéressée par cette curieuse créature... Je dirai à M. Préviaire qu'il doit s'occuper de vous...

— Oh! non, s'écria Marie-Josine en prenant la fuite, il vous aime trop pour cela. »

Hosted by Google

Gertie resta un instant interloquée de la découverte de ce petit chagrin d'amour. Personne qui n'avait les siens, donc! Puis, elle trouva l'aventure plaisante, et, arrivée près de ses gens, elle ne put s'empêcher de la raconter d'un ton enjoué. Mlle de Roquemarcande, surtout, en fit ses délices, ayant toujours eu un goût très prononcé pour les affaires de cœur... Enfin, on avait trouvé l'auteur du miracle qui rendait la vertu à Marie-Josine... Mais au cours des commentaires échangés à propos de cette découverte, un valet parut, s'approcha de Gertie.

« Madame, fit-il en s'inclinant, M. Heurtel vous demande au salon carré... une visite...

— Ah! » dit la jeune femme en pâlissant légèrement.

Mais de suite, elle se domina. Et le sourire aux lèvres, se tournant vers ses hôtes :

« Vous permettez?... Dans un quart d'heure je suis à vous. . »

Émilienne elle-même était stupéfaite de l'aplomb de Gertie. Sa voix était ferme, son regard clair brillait d'une flamme de bravade... Elle partit d'un pas allègre à la suite du domestique.

En route elle demanda :

« Charles... qu'est-ce donc, cette visite... un monsieur?...

— Oui, madame.

— A-t-il donné son nom?...

— Oui... M. de Lanquesaint.

— Bien. »

Elle était admirablement maîtresse d'elle-même. Son cœur ne frémissait pas. C'était comme une impression de contentement qu'elle ressentait... Oui... elle était presque heureuse... Pourquoi?... Parce qu'elle allait enfin pouvoir exécuter l'autre, pensa-t-elle.

Pourtant, lorsqu'elle ouvrit la porte du salon, qu'elle vit les deux hommes, assis en face l'un de l'autre, se lever à son entrée, elle eut besoin de toute sa force physique pour ne pas tomber épuisée sur une chaise. Dans l'ombre qui descendait

Hosted by Google

des hautes tentures, elle baissa instinctivement les paupières.

Mais la voix de M. Heurtel s'éleva :

« Ma chère amie, je vous présente M. le capitaine de Lanquesaint, l'ami qui nous a envoyé ces précieuses faïences. »

Et se tournant vers le nouveau venu :

« Mme Heurtel, » ajouta-t-il.

Gertie entr'ouvrit les yeux. Elle vit s'incliner devant elle un crâne légèrement dégarni; puis la haute taille de l'officier se redressa, sans que son regard se fixât sur Gertie.

La jeune femme avait pris un siège.

« M. de Lanquesaint, continua M. Heurtel, vient de me raconter l'histoire de son duel, qui est tout à son honneur. Il est interné pour six mois à Frasnault, où il doit s'ennuyer profondément... Je l'ai engagé à venir nous voir souvent aux Écacheries, et il me promet d'être des nôtres... Je te laisse le soin d'organiser quelques parties pour le distraire, car son séjour, naturellement, lui est à charge....

« Mais pardon, crut devoir interrompre l'officier avec un enjouement un peu affecté. Je n'ai guère eu le temps de m'ennuyer jusqu'ici... J'ai fait connaissance avec le pays... Je l'ai battu en tous sens... et, vraiment, il est charmant, je m'étonne qu'il ne soit pas connu davantage... »

Gertie écoutait. C'était bien la même voix, un peu cuivrée, à débit rapide qui mangeait les finales des mots, qu'elle avait entendue avec tant d'émotion naguère. Il parlait avec une aisance, une désinvolture, comme si cet homme et cette femme, qu'il avait en face de lui, lui eussent été également étrangers.

M. Heurtel soutenait la conversation. On parla du pays, de quelques particularités intéressantes, des châtelains voisins que M. de Lanquesaint était allé voir.

Du coin de l'œil, Gertie examinait l'officier. Il avait vieilli, certes. Quel âge pouvait-il avoir maintenant? Mentalement, Gertie calculait. Il avait dix ans de plus qu'elle... C'était bien la quarantaine. La figure brunie était couturée de rides pré-

Hosted by Google

coces. Mais toujours souple, vif, l'allure un peu dandinante, l'ensemble d'une distinction parfaite. La main, posée sur une basque de la redingote, était restée blanche et fine.

Puis on en revint aux faïences. L'officier raconta comment il avait appris, chez les de Vaucheroy, à Irchies, le désir de M. Heurtel de les posséder... On en vint ainsi à parler de personnes que l'on connaissait de part et d'autres. Gertie intervenait de temps en temps par un « oui », un « non », ne voulant pas laisser soupçonner ses véritables sentiments à son mari.

Mais M. Heurtel s'était levé : un travail urgent l'appelait auprès de Félicien. Il s'excusa de quitter M. de Lanquesaint.

« Je vous laisse madame Heurtel, pour vous présenter à nos hôtes... »

Quand M. Heurtel fut parti, un silence régna quelques minutes dans le salon. Gertie, enfouie dans une causeuse, tournait le dos au jour, ayant en face d'elle, de l'autre côté de la table, l'officier, qui attendait qu'elle reprît la conversation. Le cœur de la pauvre femme battait maintenant à grands coups, qui lui semblaient plus sonores que les pulsations enrouées de la vieille pendule qui ronronnait sur la cheminée.

A la fin, devant ce silence qui se prolongeait, Gertie se décida :

« Pardon, monsieur, dit-elle, en essayant de mettre dans l'intention de sa voix toute l'impertinence dont elle était capable, vous comprenez qu'il est impossible que vous reveniez dans cette maison. »

M. de Lanquesaint ne répondit pas, absorbé dans la contemplation du feu qui consumait les bûches de hêtre.

« Vous ne saviez certainement pas m'y rencontrer, et cela excuse votre démarche. »

Il répliqua avec une exquise politesse :

« Pardonnez-moi, madame ; je le savais.

— Alors, répliqua Mme Heurtel, je m'étonne de vous y voir. »

Elle s'était levée. Il l'imita.

Hosted by Google

« Je ne tiens pas à vous dissimuler que c'est la certitude de vous rencontrer, de vous parler qui m'y a fait venir.

— Vraiment! ricana-t-elle, vous êtes bien bon, monsieur; mais je ne saurais malheureusement m'y prêter. »

Elle fit un pas vers la porte.

« Vous m'avez demandé tout à l'heure, madame, ajouta l'officier, de ne plus me représenter dans cette maison. Telle est bien mon intention, croyez-le. Si j'ai désiré y venir, ce n'est que pour cette seule visite, qui n'aura pas de répétition. »

Ah! pourquoi n'avait-elle continué de marcher vers la porte? Pourquoi ne l'avait-elle pas ouverte en criant à cet effronté le retentissant : Sortez, monsieur! qu'elle préparait depuis le matin. Elle en avait la force encore... Déjà elle ne l'avait plus. Cette voix, à l'accent de laquelle elle avait si souvent et si doucement tressailli, remuait de nouveau en elle des fibres secrètes que depuis dix ans elle croyait abolies. Et tous les ressorts de sa féminínité la retinrent, tandis qu'il ajouta :

« Madame, nous ne sommes ni l'un ni l'autre des êtres vulgaires... Le hasard qui m'a envoyé à Frasnault nous mettra certainement en présence dans des maisons où nous fréquentons l'un et l'autre, les de Vaucheroy, les Dubosson, les Pasquier... Il m'eût été dur de supporter les marques cruelles de votre mépris, sans avoir trouvé l'occasion de me défendre.

— Vous défendre!... — Et sa voix sifflait, méchante. — Mais il me semble que cette occasion ne vous a pas manqué... Vous vous y prenez un peu tard...

— Non, madame, je ne m'y prends pas trop tard, car auparavant vous n'auriez pas daigné m'entendre, et vous ne m'auriez pas compris.

— Et depuis quand donc, à votre avis, mes yeux se sont-ils ouverts à la lumière ? ricana Mme Heurtel.

— Mais depuis votre mariage, madame,... depuis que vous avez quitté le point de vue égoïste de la jeune fille pour celui, plus large, plus au courant des choses de la vie, de la femme

Hosted by Google

mariée, et surtout de la femme en possession d'une haute situation.

— Ah! mais cette casuistique vous fait honneur!... Le point de vue égoïste de la jeune fille est charmant... Je vous avoue que je m'intéresse davantage aux subtilités de vos arguties qu'à leur valeur même, qui ne saurait exister pour moi, vous le comprenez...

— Notez, madame, continuait l'officier, toujours debout dans un coin du salon et sans se départir du ton de la plus extrême courtoisie, que je vous parle ici avec une franchise qu'il m'eût été impossible d'employer envers Mlle Spilett, mais que Mme Heurtel peut entendre... L'homme qui séduit une jeune fille est, au sens de la morale mondaine, un grand coupable... Cependant il subit, lui surtout, des influences contre lesquelles il ne peut pas toujours se défendre : la beauté, le charme, l'attraction irrésistible qui enchaîne son cœur par des liens dont il n'est pas le maître... Pourquoi chercher un coupable là où il n'y a souvent que deux victimes?

— Cela n'est pas très neuf,... reprit Gertie. Aussi bien la faute n'est pas là; des engagements ont été pris de part et d'autre... il y a eu, en réalité, deux coupables et non deux victimes, comme vous dites... Seulement, ces engagements n'ont pas été tenus... parce que quelqu'un s'y est dérobé... lâchement.

— Parce qu'il était le jouet de volontés supérieures à la sienne,... parce que les circonstances s'étaient armées contre lui... Subitement le père de la jeune fille était frappé d'une ruine terrible... Riche la veille, elle était pauvre le lendemain... Si le jeune homme avait suivi l'inclination de son cœur, sa propre fortune, qui dépendait de parents éloignés, était à jamais compromise, il en avait la certitude... et il n'y aurait eu que deux détresses, deux misères, qui auraient probablement fait une triste union; d'autant plus que la jeune fille avait connu le luxe et que, mariée, elle n'y eût pas aisément renoncé.

Hosted by Google

— Et vous venez me dire cela à moi, froidement, impudemment... sans honte aucune ?...

— Je dis cela à Mme Heurtel, parce qu'elle est femme à m'écouter, continua-t-il, parce qu'elle sait qu'il est des circonstances, douloureuses sans doute, où il faut savoir sacrifier son cœur au repos, au *bien-être* de sa vie. »

Gertie pâlit affreusement. Elle sentit l'allusion directe à son propre mariage, aux millions de M. Heurtel que l'autre effleurait de sa parole polie, mais combien aiguë !

« J'étais sous-lieutenant à l'époque dont je parle, continua M. de Lanquesaint. Vous épouser, c'était briser ma carrière, me voir frustrer de ma part de succession par ma famille irritée... Mieux valait rompre, fuir, pour nous épargner mutuellement des récriminations inutiles. C'était brutal, je le reconnais; mais c'était humain, madame... Et tout me prouve aujourd'hui que c'était le bonheur pour tous les deux.

Gertie allait se récrier. Le bonheur ?... Où était-il donc ?... Mais elle se contint, frémissante... Protester contre les dernières paroles de M. de Lanquesaint, c'était reconnaître que l'affection n'avait pas été le mobile de son mariage, qu'elle avait, elle aussi, selon sa parole cruelle de tout à l'heure, sacrifié son cœur à son repos.

« Mais il y avait un enfant ! s'écria-t-elle.

— Rien ne vous autorise à croire, madame, que si l'enfant eût vécu je me serais dérobé aux devoirs de ma paternité !... »

Il y eut un silence douloureux pendant lequel Gertie, épuisée, dut s'appuyer d'une main au dossier d'un fauteuil. M. de Lanquesaint reprit :

« Croyez-vous que ce n'est pas aussi de l'héroïsme que de se résoudre à laisser une mémoire maudite, là où on aurait voulu rester à jamais aimé... Car maudit je l'ai été,... je devais l'être,... mais aujourd'hui, pourquoi me condamneriez-vous encore ? »

Gertie, étonnée, releva la tête.

« Non, poursuivit l'officier, aujourd'hui le bonheur est

Hosted by Google

entré dans votre vie, comme il le devait en toute justice... Vous êtes unie à un mari qui vous aime, que vous aimez, je n'en veux point douter... vous êtes placée au rang dont vous êtes digne... Tout vous sourit... vos vœux sont comblés... Et il ne vous appartient plus de reprocher à l'homme que vous avez connu de vous avoir abandonnée, à moins que... »

Il s'interrompit intentionnellement. Gertie s'était redressée.

« A moins que ? interrogea-t-elle.

— A moins que vous n'aimiez pas votre mari, et que l'homme d'autrefois, vous l'aimiez encore... »

Gertie baissa la tête. Le coup avait porté. Elle se sentait vaincue et n'était pas malheureuse de l'être. Seulement, l'émotion l'avait brisée... Au fait, il valait peut-être mieux ainsi. Amis ?... C'était désormais impossible. — Ennemis ? Il eût été trop douloureux d'en remuer sans cesse les motifs, puisqu'ils étaient destinés à se revoir dans le monde.— Indifférents, oui, c'était encore le plus aisé.

« Vous avez raison, monsieur, murmura-t-elle. Je ne vous reproche plus rien.

— Et comme l'homme que vous avez connu est aujourd'hui engagé ailleurs, qu'il vient de tuer en duel celui qui le séparait de la femme qu'il aime à présent et qui l'occupe uniquement, vous n'avez aucune raison de vous défier de lui et il ne peut rester, d'une part, qu'une estime respectueuse, de l'autre, un généreux oubli. »

Gertie réfléchissait. Par la fenêtre, son regard suivait le vol des feuilles jaunies qui tourbillonnaient sur la pelouse. Une brusque bourrasque d'automne s'était levée, faisait gémir les hauts arbres en tordant leurs panaches. On entendait la bise hurler contre les murs du château... Que c'était étrange la vie!... Elle était venue avec la certitude de faire plier cet homme sous son mépris. C'était lui qui la courbait sous sa force morale. — S'était-elle bien suffisamment armée ?... N'avait-elle pas faibli trop vite ?...

Mais il demanda encore :

Hosted by Google

« Dois-je m'éloigner à jamais de cette maison, madame ? »

Elle n'avait plus de force. Tout lui devait être égal maintenant.

« Comme vous voudrez », répondit-elle avec une lassitude extrême.

On entendait les voix de Will, d'Émilienne, de Mlle de Roquemarcande dans les corridors, qui rentraient à la hâte, surpris par la bourrasque.

« En ce cas, pour éviter tout commentaire, je vous prierais de me présenter à vos invités. »

Elle fit un pas, énervée, sans volonté, comme obéissant à une suggestion.

« C'est juste, fit-elle, venez. »

Elle le mena elle-même à la salle à manger, où tout le monde était réuni.

(*A suivre.*) FRANZ FOULON.

Hosted by Google

LA SOCIOLOGIE PICTURALE

AUX DEUX SALONS DE PARIS

Voici fermés, depuis près de deux mois, les salons du Champ-de-Mars et des Champs-Élysées!

C'est le moment de dresser leur bilan. Il n'est pas brillant. Tout au plus peut-on dire qu'il ouvre des perspectives plus consolantes que celui des salons de 1895.

La rage novatrice qui sévissait dans les dernières quinze années, et qui, reniant et conspuant toute tradition, affichait l'outrecuidante prétention de s'y substituer victorieusement, est arrivé au terme de ses ravages.

La réaction contre ces iconoclastes intellectuels s'est produite, plus forte, plus intense qu'on ne pouvait l'espérer.

On ne revient pas seulement aux anciens maîtres, on les met au pillage : on les refait, et on les refait mal.

Pour ressaisir l'équilibre et le calme indispensables aux longues et laborieuses gestations et aux joyeuses créations, il faudra retrouver la naïveté. Mais qui ramènera nos névrosés fin de siècle au paradis perdu de l'art naïf, simple et convaincu?

***

A l'une des extrémités du grand hall du salon des Champs-Élysées, confinant au compartiment réservé aux objets de l'art industriel, d'un bon goût parfait et d'une réussite exceptionnelle, il y avait, au dernier rond-point, un ensemble de postures aux mouvements désordonnés. La *Tempête*, groupe en plâtre de M. François Larché, en formait le centre. Sa

Hosted by Google

figure principale, un marin terrifié, jette un long cri d'alarme, auquel semblaient répondre les gestes des statues voisines, le *Semeur du monde*, par M. Victor Ségoffin, la *Daphné*, de M. Julien Dercheu, etc.

Médiocrement attiré tout d'abord par le caractère véhément, et par cela seul peu plastique de ces plâtres, j'y ai été ramené instinctivement en fumant une cigarette pour me remettre d'une pénible pérégrination à travers les innombrables salles et galeries d'en haut, remplies de cadres de la rampe à la cimaise. Et alors seulement j'ai compris la signification allégorique et fatidique de ce coin : le cri angoissé du naufragé correspond à la détresse presque universelle qui fait gémir les peintres et les statuaires de l'école française.

Elle se manifeste au même degré dans les deux salons qui ne tarderont pas à fusionner leur commune indigence. L'espoir fondé sur les novateurs, les impressionnistes, les luministes, les vibristes, les pointilleurs — M. Henri Martin est à peu près le dernier du genre dans sa frise, *Musique, sculpture et architecture*, destinée à l'hôtel de ville — s'étant effondré, on s'est rué, en désespoir de cause, sur le néo-symbolisme. Échappé à peine au blanc-céruse du plein-airisme, on se plongea dans les flots bitumineux.

C'était tomber de Charybde en Scylla.

Aux époques primitives, les premiers vagissements de l'art se traduisaient par la représentation symbolique des objets du règne animal et végétal. La seconde phase qui fut l'apogée du symbolisme, due à l'anthropomorphisme, est celle de l'art de la Grèce et de Rome; sur lui vint se greffer le symbolisme chrétien du moyen âge d'abord, de la Renaissance ensuite. Aujourd'hui encore, l'allégorie se sert presque exclusivement des formules antiques avec lesquelles le monde s'est familiarisé et qu'il comprend aisément. Voilà pourquoi ceux mêmes qui avaient répudié la vieille défroque, comme ils s'exprimaient irrévérencieusement, y reviennent et s'ingénient à la rajeunir, faute de pouvoir créer une symbolique moderne.

Cette impuissance avérée du néo-symbolisme est moins le fait des artistes et de la pénurie de génies que celui du positi-

Hosted by Google

visme entré de plain-pied dans les arts : il s'y affirme et s'y maintient sous forme de naturalisme. Devant sa froide raison et les clartés dont il aime à se baigner, les élans vers le mysticisme font autant d'Icares.

Le socialisme et le collectivisme, deux facteurs modernes importants avec lesquels il faut compter, par cela seul qu'ils sont anti-individualistes, se trouvent réfractaires à l'art. Ils n'ont cure d'un symbole nouveau. Ce sont des réalités qu'ils prétendent apporter; ils s'attachent ainsi les masses, les surexcitent et les surchauffent. On dirait qu'ils craignent de les détourner de leur but ou de les amollir par les arts. A l'instar de Lycurgue, ils ne sont pas éloignés de les exclure de la société future de leurs rêves (1).

Les anarchistes, bien qu'individualistes, ne leur sont pas moins hostiles.

La conférence que le prince Pierre Kropotkine se proposait de faire, le 6 mars dernier, à Paris, en la salle de Tivoli Vaux-Hall, et qui ne put être donnée, — l'anarchiste princier ayant été expulsé par le ministère radico-socialiste de M. Léon Bourgeois, — cette conférence a paru depuis en brochure, sous le titre : *l'Anarchie*. Or, dans tout ce travail, résumant à la fois la philosophie et l'idéal de l'anarchisme, le mot « art » ne se trouve qu'une seule fois, mentionné comme en passant.

Socialistes, collectivistes, anarchistes obéissent à une méfiance commune : pour eux, les artistes sont des aristocrates, ou, tout au moins, suspects d'invincibles sympathies pour le passé.

(1) Un soir, en 1868, montant la rue d'Assaut, avec Rogeard, l'auteur des *Propos de Labienus*, nous nous arrêtâmes en même temps, frappés de l'aspect majestueux que présentait la masse sombre de la collégiale de Sainte-Gudule, avec ses deux tours inachevées, entre lesquelles brillait le disque lunaire. Ce fut Rogeard qui, le premier, rompit le silence en disant, parlant autant à lui-même qu'à moi :

« Et dire qu'il faut démolir tout cela!

— Ah! ça, non, lui répondis-je, jamais! D'ailleurs, aussi longtemps que l'esprit qui parle par ces pierres vous semblera redoutable à ce point, l'idée révolutionnaire paraîtra encore peu consciente d'elle-même et de sa mission. »

Le célèbre pamphlétaire ne dit plus mot. Je crus entendre un soupir, et nous continuâmes notre route.

Hosted by Google

Peut-être est-ce une des raisons pour lesquelles la démocratie n'a pas jusqu'ici d'art à elle, et qu'elle court risque de ne pas en avoir.

En cette cruelle incertitude, les artistes, pareils aux ombres errantes des bords du Styx, avancent, reculent, sondant tantôt le passé, tantôt les ténèbres de l'avenir, et ne parviennent pas à découvrir la terre nouvelle.

Le passé les offusque par ses gloires artistiques impérissables; le présent ne les inspire pas, et l'avenir reste un livre fermé.

Ils attendent quelque nouvelle vision d'Ézéchiel.

Dans l'entre-temps, il ne faudrait pas trop s'étonner s'ils donnent dans le ruskinisme mis à la mode, grâce à l'étude de M. Robert de la Sizeraie parue dans la *Revue des Deux-Mondes*, sous le titre : *la Religion de la Beauté*, et exposant doctement les vues du philosophe esthète anglais, John Ruskin.

Ce sera l'ultime désillusion. Jamais moment ne fut moins propice au culte de la beauté que la phase tourmentée que nous traversons.

Le retour à l'hellénisme ne fournira pas l'arche contre le déluge de la décadence. Ce sera plutôt le radeau de la Méduse.

On se demande même si une partie des peintres contemporains ne s'y trouvent d'ores et déjà.

Pris de vertige par la hauteur à laquelle les Ingres, les Delacroix, les Rousseau, les Millet et les Corot avaient porté la gloire de l'école française, en vivant exclusivement de leur art et en s'y dévouant corps et âme, leurs successeurs, qui en ont recueilli tout le bénéfice au point de vue matériel et social, ont été pris d'une singulière monomanie. Désespérant d'égaler, et moins encore de dépasser leurs prédécesseurs, trop âpres à jouir pour consacrer leur vie à l'étude, ils se sont dit : Peintres médiocres, statuaires incomplets, nous allons briller par la pensée : dégageons le dogme social et religieux de l'avenir.

Ainsi est née la sociologie picturale. Ses grandes pages prétentieuses présentent au choix des rébus ou des illustra-

Hosted by Google

tions médiocres, des prédications anarchistes et de lamentables peintures.

Si la seule préoccupation d'art les avait inspirées, et s'il ne fallait y voir que l'infiltration de l'esprit du temps, on devrait passer condamnation, toute œuvre d'art étant forcément plus ou moins pénétrée de l'esprit de l'époque, mais d'une façon inconsciente et non de parti pris comme aujourd'hui. Le procédé d'Alcibiade est devenu un exercice courant. On ne veut plus comprendre que faire de la brosse et du ciseau une arme de guerre au service de n'importe quelle cause, c'est ravaler l'art, le jeter hors de son ornière, faire acte sacrilège.

Il faut évidemment beaucoup rabattre du paradoxe des frères de Goncourt lorsqu'ils soutiennent que toutes les grandes œuvres idéales ont été faites dans des temps et par des hommes qui n'avaient pas la notion de l'idéal; ce qui est vrai pourtant, c'est que c'est dans la partie inconsciente d'une œuvre que réside le plus souvent son action divine et mystérieuse. En ce sens, l'artiste tient du somnambule.

M. Fernand Pelez en est la vivante démonstration. Il s'était fait depuis des années le peintre des pauvres gens, tout comme chez nous, jadis, Charles de Groux. Sa brosse se complaisait dans les taudis aux murs salpêtrés et vert-de-grisés, aux grabats répugnants, où des ombres hâves d'hommes, de femmes et d'enfants se débattaient sous les affres de la faim. C'étaient des scènes navrantes. Elles peinaient, elles repoussaient, on y revenait cependant comme, dans les quartiers populeux, lorsqu'on a hâté instinctivement le pas devant une malheureuse en haillons qui, à l'entrée d'une ruelle, presse un enfant rachitique sur son sein tari, on retourne vers elle l'aumône à la main, attiré par la prière muette du regard désolé.

La sincérité sans arrière-pensée de ces tableaux faisait pardonner ce qu'ils avaient d'attristant et voire de mortifiant.

Aujourd'hui, c'est différent. Piqué de la tarentule symboliste, M. Pelez a cru s'élever en donnant une leçon de philanthropie aux heureux du monde, à l'aide de sa vaste toile *l'Humanité*. A cet effet, il a placé en rangs d'oignons, au Jardin des Tuileries, si l'on veut, à droite, des dames du monde

Hosted by Google

assises ou se promenant en riches toilettes, se dévisageant les unes les autres, l'œil armé d'un face à main, ou surveillant les nounous avec leurs enfants richement attifés de robes de dentelles ; à gauche, les miséreux, femmes, vieillards, sans-travail, jetant en dessous des regards haineux de convoitise et de rage sur le beau monde. Leur ventre creux crie famine et ces tiraillements les exaspèrent d'autant plus, qu'en face d'eux, un bourgeois opulent, repu jusqu'à l'apoplexie, digère lourdement en dormant au sortir de quelque restaurant à la mode.

Un type d'anarchiste, adossé à la stèle d'un faune, ricane, tandis qu'au fond, entre les camps ennemis si disparates, flotte en l'air le Christ à la croix. Et voilà l'humanité, semble-t-il dire, pour laquelle je me suis sacrifié!

M. Pelez a passé, paraît-il, quelques années à cette composition. Je le regrette pour lui : il a perdu son temps. Qu'il fasse de la bonne peinture au lieu de faire de la sociologie. Son fond de verdure est opaque, ses élégantes sont des poupées, et leurs toilettes sentent l'arrière-boutique des revendeuses ; ses misérables seuls ont du caractère et de la vie.

Qu'il nous ramène dans ses anciens taudis, il convaincra mieux, si tant est qu'il y pense, que par le déploiement de ses antithèses et de ses controverses. En effet, l'idée mère de son arrangement est fausse : généralement, dans les lieux publics, les indigents et les souffreteux se dérobent plutôt — la misère et le désespoir ont leur pudeur — qu'ils ne se mêlent au public.

M. Georges Rochegrosse ne se contente pas de prêcher la charité ; lui qui affectionnait jadis des sujets historiques épiques — son *Nabuchodonosor* avait un caractère barbare empoignant — aspire au titre de philosophe social de la palette.

Sur une espèce de rocher à pic, derrière lequel on devine plutôt qu'on ne distingue une cité manufacturière aux cheminées gigantesques, une foule bigarrée, de toutes conditions, de tout sexe et de tout âge s'élance dans une ascension invraisemblable, les uns cherchant à passer sur les corps des autres, et tout cela, à la poursuite de chimères qui planent dans le ciel d'un bleu-vert et violet comme le reste.

Hosted by Google

Ce pêle-mêle incohérent, sans ligne ni ordre, — le désordre même a sa loi plastique, — rappelle, au détriment de son auteur, les scènes de déluge qu'affectionnaient autrefois les peintres gothiques et de la Renaissance et leurs successeurs. Elles permettaient de montrer la science dans le rendu du corps humain, elles justifiaient les raccourcis les plus audacieux et des poses académiques d'un placement difficile. Tout le monde connaît, ne fût-ce que par la gravure, le *Déluge*, de Girodet; le même sujet a été encore traité de notre temps par un émule de Kaulbach. L'œuvre se trouve à la Pinacothèque de Munich et a quelque ressemblance avec l'œuvre de M. Rochegrosse. Au moins là, le sujet explique la composition. M. Rochegrosse ne pourrait pas invoquer l'excuse. Le monde moderne dont il a voulu symboliser les âpres compétitions et les heurts violents dans le *struggle for life*, ne se rue pas vers les hauteurs idéales. Il n'aspire qu'à descendre. Il préfère s'aventurer dans les bas-fonds à la poursuite du pouvoir et de l'or; s'il se consume en efforts, il y risque non sa vie, mais son honneur et sa dignité.

Un incident quelconque autour de la corbeille de la Bourse à Paris ou à la table de jeu à Monaco, aurait permis à l'artiste de mieux justifier son titre *Angoisses humaines*. En tout cas, il l'aurait dramatisé ainsi d'une façon plus moderne.

Le *Consolateur*, de M. E. Cornet, n'a absolument rien de consolant, même au point de vue pictural. Le Christ, plus en évidence que dans le tableau de M. Pelez, y remplit le même rôle, en accueillant, du haut de l'escalier d'une cathédrale, toute une échappée de la Cour des Miracles, foule grouillante de culs-de-jatte, de mendiants et de déclassés; le *Chemin de la mort*, où M. Eugène Trigoulet fait pèleriner, dans une promiscuité macabre, rois, fous et mendiants vers une immense tête de mort grimaçante; l'*Homme aux poupées* (de M. Jean Veber), un émule du marquis de Sade, à en juger par l'allégorie baroque de nombreuses poupées féminines désarticulées, brisées et éparpillées sur le parquet et les meubles, a compromis pas mal d'existences sans satisfaire son éréthisme, car voici encore, à côté de lui, non une poupée, mais une femme vivante toute

Hosted by Google

nue ; la *Reine des rois*, autre nudité de M. Louis Béraud, celle-ci sur un trône autour duquel une foule de ses adorateurs se pressent en l'adulant, en l'accablant de présents ou en se rompant les os pour elle, toutes ces toiles et d'autres encore qu'il serait trop long d'énumérer, n'ont obtenu qu'un succès de fugitive curiosité ou de scandale. Pas une n'a une valeur artistique réelle ; la pauvreté de l'invention et les côtés grotesques de la mise en scène ne sont même pas rachetés par des qualités de dessin et de couleur. Visiblement, leurs auteurs ont escompté l'espoir que le pavillon couvrirait la marchandise et que le sujet ferait passer sur les défaillances du métier.

Ces défaillances sont devenues la loi commune. On les relève de toutes parts. Les *Bouches inutiles*, de M. François Tattegrain — épisode du XIII^e^ siècle du siège du château Gaillard par Philippe-Auguste — n'est qu'un Breughel agrandi et affaibli.

Quelque bonne volonté que je veuille y apporter, je ne saurais pas brûler de l'encens non plus devant la *Cène*, de M. Dagnan-Bouveret. Ce peintre, d'un talent si essentiellement français, en changeant de manière et en renonçant aux sujets qu'il choisissait autrefois de préférence dans le monde bourgeois, n'a pas craint d'entrer en lutte à la fois avec deux colosses : Léonard de Vinci et Rembrandt.

Un seul de ces maîtres géants était déjà de trop. Forcer la comparaison avec les deux, c'était aller au-devant d'une défaite éclatante.

L'œuvre sublime du monastère des Grâces, des pères dominicains de Milan, n'existe plus qu'à peine ; les vicissitudes des temps, les repeints des retoucheurs et des restaurateurs, la stupide ignorance des vandales bottés et éperonnés qui ont campé dans la salle — vrai sanctuaire artistique — ont abîmé le chef-d'œuvre de Léonard et l'ont rendu méconnaissable. Mais grâce à quelques copies contemporaines, surtout celle de Castelazzo, qui nous ont été conservées de cette composition qui comptait à l'origine 31 pieds de large et 15 pieds 8 pouces de haut, grâce aussi à une fort belle gravure de Morgen, il en reste assez pour que cette scène soit à jamais fixée. On ne

Hosted by Google

recrée plus la *Cène*, pas plus que le *Faust*, de Gœthe, *Guillaume Tell*, de Schiller, ou la Tétralogie de Richard Wagner. Plus moyen d'innover et moins encore de dépasser tant de noblesse et d'humanité touchante. Stendhall le fait remarquer avec raison dans son *Histoire de la peinture en Italie*; bien mieux que Raphaël, Léonard, par son génie et par sa compréhension du clair-obscur, était apte à rendre avec sublimité ce moment si tendre où Jésus, à ne le considérer que comme jeune philosophe, entouré de ses disciples, la veille de son crucifiement, leur annonça avec attendrissement : « En vérité, je vous le dis, l'un de vous doit me trahir ! »

M. Dagnan-Bouveret a donné aux apôtres des physionomies expressives; mais essayez donc de distinguer saint André de saint Pierre, saint Barthélemy de saint Thadée. Il y a plus fort : on n'est même pas d'accord sur le Juda, figure à laquelle Léonard attachait une importance telle qu'une année durant il ne mit pas la main à sa composition, à la grande colère des moines, jusqu'à ce qu'il découvrît au Borghetto — espèce de cour des miracles de l'époque — un modèle à son gré.

M. Dagnan-Bouveret n'a eu en vue que la mise en scène, et il s'est imaginé enlever tous les suffrages en renchérissant sur Rembrandt.

A cet effet, il a fait du Christ un centre lumineux de la force de l'acétylène. Effet puissant, si l'on veut, mais d'une brutalité choquante et aveuglante.

L'innovation du jeune peintre, qui fait partir le rayonnement non de la tête auréolée, effet qu'obtenait si merveilleusement Rembrandt par la seule gradation de ses tons gris et la magie de son clair-obscur, mais du corps, matérialise encore plus malheureusement cette scène pathétique et la dépouille du charme pénétrant du mystère.

La *Poussée*, de M. Jean Béraud, n'a rien d'évangélique. C'est une bacchanale de mondains et de mondaines brusquement interrompue par l'intrusion d'un groupe de communards devant lesquels les commensaux des deux sexes se dissimulent et se sauvent affolés. Seul l'amphitryon, espèce de don Juan moderne, salue ironiquement les envahisseurs, un verre de

Hosted by Google

champagne d'une main, tandis qu'il soutient de l'autre une femme en grande toilette qui, terrifiée, a cherché un refuge dans ses bras.

Cette toile, de petite dimension, est très fouillée et d'une exécution soignée jusque dans les moindres détails. Jolie saynète, mais personne ne la prend au tragique : elle fait l'effet d'une scène de comédie. Chacun des acteurs joue bien son rôle. L'attitude des personnages est parfaite. Ce qui manque, c'est le frisson dramatique. Ce sujet est traité de la même brosse qui a servi à M. Béraud à peindre le portrait du prince Henri d'Orléans, l'explorateur princier décoré par la République, et plusieurs dames de haut lignage du faubourg Saint-Germain. Peinture comme il faut, léchée, lisse, sentant son aristocratie, en opposition avec celle de M. Bonnat, inamovible dans sa facture solide et bourgeoise : son masque gras et luisant de M. Ricard, l'ex-garde des sceaux du cabinet radico-socialiste Bourgeois, est documentaire.

La rareté de beaux portraits dans les deux salons est un des signes les plus évidents de la décadence. Autrefois en nombre, on peut les compter à présent. Qui s'arrêterait devant le portrait de M. Félix Faure, peint par M..., s'il ne s'agissait pas du président de la république? La toile a tout au plus la valeur d'une photographie. L'attention n'est pas davantage sollicitée par les portraits de femmes de M. Aman-Jean, que par ceux de M. Boldini. Peinture chlorotique, exsangue, aussi conventionnelle dans son genre que la femme en bleu de M. Burne-Jones avec sa tête en bois de mahoni et son expression figée. M. Benjamin Constant a su au moins imprimer une vie individuelle au portrait de son fils André; mais de tous les portraitistes, c'est M. Jacques-Émile Blanche qui, me semble-t-il, mérite la palme.

Son portrait de famille de M. Fritz Thaulow et ses enfants, a tout d'abord le grand mérite de nous mettre en présence de gens bien portants, en chair et en os. Il y a comme un rayon du bonheur de vivre dans cet intérieur d'atelier d'où sont sorties tant de pages empreintes de l'amour de la nature. On connaissait et l'on prisait depuis longtemps M. Thaulow

Hosted by Google

comme peintre; M. Blanche nous fait connaître le père de famille heureux. Cette harmonie entre son art et son intérieur se reflète dans ses tableaux dont l'intimité constitue le principal attrait.

N'en demandez pas autant aux portraits de M. Carolus Duran tout en surface; ils ne trahissent, ni dans le geste, ni dans l'expression, ni dans l'arrangement une vie intérieure quelconque. Les toiles de MM. Gutherie et Lavery sont autrement psychologiques! Comme interprétation de l'homme intérieur, M. A.-F. Roll a poussé assez loin son ébauche d'Alexandre Dumas fils, pour que l'auteur de l'*Ami des femmes* n'ait pas jugé utile de le laisser achever.

M. Roll passerait maître s'il s'affirmait davantage. Il n'a rien d'un dictateur. Sa peinture timide parfois, et souvent sans consistance, ne s'impose pas assez.

Pour M. Puvis de Chavannes, c'est le contraire. On ne le discute plus. On le subit et... on l'admire. Ses cinq panneaux décoratifs destinés à la Bibliothèque de Boston, placés dans leur milieu, ne distrairont pas le lecteur par l'éclat du coloris ou le mouvement fulgurant de la composition. C'est de l'art synthétique par excellence. Il épand la clarté, la bonté, l'eurythmie. C'est à peu près toujours la même note, la même noble simplicité du geste, qu'il incarne la poésie bucolique en Virgile, son vrai père, la poésie épique en Homère, le drame en Eschyle, l'astronomie, dans les premiers adeptes des Chaldéens observant la marche des planètes, ou qu'il représente l'histoire évoquant le passé. Quelques grandes et pures lignes, deux ou trois tons tendrement développés, et l'effet est irrésistible; à peine avait-on entrevu de loin ces superbes décors qui paraissent avoir dérobé leur charme argenté à une belle nuit lunaire, ils vous apparaissaient comme l'oasis dans le désert. Voilà de l'art!

Lorsque vous passiez ensuite dans l'immense salle carrée pleine d'études et de crayons du maître, votre admiration grandissait encore. Après avoir pu constater qu'il était merveilleux dessinateur, toujours fouilleur de la vérité, et, le croirait-on? coloriste comme le Titien dans ses dessins, alors

Hosted by Google

seulement vous pénétriez complètement dans la compréhension entière d'un artiste qui consent à oublier et sacrifier jusqu'à des qualités précieuses, acquises par des années d'incessants labeurs, pour se confiner dans les limites tracées à l'art décoratif.

En exhibant ces trésors lentement accumulés, M. Puvis de Chavannes a répondu aux critiques qui lui reprochaient d'être par trop sommaire.

Réplique victorieuse s'il en fut. Elle met fin au débat. Elle fournit de plus l'enseignement précieux qu'avant de pouvoir se permettre de synthétiser, il faut avoir approfondi le détail et le posséder au bout des doigts.

A cette seule condition, on parvient à faire grand.

La même loi régit la statuaire.

Par un étrange oubli, M. Alexandre Falguière s'en est départi un moment. De là l'impardonnable erreur d'avoir exposé sa *Danseuse*, marbre d'une improvisation hâtive, et dont le succès n'a eu rien qui pût satisfaire une noble ambition.

Non seulement la pose est loin d'être gracieuse et ressemble à celle d'une idole du Congo, mais le corps manque de flexibilité; les jambes sont comme nouées, ce qui rend encore plus déplaisante l'exagération du mouvement des hanches; enfin, que dire des pieds? Sont-ce là des pieds de danseuse? Ils sont à peine modelés. On jurerait qu'elle a mis des chaussons.

Il y a deux ans, au même emplacement, on apercevait, en entrant au hall des Champs-Élysées, la *Diane chasseresse*, du même statuaire.

Quelle distance entre cette figure pleine de virile grâce, de jet hardi et vrai, au raccourci téméraire, et la *Danseuse* qui étalait, hier, ses charmes maigres, étriqués! On ne l'eût même pas regardée si l'on n'avait pas adroitement fait savoir à temps que M^lle^ Cléo de Mérode, qui n'a pas plus à refuser, paraît-il, aux souverains qu'aux artistes, avait rendu à M. Falguière le même service que jadis, la princesse Pauline Borghèse, sœur de Napoléon, à Canova, pour son marbre, la *Vénus victorieuse*.

Hosted by Google

M. Falguière aurait pu mieux choisir son modèle. La *Danseuse* n'augmentera pas sa renommée. Il fera difficilement amnistier cette méprise. Plutôt que d'encourager cet art-réclame, je me rallie à l'art pour l'art. Il finit toujours par être compris.

Je n'en veux pour preuve que la sérieuse attention qui a accueilli, au Champs-de-Mars, le groupe de M. Jef Lambeaux, la *Lutte*. C'est une œuvre dépourvue de toute autre préoccupation que celle de traduire la force et la puissance viriles en pleine et empoignante action.

Paris n'aime pas les réputations qui lui arrivent toutes faites. Voilà peut-être la cause pour laquelle, absolument comme pour l'*Ivresse* exposée en 1895, la presse parisienne, tout en reconnaissant le grand talent du statuaire, s'est montrée relativement discrète d'éloges, comparés à ceux qu'elle prodigue volontiers ailleurs. Jef Lambeaux avait l'intention d'envoyer cette année, à Paris, un fragment de son *Calvaire de l'humanité*. Je le lui ai déconseillé et il s'est rendu à mon avis. C'eût été déflorer l'effet de ce gigantesque bas-relief, qui sera l'événement artistique de l'Exposition universelle de 1900.

C'est, matérialisé dans le marbre, le même symbolisme qui inspirait Rubens et Jordaens jetant sur la toile leurs vastes et éternelles compositions palpitantes de vie et d'inimitables colorations.

Je dis inimitables. Tel est également l'avis du maître peintre de la modernité. Voici ce qu'il m'écrivait le 19 juillet 1896 :

« Cher ami,

« Hier, j'ai éprouvé une des plus grandes émotions d'art de « ma vie en allant voir au Musée le déplacement des Rubens, « des Jordaens, etc. Jamais je ne les avais vus plus beaux, « plus grands. Quels peintres! quels hommes! En les voyant « ainsi, je me sentais plus fier que jamais d'être Belge, mais « j'avoue que mon art me semblait bien petit, bien mince à « côté de ces colosses.

« Et dire qu'il y a chez nous de jeunes peintres qui osent « prétendre que cet art ne les regarde plus, que c'est le vieux

Hosted by Google

« jeu. Eux, c'est le nouvel art, le nouveau jeu. Hélas! Tout « comme la « Victoire de Samothrace » est vieux jeu, et le « « Duc de Lorraine », devant la Bibliothèque, le nouveau jeu.

« Courez au Musée, cher ami, et avant de vous y rendre « passez par mon atelier, mais n'y venez pas après votre visite.

« ALFRED STEVENS. »

J'aurais voulu laisser le dernier mot au maître et ne rien ajouter à une lettre témoignant, de la part d'un de nos derniers grands coloristes de race, une vénération des anciens de plus en plus rare par le temps qui court.

Il serait pourtant injuste de ne pas rendre hommage à la belle initiative prise par la minorité jeune, mais énergique et active, de la commission du Musée royal.

En plaçant les Rubens, les Jordaens, les Van Dyck dans leur vrai cadre, MM. Charles Cardon et Wauters ont fait valoir en même temps le Palais des Beaux-Arts, l'œuvre de feu Balat dont des mirmidons essaient vainement de déprécier le talent magistral fait de distinction et de goût épuré. Et nous leur devons enfin l'intéressante lettre du peintre du *Sphinx* et de l'*Électricité*, document précieux acquis désormais à l'histoire de l'art belge.

MAX SULZBERGER.

Hosted by Google

L'ART A MUNICH

Munich est, avant tout, la cité des arts. L'art est dans l'air, en cette moderne Athène germanique, et semble reléguer au loin la politique et les affaires. Est-ce l'influence de la dynastie des Wittelsbach, ou simplement une influence géographique? Quoi qu'il en soit, à cet égard la capitale de la Bavière occupe une place à part parmi les grandes villes allemandes.

L'atmosphère générale qui y règne la distingue surtout de Berlin. Nous avons dit avec quelle énergie les Munichois se défendent contre l'influence des modes, des goûts et des mœurs de Berlin. C'est là encore une manifestation du particularisme, et non la moins accusée. La capitale du Nord n'a point de prestige artistique auprès de la capitale du Sud. Si le musée de Berlin est l'un des plus riches et des mieux ordonnés qui soient au monde, celui de Munich offre de plus grands chefs-d'œuvre de l'art allemand et de l'art flamand. Quelques écrivains, romanciers ou auteurs dramatiques, résident à Berlin ou à Leipzig ; mais les peintres et les sculpteurs vivent, travaillent et enseignent surtout à Munich. C'est à Munich que se sont fixés Lenbach, Uhde et bien d'autres. L'école de peinture munichoise est la plus célèbre de l'Allemagne, et le rang occupé par la sculpture et la fonderie d'art en bronze n'est pas moindre; son *Erzgiesserei* est fameuse par toute l'Allemagne. Au chapitre de la littérature, les Munichois citent avec orgueil, parmi les écrivains qui vivent parmi eux, le grand poète dra-

Hosted by Google

matique Paul Heyse, dont le Residenz-Theater joue les *Trauerspiele* ou tragédies. Ils pourraient citer aussi leur illustre hôte norvégien, Henrik Ibsen.

Mais ce qui fait le plus peut-être l'orgueil des Munichois, ce sont les représentations de leur Opéra. L'Opéra de Munich est l'une des premières scènes lyriques de l'Europe ; il est assurément supérieur à l'Opéra de Berlin. On y exécute depuis longtemps les œuvres de Wagner avec un goût et un soin remarquables, grâce à l'initiation et à la direction du *Generalmusikdirector* Hermann Lévy. Vous savez quel admirable dirigeant est Hermann Lévy ; si, dans l'une ou l'autre des grandes capitales, vous avez entendu ce qu'il est capable de faire d'une troupe d'exécutants auquel il est inconnu, je vous laisse à penser quels prodiges il réalise avec un orchestre qui est sien depuis nombre d'années et auquel il communique sans cesse sa science et sa passion wagnérienne. Quiconque, de passage à Munich, a reconnu, à son poste, au fond de l'orchestre, son fin profil sémite, empreint d'une si mâle énergie, ne l'oubliera jamais, ni non plus son geste de commandement, sobre, nerveux et élégant à la fois. Et Lévy ne s'occupe pas seulement de la direction de son orchestre ; il préside encore à la mise en scène : je me souviens l'avoir trouvé sur la scène, pendant les entr'actes d'une représentation, occupé à commander lui-même aux équipes d'ouvriers (1).

Chaque année, vers la fin de l'été, le Hoftheater donne des « cycles » wagnériens. L'œuvre complète est jouée, hormis *Parsifal*, que la volonté du maître a réservé au théâtre de Bayreuth.

Ce sont des « représentations extraordinaires » à l'usage des étrangers ; elles attirent un public cosmopolite formé d'Allemands du Nord, d'Anglais, d'Américains et de Français. Les Munichois n'y assistent guère, par la raison très simple que

(1) Lévy a dû actuellement, pour des motifs de santé, abandonner sa haute position et le bâton de capellmeister de l'Opéra, qui est passé au jeune et déjà illustre compositeur Richard Strauss et au second chef d'orchestre Adolf Fischer. Richard Strauss avait, depuis quelque temps déjà, pris part à Munich, avec Lévy et Fischer, à la direction des Abonnementskonzerte de la Musikalische Akademie.

Hosted by Google

l'hiver ils jouissent des mêmes spectacles donnés par les mêmes interprètes, mais à des prix deux ou trois fois moindres; car sous prétexte de « représentations extraordinaires », l'administration du théâtre, par l'organe du très habile surintendant, le célèbre acteur Possart, sans changer la distribution ordinaire des rôles, taxe les billets à des taux formidables. Elle fait chèrement payer au public voyageur la rançon de son wagnérisme, de son snobisme ou de sa badauderie; elle se dit, non sans raison, que des étrangers venus de loin se résigneront toujours, une fois à Munich, à acquitter le prix qu'on leur demandera.

Au surplus, l'on a médit des représentations wagnériennes de Munich. Assurément ce n'est pas Bayreuth! La disposition de l'orchestre couvert, d'une part, le choix sévère et l'éducation des chanteurs, de l'autre, sont des conditions indispensables à une exécution parfaite des drames wagnériens. Mais il ne faut pas être injuste envers ces « cycles » de Munich. Il y a de bonnes soirées. L'orchestre est merveilleux sous le bâton de Lévy ou de Strauss : la prodigieuse symphonie se déroule avec une aisance et une clarté qui refoulent toute sensation de fatigue chez l'auditeur. Ces représentations ont, en outre, un très notable mérite : elles sont intégrales; l'unité du drame et la continuité de la trame symphonique y sont religieusement respectées; on ne mutile pas l'œuvre par d'indignes coupures comme sur presque tous les théâtres d'Allemagne. Ici, les quatre « journées » du *Ring* sont données successivement sans qu'on se permette d'en supprimer une mesure.

La mise en scène est aussi très bien réglée à Munich, encore qu'à cet égard, faute de machineries assez perfectionnées, de décors assez vastes et de « praticables » assez nombreux, le rêve de Wagner soit loin d'être réalisé. Les quelques décors neufs qu'on a fait exécuter par le peintre Burghart, de Vienne, un spécialiste, sont d'une beauté accomplie. Que les Allemands aient réalisé d'étonnants progrès dans l'art de la décoration théâtrale, on ne peut le nier. Mais ce dont nos régisseurs devraient surtout demander le secret aux régisseurs allemands, c'est l'art de ménager les jeux de lumière de façon à varier l'aspect des décors suivant les heures du jour.

Hosted by Google

L'Opéra de Munich se met en peine aussi pour d'autres œuvres que pour celles de Wagner. En mars 1895, j'ai eu la joie d'assister à la très belle représentation de l'œuvre d'Hector Berlioz : *Die Trojaner* (les Troyens), sous la magistrale direction d'Hermann Lévy. Le rôle de Didon, reine de Carthage, était tenu par Mlle Ternina, qui, par la pureté de sa voix fraîche et juvénile, par la noble harmonie de ses attitudes, par le pathétique de son jeu passionné, lui communiquait je ne sais quel rayonnement de poésie. Anne, la sœur de Didon, c'était Mlle Frank. Narbal, le général carthaginois, était représenté par Siehr et Énée par Heinrich Vogl, deux noms bien connus des pèlerins de Bayreuth. Le ténor Vogl déploie dans le rôle d'Énée cette conviction et cette science qui seules, chez lui, survivent à la voix de ténor : mais combien affligeant est l'apparent effort qu'il fait pour tirer de sa poitrine épuisée le peu de voix qui lui reste! Pourquoi, en Allemagne, les grands artistes restent-ils éternellement à leur poste? Les Munichois ont célébré en 1895, avec émotion, le 30e anniversaire de leur ténor, entré en 1865 au Hoftheater. C'est chose tout à fait rare, il faut le reconnaître, qu'un ténor appartienne pendant trente années de suite au même théâtre et ne cesse d'occuper la première place (1).

A Munich, comme dans tous les grands théâtres allemands, le répertoire est très vaste; il comprend tous les opéras de Mozart et de Beethoven, et inévitablement aussi les œuvres de Mascagni et Leoncavallo. Dans un milieu artistique

(1) Dès 1869, année où il incarna le rôle de Tristan de la façon la plus brillante, à côté de Mme Vogl dans le rôle d'Isolde, il était devenu le ténor préféré de Wagner. Sa voix, à vrai dire, ne fut jamais très belle, mais il avait de si éminentes qualités! Un profond sentiment musical, d'abord, puis une intelligence sûre et pénétrante et le respect religieux des chefs-d'œuvre qu'il interprétait. Vogl, formé par Wagner, s'est identifié avec sa pensée comme nul autre chanteur, et il est irremplaçable dans certains rôles. Les nouveaux venus n'ont pas le feu sacré que donnait le contact avec le maître. Jusque dans ces derniers temps, il a tenu les rôles écrasants de Siegfried et de Tristan. C'est lui qui a encore chanté Tristan à Bayreuth lors des dernières représentations de cet ouvrage en 1892; on avait dû le reprendre après avoir essayé dans ce rôle des ténors héroïques tels que Max Alvary. Et tout récemment, c'est lui encore que nous avons vu, au jubilé de la Tétralogie à Bayreuth, dans le rôle de Loge, qu'il avait créé en 1876.

Hosted by Google

tel que Munich, on a peine à s'expliquer l'engouement imprévu pour ces Italiens. On me prétend que la politique n'y est pas étrangère, et que sans la Triple-Alliance le retentissant succès de la *Cavalleria rusticana* en Allemagne et en Autriche n'eût pas existé. Que les publics germaniques aient cru devoir au respect des traités de témoigner envers les compositeurs italiens une courtoisie particulière, cela est hors de doute. Mais il serait puéril de s'en tenir à cette explication, car en France, bien que fort malmenée par la critique, la *Cavalleria* a continué d'être très souvent jouée, et là, les spectateurs qui prennent plaisir à cette musique ne cèdent certes pas à des passions politiques. La vérité est qu'en Allemagne le succès de Leoncavallo et de Mascagni a été l'effet d'une violente réaction contre le wagnérisme. Une grande fraction du public, à qui cet art sévère et complexe impose trop d'attention et de sérieux, s'est empressée aux œuvres simples, claires et surtout très brèves de la jeune école italienne : Mascagni plut par son tempérament brutal et passionné; Leoncavallo, par son ingéniosité et sa merveilleuse entente des effets scéniques; et on leur pardonna, à tous les deux, la banalité de leurs mélodies et la vulgarité de leur orchestration.

Au reste, cet engouement n'aura pas été long. Des dieux nouveaux sont venus et ont triomphé, un compositeur tchèque, d'abord, mort en 1884, inconnu en dehors de sa chère Bohême, Frédéric Smetana, puis un musicien allemand, disciple de Wagner, Engelbert Humperdinck : le premier avec son opéra comique *Die verkaufte Braut* (la Fiancée vendue), et le second avec son joli « Märchenspiel » *Hänsel und Gretel* (Petit Jean et petite Margot). Cette dernière œuvre, très populaire par le choix de sujet et des thèmes mélodiques, et, en outre, accompagnée d'une symphonie qui imite les procédés wagnériens, a conquis d'emblée tous les suffrages et réuni l'entièreté du public allemand dans l'admiration d'une production purement allemande.

Quant à l'édifice lui-même qui abrite l'Opéra à Munich, il paraîtra peut-être vieux et mesquin à qui vient de Vienne et de Budapest. Bien que l'un des plus grands d'Allemagne, le

Hosted by Google

Théâtre de la Cour présente encore les dégagements étroits du temps passé. Mais l'ensemble, à défaut de l'aspect battant neuf, a un caractère respectable qui plaît. Et le public paraît là infiniment plus sérieux que l'habituel public d'opéra : pas de toilette, pas de coquetteries ; on vient pour l'œuvre uniquement, et l'on sait se hausser aux régions de l'art désintéressé. La physionomie de la salle en est toute différente de celle des autres grands théâtres allemands ; ajoutons que les financiers israélites n'obstruent pas les premières places ici. Et les enthousiasmes paraissent sincères. Décidément, Munich apparaît comme la ville la plus vraiment artiste de l'Allemagne.

C'est dans la jolie petite salle du Residenz-Theater, toute en *barockstyl* ou rococo exaspéré, avec ses décorations blanches et cramoisies, que les Munichois vont voir représenter le drame et la comédie. Classiques et modernes, allemands et étrangers, s'y jouent également, particulièrement Shakespeare, dont il existe d'excellentes traductions allemandes, celles d'Auguste-Guillaume Schlegel notamment. Ces traductions ne défigurent pas l'original ; on ne connaît pas encore en Allemagne, du moins pour Shakespeare, l'engeance des adaptateurs. Et les acteurs allemands comprennent fort bien les drames du grand Anglais, si même ils manquent de légèreté, de verve et d'éclat dans l'interprétation de ses comédies.

A l'affiche du Théâtre de la Résidence figurent toutes les pièces du nouveau répertoire de Sudermann, dont les héroïnes foncièrement allemandes offrent des mélanges de naturalisme et de sentimentalité qui déconcertent un public français. Puis des œuvres satiriques comme le *Talisman*, de Ludwig Fulda, où un prince refuse les avis de ses ministres : en lui, bien entendu, le Munichois frondeur se plaît à retrouver et à railler le *Kaiser*. A côté de ces pièces allemandes on donne de fidèles traductions — non pas des « adaptations » — de pièces scandinaves d'Ibsen et de Bjoernson, auxquels on sait conserver leur vraie couleur.

La troupe? Sans être une des premières de l'Allemagne, elle compte néanmoins quelques sujets de marque. Il faut citer tout

Hosted by Google

particulièrement, parmi les acteurs, Possart, le célèbre Possart, un comédien d'une rare finesse dont la réputation s'étend dans l'Allemagne entière, et qui est en même temps administrateur des deux théâtres de Munich; son talent d'acteur ne l'empêche pas d'être fort habile en affaires, nous l'avons déjà dit.

Ici comme au Hoftheater, nous avons à louer l'artistique mise en scène. On reconnaît l'heureuse influence que la troupe de Meiningen a exercée depuis une quinzaine d'années sur les théâtres allemands : chaque comparse est un type profondément étudié; et même ceux qui ont assisté aux essais du Théâtre-Libre d'Antoine sont surpris là-bas de découvrir tout ce que peut ajouter à l'illusion scénique une réunion de figurants dressés avec intelligence.

Le public? Pas un applaudissement, pas un murmure pendant l'exécution. A peine, de temps en temps, aux passages joyeux, une légère velléité de rire. Les bourgeois de Munich écoutent sans broncher, dans le silence et le recueillement, les plus terribles tirades. Cette atmosphère pacifique est, je crois, très favorable à la contemplation des chefs-d'œuvre et à la complète jouissance d'art; les œuvres en gardent mieux leur véritable signification Le flegme et l'impassibilité du public ne se démentent, paraît-il, qu'aux pièces historiques, notamment aux représentations de *Madame Sans-Gêne*, dont le succès a été extraordinaire dans toute l'Allemagne. *Historisch!* Cette exclamation dans des bouches d'Allemands, appliquée à une pièce de théâtre, implique la reconnaissance d'un mérite exceptionnel. Ils adorent les drames et les comédies historiques. C'est qu'ils savent leur histoire et qu'ils aiment à faire la preuve publique de leur érudition dans une salle de spectacle. Joie innocente d'écoliers fiers de montrer les connaissances acquises!

Occupons-nous maintenant des arts plastiques.

Le créateur véritable du Munich moderne fut le roi Louis Ier, aidé de l'architecte Klenze, l'élève de Percier, du sculpteur Schwanthaler et du peintre Cornélius; il fut continué par son fils Maximilien; partout ils élevèrent d'inutiles constructions

Hosted by Google

de tous les styles et transformèrent leur résidence en un musée d'architecture; par eux, les rues et les places publiques furent encombrées d'un bric-à-brac de pastiches, de reproductions ou de restitutions d'architectures diverses, qui sont comme les illustrations de leurs voyages.

Vus de l'extérieur, ces modernes édifices font l'effet général de grands décors d'où la vie est absente; mais si vous pénétrez à l'intérieur, vous y trouverez d'inestimables richesses artistiques; car, dans la ville des Wittelsbach, les musées du moins renferment des chefs-d'œuvre bien authentiques, et, en outre, si ingénieusement disposés, si parfaitement éclairés, que vous pouvez les contempler sans fatigue. A la Glyptothèque (1), ce sont des sculptures antiques, des moulages, les principaux bas-reliefs du temple d'Égine; à la « Vieille Pinacothèque », l'un des glorieux musées du monde, 1,500 tableaux anciens rangés par écoles et par ordre chronologique et dont une bonne part sont signés des plus grands maîtres; à la « Nouvelle Pinacothèque », une foule de tableaux modernes, la plupart de l'école munichoise, et comprenant, à côté d'autres dont le temps fera justice, quelques toiles de mérite réel. La galerie de Schack vous présente quelques maîtres allemands modernes, plus complètement et mieux qu'ils ne le sont nulle part ailleurs, notamment Bonav. Genelli, le peintre berlinois qui professa à l'Académie de Weimar, Maurice de Schwind, Anselme Feuerbach, Arnold Bœcklin. Et plusieurs galeries particulières contribuent à faire de Munich un centre des trésors de la peinture. Partout s'offrent à notre regard des fresques de Cornélius, de Kaulbach, de Julius Schnorr, de Karl Rottmann, représentant soit des allégories, soit des scènes de l'histoire de Bavière; elles ornent les bâtiments des musées, les appartements du palais, le Königsbau, l'Odéon, les arcades qui bordent le Hofgarten, etc. Le Musée

(1) Ainsi que son nom, formé de deux mots grecs, l'indique de façon un peu pédante, la Glyptothèque (de Γλυπτος, gravé et θηκη, loge, dépôt) serait le musée de glyptique, c'est-à-dire de ciselure ou de gravure (en pierres fines ou en médailles). Mais il paraît que c'est le nom bavarois du musée de sculpture. En revanche, *Pinacothèque* (de Πινακ, tableau, et θηκη, dépôt) désigne bien le musée de peinture.

Hosted by Google

national bavarois, l'un des plus riches musées d'antiquités et de produits de l'art industriel, nous montre des objets curieux de toute espèce, de tous les âges, armes et bijoux, émaux et ivoires, étoffes et sculptures. Enfin, l'Académie, l'Université, l'École polytechnique ont d'importantes collections scientifiques ou techniques et la Bibliothèque, outre un nombre de volumes dépassant le million, possède une multitude d'incunables et de manuscrits remarquables par leur haute antiquité ou par leurs miniatures, et dont les plus intéressants forment une salle spéciale, le *Cimeliensaal*. Quand vous aurez rendu visite à toutes ces merveilles, vous verrez si le contenu ne rend pas indulgent envers le contenant, à Munich.

Je me garderai de vous donner une description détaillée des musées de Munich. Ce serait terriblement long et même fastidieux, car il me faudrait vous parler d'une foule d'artistes généralement inconnus chez nous. Je ne veux donner que les impressions du visiteur.

A l'Ancienne Pinacothèque, Rubens règne en maître. Il suffirait d'y avoir entrevu la série de ses innombrables toiles pour comprendre l'histoire intime de sa vie et sentir l'unité de son œuvre. Ce sont d'abord ces productions frappantes de sérénité, où il s'est peint avec sa première femme Isabelle Brandt. Puis vient l'époque où l'artiste est au comble de la gloire, où cet empereur de la peinture paraît si grand, si heureux; c'est aussi l'époque où il souffre le plus. Chez lui a sonné l'heure de sensualité tardive qui suit les grands efforts de l'esprit : le choix de sa seconde femme, Hélène Fourment, l'étrange fillette, l'indique. La beauté physique, la richesse des carnations, des chairs, le luxe de la vie plaisent à celui en qui la vie va décroître. L'artiste est tout entier à cette Hélène, qu'il a peinte partout et dont la préoccupation transparaît dans toutes ses créations. Sans conteste, avec Anvers et Vienne, Munich est la meilleure place pour étudier Rubens dans les variétés de son art. A ceux qui croient le mieux le connaître, il y réserve encore bien des surprises; et si haute que soit l'admiration qu'on professait pour lui, elle est encore

Hosted by Google

accrue devant cette réunion imposante de ses œuvres.

Ici, l'école flamande, qui à côté des Rubens compte d'admirables portraits de Van Dyck, éclipse toutes les autres écoles. La vieille école des Pays-Bas a aussi de bons représentants : Hans Memlinc, Roger Van der Weyden, Dierik Bouts, Gérard David.

En ce qui concerne les maîtres italiens, la galerie de Munich est inférieure à celle de Dresde; parmi eux, le plus favorisé y est encore Raphaël. Il y a de lui de délicieuses compositions : les trois fameuses *Madones* d'époques et de manières successives, la *Sainte-Famille* et un portrait. Ces toiles sont bien authentiques; mais il y a aussi un Raphaël tout à fait inauthentique, et il nous retient davantage : une troublante figure de saint Jean, peinte à fresque sur une tuile; perle due vraisemblablement à l'un de ces Florentins à jamais anonymes qui ont précédé Raphaël.

Peu de préraphaélites au Musée de Munich. Des primitifs italiens, qui y sont en général mal représentés, le plus remarquable ouvrage est une *Vierge*, de Francia : parmi les roses pâles, vêtue d'une longue robe blanche, elle est gravement agenouillée auprès de l'Enfant qui joue Sur ce chef-d'œuvre d'un maître inégal flottent les expressions languides du vieil art italien. Deux *Vierges*, de Pérugin, nous arrêtent encore; elles dégagent le charme de toutes les créations de ce peintre.

Je m'en voudrais d'oublier, à la salle espagnole, la demi-douzaine de beaux Murillos, surtout ceux où sont peints de jeunes mendiants avec une si frappante vérité. Mais ce qui m'intéresse le plus à cette Pinacothèque, ce sont les œuvres de l'ancienne peinture allemande, peut-être un peu à cause précisément de l'ignorance ou du mépris où les tient et où les tenaient naguère encore les artistes allemands eux-mêmes. Il ne manque ici, je pense, aucun des bons vieux maîtres germaniques. Je vous avertis toutefois que ni l'école de Cologne des XV^e^ et XVI^e^ siècles, ni les écoles de Souabe et de Nuremberg, Dürer excepté, ni Holbein le Vieux, ni Wohlgemuth, ni Altdorfer, ni Burgkmair, ni Schongauer, ni Baldung Grien, ni Cranach l'aîné n'ont ici de leurs grands chefs-d'œuvre;

Hosted by Google

les œuvres parfaites sont plutôt à Augsburg, à Nuremberg, à Cologne et même peut-être à Berlin. Mais, même en l'absence de ces œuvres parfaites, je trouve, dans les nombreux exemplaires de cette peinture à Munich, la source d'une haute joie esthétique.

Jamais, à dire vrai, une race ne posséda, moins que les Allemands, les qualités requises pour la peinture. Au XIVe siècle, pas plus qu'aujourd'hui, ils ne savent voir les choses d'une façon colorée ou précise comme les Italiens ou les Flamands. Pendant que les Flamands, les Italiens ne cessent de perfectionner leurs procédés techniques, les Allemands persistent à se contenter des procédés les plus primitifs; ils gardent, de préférence aux riches perspectives aériennes, leurs fonds d'or, digne atmosphère à l'irréalité de leurs figures mystiques, et ils s'obstinent dans la routine; leur coloris reste tout de convention, leur dessin reste d'une gaucherie extrême; du XIVe au XVIe siècle, c'est-à-dire pendant tout le temps qu'a vécu l'ancien art de l'Allemagne, ils dédaignent l'étude de la nature. Comme on l'a dit, c'est par un miracle d'amour que l'Allemagne devint peintre et le resta trois cents ans. Depuis Guillaume de Cologne jusqu'à Dürer et Cranach, le sentiment, le *Gemüth*, fait vivre à lui seul la peinture allemande. Ce ne sont pas les qualités de la peinture, toutes absentes, c'est le mélange extraordinaire de passion et de naïveté qui nous séduit chez ces premiers peintres allemands (1).

Parmi celles de leurs œuvres que possède la Pinacothèque, nous trouvons la *Sainte Véronique au suaire*, de l'école rhénane, que le très défectueux Catalogue ne manque pas d'attribuer à Meister Wilhelm von Herle; maître Guillaume étant, de tous les peintres de l'ancienne école de Cologne, le seul dont on connaît le nom, on lui attribue naturellement tous les tableaux de cette école. Or, cette *Sainte Véronique*, de même que celle de la *National Gallery*, sont des œuvres d'une poésie

(1) Cf. J. J. MERLO, *Die Meister des altkölnischen Malerschule;* H. JANITSCHEK, *Die Deutsche Malerei;* T. DE WYZEWA, *Les peintres primitifs de l'Allemagne*, auxquels nous avons fait des emprunts.

Hosted by Google

subtile qui, au point de vue de l'expression, représentent certainement un progrès sur les ouvrages authentiques de Guillaume de Cologne; elles montrent déjà la transition entre le premier et le dernier peintre de l'école, entre Guillaume de Herle (mort en 1378) et Étienne Lochner (mort en 1452).

De maître Étienne, Munich a plusieurs *Saints* et une *Vierge entourée d'anges musiciens*. Cette dernière toile s'élève bien au-dessus de la vieille manière de Cologne; tout y est frais, léger, harmonieux; dans un tel tableau, l'école créée par le vieux Guillaume a réalisé sa perfection suprême; elle n'a plus qu'à se transformer sous l'influence de l'art des Van Eyck.

De tous les peintres colonais du XV^e^ siècle, d'ailleurs, Meister Stephan, seul, a presque entièrement résisté à l'influence flamande. Si d'autres ont résisté, ce n'est qu'inconsciemment, par l'empêchement de leur nature qui ne leur a pas permis d'imiter une peinture trop habile ou trop réaliste. Ils ne se distinguent entre eux que par la façon différente dont chacun accommode à sa nature d'Allemand la manière flamande. Parmi eux, il faut citer avec respect le maître anonyme d'une œuvre de Munich, les *Scènes de la vie de la Vierge;* avec leurs fonds d'or et maintes gaucheries, ces *Scènes* sont les modèles d'un genre charmant, à mi-chemin de l'idéalisme de Cologne et du réalisme des Pays-Bas.

Passons aux tableaux des autres écoles de l'ancienne peinture allemande. Martin Schongauer, chef et fondateur de l'école du Haut-Rhin, créateur de types de femmes infiniment séduisants, a ici une de ses *Vierges;* et Holbein le Vieux a de grands tableaux qui manquent d'émotion : art original, correct, riche d'effets, mais sans animation et sans vie. L'école de Nuremberg, qui allait devenir au XVI^e^ siècle la grande école de peinture de l'Allemagne, est mieux représentée à Munich. Le nom de Wohlgemuth, le célèbre maître d'Albrecht Dürer, la résume au XV^e^ siècle, car, comme on ne connaît le nom d'aucun de ses confrères de Nuremberg, on lui a attribué tous les tableaux provenant de cette ville. Aussi, le catalogue de la Pinacothèque ne manque-t-il pas de lui assigner les œuvres les plus hétérogènes. Parmi elles, la plus

Hosted by Google

vivante et la plus expressive est la *Grande Crucifixion*, harmonieuse composition qui constitue peut-être le chef-d'œuvre du réalisme allemand et dont l'exemple, certes, a dû contribuer, plus que toute autre influence, à former le goût du jeune Dürer.

Voici maintenant les peintres allemands du XVI^e^ siècle. Ils sont brillamment représentés à Munich par les deux principaux d'entre eux : Dürer et Holbein le Jeune. Toutefois, les célèbres tableaux de Dürer à Munich ne donnent pas pleinement l'impression de chefs-d'œuvre comme certains de ses tableaux de Vienne et de Dresde, d'une manière et d'un sentiment tout différents; en revanche, ses portraits attestent bien toute sa puissance. Parmi ses élèves, qui presque tous ont de leurs œuvres à Munich, il convient de citer Altdorfer pour sa *Victoire d'Alexandre à Arbelles*, une merveille de fantastique grandeur.

Quant aux écoles souabes d'Ulm et d'Augsbourg, la Pinacothèque possède bien quelques toiles de ce grand artiste que fut Hans Burgkmair; mais ce ne sont que de belles compositions à la façon de Venise, où il avait étudié, sans l'originalité des fortes œuvres qui font de lui le créateur d'un art nouveau et très allemand. Nous l'étudierons mieux dans sa propre ville, Augsburg.

Moins intéressants, à notre point de vue, sont les beaux portraits de Holbein le Jeune, car ils ne tiennent plus à l'ancienne peinture allemande que par des liens très faibles. Il suffit de comparer le maître de Bâle à Dürer pour voir combien il doit peu à la Souabe, son pays natal. Il ne nous arrêtera pas, pas plus d'ailleurs que les autres peintres allemands de la Renaissance : Rottenhammer, le peintre munichois de la fin du XVI^e^ siècle, est précisément là avec plusieurs de ses froids pastiches, pour nous fournir des échantillons de cette manière vaguement italienne qui eut tant de succès chez les amateurs allemands de cette époque; il y a beau temps que l'heure de ces malencontreux imitateurs est passée. Dürer seul, au cœur du XVI^e^ siècle, parmi les peintres allemands de la Renaissance, fut vraiment un primitif; seul, il fit refléter à son œuvre ce

Hosted by Google

qu'il y a dans l'âme allemande de plus pur et de plus naïf.

Il me faut encore cependant signaler à la Pinacothèque un chef-d'œuvre parfait, daté de 1532 et dont j'ai vu un second exemplaire à Vienne, je crois; il est signé d'un nom aussi méprisé que connu, Lucas Cranach l'aîné. C'est la *Femme adultère*, l'une des rares toiles à retenir parmi les innombrables panneaux sortis de l'atelier de ce peintre et qui encombrent les musées. Considérez cette jeune femme debout, à demi dévêtue, dont le visage, étrangement douloureux, exerce une séduction mystérieuse. Devant cette composition, l'on comprend que Cranach fut un vrai maître, un génie tout naïf cherchant son inspiration à la source pure qui avait alimenté l'art des vieux peintres de Cologne. Il aura été le dernier peintre allemand de l'Allemagne.

Oui, Cranach aura été le dernier peintre allemand de l'Allemagne : après lui, l'influence croissante des Italiens, l'iconoclastie protestante, le culte de la forme classique, concourent à étouffer à jamais la délicate floraison de cet art qui ne vivait que de sentiment. Vers 1600, l'Allemagne n'a plus un peintre; et seule, aux temps modernes, la musique allait pouvoir encore revêtir d'une forme artistique les émotions des âmes allemandes.

A son début, il est vrai, notre siècle a assisté à des tentatives consciencieuses de faire refleurir le vieil art sentimental allemand : les Overbeck, les Cornélius, les Feuerbach et les Schnorr s'y appliquèrent. Mais empêtrés dans l'admiration de la beauté classique, qu'ils croyaient la beauté universelle, ces maîtres se sont épuisés à vouloir traduire le sentiment allemand dans une forme qui n'est pas faite pour lui. Maurice de Schwind est le seul, peut-être, qui ait tenté de revenir à la forme naïve des vieux maîtres allemands; mais combien gauche fut son essai!

Overbeck avait rêvé une peinture religieuse qui fût réellement religieuse; seulement, au lieu d'imiter les maîtres primitifs, qui étaient vraiment religieux, il se donna pour modèle parfait Raphaël, qui, précisément, a enlevé à la peinture son

Hosted by Google

caractère entièrement religieux. A Munich, la Nouvelle Pinacothèque donne l'occasion d'étudier ces œuvres de peinture religieuse d'Overbeck, tandis que la Schacker-Galerie nous fait connaître l'œuvre de Moritz von Schwind. L'une et l'autre nous montrent celle d'Anselme Feuerbach; et Julius Schnorr a au Kœnigsbau ses célèbres et superbes fresques représentant toutes les scènes des Nibelungen.

Quant à Cornélius, il est partout à Munich; si la Nouvelle Pinacothèque est dépourvue de ses vastes créations symboliques et pédagogiques, ses fresques s'étalent fièrement aux loges de l'Ancienne Pinacothèque (*les Arts*), aux murailles et au plafond de la salle des Dieux de la Glyptothèque, derrière le maître-autel de l'église Saint-Louis (*le Jugement dernier*); en outre, la galerie de Schack a de ses tableaux à l'huile. Plein d'emphase, bizarre, de coloris étrange, agissant surtout par le frisson, c'est assurément l'un des plus grands peintres de l'Allemagne. Nul plus que lui ne s'est porté d'un impétueux effort vers cette région où les différences de culture s'effacent et où survit seul le fonds purement humain des sentiments communs à tous. Il professe hautement son mépris pour les qualités subalternes; il veut arracher l'art à ce culte humiliant du joli où s'est perdu le XVIII^e^ siècle; il essaye de ramener l'art au sublime. Mais le sublime est le propre des âges primitifs, comme le beau est celui des époques cultivées : il peut se rencontrer encore par accident; il ne suffit pas de ne reculer devant aucune violence d'expression ou de mouvement, et de tout oser, pour être sublime. Cornélius a oublié que le goût a pénétré dans l'humanité avec la civilisation et que, faute d'en tenir suffisamment compte, ses œuvres étonneraient sans plaire.

C'est du roi Louis I^er^ que date le mouvement des arts dont la capitale de la Bavière fut le théâtre. Munich devint dans la première moitié de notre siècle un centre artistique très considérable; toutefois, elle perdit vite de son importance, ses grands peintres l'ayant désertée : on sait que Cornélius, par suite de sa mésintelligence avec l'architecte de Klenze, le prin-

Hosted by Google

cipal confident du roi, alla se fixer dès 1841 à Berlin pour y diriger l'Académie; que Kaulbach, son disciple, se transporta aussi à Berlin pendant toute une période, et que Schwind, son émule, alla s'absorber dans la décoration de la Wartburg.

Après la mort de Cornélius en 1867, et celles de Schwind et de Kaulbach, survenues peu après (en 1871 et 1874), Munich est resté encore sans doute le centre principal de la peinture allemande, mais les tendances ont changé totalement; l'école actuelle, depuis Piloty, est surtout coloriste et n'a plus comme souci unique la composition; l'amour de la « peinture à idées » a faibli.

Il suffit de parcourir les salles de la Nouvelle Pinacothèque pour juger ce qu'est la peinture contemporaine à Munich. Ces somptueuses salles font par moments l'impression d'un vaste étalage de chromolithographies, avec leurs quelques centaines de sites alpestres embellis de cascades ou de glaciers. Ce qui accroît la fâcheuse opinion qu'on se fait ici de l'état actuel de la peinture allemande, c'est la vulgarité ou la puérilité des sujets. Après les grands airs qu'affectait l'école des Cornélius et des Kaulbach, la chute est soudaine et le contraste frappant; les aspirations sont devenues par trop modestes. Outre les *Tyroliens* obligés, l'on est confondu de retrouver de vénérables sujets tels que *les Touristes surpris par la pluie*, *le Berceau sous la garde du chien fidèle*, *les Bons petits enfants*, *l'Escalade ou les dangers de la Vertu*, *la Visite inopportune du curé;* il en faut passer et des pires; aucune de ces vieilles facéties, fût-elle la plus défraîchie, ne manque à l'appel, et les grosses intentions y sont soulignées avec une abondance de précautions humiliante pour l'intelligence du spectateur.

Mais au milieu de ces extravagantes productions l'on découvre des œuvres presque belles, des peintures d'Overbeck, de Kaulbach, de Piloty, et parmi les plus récentes œuvres, des toiles d'Arnold Bœcklin (*Pain* et *Jouet des vagues*), des compositions d' « art social » de Uhde. Il y a aussi les respectables tableaux, fort prisés en Bavière, paraît-il, du consciencieux professeur Max, puis une allégorie

Hosted by Google

(*la Guerre*) de Stuck, un jeune peintre très remarqué aux dernières expositions, etc.

Des toiles nombreuses témoignent de l'honorable ambition patriotique des Allemands qui s'obstinent à vouloir créer une peinture nationale allemande; œuvres où l'effort, la conscience sont visibles, mais aussi l'absence complète de vision personnelle. C'est notamment le cas d'un peintre qui a beaucoup de talent, et que certains même proclament le plus grand peintre de l'Allemagne moderne et mettent à la hauteur de Dürer lui-même : Adolf Menzel (1). Il ne cherche pas le symbole, lui, et dessine très habilement, à l'opposé de la plupart des autres; mais il voit fâcheusement « comme tout le monde »; c'est presque de la « photographie » à la Meissonnier. L'artiste allemand le plus original, aujourd'hui, est certes Oberländer, le dessinateur des *Fliegende Blætter* de Munich : quelle maîtrise, quelle sûreté étonnante et quelle saine gaieté resplendissent en ses conceptions, la série de ses dessins, recueillis en quelques albums, le montre.

Les œuvres de Lenbach, dans leurs vieux cadres, avec leurs tons chauds et ambrés, ne semblent jamais des peintures d'aujourd'hui. Ils ont l'aspect de « tableaux de musée ». On voit de lui à la Pinacothèque des portraits très remarquables : son Léon XIII, son Dœllinger, son Bismarck. Ce sont des chefs-d'œuvre qui comptent au nombre des plus surprenantes études qu'on ait faites de la physionomie humaine. Lenbach sait s'emparer avec force de son modèle, découvrir et rendre ce qu'il y a de plus significatif dans chaque trait du visage. Mais en même temps, ainsi qu'on l'a dit, chacune de ses œuvres évoque impérieusement, toujours, le souvenir de quelque illustre artiste d'autrefois, de sorte qu'il apparaît comme un très savant pasticheur doublé d'un miraculeux talent de « faire ressemblant ».

Nous voudrions dire un mot encore de deux peintres dont les œuvres peuvent s'étudier à Munich. Ceux-ci, du moins, forment une exception bien tranchée à la masse de ces peintres allemands qui s'attachent à suivre des influences étrangères

(1) Voyez un article du *Harper's Magazine*, juin 1896.

Hosted by Google

ou se cantonnent dans le classicisme sentimental et traditionnel. Il s'agit d'Arnold Bœcklin et de Hans Thoma. Ce dernier est un coloriste fougueux et sombre, dont les œuvres sont inégales mais toujours extraordinaires par quelque côté; en lui revit l'âme poétique et naïve de la vieille Allemagne d'avant le *nouveau cours*. Certains le déclarent le premier maître après Bœcklin, que l'on proclame lui-même le plus grand génie produit par le siècle avec Richard Wagner (1)! Tout en faisant la part de l'inévitable hyperbole, il faut reconnaître que Bœcklin est le promoteur d'un courant artistique en Allemagne. Depuis longtemps il compte, parmi les peintres, des disciples nombreux : Sandreuter, von Hoffmann, Josef Sattler, etc., et les tendances esthétiques nouvelles qu'il professe semblent triompher de toutes parts. Il a arraché la peinture allemande, surtout celle du Sud, à ses petits tableaux de genre ou de bataille et lui a infusé une plus haute conception de l'œuvre d'art. A sa suite, les peintres de la réalité et les peintres du rêve cherchent une synthèse complète de l'idéalisme et du réalisme; comme on l'a dit, leur néo-idéalisme hésite entre le Calvaire et l'Olympe, et va de l'un à l'autre avec une égale foi.

Les œuvres de Bœcklin se trouvent disséminées dans les grandes collections : à la Galerie nationale de Berlin, aux musées de Hambourg, de Dresde, de Leipzig (son admirable *Todteninsel*), de Bâle; ce sont pour la plupart des paysages à grands sujets, traités avec une puissance et un mouvement saisissants; il peint les bois, la plaine, la montagne et les anime de scènes de la vie réelle ou mythologique. Munich en possède sa large part à la Galerie de Schack et à la Pinacothèque, notamment la grande composition *Spiel der Wellen* (Jouet des vagues).

(1) L'un et l'autre sont des « bayreuthiens » au point de vue de leurs tendances d'art; Hans Thoma, qui habite Francfort, collabore même à l'œuvre de Bayreuth par les esquisses qu'il donne des costumes. Voici quelques indications sur la carrière d'Arnold Bœcklin : né en 1827 à Bâle, il étudia à Dusseldorf, sous le paysagiste Schirmer; puis il voyagea et séjourna à Paris, à Rome, à Munich (1858), à Weimar, où il professa deux ans le « paysage » à la nouvelle Académie des beaux-arts (1860-62), enfin se fixa à Rome, puis à Florence, où il s'occupe des problèmes de l'aviation en même temps que de peinture.

Hosted by Google

Chaque été, la capitale bavaroise a deux « salons » d'art. Ils sont très bien aménagés. On peut y parcourir, au doux murmure de jets d'eau rafraîchissants, des kilomètres de peinture. Les tableaux sont suffisamment espacés les uns des autres et parfaitement éclairés.

Jusqu'à ces dernières années, les expositions internationales du Glaspalast ou « Palais de Verre » existaient seules, sans concurrence; mais en 1893 les peintres se sont divisés et, de même qu'à Paris le salon du Champ-de-Mars s'est dressé en rival vis-à-vis du salon des Champs-Élysées, de même il s'est formé ici une société dissidente qui s'est nommée « la Sécession » et s'est érigé un vaste local en brique et bois aux abords de l'*Englischer Garten*.

La Sécession prétend représenter des tendances plus modernes, un art plus libre, et en même temps mettre sous les yeux du public des œuvres moins nombreuses et plus choisies. Dans le fait, bien que son catalogue porte quatre fois moins de numéros que celui du Glaspalast, c'est assurément elle qui possède le plus d'œuvres intéressantes. La nouvelle société a entraîné avec elle une partie des artistes étrangers qui envoyaient leurs œuvres à Munich : la plupart des artistes français, d'abord, puis les peintres belges et les scandinaves dont les œuvres viennent ici après avoir figuré au Champ-de-Mars. En revanche, les Hollandais et plusieurs Anglais, Burne-Jones notamment, sont demeurés fidèles à la société mère.

Les sécessionnistes comptent naturellement parmi eux les artistes de la jeune école allemande dont Uhde est le représentant le plus connu chez nous; et Arnold Bœcklin, le grand novateur dont nous venons de parler est le véritable auteur du mouvement. On peut dire qu'à part Lenbach, dont les nombreuses toiles, dispersées en un savant désordre, sont exposées dans des salles séparées, avec une mise en scène spéciale, les peintres allemands restés au Glaspalast sont les peintres tragiquement ennuyeux. C'est qu'à Munich l'école académique n'est point représentée comme à Paris par un grand nombre d'artistes éminents; elle ne comprend plus

Hosted by Google

guère que de pâles disciples de Piloty ; toute la force et la vie de l'art bavarois paraissent s'être réfugiées chez les « jeunes ».

Ces *Kunst-Austellungen* de Munich sont vraiment internationales ; le visiteur y est frappé de ce fait qu'il n'y a plus aujourd'hui, à proprement parler, une peinture allemande, une peinture italienne, une peinture française ; au temps présent, les peintres, qui en cela ont devancé les écrivains, sont cosmopolites. Tel Italien et tel Scandinave peignent de la même manière, parce qu'ils ont appris leur métier chez le même professeur de Munich ou de Paris. Le goût particulier de différentes races ne se révèle même plus par le choix des sujets traités de préférence ; dans ce domaine encore sévit l'anarchie la plus complète.

J.-G. FRESON.

Hosted by Google

QUELQUES LIVRES

Sans horizon, par FRANZ MAHUTTE (1); *Une Squaw*, par I. WILL (2); *Poèmes de femme*, par MARGUERITE COPPIN (3).

M. Franz Mahutte, l'auteur de *Bruxelles vivant* et de *Gens de province*, publie aujourd'hui un roman; ses deux premiers volumes contenaient de rapides et nerveux croquis, de petites esquisses de la nature et des hommes, lestement enlevées en deux traits de pointe, en deux touches de couleur, et qui valaient justement par la légèreté du dessin, la spontanéité de l'improvisation. *Sans horizon* est une œuvre de plus longue haleine et de visée plus haute. M. Mahutte s'y était proposé l'étude et la peinture de la province — d'une certaine province de notre wallonnie — mœurs et sites, habitants et habitacles, et le tableau qu'il a réussi à nous en donner révèle un coloriste et un psychologue. Après cela, si cet écrivain d'ordinaire peu caustique et qui avait adopté une façon de mise en scène plutôt piquante avec humour et spirituellement railleuse que sombre ou pessimiste, a montré ici, tout à coup, de l'amertume et une ironie cruelle, ce n'est pas moi qui lui en ferai un reproche. Assurément, la mode est en train de passer du naturalisme intransigeant et des évocations de réalité désenchantée dont se compose *Sans horizon;* mais peut-on admettre qu'il y ait des « modes » en littérature et, si on l'admettait, quelle importance auraient-elles quand il s'agit du mérite d'une œuvre ?

(1) Paris, Nilsson.
(2) Bruxelles, Lacomblez.
(3) Bruges, Popp.

Hosted by Google

M. Mahutte est, peut-être, le dernier naturaliste attardé en Belgique : cela aussi, qui est très courageux en ce pays attentif plus qu'aucun autre aux caprices du succès littéraire et, plus qu'aucun autre respectueux de la *mode*, cela aussi ne manque pas de distinction et il faut en féliciter cet écrivain, puisque tel était son goût. Je n'oserais affirmer, toutefois, que telle fut positivement sa vocation et voilà où l'on trouverait, me semble-t-il, un juste reproche à lui adresser. L'intention, la volonté opiniâtre d'user de la méthode et des procédés de l'école sont ici trop apparentes pour permettre de croire que cette méthode et ces procédés soient instinctifs à l'auteur de *Sans horizon;* au surplus, il y a, dans son livre, tel passage où le souvenir des maîtres du roman naturaliste se dénonce avec une évidence un peu appuyée. Malgré soi, on se rappelle les dernières pages de l'*Éducation sentimentale* et le *Bouvard et Pécuchet*, de Flaubert ; l'*A vau l'eau*, de J. K. Huysmans, en lisant cet ouvrage, où de très petits faits très matériels, parfois très grossiers, ont d'énormes conséquences morales et où un jeune homme supérieur par le caractère et l'intelligence est accablé d'une détresse de cœur si profonde qu'il en viendra à souhaiter le mariage avec une fille publique et à constater qu'il n'eut « de vraie tendresse et d'émotion sincère que dans les *gargotes d'amour* ».

Mais je vais au dénouement du roman avant de vous avoir rien dit de son affabulation : c'est l'histoire d'un père, puis de son fils, — les Marbaix — voués, l'un après l'autre, à l'étroite, monotone et déprimante existence du professeur d'athénée, dans une petite ville. Tous deux possèdent, en même temps qu'une érudition forte et qu'une âme délicate, une singulière mollesse de tempérament, peu d'initiative et nulle ambition. Proies faciles pour la mauvaise influence du milieu ambiant, ils s'enlizeront vite dans cette province et en souffriront d'autant plus que, trop faibles pour réagir, ils doivent néanmoins demeurer assez lucides pour voir, et leur misère, et leur impuissance à la vaincre. Des figures, des décors, des paysages d'un provincialisme parfois grotesque démesurément, parfois pittoresque avec beaucoup d'esprit, plus souvent sobre et vrai, tou-

Hosted by Google

jours topique, ajoutent de la couleur locale à ce roman dont la première partie a une puissante originalité : le théâtre est bourgeois, terne, insipide; pourtant, la menace d'une catastrophe qui y plane lui donne un caractère de fatalité tragique. Et l'on se passionne pour cette catastrophe qui va s'accomplir lentement, en silence, sur ce théâtre *sans horizon...*, et dont les victimes seront deux pauvres créatures dont tout le malheur consiste à être plus sensitives qu'actives et à l'avoir constaté. La scène de l'arrivée du ménage Marbaix à Boucy a une gaie bonhomie d'un comique plein de saveur et celle de la mort de Mme Marbaix a une émotion contenue, un accent poignant et âpre qui navre : toutes deux sont d'une vérité saisissante : on les voit, on les sent dans leurs grandes lignes et leurs plus humbles détails : cela a dû se passer ainsi exactement, cela a été pris sur le vif et répand un parfum de réalité auquel on ne saurait se méprendre. Un peu plus de cette observation serrée et sincère et un peu moins de ces épisodes bas ou malodorants dont une juste réserve nous fait ordinairement éviter de nous entretenir dans la conversation et sur lesquels M. Mahutte a insisté avec trop de conscience, et son livre, qui nous plaît beaucoup, nous plairait davantage parce qu'il lui appartiendrait davantage, que la personnalité de son talent s'y accuserait avec plus de relief.

Pour ce qui est du style de *Sans horizon*, il vaut qu'on s'y arrête : les archaïsmes et les néologismes y sont en abondance. Certes, les langues ne sauraient vivre qu'à la condition d'être perpétuellement renouvelées, et c'est le droit, c'est le devoir de tout bon ouvrier en lettres d'essayer d'apporter sa part de mots inédits ou oubliés au vocabulaire que ses prédécesseurs lui transmirent; mais il me paraît que M. Mahutte a mis un zèle excessif à exercer ce droit et à remplir ce devoir. Toutes les langues, les classiques et les autres, celles dont le génie s'allie à merveille à celui du français et celles qui n'eurent et n'auront jamais aucun lien de parenté avec lui, tous les patois et même certains argots ont servi à l'auteur de *Sans horizon* pour la composition d'une forme littéraire qui a tantôt un mouvement bien rythmé, un timbre vibrant; tantôt de la redondance sans harmonie, de l'étrangeté sans grâce et qui fait penser, alors, à une mosaïque

Hosted by Google

laborieusement obtenue à l'aide d'éléments disparates dont l'assemblage ne pouvait produire aucun effet unitaire. Cela est souvent très intéressant comme recherche et combinaison de phrases, et quand M. Mahutte a la main heureuse, c'est un ravissement pour le lecteur de le constater. Ainsi, il est un verbe, venu, je crois, d'une inspiration wallonne, et qui se retrouve dans notre *marollien* de Bruxelles, c'est « clâcher », pour : secouer avec violence et fracas la mèche d'un fouet. M. Mahutte introduit délibérément *clâcher* dans le français bigarré de son *Sans horizon;* je ne m'en plains pas, car nous n'avions aucun terme pour cela et l'expression parlée de ce vocable imprévu donne un son imitatif qui évoque tout de suite l'action à définir; le néologisme n'est pas à dédaigner quand il a, outre cette particularité avantageuse, une utilité si manifeste. Par exemple, cette utilité certaine, indiscutable, est essentielle au mot nouveau dont nous prétendons doter la langue, et il faut que celui-ci soit non seulement nécessaire, mais logique, rationnel, facilement intelligible. Or, il se pourrait que M. Mahutte ne se fût pas toujours suffisamment préoccupé de cela. Je lui en veux un peu d'avoir essayé de remplacer l'expression, très convenable, de : *se camper*, par celle, à mon avis, inadmissible de : *se piéter*, que la langue française aurait bien tort d'accueillir; d'abord, parce qu'elle n'en a pas besoin et, surtout, parce que ce serait s'imposer un homonyme. N'avons-nous pas *la piété*, ce mot si parfait et disant ce qu'il veut dire avec tant de précision, selon une étymologie si sage ? Si nous acceptions *se piéter*, ce serait une inévitable confusion, car, remontant du verbe au substantif, l'on supposerait, à première vue, une parenté d'idées entre l'un et l'autre, mais l'on ne devinerait point qu'il s'agit ici du fait répondant à cette désinence, d'ailleurs suffisante : « se camper ».

Dans le grand nombre de mots rares, inédits jusqu'à présent, inusités ou surannés que M. Mahutte prodigue au cours de son *Sans horizon*, il en est ainsi quelques-uns de fort contestables; il en est aussi d'excellents, et cela suffit à démontrer le mérite d'art de ce livre. Vouloir retourner, pour notre langage d'aujourd'hui, comme c'est la préméditation visible de certains litté-

Hosted by Google

rateurs, à la simplicité et à la pureté délicieuses de celui du XVIIIe siècle, c'est folie : nous ne vivons plus comme nos ancêtres vivaient et nous ne saurions plus parler comme eux; un vocabulaire restreint leur suffisait, parce que ce qu'ils avaient à dire était moins complexe, leur existence étant, elle-même, infiniment plus simple. Notre parole moderne porte notre ressemblance et notre empreinte : elle est rapide, pressée, fiévreuse; elle a un coloris plus riche, une flexibilité plus souple, et il est juste, il est bon que d'autres écrivains, au lieu de viser à ce stérile retour en arrière, cherchent à faire rendre à la langue actuelle toutes ces nuances ignorées naguère, et les plus subtiles, et les plus indécises, et les plus fugitives : tenter quelque chose dans ce dessein n'est point banal. C'est ce qu'a fait M. Mahutte, et ce dont je le louerais sans réserve, s'il l'avait fait avec un soin plus constamment sévère et un tact plus disposé à la prudence dans le discernement.

Il n'en demeure pas moins acquis que *Sans horizon*, qui a une valeur de fond très sérieuse et très solide, vaut encore par sa forme un peu tarabiscotée, j'en conviens, et parfois trébuchante, mais curieuse, ingénieuse et d'une science joliment inspirée, quand c'est l'instinct artiste de l'auteur qui l'inspire.

Si le roman de M. Mahutte est un ouvrage à la mode d'hier, la plaquette que publie une aimable femme-auteur belge sous le pseudonyme résolu de « I. Will », et sous le titre anglo-américain de *Une Squaw*, est un ouvrage à la mode d'aujourd'hui; cette mode d'aujourd'hui nous vient du Nord, comme vous savez, et des exemples combinés des Ralph Emerson, des Thomas Carlyle, des Ibsen et des Gérard Hauptmann. On ne saurait passer pour un écrivain de quelque modernité sans avoir réussi ou, au moins, tâché à obscurcir, à embrouiller, embrumer ou corrompre ce que les patients et constants efforts de l'intelligence humaine avaient apporté de lumière aux idées des peuples en progrès. Pour cela, on s'applique au renversement de tout ce qui, en littérature, était basé sur l'observation et, en philosophie, sur la raison : il faut être mystérieux, ténébreux, amphigourique. Tel est le mot d'ordre, et l'auteur

Hosted by Google

d'*Une Squaw* s'y est conformée. Sa brochure, cependant, ne manque pas de qualités : elle a des aperçus neufs, des remarques fines, des imaginations attrayantes. I. Will souhaite le retour à la barbarie; elle voudrait être une squaw, une femme primitive, « avec la volonté sauvage de la femme primitive... » et rejeter le harnais trop lourd de la civilisation qui « l'empêche de courir, de s'enfoncer, avec férocité, s'il le faut, dans le vrai, dans ce qui *est*... » Pour nous prouver combien elle a raison, elle nous montrera quelques-unes des abominations de notre vie de société et les opposera aux agréments un peu forcenés de la vie rustre qu'elle désire et qui est celle des héroïnes indiennes de Fenimore Cooper. C'est beaucoup de forêts vierges. Elles nous sont présentées en des sortes d'apologues très fragmentés dont la forme n'est pas constamment limpide. Dans cet étrange petit livre, il n'y a parfois aucun lien d'une phrase à la suivante et il arrive que l'auteur saute d'un sujet à un autre si brusquement que l'esprit de son lecteur en est troublé. Carlyle a employé ce procédé avec bonheur. Mais Carlyle était Carlyle, et ces chutes, quand on est en sa compagnie, amènent toujours de telles trouvailles de joyaux précieux que, bien loin de lui en vouloir de vous avoir imposé un exercice si fatigant, on en demeure ravi.

« Aux yeux de la vulgaire logique, qu'est-ce que l'homme? a écrit ce maître. Un bipède homnivore qui porte des culottes. Aux yeux de la raison pure, qu'est-il? Une âme, un esprit, une divine apparition. Il y a un *moi* mystérieux et caché sous ce vêtement de chair. »

Et il pouvait écrire cet aphorisme orgueilleux, car si jamais la splendeur intellectuelle d'une créature humaine fut éblouissante au point de faire croire à une « apparition divine », c'est celle qui brilla un moment à son front d'inspiré; car si jamais un écrivain pénétra le « sublime » caché au plus grand nombre et qu'on dit propre à la vie idéale, c'est lui.

I. Will, elle aussi, professe ces théories du « moi » mystérieux, et elle nous en parle avec une conviction qui a, parfois, de l'enthousiasme éloquent et, parfois, une incertitude, une incohérence, un vague extrêmes. Tomber de la *pensée* dans la

Hosted by Google

rêverie, cela peut offrir du charme et c'est une séduction. C'est un danger redoutable contre lequel les fervents de métaphysique ne se prémunissent guère; l'auteur d'*Une Squaw* ne semble pas même l'avoir soupçonné en écrivant ces pages où des réflexions frappantes, hautes, claires, précises sont jetées pêle-mêle avec un fatras d'utopies baroques qui ont l'air d'avoir été enfantées dans l'inconscience du sommeil par une dormeuse qui, sous ses paupières closes, voyait les objets comme à travers un voile. Rêverie, rêverie que tout cela; errements d'un esprit malade, tourmenté d'un factice tourment, impressionné par des lectures et qui valait cent fois ce qu'il a produit. Pour parler de l'impénétrable avec l'accent surhumain exigé par un semblable sujet, c'est du génie qu'il faut absolument. Carlyle en avait. Aussi, ceux mêmes qui se sentiraient le moins entraînés à le suivre dans ses excentriques explorations de l'au-delà ne sauraient s'empêcher d'adorer tout ce qui sortit de sa plume : c'est aveuglément, éperdûment, c'est à genoux et la tête baissée qu'il convient d'admirer le génie. Mais, quand on le vénère, force est bien de constater la témérité que c'est de prétendre imiter ses audaces, ses grands coups d'aile et tout le prodigieux, et tout l'inouï, et tout le sublime qui n'appartiennent qu'à lui. On a, aujourd'hui, dans la littérature, de ces témérités avec une candeur désarmante.

J'ai lu, sous la signature de M^lle^ Marguerite Coppin, des romans qui avaient du mérite. La *Revue* en publia un qui était intéressant et qui plut. Donc, que M^lle^ Coppin sait écrire en prose, c'est un fait établi. Cela me conduit à me demander pour quel motif cet écrivain, au lieu de continuer dans un genre qu'elle possédait bien et qui lui a réussi, s'est mis, soudain, à écrire en vers.

Elle vient, en effet, de publier les *Poèmes de femme*, qui sont de gentilles petites rapsodies sur des thèmes connus : l'amour, le ciel, les nuages, la campagne, les fleurs, les oiseaux, les insectes, et pour lesquels il est entendu que le langage rimé s'impose. Mais ce romancier ne me semble guère familiarisé avec les règles délicates et compliquées de la prosodie, du nombre et de la métrique : l'hiatus ne lui fait pas peur et il en

Hosted by Google

abuse; il lui arrive aussi de se servir du vers de onze syllabes un peu plus souvent qu'il n'était nécessaire et il a d'autres vers mal césurés.

Or, j'avoue que, parmi les idées assurément discutables et peut-être caduques qui composent ma foi littéraire figure celle-ci : que quand un écrivain, entre la prose et la poésie, choisit la poésie comme véhicule de sa pensée, il faut, de toute nécessité, qu'il se soumette à ce que celle-ci garde de lois fixes et rigoureuses. Si le vers doit être pour lui une gêne, une entrave, un mécanisme importun, pourquoi s'est-il arrêté à cette forme plutôt qu'à l'autre? C'est la question que je me permets de poser à Mlle Coppin, et je la lui pose avec une insistance justifiée par le témoignage qu'elle nous donna naguère de son talent en prose, et malgré le plaisir que j'ai eu à lire quelques-unes des pièces de son recueil; entre autres, celle intitulée *le Papillon*, et qui est d'une grâce vive, légère, ailée.

MARGUERITE VAN DE WIELE.

LA POÉSIE LYRIQUE

Une série d'études littéraires dans un journal financier, ce n'est déjà point banal, mais c'est admissible, car au bon vieux temps, financiers et hommes de lettres allaient bras dessus bras dessous, ceux-ci rendant en gloire à ceux-là ce qu'ils recueillaient d'eux en avantages matériels.

Au XIXe siècle, de telles associations se concluent beaucoup plus rarement, hélas! et pour la première fois nous voyons un organe comme le *Moniteur des Finances* ouvrir ses colonnes à des articles de critique et de littérature. Et il s'agit, s'il vous plaît, de littérature purement classique, les poètes lyriques, dont les œuvres n'ont jamais tendu à faire baisser ou hausser les fonds publics.

C'est sans nul doute la singularité de la chose qui a tenté

Hosted by Google

M. Weissenbruch, et l'a incité à recueillir ces articles pour les éditer en une brochure de soixante-quinze pages, ornée de reproductions photographiques d'œuvres du regretté Portaels.

M. Guillaume Aubertin a voulu donner aux études qu'il a publiées dans le *Moniteur des Finances* le cachet tout particulier et très agréable de la causerie. Il a parfaitement réussi à échapper au ton pédant qui rend si insupportable la lecture de la plupart des œuvres de critique littéraire, et c'est sans nul effort, sans aucune fatigue qu'on arrive au bout de son travail, après avoir recueilli des données intéressantes sur les grands lyriques, « depuis les temps les plus reculés jusqu'à nos jours », pour employer une expression favorite à ceux qui écrivent *de omni re scibili et quibus dans aliis.*

Après avoir rappelé le rôle immense de la poésie dans l'antiquité, après nous avoir montré les premiers rythmeurs tout à la fois les premiers historiens, moralistes et jurisconsultes, M. Aubertin analyse en quelques traits vigoureux l'œuvre de chacun des peuples qui ont brillé dans la partie la plus noble du Parnasse.

En Grèce, il nous parle de Pindare, d'Homère, de Sapho, de Tyrtée, voire d'Anacréon, dont les chants voluptueux n'ont d'ailleurs rien de bien héroïque. Pour chacun d'eux, l'auteur donne l'appréciation juste et choisit avec discernement quelques exemples de leur manière.

C'est avec la même méthode claire, simple, vraiment instructive et attachante qu'il nous parle tour à tour des Hébreux, ce peuple martyr dont la littérature est celle de la douleur, et cite des passages dans lesquels les plus grands poètes français se sont plu à paraphraser leurs modèles de langue hébraïque.

Nous parlant de l'*Athalie* de Racine, toute empreinte du génie d'Israël, M. Aubertin nous rappelle que le grand écrivain mourut avant d'avoir vu la postérité rendre justice à cette œuvre sublime, et il remarque que l'indifférence des contemporains fut le lot particulier de tous ces grands ciseleurs de vers qui s'exercèrent dans l'épopée :

« Est-ce que les enfants des Samiens n'insultaient pas Homère, parce que, disaient-ils, Homère obstruait les sentiers

Hosted by Google

de l'île en récitant ses vers au seuil des maisons? Il est vrai qu'après sa mort, on lui érigea des statues et éleva des temples. Sept villes puissantes se disputèrent l'honneur d'avoir vu naître celui qui mendiait à leurs portes et vivait méprisé.

. . . . . .

. . . . . .

« Virgile, l'auteur de l'*Énéide*, est le seul de tous les poètes épiques qui ait joui de sa réputation pendant sa vie. Mais il la doit à l'amitié d'Auguste, de Mécène et d'Horace.

« Le Camoëns, l'auteur des *Lusiades*, que l'on a surnommé le « Virgile portugais », n'eut d'autre retraite et d'autre secours qu'un hôpital.

« Le Tasse, qui illustra plus tard l'Italie par les chants divins de la *Jérusalem délivrée*, souffrit l'exil, la prison, la plus extrême pauvreté, la faim même. On lui offrit ensuite, il est vrai, des honneurs et de la fortune; mais ce ne fut que lorsque son esprit, fatigué d'une suite de malheurs si longue, était devenu insensible à tout ce qui pouvait le flatter. Appelé à Rome par le pape Clément VII, on se préparait à le couronner au Capitole. Le Tasse tomba malade dans le temps des préparatifs, et comme si la fortune avait voulu le tromper jusqu'au dernier moment, il mourut la veille du jour destiné à la cérémonie.

« Quant à Milton, l'auteur si célèbre du *Paradis Perdu*, il trouva avec beaucoup de peine un libraire qui voulût imprimer cet ouvrage. On lui donna 30 pistoles du *Paradis Perdu*, qui a valu plus de 100,000 écus aux héritiers du libraire. Encore, cet éditeur avait-il si peur de faire un mauvais marché, qu'il stipula que la moitié de ces 30 pistoles ne serait payable qu'en cas qu'on fît une seconde édition du poème : édition que Milton n'eut jamais la consolation de voir. Il resta pauvre et sans gloire. »

Heureusement, comme l'a dit fort justement l'un de nos poètes belges qui réussirent à faire une œuvre épique durable,

La justice est le lot de la postérité.

Et tous ces grands hommes que leurs contemporains ne voulurent ou ne surent pas comprendre, voient leurs noms briller au Panthéon de l'immortalité.

Hosted by Google

Le « Causeur » M. Aubertin nous entretient ensuite un peu plus longuement de la poésie chez les Romains, mais Horace, surtout, a attiré son attention, et il nous cite, en en faisant remarquer toutes les beautés, quelques odes de ce chantre des charmes de la vie romaine au moment de la plus grande puissance de l'antique cité de Romulus.

Il passe ensuite plus rapidement sur la poésie lyrique au moyen âge pour étaler plus complaisamment son esprit critique, son goût et son bon sens à travers les œuvres nombreuses des poètes français depuis Malherbe jusqu'à Chénier et Millevoye, en passant par Boileau, le législateur du Parnasse, par Racine, par Jean-Baptiste Rousseau, par Rouget de l'Isle, que la *Marseillaise*, cette ode superbe, a rendu immortel, — et en continuant par Victor Hugo, par Béranger.

Enfin, pour nous montrer que la Belgique n'a rien à envier à sa grande voisine, la France, M. Aubertin nous cite quelques pages inédites de M. Auguste Norga, dont nous parlions tout à l'heure : une *Ode à la patrie*, écrite au moment où Gendebien votait avec tant d'éloquence contre la cession d'une partie du Limbourg et du Luxembourg à la Hollande, et un passage de la *Napoliade*, une œuvre de grande envergure, dont a parlé longuement la presse parisienne, et qui est un des plus beaux monuments que la littérature ait élevés à un grand homme.

Il faut lire l'œuvre courte, mais substantielle de M. Guillaume Aubertin. En quelques heures, on aura parcouru avec lui le panorama de la poésie lyrique dans tous les temps. On dit que l'auteur prépare un travail semblable sur la poésie épique. Nous lui conseillons de ne pas s'écarter de son plan, si simple et si méthodique, et de ne pas s'arrêter là, mais de compléter son travail par une revue loyale et sincère de tous les genres de littérature.

Il aura enrichi notre pays d'une œuvre de bon aloi, vraiment digne de sympathie et d'éloges. L. MONNIEZ.

Hosted by Google

TABLE DES MATIÈRES

LIVRAISON DU 15 MAI 1896

Pages.

Léon Dumas. La nature et la morale 5
Albert Du Bois. Ch. de Brouckere 21
Franz Foulon. Gertie. (*Suite.*) 42
H. Pergameni. Fantaisie épique. 56
J.-G. Freson. Autriche et Hongrie. 73
J. Carlier. Charles Rogier 86
Marguerite Van de Wiele. Les arts de la femme 99

BIBLIOGRAPHIE.

M. La patrie, par Aug. Pantens. — Le parti libéral et l'union ouvrière, par le Pay-an flamand. — Les hommes du drapeau rouge, par Emile Cauderlier . 110

LIVRAISON DU 15 JUIN 1896

M. Wilmotte. Une alliance impossible 113
Edmond Cattier. Une expédition belge dans les régions antarctiques . 133
Albert Du Bois. Jules Anspach. 162
Franz Foulon. Gertie. (*Suite*) 181
J.-G. Freson. Autriche et Hongrie. (*Suite et fin.*) 193

NOTES LITTÉRAIRES :

FRANZ FOULON. « Rome » de M. Emile Zola 208

Hosted by Google

LIVRAISON DU 15 JUILLET 1896

Pages.

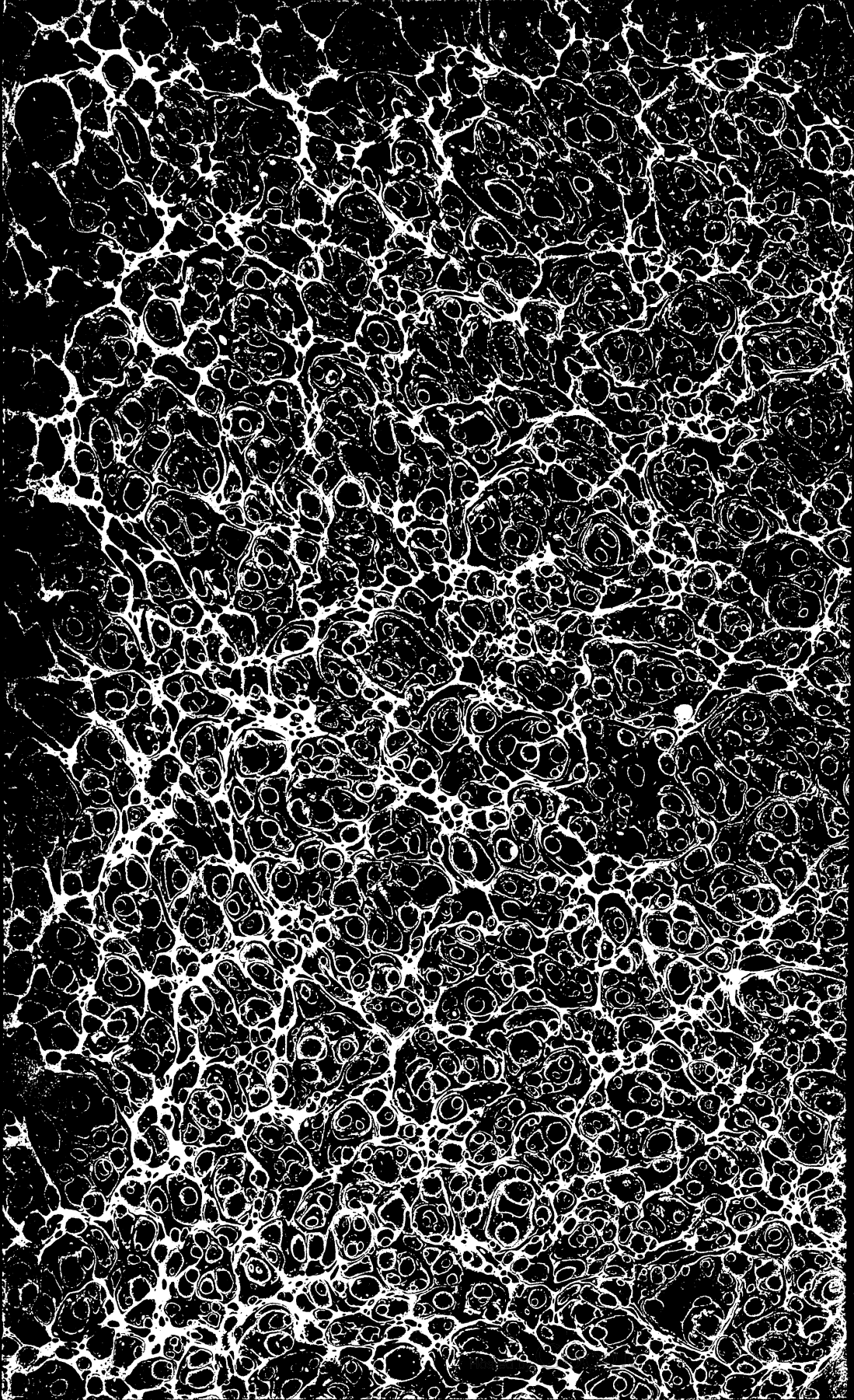
C^te^ Goblet d'Alviella. La représentation proportionnelle et les alliances du libéralisme 221
Franz Foulon. Gertie. (*Suite.*) 237
Charles Sarolea. Études sur Victor Hugo. (*Fin.*) 248
Léon Dumas. La nature et la morale. (*Fin.*). 266
Albert Du Bois. Jules Anspach. (*Suite.*) 291
J.-G. Freson. Villes allemandes du Sud 320

LIVRAISON DU 15 AOUT 1896

M. Wilmotte. Des réformes possibles 333
Albert Du Bois. Charles Buls 349
F. Foulon. Gertie. (*Suite.*) 376
Max Sulzberger. La sociologie picturale aux deux Salons de Paris . 390
J.-G. Freson. L'art à Munich 404
Marguerite Van de Wiele. Quelques livres 424
L. Monniez. La poésie lyrique 431

Hosted by Google

Hosted by Google



UNIVERSITY OF MICHIGAN
3 9015 07374 5328